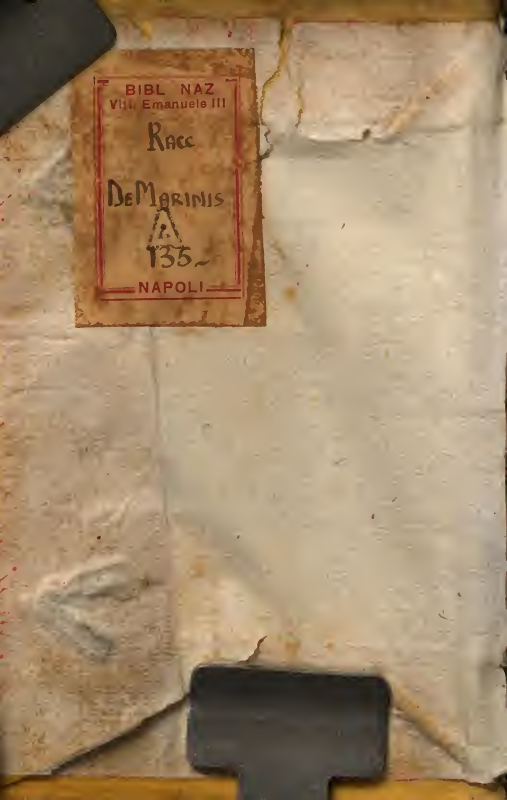



BIBL NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc
DeMarinis
A
135
NAPOLI



OEUVRES MESLÉES, DE Mr. DE SAINT-EVREMONT.

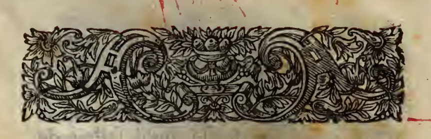
Nouvelle Impression augmentée de Plusieurs Pieces curieuses.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M. DC. XCIX.



PORTRAIT
DE MONSIEUR
S. EVREMONT,
Fait par lui-même.

APRE'S avoir lû l'Epitaphe du C. de G. ſi tu as la curioſité de connoître celuy qui l'a fait je t'en donne le Caractere. C'eſt un Philoſophe également éloigné du ſuperſtitieux & de l'impie ; un voluptueux qui n'a pas moins d'averſion pour la débauche que d'inclination pour les plaiſirs ; un homme qui n'a jamais ſenti la neceſſité, ny connu l'abondance : Il vit dans une condition

méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goustée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison : Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commoditez d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'œconomie, croyant que la necessité est peu à craindre quand on a peu de temps à pouvoir être miserable ; il se contente de la nature, il ne se plaint pas de la fortune, il ne cherche pas dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjoüir ; il se fait un plaisir secret de le connoistre, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres si sa discretion ne l'en empêchoit.

La vie est trop longue à son avis pour pouvoir lire toutes sortes de Livres, & charger sa memoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement, il ne s'attache point aux Sen-

ten-

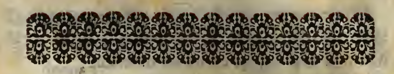
tences des Sçavans pour acquerir la ſçience ; mais aux plus ſenſez pour fortifier ſa raiſon ; tantôt il cherche les plus delicats pour donner de la delicateſſe à ſon gouſt, tantoſt les plus agreables pour donner de l'agrément à ſon genie ; & quoy qu'il liſe il fait moins ſon occupation de la lecture que ſon plaiſir. Je n'ay plus qu'à le dépeindre tel qu'il eſt dans l'amitié & dans la religion ; en amitié plus ſenſible qu'un Philoſophe, & auſſi conſtant ; plus regulier, & auſſi ſincere qu'un jeune homme de bon naturel ſans experience ;



De juſtice & de charité
Beaucoup plus que de penitence
Il compoſe ſa pieté ;
Mettant en Dieu ſa confiance,
Dans les ſoins de ſa providence
Eſperant tout de ſa bonté ;
Il trouve ſon repos, & ſa felicité.

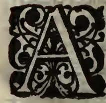


OEUVRES



OEUVRES MELÉES. DE S. EVREMONT.

AU ROY, DU LIEU DE SON EXIL.



Arbitre des Mortels, je connoi ta puissance,
Que ne puis je aussi bien connoitre ta clemence!
L'excés de tes bontez en tous lieux est connu,
Mais tu m'as reservé pour une autre vertu,
Je dois servir toûjours à montrer ta justice,
Sans murmurer jamais d'un assez long suplice.

On ne me verra point par de triſtes accens,
Par un air douloureux, des ſoupirs languiſſans
M'attirer la pitié, qu'excite un miſerable,
Ni faire l'oprimé lorſque je ſuis coupable,
Que des infortunez ſoulagent leur douleur
Par la compaſſion qu'on a de leur malheur.
Pour moi je me condamne, & ſevere à moi-même,
Je ne me prens qu'à moi de mon malheur extrême,
Je vis depuis long-temps éloigné d'une Cour,
Pour qui le plus ſauvage auroit eu de l'amour,
L'exil a conſumé la vigueur de mon âge,
Et me laiſſe aujourd'hui la vieilleſſe en partage,
Et joint au noir chagrin de mes jours avancez
Un triſte ſouvenir de ceux que j'ai paſſez.
Cependant mes regrets ont de plus juſtes cauſes
Des merveilles du Roy; de tant de grandes choſes;
Malheureux que je ſuis. helas! je n'ai rien vû,
C'eſt le bien le plus cher qu'un ſujet ait perdu,
Sans un fatal exil j'aurois vû ces Armées,
Dont tant de Nations ſont encore allarmées;
J'aurois vû ces grands Chefs fameux par mille exploits
Commandez & conduits par le premier des Rois,

Et mes yeux attachez sur sa seule personne
N'auroient fait qu'observer les ordres qu'il leur
donne ;
J'aurois vû sa valeur inspirer aux Soldats
L'ardeur qui les anime au milieu des combats ;
J'aurois vû ce qu'on voit rarement sur la terre,
Une paix glorieuse autant que fut la guerre ;
Aprés tant de perils, aprés tant de travaux,
Chacun fit le dessein de terminer ses maux,
On ne regarda plus que son propre dommage,
Et qui fut moins constant s'estima le plus sage,
La Hollande solide en tous ses interests,
Laissa les impuissans avec leurs faux projets,
Et l'Espagne connut dans cette Ligue usée
La vanité des noms qui l'avoient abusée.
Le Lorrain qu'animoit l'Empire & sa Maison
Par mille Camps divers parvint jusqu'à Mouçon ;
Mais à peine sçeut-il regarder la Champagne,
Que Fribourg emporté termina la Campagne ;
La Paix fut resoluë au Conseil de Madrid,
Resoluë à Vienne, aussi-tôt qu'on l'apprit,
Et le parti confus aprés ce coup funeste,
A ses Ambassadeurs laissa le soin du reste :
Mais tous les Généraux allarmez de la Paix

Se montroient plus ardens & plus fiers que jamais,
Ils cherchoient les combats, quand les ſoins de leurs Princes
Se tournoient pleinement au repos des Provinces;
Que ſervoient dans les Camps ces dernieres ardeurs
Qu'à coûter au public, & du ſang & des pleurs.
Malheureux doublement ceux qui perdoient la vie
Sur le point que la guerre alloit eſtre finie,
Il ne nous reſtoit plus qu'à reduire le Nord
Qui ſembloit de ſi loin mépriſer nôtre effort,
Eſperant vainement que nôtre politique
Craindroit le bruit fameux de l'Ocean Baltique,
Eſperant follement que des lieux reculez,
Où jamais les François n'étoient encore allez,
Pour éteindre ce feu qui forme nôtre audace
Auroient aſſez pour eux du ſeul nom de leur glace;
Que vous connoiſſez mal les François d'aujourd'huy!
On nous a vû legers chez nous & chez autrui;
Mais ceux qu'on accuſoit autrefois d'inconſtance
N'auront à vos dépens que trop de patience.
Peuples, qui nous cedez l'avantage d'agir,
Nous ſçavons mieux que vous fatiguer & ſouffrir;
Vos plus vaſtes foreſts, vos plus grandes rivieres

Sont contre les François d'impuissantes barrieres.
Le Camp marche, on approche, on nous donne un combat,
On passe le Vezer, vôtre fierté s'abat.
Tous les Confederez ont de vives allarmes,
Et leur docilité fut l'effet de nos armes;
On vit là nos amis qu'U... a perdus,
Malgré d'un jeune Roy les naissantes vertus.
Malgré tant de combats où parut sa vaillance,
On vit là nos amis tombez dans l'impuissance,
D'un sort si malheureux se relever par nous,
Et du plus triste estat passer dans le plus doux;
Ainsi des Nations furent les destinées,
Comme il plut à LOUIS dures ou fortunées,
Ainsi fut rétabli ce tranquile repos,
Qui ne dément en rien la gloire du Heros;
On voit dans le repos les plaisirs sans molesse,
Les interests conduits avec ordre & sagesse,
Les fideles conseils prudemment écoutez,
Et les plus grands projets justes & concertez.
Le courage du Prince à la guerre l'anime,
Sa raison n'en veut point qui ne soit legitime,
Il est sage, il est grand, Il est ambitieux,
Vertus & passions, tout en est glorieux,

Au

Au milieu des progrés la justice l'arreste,
A peine a-t'il promis qu'il rend une conqueste;
De sa simple parole il se fait un devoir,
Qui l'oblige à regler luy-même son pouvoir,
Et ce que n'auroit pû tout l'Univers contraire
Pour l'avoir voulu dire, il a voulu le faire;
Mais s'il a quelquefois une offense à punir,
Un droit à conserver, un rang à maintenir;
C'est alors que l'ardeur d'un courage heroïque
Anime les raisons qu'avoit la politique;
Tout s'émeut, tout agit à son commandement,
Et l'Espagne tremblante à chaque mouvement,
N'a pour se rassurer que la seule esperance
De trouver des jaloux ennemis de la France;
Espagne, deviens sage, & quitte une fierté
Si contraire aux moyens qui font ta seureté.
Abandonne un orgüeil qui s'attache à des titres,
Dans le cœur de LOUIS va chercher tes arbitres,
C'est là qu'est le salut du reste des Etats,
Que tes foibles efforts ne conserveront pas.
Peuples abandonnez, que rien ne peut défendre
Pour le dernier malheur on ne veut pas vous prendre,

Nous

Nous vous laiſſons troublez de cent maux inteſtins
Aſſez & trop punis par vos propres deſtins;
Du plus grand des Mortels je connois la puiſ-
ſance,
Mille autres du plus doux ont connu la clemence.
Du plus juſte en tous lieux j'ai reſſenti la loy:
Et le fâcheux état dans lequel je me voy,
Me feroit demander la fin de ma ſouffrance:
Mais puiſqu'il a tant fait pour l'honneur de la
France,
Puiſque de tous nos Rois c'eſt le plus digne Roy.
François comme je ſuis il fait aſſez pour moy.



Sur la Retraite de Monsieur le Prince à Chantilly.

APrés avoir reduit mille Peuples divers,
Par l'effort glorieux d'une valeur extréme,
Pour vaincre tout dans ce vaste Univers,
Il ne te restoit plus qu'à te vaincre toy-mesme,
Le dernier de tes ennemis.
A la vertu, CONDE', tu t'es enfin soûmis:
Tu n'estois pas encore au comble de ta Gloire,
Senef, Lens & Fribourg, & Norlingu e & Rocroy
N'estoient que des degrez pour monter jusqu'à toy;
Le Vainqueur s'est vaincu, c'est la grande Victoire,
Ennemis ne murmurez plus;
Ce Prince est comme vous au rang de ses vaincus.
Jamais condition mortelle
Ne fut si douce ny si belle,
CONDE' le premier des Heros
Unit la gloire & le repos

Et joüit pleinement de l'heureux avantâge
Dont les Dieux ont fait leur partage
Tranquile & glorieux
Il vit à Chantilly comme on vit dans les Cieux.



Sur la mort de Monsieur le Prince de Condé.

CONDE' qui n'eut point de modele,
Et qui doit en servir toûjours,
Si l'on veut acquerir cette Gloire immortelle
Qui des Siecles futurs fera tout le discours:
CONDE' ce foudre de la Guerre,
Ce Heros est ensevely,
Ce Heros n'entend point aujourd'huy sous la terre
Le bruit que fait un nom dont le monde est remply.

Que servent ces Tableaux de Sieges, de Batailles;
Que sert ce Monument? Tout ce lugubre orgüeil
De Pavillons & de Murailles?
Ce Chef-d'œuvre nouveau de tristesse & de deüil,
Tout ce grand art de funerailles,
Que sert-il à CONDE' dans le fond du Cercüeil?

Des celebres Condoms les Oraisons Funebres,
Ne perceront point vos tenebres,

Les Eloges des Bourdalous,
Vaine ombre de CONDE', n'iront point jusqu'à
vous.

Vous n'estes plus, Heros, qu'une Idée, une Image
Qui se forme dans nos Esprits,
Ces belles qualitez, ces vertus, ce courage,
Ces dépots precieux confiez aux Ecrits,
Vos hauts faits ont perdu leur naturel usage,
Et par nous seulement ils conservent leur prix.

Ce Beau Nom si fameux où s'attache la Gloire,
S'esteindroit comme vous n'estoit nostre memoire,
Tout l'Estre qui vous reste est nostre propre bien
Hors de nous vous n'estes plus rien.

O Mort! ô funeste Puissance!
Qui pourra resister à ton cruel effort?
La valeur n'a point de défense,
Le sang qu'on respecte si fort,
Ce sang t'oppose en vain l'honneur de la naissance,
Tout se confond à ton abord,
Le sçavoir & l'intelligence
De la stupidité trouvent le mesme sort;

O Mort ! ô funeste Puissance !
Qui pourra resister à ton cruel effort ?

Quand d'une affection aujourd'huy peu commune,
ANGUIEN, on s'attachoit à toy.
Losque ta volonté nous tenoit lieu de loy,
Qu'on suivoit ta vertu plûtost que ta fortune,
On trouvoit du charme au devoir,
Des appas dans l'obeïssance,
Et le seul plaisir de te voir
Estoit assez de recompense.

ANCUIEN ce fier & jeune Mars,
Plus Mars que celuy de la Grece,
Plus Heros qu'aucun des Cesars,
Preferoit quelquefois la Gloire à la Sagesse,
Et ceux qui le suivoient ardens en leur jeunesse,
Ne cherchoient avec luy que plaisirs & hazards,

CONDE' dans les perils eut toûjours mesme audace,
Aux combats differens une mesme valeur,
Et lors qu'on le croyoit accablé de disgrace,
Sa vertu se trouvoit au dessus du mal-heur.

Ja-

Jamais il n'a donné la moindre défiance
Seur & fidele à ses partis,
Par son humeur il a servi la France,
Par son mal-heur les Ennemis.
Ces crimes reparez font passer sous silence
Ce qu'il leur a sauvé par ce qu'il leur a pris
Mais la comparaison est assez inegale,
L'Espagne par son bras, par sa valeur fatale,
Par Rocroy, Lens, Senef, ces trois fameux combats,
De foiblesse en foiblesse a pû tomber si bas.

De là vient tant de décadence,
De là vient la vaste impuissance.
Du grand Corps qui n'aguere a tenu l'Univers,
Dépendant de sa grace, ou chargé de ses fers.

Celuy qui pût jadis acquerir tant de Gloire,
Haïssoit le recit de ses fameux Exploits,
N'importunons point sa memoire.
Comme on importunoit sa personne autrefois.

CONDE' dans les perils, hardy, fier, intrepide,
Des Ennemis toûjours l'effroy,

Devenoit un homme timide
Dans les occasions où l'on parle de soy.

Le premier des Heros en merveilles étranges,
Au bien d'estre loüé mit son plus doux espoir,
CONDÉ qui merita d'aussi grandes loüanges,
N'en voulut jamais recevoir.

Telle de leurs esprits estoit la ressemblance,
Telle de leurs exploits estoit l'égalité;
Que Nature eût perdu sans cette difference
Le plaisir qu'elle prend à la diversité.

Si l'ame de CONDÉ subtilement trompée,
D'un tour ingenieux quelquefois se flatoit,
A peine la loüange estoit developpée,
Que l'air de vanité soudain le rebutoit.

Sensible à tout plaisir, éloigné de tout crime
Souvent fier, jamais orgüeilleux,
Charmé du grand & du sublime
Ennemy du faux merveilleux.

Par son esprit il pouvoit toûjours plaire,
Par son humeur un peu trop véhement,

Il fit le mal, qu'il ne vouloit pas faire,
Quand il estoit dans quelque emportement.

A la fin un Heros si fameux dans la Guerre,
Devint un Sage dans la Paix,
Qui choisit pour sejour des beaux lieux de la terre
Le plus beau que l'on vit jamais.

La gloire, le repos, la tranquile innocence,
Estoient à Chantilly dans un parfait accord,
Les talens opposez quittant leur repugnance,
Commençoient à former entr'eux un doux raport.

Toute sorte de connoissance,
Tout ouvrage estoit du ressort
De cette vaste intelligence;
Mais CONDE' ne tira ni secours ni support,
D'une si grande suffisance,
Contre la rigueur de son sort.
Il fut laissé dans l'impuissance,
Abandonné de tout en ce mortel effort,
Si vous exceptez la constance
Qui ne le quitta point qu'au soûpir de la mort.

Celuy qui n'eſt icy que pouſſiere & que cendre,
Ne pouvoit de la vie avoir un plus beau cours,
Il a vécu comme Alexandre,
En Socrate il finit ſes jours.

Attendons en repos la fatale journée,
Par la rigueur du Ciel contre tous ordonnée,
CONDE' n'a rien trouvé qui l'ait pû ſecourir,
Et tu craindrois, homme vulgaire,
Ame baſſe, eſprit ordinaire,
Et tu craindrois aujourd'huy de mourir?

Ah! perdons d'inutiles craintes,
Et cherchons les triſtes appas
De quelques douloureuſes plaintes.
Qui puiſſent honorer le deüil de ce trépas.



Sur la Mort de Monſieur le Mareſchal de Crequy.

CREQUY, dont le merite eut pour nous tant de charmes,
Dont la Valeur faiſoit l'ordinaire entretien,
Honneur des Lettres & des Armes
Contre nos Ennemis le plus ferme ſoûtien,
Et pour eux un ſujet d'éternelles allarmes,
De tant de qualitez il ne te reſte rien.
CREQUY, nos ſoupirs & nos larmes,
Nos regrets aujourd'huy ſont ton unique bien.



A Monſieur le Chevalier de Grammont

IL n'eſt qu'un Chevalier au monde :
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux avantures, aux Exploits,
Me pardonnent ſi je les quitte,
Pour chanter un nouveau merite;
C'eſt celuy qu'on vit à la Cour
Jadis ſi galant ſans amour,
Le meſme qui ſçeut à Bruxelles,
Comme icy plaire aux Demoiſelles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris :
Ayant couru toute la terre
Dans le Jeu, l'Amour & la Guerre,
Inſolent en proſperité,
Fort courtois en neceſſité,
L'ame en fortune liberale,
Aux Creanciers pas trop loyale,

Qui

Qui n'a changé ni changera,
Et seul au monde qu'on verra.
Soûtenir la blanche vieillesse
Comme il a passé la jeunesse ;
Rare merveille de nos jours,
N'estoient vos trop longues amours,
N'étoit la sincere tendresse
Dont vous aimez vostre Princesse,
N'estoit qu'icy les beaux desirs
Vous font pousser de vrais soûpirs,
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Vostre merite d'infidelle :
Cher & parfait Original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal,
Il est des Heros pour la Guerre
Mille grands Hommes sur la terre ;
Mais au sens de S. Evremont,
Rien qu'un Chevalier de Grammont,
Et jamais ne sera de vie
Plus admirée & moins suivie.

EPITAPHE

De M. le Comte de Grammont.

CY gist le Comte de Grammont,
Le Heros éternel du vieux S. Evremont;
Suivre Condé toute sa vie,
Et courir les mesmes hazards
Qu'il couroit dans les Champs de Mars,
Des plus vaillans devoit faire l'envie;
Veux-tu des talens pour la Cour,
Ils égalent ceux de la Guerre;
Faut il du merite en amour?
Qui fut plus galant sur la terre?
Railler sans estre medisant,
Plaisant sans faire le plaisant,
Garder son mesme caractere;
Vieillard, Epoux, Galant & Pere,
C'est le merite du Heros.
Que je veux peindre en peu de mots.

Alloit-il ſouvent à Confeſſe ?
Entendoit-il ſouvent Veſpres, Sermon ?
S'appliquoit-il à l'Oraiſon ?
Il en laiſſoit le ſoin à la Princeſſe ?
Il peut revenir un Condé,
Il peut revenir un Turenne,
Un Comte de Grammont en vain eſt demandé,
La Nature auroit trop de peine.



DIXAIN.

Vous faites la ſpirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner,
Ainſi que vous faites la belle
Avec voſtre art de façonner;
Il ne ſort rien de voſtre bouche,
Vieille Caliſte, qui nous touche,
Tout voſtre eſprit dépend de nous,
Et quiconque auroit la malice
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un mechant office.



EPIGRAMME.

SANS merite eſtre precieuſe,
Avoir des Amans ſans beauté,
Par une adreſſe ingenieuſe
Qui ſoûtient voſtre vanité ;
Ne devoir rien à la Nature ;
Mais par une heureuſe impoſture
Abuſer l'eſprit & les yeux,
Mettre la laideur en uſage,
C'eſt fort bien vous vanger des Dieux,
Qui d'un deſſein malicieux
Avoient formé voſtre viſage
Pour eſtre un Objet odieux.



MADRIGAL.

QU'avez-vous fait de mon amour,
Bon-heur fatal, funeſte joüiſſance!
Eſtoit-ce pour le perdre, ô trop mal-heureux jour,
Que je vous attendois avec impatience?
Rendez, trompeur, rendez-moy mes deſirs
Et je vous rendray vos plaiſirs.



EPIGRAMME

TRés difficile & fort peu delicat
Le President condamne chaque plat
Quand à dîner un amy le convie,
Les mets d'un autre il blâme sans raison,
Et sans raison il passeroit sa vie
A loüer tout en sa propre maison.



A V ROY,

Aprés la prise de Philisbourg par Monseigneur le Dauphin.

QUand tu pouvois, GRAND ROY, vaincre toute la terre,
L'amour de tes Sujets t'a fait finir la Guerre;
Oüi, quoy que tout cedât à ton bras redouté,
On te vit en Heros par toy mesme arresté,
Au fort de tes exploits limiter ta victoire,
Et chercher dans la Paix une plus juste gloire,

GRAND ROY, n'en doute point, cet effort genereux.
Plus que tous tes Lauriers rendra ton Nom fameux.
Soûtiens jusques au bout un si beau caractere,
Et sois de tes François le Monarque & le Pere.

En vain tout l'Univers veut troubler tes desseins;
Que pourront contre toy tous les foibles humains?

A l'abry de cent Murs avec trois cens mille hommes,
Fais-nous toûjours joüir du bon-heur où nous sommes;
Acheve en dépit d'eux tes pompeux Bâtimens,
De ton pouvoir immenſe éternels Monumens.
Fais fleurir les beaux Arts, fais regner la Juſtice,
Continuë à bannir l'Hereſie & le Vice,
Et partageant tes ſoins entre ton Peuple & Dieu,
Laiſſe à ta pieté tenir le premier lieu.

Aſſez & trop ſouvent ta boüillante jeuneſſe
De nos cœurs, pour tes jours, allarma la tendreſſe;
La gloire des Combats ne te doit plus tenter,
A tes Exploits paſſez peux-tu rien ajoûter?
Tout le monde éprouva le pouvoir de tes armes,
Ta bonté toute ſeule en finit les allarmes.
Cent Peuples épargnez par le plus grand des Rois
Pouvoient par leurs reſpects arreſter ſes Exploits,
Et goûtant les douceurs d'une Paix deſirée,
Voir leur tranquilité pour jamais aſſurée,
ſi de mille bontez perdant le ſouvenir
Ils ne te contraignoient encore à les punir.

Punis les, mais ſers-toy de ton jeune Alexandre,
N'as tu pas pris ſur eux tout ce qu'il faloit prendre,

Et pour ta propre gloire & pour nostre repos,
Abandonne le reste à ton jeune Heros.
De l'Univers entier ouvre luy la carriere,
Qu'il aille s'y couvrir de sang & de poussiere;
Laisse le s'exercer dans ce champ glorieux,
Et de ses premiers pas atteindre ses ayeux.
Tu le verras courant de victoire en victoire,
Porter tes étendars aussi loin que ta gloire.
Te faire reconnoistre au plus lointain climat,
Et de tout l'Univers ne faire qu'un Etat.

De ce genereux Prince est il rien qu'on n'espere?
Prévoy ce qu'il fera par ce qu'il vient de faire,
Déja ce Philisbourg, cet important rempart,
Que deffendoient ensemble & la Nature & l'Art,
Tant de Forts, dans un mois, devenus sa conqueste,
Font voir à quels progrez son courage s'appreste,
N'a-t-il pas, en effet, dans ce Siege fameux,
Merité ton estime & surpassé nos vœux ?
C'est là que ce Heros, ardent, infatigable,
Autant qu'il s'est fait craindre a sçeu se rendre aimable.
Qu'exposé nuit & jour à la pluye, aux frimats,
Son exemple par tout animoit les Soldats;

C'est

C'eſt là que par ſes dons ſon ame genereuſe
Conſoloit des bleſſez la valeur mal-heureuſe,
Et que d'un front ſerein au milieu des hazars
Luy-meſme il regloit tout ſous le feu des rempars.
Quel fameux coup d'eſſai, quel noble apprentiſ-
ſage!
Fils de LOUIS LE GRAND, il en a le courage,
Et ſa valeur, qu'à peine il pouvoit moderer
Par de moindres Exploits eût cru dégenerer.

Aprés cela, GRAND ROY, que tes ennemis
tremblent,
En vain mille Traitez contre toy les raſſemblent,
La force & la raiſon tout eſt de ton coſté,
Ils ſe repentiront de t'avoir irrité;
Oüi, de leurs vains complots, de cette injuſte
guerre,
Il te doit revenir l'Empire de la terre.

Car enfin que vois-tu dans tes voiſins jaloux,
Que des Princes encor étourdis de tes coups?
Que des ingrats qu'unit une Ligue mutine
Pour les enveloper ſous la meſme ruine?
Qu'ont-ils pour oppoſer à tes Chefs renommez,
Au milieu des Combats par toy-meſme formez?

Sçavent-ils comme toy ce grand Art de la guerre,
Qu'en vain veut imiter le reste de la terre?
Sçavent-ils en tout tems & par des moyens sûrs,
Comme toy foudroyer les plus superbes murs,
pour livrer un Combat, prendre leurs avantages,
Joindre la discipline à l'ardeur des courages,
Tenir dans le secret leur resolution,
Jusqu'au moment fatal de l'execution,
Et faire mesme au sein d'une terre ennemie
Subsister le Soldat comme dans sa Patrie?

Voilà ce qui t'a fait le plus puissant des Rois,
Voilà le fondement de tes fameux Exploits;
C'est par là qu'on a veu toute l'Europe armée
Du cours de ta Victoire interdite, allarmée,
N'osant plus se fier au destin des Combats,
A tes Commandemens mettre les armes bas:
Et c'est aussi par là, puisque sa jalousie
Une seconde fois contre toy la rallie,
Que bien tost on va voir ton illustre DAUPIN,
Te rendre encor, GRAND ROY, Maistre de ton Destin.

Fais-luy donc commander tes nombreuſes Armées,
Déja dans cette attente on les voit animées.
Suivy de tes Guerriers toûjours victorieux,
Qu'il cherche l'ennemy, qu'il l'affronte en tous lieux ;
Qu'il ne s'arreſte plus à forcer des murailles,
Il peut tout décider dans deux ou trois Batailles ;
Et par là conſternant le reſte des humains,
Mettre ſans autre effort leur fortune en tes mains :
Sa premiere ſortie a fait trembler le monde,
Pour le vaincre il ſuffit, GRAND ROY, d'une ſeconde.
Qu'il marche ſeulement, cent triomphes divers
Attendent ce Heros au bout de l'Univers,



Aprés la mort de Monsieur de Turenne.

DE cent Peuples divers l'union mal formée,
Amassoit avec peine une confuse armée,
Qui trop lente à la marche, & trop vaste au dessein,
Menaçoit nostre Seine, & desoloit son Rhin.
Mais depuis que Turenne a perdu la lumiere;
Que Condé plein d'honneur a quitté la carriere;
Que ce Heros tranquile a fait sa volupté
De voir sans interest tout le monde agité,
Chaque jour nouveaux Chefs, chaque jour nouveaux Princes,
Abordanr uos Etats, entrant dans nos Provinces,
Viendront porter chez nous le carnage & l'horreur,
Si nous n'allons chez eux y porter la terreur.
Tel voudroit se vanger, tel craint nostre puissance,
Et tous se font un bien du mal-heur de la France;
France, jusques icy tout succede à tes vœux,
Mais tes vœux sont pressez du besoin d'estre heureux,

Et

Et la neceſſité de ta bonne fortune
Au milieu du bon-heur te la rend importune,
Pour ne voir pas aſſez de reſſource aux malheurs,
Tu joüis en tremblant de toutes tes grandeurs;
C'eſt trop, c'eſt trop vaincu, la plus belle victoire
Epand confuſément le mal-heur & la gloire,
Tous les Champs de bataille ont eu pour nos vainqueurs
Un funeſte avantage à nous coûter des pleurs.
François ambitieux, ce n'eſt plus par la guerre,
Que tu feras un jour le Maiſtre de la terre,
Tu ſerois plus puiſſant d'eſtre moins glorieux,
C'eſt la Paix aujourd'huy qui t'établira mieux.
Là, chaque Potentat devient un tributaire,
Contraint de t'obeïr, ou ſoigneux de te plaire,
Et ceux qui dans la Paix ſeroient les plus ſoûmis,
Oſent bien dans la Guerre eſtre tes ennemis,
Tous ces Confederez que l'Eſpagne intereſſe,
Deſ-unis & rendus à leur propre foibleſſe,
Viendront dans ton pouvoir chercher leurs ſeuretez,
Et preſſer un ſecours à leurs neceſſitez.
Qu'aprens je en ce moment? deux foudres de la guerre
Te font craindre par tout à l'égal du tonnerre;

Que de Murs démolis, que de Forts emportez,
Que d'Ennemis défaits, que de Peuples domptez!
Moderez, grand Heros, l'ardeur de ce courage;
Il n'est pas de ses droits d'achever vostre Ouvrage;
Ce qui vous reste à vaincre aprés tant de vaincus,
Se reserve à la Paix pour vos autres Vertus.



LET-

LETTRE.

à Madame Maz.

JE vous ſupplie de m'excuſer, Madame, ſi je ne me trouve point au repas où vous me faites l'honneur de me convier; un Infirme ne doit pas eſtre ſouffert dans la Compagnie des gens qui ſe portent bien. Je m'en abſtiendray donc par la juſtice que je me fais, & que vous avez la bonté de ne me pas faire. Mon infirmité eſt aſſez connuë, la ſanté de vos autres Conviez ne l'eſt pas moins, je commenceray par l'heureuſe conſtitution de Monſieur l'Ambaſſadeur.

Monſieur l'Ambaſſadeur a la ſanté d'Athlete,
Habitude pleine & parfaite,

Selon noſtre Hypocrate à craindre quelquefois;
Cependant il pourra ſe paſſer d'Eſculape,
Un auſtere diſcours des herbes de la Trape,
Servira de diette une ou deux fois le mois.

Malgré cette rude Bataille,
Que Nature eſſuye en la taille,
Canaple a conſervé ſon viſage fleury,
Sa vigueur n'eſt pas redoutable,
Mais il eſt aſſez agreable,
Pour allarmer encore un timide Mary.

Comte galant, Epoux, & Pere meſme,
Qui poſſedez dans un degré ſuprême
Plus de talens & de perfections
Qu'il n'en faudroit pour vingt conditions,
Aimable Comte, à qui les Deſtinées
Laiſſent l'humeur des plus jeunes années,
Que tenez-vous de l'arriere ſaiſon,
Qu'un peu plus d'ordre, un peu plus de raiſon?
Vous retenez de voſtre premier âge
Un tendre cœur qu'aiſément on engage;
Vous retenez une ardeur pour le jeu,
A quoy l'amour oppoſe en vain ſon feu,

Puiſ-

Puisque Morin a les soins & les veilles,
Que refusez à Dames sans pareilles,
C'est assez fait pour le jeu, pour l'amour,
Et l'esprit meur, merite bien son tour.
De tems en tems certain air de sagesse
Qu'un Politique en vain auroit en sa vieillesse
Un entrétien serieux ou sensé,
Montre le fruit de vostre âge avancé;
Si mon Heros demandoit davantage
Que d'estre amant, d'estre joüeur & sage,
Ajoûtons-y l'Original
Qui n'aura jamais son égal.
Ajoûtons-y la noble vie
Tant admirée & peu suivie,
Afin qu'on trouve ramassez
Eloges presens & passez.
Vous l'entendez sans qu'on la nomme,
Celle que je veux dire en disant la beauté,
Jamais expression n'eut moins d'obscurité,
C'est l'honneur de la France, & la gloire de Rome.

La beauté qu'avec tant de soin
Jadis la Nature a formée,

Eut

Eut pour reſiſter au beſoin
Lorſqu'elle ſeroit allarmée:
Une raiſon exquiſe & par tout eſtimée,
Tout Philoſophe en ſeroit témoin,
Du plus ſçavant & du plus ſage.
Cette raiſon confondroit le diſcours,
Mais elle trahit ſon uſage
En faiſant naiſtre nos amours.
Au party des appas l'infidele s'engage,
Plaiſt comme eux & charme toûjours.

Pour l'illuſtre Mademoiſelle,
Vertueuſe & ſpirituelle,
(Concert que l'on voit rarement)
Elle fait mon étonnement,
Son jeu n'eſt pas une foibleſſe,
Par le moyen du Paroli
Elle ſauve le cœur d'une folle tendreſſe
Dont il pourroit eſtre rempli.
Et l'ame dans l'ennuy d'une longue ſageſſe,
Le pauvre corps enſeveli
Dans ſa vertueuſe pareſſe,
Deſcendroit promptement au noir fleuve d'oubli,

Si

Si l'esprit quelquefois n'égayoit la sagesse
Par la paix & le Paroli.

Jadis la Grecque & la Romaine
S'amusoient à la laine;
On ne file plus aujourd'huy,
C'est amour, jeu, repas, ou bien mortel ennuy,

J'ay commencé ma Lettre par des excuses de ne me trouver point à vostre repas. Je la finis, Madame, par de trés-humbles remercîmens de l'honneur que vous m'avez fait de m'y convier.



LETTRE

A M..... qui ne pouvoit souffrir l'amour de Monf. le Comte de S. Albans à son âge.

VOus vous étonnez mal à propos, que de vieilles gens aiment encore ; car leur ridicule n'est pas à se laisser toucher, c'est à pretendre imbecillement de pouvoir plaire. Pour moy j'aime le commerce des belles personnes autant que jamais. Mais je les trouve aimables, sans dessein de m'en faire aimer. Je ne compte que sur mes sentimens, & cherche moins avec elles la tendresse de leur cœur, que celle du mien. C'est de leurs charmes, & non point de leurs faveurs, que je pretends estre obligé ; c'est du desagré-

grément & non point de la rigueur, que je trouve ſujet de me plaindre.

Qu'un aurre vous appelle ingrate, inexorable,
Vous m'obligez aſſez de me paroiſtre aimable,
Et vos yeux adorez plus beaux que l'œil du jour,
Ont aſſez fait pour moy de former mon amour.

Le plus grand plaiſir qui reſte aux vieilles gens, c'eſt de vivre ; & rien ne les aſſeure ſi bien de leur vie que leur amour. Je penſe, donc je ſuis, ſurquoy roule la Philoſophie de Monſieur Deſcartes, eſt une concluſion pour eux bien froide & bien languiſſante. J'aime, donc je ſuis, eſt une conſequence toute vive, toute animée, par où l'on rappelle les deſirs de la Jeuneſſe, juſqu'à s'imaginer quelquefois d'eſtre jeune encore.

Vous me direz que c'eſt une double erreur de ne croire pas eſtre ce qu'on eſt, & de croire être ce qu'on n'eſt pas. Mais quelles veritez peuvent eſtre ſi avantageuſes que ces bonnes

nes erreurs, qui nous oſtent le ſentiment des maux que nous avons, & nous rendent celuy des biens que nous n'avons plus.

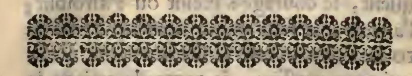
Cependant, pour ne conſiderer pas les choſes avec aſſez d'attention, nous les faiſons convenir ſeulement à la Jeuneſſe, bien que la raiſon deuſt eſtre employée à reprimer la violence de ſes mouvemens, & nous traitons de foux les vieilles gens qui oſent aimer, quoy que la plus grande ſageſſe qu'ils puiſſent avoir, c'eſt d'animer leur Nature languiſſante par quelques ſentimens amoureux.

Que vous ſert-il de vivre encore, ſi vous ne ſentez pas que vous vivez? C'eſt avoir obligation de vôtre vie à voſtre amour, s'il a ſçeu la ranimer quand la langueur vous l'avoit renduë inſenſible.

En cet âge-là, toute ambition nous abandonne, le deſir de la gloire ne nous touche plus, les forces nous manquent,

quent, le courage s'éteint ou s'affoiblit; l'amour, le seul amour nous tient lieu de toute vertu contre le sentiment des maux qui nous pressent, & contre la crainte de ceux dont nous sommes menacez. Il détourne l'image de la Mort, qui sans luy se presentoit continuellement à nous; il dissipe les frayeurs de l'imagination, les troubles de l'ame, & nous rend les plus sages du monde à nostre égard, quand il nous fait tenir insensez dans la commune opinion des autres.





Sur la Mort du Roy d'Angleterre Charles Second.

N'Attendez pas de moy ces merveilles étranges,
Dont les faiseurs de Vers composent leurs loüanges,
On ne me verra point recourir au Soleil,
Pour la comparaison d'un Prince sans pareil.

Le Dieu Mars est usé dans les discours de guerre,
Jupiter fatigué de lancer le tonnerre,
Doit rompre tout commerce avecque les Mortels,
Et quitter leurs écrits comme ils font ses autels.

Le triste & grand sujet de cette Poësie
Rejette le secours de nostre fantaisie,
Toute fable l'offense; erreurs & vanitez,
Faites place en mes Vers aux pures veritez.

Charles, Charles fut fait pour gouverner les hommes,
Comme un Prince doit l'estre en ce siecle où nous sommes,
Doux, clement, équitable, au bien toûjours porté,
Punissant rarement & par necessité.

Il ne refusa point des graces qu'il put faire
Le premier affligé d'un refus necessaire;
Ce bonheur general eût remply tous ses vœux,
Et son sort l'eût fâché d'estre le seul heureux.

Pour des maux à venir, il ne sçeut jamais craindre,
Pour des maux arrivez moins encore se plaindre,
Facile sans foiblesse, & ferme sans effort,
Intrepide en sa vie aussi-bien qu'à sa mort.

Je demeure un peu trop au simple caractere,
Les Lecteurs s'y verront trop long tems arrestez,
Montrons ce qu'il estoit par ce qu'il a sçeu faire,
Il faut venir aux faits aprés les qualitez.

Je voudrois oublier ses disgraces passées,
Je voudrois effacer de mes tristes pensées

Un miserable Etat mille fois rebatu ;
Mais couvrir ses mal-heurs d'un éternel silence,
Est trahir son merite & faire violence
Aux interests de sa vertu.

Qui n'a point admiré la grandeur de courage,
Qui le porta cent fois au milieu du carnage ;
Dont il fut par miracle à la fin garanti ?
Son salut merveilleux étonne dans l'Histoire,
Et luy fait plus d'honneur que ne fit la victoire
Au Chef du funeste parti.

Le dégoust des Tyrans, le repentir du crime.
Les droits & les vertus du Prince legitime,
Par des moyens cachez preparoient son retour,
Et de ce grand succés à tous imperceptible
Quand les plus penetrans le croioient impossible
On vit arriver l'heureux Jour.

Jour à jamais fameux sur la terre & sur l'Onde,
Les peuples à l'envi par des cris éclatans (de,
Benissoient un Monarque où leur bonheur se fon-
La fausse liberté vit achever son tems,
Et cette factieuse en desordres feconde
Eût cherché dans la foule en vain deux mécontens.

Vous que le Ciel forma d'une humeur vagabonde,
Chercheurs de raretez, curieux importans,
Berniers, il vous falloit venir du bout du monde,
Pour contempler un Prince & ses Sujets contens.

Ainsi Charles s'est vû dans le cours de sa vie,
Ou plaint en malheureux, ou bien digne d'envie,
Au gré d'un destin inégal :
Ainsi fut & disgrace, & faveur peu commune,
Pour apprendre à joüir de la bonne fortune,
Et pour se faire un bien du souvenir du mal.

Des maux & des perils l'affreuse violence
N'a jamais essayé d'abatre sa constance,
Que l'on n'ait vû tomber cet inutile effort,
Des pompes, des grandeurs la vanité flateuse,
Des biens & des plaisirs la joüissance heureuse,
N'ont point changé ses mœurs au changement du sort.

Un autre parleroit du Temple de memoire,
Un autre parleroit de l'immortaliser :

Mais Charles comme un Grand ſçeut acquerir ſa
gloire,
Acquiſe comme ſage il ſçeut la mépriſer.

Les faits des vieux Heros ne ſont que de beaux
ſonges,
Eſpeces d'Amadis qu'avoit l'Antiquité;
Allez porter ailleurs vos fabuleux menſonges,
L'intereſt du merite eſt dans la verité,
C'eſt elle à qui le Prince a dû ſa renommée:
Elle qui fit valoir toutes ſes actions,
Qui dit que ſa vertu juſtement animée
A détruit des Mutins les noires factions,
Qu'une prudence conſommée
Put ſoûmettre le monde à ſes deciſions,
Luy ſeul a tenu la balance
Comme arbitre de l'Univers,
Luy ſeul en dépit d'elle a ſauvé l'impuiſſance:
Et fermé les chemins à ſa ruine ouvers.

Inſtruit par ſes malheurs à gouverner les hommes
Il s'eſt fait avec eux un commun intereſt;
Au Trône ſans orgüeil il ſçeut tout ce qu'il eſt,
Et de là ſans mépris il voit ce que nous ſommes:
Je vais dire beaucoup ſans beaucoup diſcourir,
S'il

S'il euſt eſté Sujet, on l'eût choiſi pour Maiſtre,
Pour le bien des Mortels il devoit plûtoſt naître,
Mais le Maiſtre eſtoit homme, homme il falloit
mourir.

Ah! que les vertus & les charmes
Se trouvent d'impuiſſantes armes
Pour deffendre un Mortel de ſon funeſte ſort.
Et que toute grandeur humaine
A l'eſprit d'un Roy paroiſt vaine
Quand il approche de la mort;
Mourant, pleuré de tous excepté de luy-meſme,
Senſible ſeulement à la douleur d'autruy
Il n'avoit qu'une peine, & cette peine extrême
Fut celle qu'il voyoit que l'on ſouffroit pour luy,
De deux Princes unis par un amour ſincere,
Dont ils ſuivoient toûjours la douce & pure loy
L'un n'avoit pour objet que l'intereſt du Frere,
L'autre ſembloit mourir en la place du Roy.

Là, ſes Medecins l'abandonnent;
Là, les Preſtres qui l'environnent;
De leur employ tout glorieux
Inſultent aux grandeurs que l'on voit ſur la terre,

Et traitant leur éclat de simple éclat de verre,
Promettent un bonheur éternel dans les Cieux.

Chacun en cet estat anime sa créance.
Et travaille à se faire assez de confiance;
Pour un bonheur promis qu'on differe toûjours,
Heureux qui surmontant toute humaine foiblesse,
Meurt libre & dégagé de la terre qu'il laisse,
Heureux qui comme CHARLE achevera ses
jours.

Heros dont les Vertus ont surmonté l'Envie,
De qui les actions passoient l'humain effort,
Tous les faits rassemblez de vostre belle vie
Sont à peine le prix d'une si belle mort.
C'en est fait, & vos maux se verroient sans remede,
Par cette glorieuse & lamentable fin,
Si la force & l'esprit du Prince qui succede
Ne reparoient déja l'outrage du Destin.

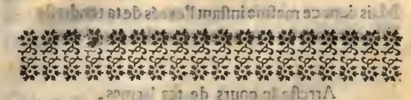
Prince, qui fait nostre assurance,
Qui releve nostre esperance,
Qui nous fait concevoir d'infaillibles douceurs,
Tu finis, il est vray, tout sujet de tristesse;

Mais

Mais dans ce mesme instant l'excés de ta tendresse
Est pour nous un exemple à répandre des pleurs,

Arreste le cours de tes larmes,
Et nous arresterons aussi tost nos soûpirs,
Aprés de mortelles allarmes
Nos cœurs lassez d'ennuy demandent des plaisirs,
Tes grandes qualitez ne laissent point de crainte,
Ton Nom seul établit par tout la sûreté;
Mais ce n'est pas assez de la tranquilité,
De ce demy bon-heur l'ame à peine est atteinte,
Le repos est trop prés de l'estat agité.
C'est la fin du tourment d'où se formoit la plainte,
Et non pas le vray fond de la felicité.





LE SISTE'ME

du Gouvernement d'Angleterre sous Jacques Second.

SAns besoin & sans abondance,
J'oserois dire sans desirs,
Je vis icy dans l'innocence,
Et d'un sage repos je fais tous mes plaisirs.

Non qu'une triste solitude,
Le silence, l'obscurité,
L'attachement à quelque sombre étude
Puissent faire ma volupté.

Je ne veux point cacher ma vie,
Au monde d'elle-mesme, elle se cache assez,
Par tout est la retraite où cesse la folie
Des passions & des soins empressez.

Au milieu de la Cour mon ame retirée
Laissa le faux éclat d'une pompe adorée,

Sans negliger les vrais appas
De la grandeur qui plaist & qui n'ébloüit pas.

Là, d'un esprit sain & tranquile
Je me fais un plaisir utile
D'examiner les vices & vertus.
Mais par un changement notable,
Pour le mal indulgent, pour le bien équitable,
Je loüe & ne censure plus.

Icy je ne vois rien d'austere,
Dont le monde soit rebuté,
De soy-mesme important sans besoin de le faire,
On donne un air facile à son autorité.

Finesse, artifice, mystere,
Détour, vaine subtilité,
Politique en chose legere
Ménagée avec gravité,
Soit à parler, soit à se taire,
Air de suffisance affecté :
Tout cela passe icy pour sottise, chimere,
Fausse imitation de la capacité.

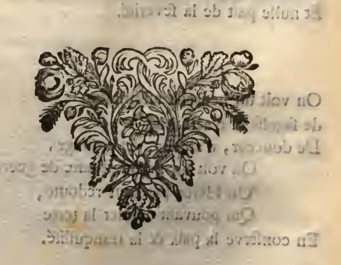
Ou-

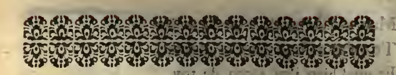
On void de l'ordre & jamais d'avarice,
Le bien eſt fait quand il eſt merité.
Sans rien devoir à l'aveugle caprice,
Vaine grandeur, molle facilité,
On voit par tout un eſprit de juſtice,
Et nulle part de la ſeverité.

On voit un heureux aſſemblage
de ſageſſe & d'activité,
De douceur, d'ardeur, de courage,
On voit un grand foudre de guerre,
Un Heros par tout redouté,
Qui pouvant deſoler la terre
En conſerve la paix & la tranquilité.

C'eſt par luy que vient l'abondance,
Que vient une entiere aſſurance,
Que l'on gouſte en ſa pureté
Le bonheur de ſa liberté.

Des biens qu'elle produit il maintient l'avantage,
Des maux qu'elle peut faire il empefche l'outrage,
Et ne laiffe aux Anglois à fouhaiter pour eux,
Que de connoiftre affez combien ils font heureux.





MAINARD,

à Mr. le Cardinal de Richelieu.

STANCES.

ARMAND, l'âge endort ma raison,
Sa plus vive chaleur est morte,
J'ay l'un des pieds dans la maison,
Dont Cerbere garde la porte.

Je feray demain des Suivans
De ce grand Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans
Dans un siecle plein d'ignorance.

Là François couché sur des fleurs,
Me dira que je luy raconte
Comme tu vanges ses malheurs,
Et combles l'Espagnol de honte.

Mais

Mais s'il demande à quel employ
Tu m'as destiné dans le monde,
Et quel bien j'ay receu de toy,
Que veux-tu que je luy réponde?



IDE'E

IDE'E

Que les Vers de Mainard à Mr. le C. de Richelieu ont donné à S. Evremont.

STANCES IRREGULIERES.

JE sens affoiblir ma raison,
Mon ame à ce corps asservie
Est preste à quiter sa prison
Pour joüir des clartez qu'apporte une au tre vie.

Bien-tost je verray ces beautez
Qui sont dans les Champs Elizées
D'un repos éternel & de biens enchantez
Heureusement favorisées.

Je verray dans ces lieux charmans
Les Helénes, les Cleopatres,
Dont les fameux évenemens
Font tant de bruit sur nos Theatres.

Là, s'informant de vos beaux yeux
Et de tous les traits d'un visage
Qui nous est donné par les Dieux
Comme leur plus parfait ouvrage.

Elles sçauront que vos appas
Auroient osté Pâris à son aimable Heléne,
Qu'Antoine, que Cesar prés de vous n'auroient
pas
Regardé seulement le sujet de leur peine.
Et vous eussiez sauvé d'un funeste trépas
Deux Heros mal-heureux que perdit cette Reine,
Rome a là des objets également connus,
Sa Virginie & sa Lucrece;
Mais pour avoir suivy de farouches vertus,
Elles gardent encor certain air de rudesse,
Et leurs rares attraits odieux à Venus
Ne joüiront jamais de sa douce molesse,
Sçachant que j'ay l'honneur d'estre souvent chez
vous, (ne
Elles voudront sçavoir si quelque amour trop vai-
De jeu d'amusemens, ou de plaisirs trop doux,
Ne gâtent point l'esprit d'une Dame Romaine.

Je

Je leur diray que vostre cœur
Eſt digne de la Republique,
Ferme & conſtant comme le leur,
Mais plus noble & plus magnifique.

Je diray que du plus beau corps,
Et de l'ame la plus parfaite,
Nous voyons en vous les accords
Et je ne diray pas un mot de la Baſlette,
Je leur diray que Brute & Collatin
Sont fort de voſtre connoiſſance,
Que d'Appius vous ſçavez le deſtin,
Et comment finit ſa puiſſance.
Mais pour Coné, Maſenot, & Morin,
Ils ſeront paſſez ſous ſilence.

Delà j'iray chercher des beautez de nos Cours,
Marion, Montbazon, modernes Immortelles,
A qui nous donnerons toûjours
L'honneur d'avoir eſté de leur temps les plus belles.
Je penſe voir leurs déplaiſirs,
Je voy déja couler leurs larmes,

Et le ſujet de leurs ſoûpirs
C'eſt d'entendre parler tous les jours de vos charmes.

Vous qui venez du ſejour des mortels,
Me dira-t-on dans une humeur chagrine,
Nous cherchez-vous pour parler des Autels
Dreſſez par tout à voſtre Mazarine.

Ah! c'eſt nous faire un Enfer de ces lieux
Qu'on deſtinoit aux ames fortunées,
Le mal que nous cauſent ſes yeux
Egale celuy des damnées.

OMBRES, Contentez-vous d'avoir jadis eſté
Les merveilles de noſtre France,
Heureuſe eſt une vanité
Que la mort met en aſſurance,
Si le jour vous eſtoit reſté
Vous en auriez haï la triſte joüiſſance,
Ou du moins auriez-vous cherché l'obſcurité
Pour ne pas voir l'éclat de la divine Hortence.

Mais

Mais que servent enfin tous ces chagrins jaloux,
Le grand Maistre de la Nature
Ne pourra-t-il former rien de plus beau que vous
Sans attirer vostre murmure?

Helene auroit plus de raison
De murmurer & de se plaindre,
Que Madame de Montbazon,
Cependant elle sçait sagement se contraindre.

Celle qui sçeut armer cent & cent Potentats,
Qui d'Hector & d'Achille anima la querelle.
Qui fit faire mille combats,
Où les Dieux partagez estoient pour ou contre elle.

Helene à Mazarin ne le dispute pas,
Et vous aurez un cœur rebelle,
Vous qui borniez l'honneur de vos appas
Au peu de fruit que fait une ruelle.

A ces mots sans rien contester
Nos Ombres baisseront la teste,
Et docile pour m'écouter
Chacune aussi-tost sera preste.

Je diray que vos yeux pourroient tout enflâmer,
Et comme ceux d'Helene armer toute la terre,
Mais vous aimez mieux la charmer
Que la desoler par la Guerre.

Je diray qu'en des lieux inconnus au Soleil,
Vous avez fait le jour de vos propres lumieres,
Que pour faire la nuit ce doux tems du sommeil,
Vous n'aviez seulement qu'à fermer la paupiere.

Vous attirez par tout & rebutez nos vœux,
Par tout vous allumez & dédaignez nos flâmes,
Nos liens les plus forts se font de vos cheveux,
Le front & les sourcils ont leurs droits sur nos âmes.

Je diray que tous les Amans
Voudroient mourir sur une bouche
Qu'environnent mille agrémens,
Et de qui le charme nous touche.

De la gorge & du cou le miracle nouveau,
L'orgüeilleuse beauté sera bien exprimée.
Les bras, les mains, les pieds, dignes d'un corps si
beau,

Au

Auront aussi leur part à vostre renommée;
La chose jusques là ne sçauroit mieux passer;
Tout succede à souhait, & vostre gloire est grande;
Mais si voulant m'embarasser.
Les ombres font une demande;

Si Marion veut s'informer
De ce que vous...
Que voulez-vous que je réponde?



A Mademoiselle de l'Enclos.

SONNET

PAſſer quelques heures à lire,
Eſt mon plus doux amuſement,
Je me fais un plaiſir d'écrire
Et non pas un attachement.

Je perds le gouſt de la Satyre,
L'art de loüer malignement
Cede au ſecret de pouvoir dire
Des veritez obligeamment:

Je vis éloignée de la France
Sans beſoin & ſans abondance
Content d'un vulgaire deſtin;
J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe,
J'aime la vie, & n'en crains point la fin.



FRAGMENT

Sur les regrets de Monſ. ſur la mort de ....

DEſtins dont la rigueur m'eſt toûjours ſi fatale,
Rompez-vous pour moy ſeul une loy generale;
Cruels, permettrez-vous qu'à *la faveur* des nuits
Tout repoſe icy-bas excepté mes ennuis?
C'eſt alors que je ſens de plus vives alarmes,
Mes yeux y ſont ouverts pour repandre des larmes,
Et ma bouche s'entend avec mes déplaiſirs,
Pour laiſſer un paſſage à de triſtes ſoûpirs;
Mon ame cependant languiſſante, abbatuë,
Entretient un tourment qui me plaiſt & me tuë,
Un mal qui me conſume & toutefois ſi cher,
Qu'en vain aucun ſecours le voudroit arracher.
O vous qui m'affligez, triſte & fidele idée,
Vous ſerez dans mon cœur bien cherement gardée!
Venez avec les traits d'un ſi parfait Amant,
Venez avec l'horreur du pâle monument,

Venez à moy funeste, ou venez agreable,
Representant Lisis vous me ferés aimable,
Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
J'auray, j'auray pour luy des soupirs & des pleurs.
Mon cœur, mon triste cœur si sensible à ses charmes
Luy doit tous ses tourmens, mes yeux toutes leurs larmes.



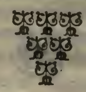
SONNET.

VOus m'ordonnez de vous voir rarement,
Et pour souffrir l'extrême violence
Que peut donner un amoureux tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence.

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre vostre deffence;
Vous vous fâchez d'un regard seulement,
Et les soupirs font la derniere offence.

Arrestez là vos injustes rigueurs,
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
N'ordonnez rien à ma secrete flâme.

Vous pouvés tout sur ma bouche & mes yeux,
Mais je feray le Maistre de mon ame,
Et j'aimeray, malgré vous & les Dieux.



Stan-

Stances irreguliéres.

MEnagez mieux le repos de ma vie,
Auprés de vous je n'ay pas une envie,
Que je ne craigne une faveur,
Lorsque je vous trouvay si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable,
Vostre bonté sans doute a fait un miserable,
Et sans la grace des refus,
Beaux yeux je ne vous verray plus.
Si le noble orgüeil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs,
Tant que vous serez inhumaine
Je ne refuse aucune peine,
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs.



Lettre en Vers à Madame Mazarin.

NOus ſerions conſumez du feu de vos regards,
O belle & charmante perſonne,
Si la puante odeur de vos vilains petards
Ne guériſſoit le mal que la beauté nous donne ;
J'en ſauve ma raiſon, petard peu diligent,
Huit ou dix jours plûtoſt vous ſauviez mon argent.

Ma raiſon reprend ſa lumiere,
Et mon cœur, voſtre priſonnier
Trouve ſa liberté premiere
Dans l'oreille de l'Aumônier,
Je penſois vous voir à confeſſe
En vous voyant à ſes genoux,
Et crûs que vous faiſiez au bon Dieu la promeſſe
De ne me voler plus chez vous.
J'admirois comme une merveille
Le repentir de voſtre cœur.
Et diſois en ſecret, Seigneur,

Seigneur, ta grace eſt ſans pareille,
Quand je vous vis couper l'oreille
A voſtre pauvre Confeſſeur,
Les loix pouvoient bien le proſcrire,
De tous les Aumôniers c'eſt icy le deſtin,
Mais on le veut laiſſer pour un plus grand martyre
Chez Madame de Mazarin.



A LA MESME,
Le jour de la Naissance de la Reyne.

NOires ondes du Stix, c'eſt par vous que je jure,
Fleuve affreux écoutez le ſerment que je fais :
Periſſe l'Univers, periſſe la Nature,
Que tout ſoit confondu s'il m'arrive jamais,
De celebrer autre Naiſſance
Que celle de la belle Hortance.
C'eſt elle ſeulement qui nous donne des loix,
Le Ciel ſur ſon viſage en imprime les droits,
Quand le Ciel luy refuſe un vain titre de Reine,
Le Ciel, le Ciel l'établit Souveraine,
Et luy fait poſſeder par des titres meilleurs,
Un empire abſolu qu'elle a ſur tous les cœurs.

Sans

Sans l'ordre, ſans les loix, les bienfaits & la
peine,
Les Rois n'auroient ſur nous qu'une puiſſance
vaine.

Pour maintenir, Hortence, un pouvoir glorieux,
Il ſuffit des regards qui partent de vos yeux;
D'un charme tout-puiſſant ces Miniſtres fideles
Ne ſont point occupez à punir des rebelles,
Jamais vous n'entendez un Sujet revolté
Se faire un faux honneur du nom de liberté.
Et jamais le tourment qu'un mal-heureux en-
dure,
N'excita dans ſon cœur le plus leger murmure;
Vous eſtes adorée en cent & cent climats,
Toutes les Nations ſont vos propres Eſtats,
Et de petits eſprits vous nomment vagabonde,
Quand vous allez regner dans tous les lieux du
monde.
Il ne vous reſtoit plus qu'à regner ſur les Mers
Voſtre nouvel empire embraſſe l'Univers,
Et de nos Iſles fortunées
Vous pourriez des Mortels regler les Deſti-
nées.

Plus

Plus puissante aujourd'huy que n'estoient les Romains,
Vous feriez des Sujets de tous les Souverains,
Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,
Pour vostre liberté que pour leur servitude.



Compliment de Madame la Duchesse Mazarin à la Reyne.

LEs vertus ſans appas ont un air trop ſevere,
Les appas ſans vertus ne ſont que vanité,
L'ajuſtement eſt difficile à faire,
De l'extréme ſageſſe à l'extréme beauté,
Cette merveille eſt extraordinaire,
Une ſi juſte égalité
Au monde ne ſe trouve guére,
On la voit pleinement en voſtre Majeſté.

Une eſtime pure & ſincere
N'entre point dans les droits de voſtre qualité,
Et peut-eſtre eſtes-vous la ſeule qu'on revere
Sans égard à la dignité:

Tout

Tout hommage, devoir, ſervice neceſſaire,
S'exige par le rang & par l'autorité,
Les cœurs ont un ſecret, un reſpect volontaire,
Qu'ils vous rendent pluſtoſt qu'à voſtre Majeſté.



A la Naissance de la Reine d'Angleterre, Marie de Modene.

LE bonheur le plus grand que goûte une mortelle,
C'est de se voir au Trône & d'estre la plus belle,
Tout ce que la Nature a de plus precieux,
Tout ce que la grandeur a de plus glorieux
Est pour la Reine un doux partage.
Comme un éclatant avantage :
Eh! pourquoy celebrer une nativité,
Qui marque un an perdu de sa felicité ;

O triste, ô fâcheuse pensée,
Que n'estes-vous d'icy chassée ;
Que ne suit-on du tems un insensible cours
Sans jamais remarquer la fuite de ses jours,

Dans noſtre plus grande jeuneſſe;
Dans la fleur de nos plus beaux ans,
Tous pas qu'on fait ſe font vers la vieilleſſe,
Il n'en eſt point qui ne ſoient importans;
O triſte ô fâcheuſe penſée,
Que n'eſtes-vous d'icy chaſſée?
Que ne ſuit-on du temps un inſenſible cours,
Sans remarquer jamais la fuite de ſes jours?

A ce fameux jour de naiſſance,
Qui donne à la Cour tant de ſoins,
Si la Reine pouvoit avoir un an de moins,
J'exhorterois chacun à la réjoüiſſance,
Et ne voudrois pas eſtre exclus
De montrer un eſſay de ma magnificence,
Mais puiſque ce jour-là fait voir un an de plus,
C'eſt à ſes ennemis à faire la dépence.

Je hai cette nativité,
Helas! pourquoy nous apprend elle
Que la Reine a ſon tems comme nous limité;
Non, je la veux croire eternelle,
Je vois cette *ô Dea certè*!

Qui nous parut plus immortelle
Que la Déesse de Beauté.

Sortons, Madame la Duchesse,
Retirons-nous fendons la presse,
Et vous ferez demain à la Reine un discours
Qu'on luy peut faire tous les jours.



A M. Maz.

APrés mes ſervices paſſez,
Aprés les pleurs que j'ay verſez,
On m'accuſe d'indifference,
Et pour la teſte d'un Porteur
Caſſée aujourd'huy par mal-heur,
On me veut imputer une froide indolence.

Lorſqu'on vous voyoit tant ſouffrir,
Qu'on vous croyoit preſte à mourir,
Que vous eſtiez ſouvent ſans pous & ſans haleine,
Dieux, vous ſçavez au moins quel eſtoit mon tourment,
Hortence n'a ſongé qu'à ſon mal ſeulement,
Ou bien n'a pas daigné prendre garde à ma peine.

Je penſe voir encor ſes beaux yeux languiſſans,
Je penſe voir encor la pâleur du viſage,

L'amour & la pitié pour toucher davantage,
Agissoient de concert sur l'ame & sur les sens,
Et je ne puis sçavoir qui du mal ou des charmes
Avoit le plus de part à nous donner des larmes.

Je pense voir Harel *a* pour la conclusion
Apporter son levain de fermentation,
A vous faire vomir, Madame Haide *b* s'appreste,
Grenier *c* court au bassin, Lot *d* vous soûtient la teste;
Saint Victor y prend ses vapeurs,
Timide & curieux aux signes je m'arreste,
Et mon triste silence exprime mes douleurs.

Si-tost qu'il faut agir pour estre necessaire
Je fais l'office de vos gens;
Mais je parle, je cours, & je n'avance guére.
Dans l'erreur de mes soins confus & diligens,
Je brûle des coussins dont on avoit affaire,
Et j'execute mal tout ce que j'entreprens.

a Apotiquaire
b Depuis Comtesse de Rochester.
c Sa femme de Chambre.
d Madamoiselle de Beurevel.

Au

Au sortir de la maladie
Lot, cette chere & sûre amie,
Vous voit pour la quinée un loüable appetit,
Et me disant toûjours vous la ferez malade,
La bonne Lot me persuade
D'en mettre deux ou trois sous le chevet du lit.

Vous estiez si tendre & si bonne.
Quand vous disiez, Lot je me meurs.
Aujourd'huy la santé vous donne
Ton different, differentes humeurs,
S'il arrive que je vous prie
Sur le moins important sujet;
Souviens-toy seulement que je suis Cornelie,
De ma priere est tout l'effet.

Qu'avois-je à démêler avec cette Romaine,
Et par quel étrange hazard
Ai-je à répondre d'une haine
Qui se devoit, dit on, la perte de Cesar?
Pourquoy se prendre à moy, si dans Alexan_
drie

Elle avertit ſon ennemy
Du funeſte & ſecret party
Que les Egyptiens prenoient contre ſa vie.

La Veuve de Pompée & du jeune Craſſus,
Deux fois du monde entier a cauſé la diſgrâce ;
La mienne eſt la troiſiéme ; il faut qu'elle la faſſe,
Quand elle & Rome ne ſont plus,
Elle perdit Craſſus, & vit de ſon Pompée
La teſte precieuſe indignement coupée,
Son Aſtre le pourſuit encore aprés ſa mort,
Toute vertu luy nuit, ſa grandeur de courage,
Du Sang des Scipions ordinaire partage,
Rencontre chez Hortence un plus mal-heureux ſort.

Juſte ou non voſtre raillerie
Peut s'exercer ſur Cornelie ;
Mais ne prenez pas tant l'eſtat de ma ſanté
Quand l'âge & la ſaiſon ſont mon infirmité ;
Mais ne prenez pas tant l'eſtat de mes affaires,
Lorſque j'ay ſimplement les choſes neceſſaires,
N'al-

N'allez pas à Clifdam, * compter par le menu
Ma dépenſe & mon revenu.

Pour me deſ-obliger vous feriez davantage,
S'il eſtoit en voſtre pouvoir
De cacher voſtre beau viſage,
Vous m'empeſcheriez de le voir.

Je n'ay rien tenté ſur la bouche,
(Trop timide en ce que je veux)
Mais ſi j'oſe ſentir l'odeur de vos cheveux,
Ou prendre quelquefois ſur l'épaule une mouche,
Un petit Capot verd, more, voleur & gueux,
Vous dit, non belle Vino touche,
Et me fait retirer ſur le point d'eſtre heureux.

Ne penſez point que la nature
Ne vous ait faite que pour vous,
Vous devez bonnement à voſtre creature
De vos charmes divins quelque uſage aſſez doux:
Tout ce que l'Univers a de plus admirable
Eſt fait pour nous preſſer un ſecours charitable;

* Maiſon de Campagne du Duc de Bucingham prés de Windſor.

Ce qu'ont formé les Dieux avecque plus de
 soin,
Sert à noſtre plaiſir comme à noſtre beſoin,
Et ces grandes beautez à nos yeux expoſées,
Donnent un bien facile, & des faveurs aiſées.

L'Aſtre qu'on nommeroit ſa premiere beauté.
Si ce nom-là par vous n'eſtoit point conteſté,
Le Soleil au matin commence ſa carriere,
Pour épancher ſur tous ſa premiere lumiere,
Et l'aimable clarté que répandent ſes feux,
N'attend pour ſe donner ny prieres ny vœux.

C'eſt pour nous faire agir qu'il éclaire le mon-
 de,
C'eſt pour noſtre repos qu'il ſe cache ſous l'on-
 de;
La nuit, la douce nuit, auſſi-bien que le
 jour,
Eſt un heureux effet que produit ſon amour.
La terre avec amour expoſe à noſtre veuë
Les appas renaiſſans dont le Ciel l'a pourveuë,
Sa bonté nous fournit les fruits apres les fleurs,
Et je n'ay rien de vous que peines, que rigueurs.

Vos

Vos charmes concertez avecque vos malices,
Inſpirent dans nos cœurs l'amour & les ſupplices,
Un moment de douceur que je trouve avec vous,
N'eſt jamais éloigné d'un autre de courroux,
Et n'eſtoient vos eſprits qui ſoûtiennent ma vie,
Vos chagrins contre moy l'auroient déja ravie.

Que ce brillant éclat à qui rien n'eſt pareil,
Aux jours les plus ſereins faſſe honte au Soleil,
Qu'effaçant des beautez de nature immortelle,
Vous ſoyez à nos yeux
Du Dieu qui vous forma l'image la plus belle;
Je ne vous en dois rien, c'eſt un preſent des Cieux,
Je dois à voſtre eſprit toûjours malicieux,
De vous trouver par tout ou railleuſe ou cruelle.

Pour une teſte de Porteur
Caſsée aujourd'huy par mal-heur,
Vous m'imputez de l'indolence,
Pleuſt à Dieu que j'en euſſe, Hortence,

Mon

Mon cœur feroit exempt des inquiets defirs
Que font naiftre vos charmes,
Ma bouche ignoreroit l'ufage des foûpirs,
Mes yeux celuy des larmes.



A mon Heros le C. D. G.

ON peut aimer toute ſa vie,
Et ſi l'ame à l'amour n'eſt pas trop aſſervie,
Le plus ſevere jugement
Ne ſçauroit condamner un ſi doux ſentiment;
D'abord c'eſt une pure eſtime,
Qu'inſenſiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur:
Nous diſons mille biens d'un objet qui nous touche,
Et le charme ſecret qui nous gagne le cœur.
Nous met inceſſamment le merite à la bouche:
Cette eſtime eſt bien toſt une tendre amitié,
Cette amitié devient une amoureuſe peine;
C'eſt un tourment qui plaiſt, c'eſt un bien qui nous geſne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Ja-

Jamais tel ſentiment ne fut une foibleſſe ;
Mais un air trop galant ſied mal ſur le retour,
De tous ceux que j'ay vûs toucher à la vieilleſſe,
Un Comte de Grammont peut ſeul faire l'amour.
Ce n'eſt point pour luy, Deſtinées,
Que vous avez reglé les temps,
Son automne eſt un vray printemps,
Et ſon air fait honte aux années ;
Toûjours errant, & jamais étranger,
De Cour en Cour, il pourſuit quelque belle,
Agréable & jamais fidele,
Il mourra plûtoſt que changer.
Puiſſe-t-il chaque Eſté pour le bien de la France,
Regler nos Mareſchaux ſur l'ordre d'un combat,
Et ſi bien-toſt on ne ſe bat,
Reporter à l'amour ſon autre experience.

Courtray, Mardic, Arras, & dix Sieges fameux,

Par

Par mille & mille funerailles
Vingt rencontres & ſept batailles
Doivent contenter nos neveux.
Qui du Rhin orgüeilleux vit les rives ſoûmiſes,
Qui vit les durs combats de Norlingue & Fribourg,
Auroit pû mediter de belles entrepriſes
Pour le ſecours de Philisbourg,
Mais le goût des plaiſirs l'emporte ſur la gloire.

Comte, nous nous devons l'uſage de nos jours,
On a peu d'intereſt à ſervir ſa memoire,
Puiſque c'eſt pour autruy qu'elle dure toûjours.

Que ſert à nos Heros de la rendre immortelle?
Si l'on eſt mort en ſoy lorſque l'on vit en elle,
L'avenir te regarde autant pour le moins qu'eux
Mais pour cet avenir fameux,
Il doit te coûter une vie
Si rare & ſi digne d'envie,
Que celuy qui jadis vit tout ſous le Soleil,
Ne vit jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ſes Proverbes,
Avec ſa connoiſſance d'herbes,
Et le reſte de ſes talens,
Sans biens comme tu vis n'euſt pas veſçu deux ans,
Il eut juſqu'à huit cens Maiſtreſſes
Et n'en eut jamais tant que toy;
Il eut de l'Orient les plus grandes richeſſes,
Mais il pilla ſa Reine, & tu donne à ton Roy.

Il eſt vray qu'il a l'avantage
D'eſtre appellé toûjours le ſage,
Lorſqu'un Preſcheur à ſon Sermon
Veut faire entendre Salomon,
Mais on dort à ſes Paraboles,
Et chacun réjouy de tes moindres paroles,
Redit aprés S. Evremont
Il n'eſt qu'un Comte de Grammont.

Sçavans qui préſidez au Temple de Memoire,
Qui faites un métier de diſpenſer la gloire,
Et rendez ſagement à noſtre vanité
Une fauſſe immortalité;

Amenez vos grands Perſonnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Heros
Confondus par ces quatre mots,
Jamais il ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.



PARODIE
DE L'OPERA DE ROLLAND,

Sur les Joüeurs & Joüeuses de Baſſete de la Banque de Mad. Mazarin.

ORIANE [a] & MABILE, [b]

Joüeuſes de Baſſete dans le vuide de Chevalerie, que leur promettent les Amadis.

ORIANE.

UN charme dangereux en ce lieu nous attire,
Faut-il en détourner nos pas,
De la Baſſete icy l'on trouve les appas,
Heureuſe qui ſuit ſon empire.

MABILE.

Je porte au fonds du cœur un funeſte martyre,
Je perds tout ſi je jouë, & ſans jouer, helas!
En quel tourment ne ſuis-je pas?

a Madame Mazarin.
b La Comteſſe de Rocheſter.

Ban-

Bannirons-nous Morin? ô triſteſſe mortelle!
Le premier des Tailleurs! le pouvons nous ban nir?

ORIANE.

Il eſt criard, chagrin, rebelle.

MABILE.

Aprés ſa perte.... aprés..... encore le punir,
La choſe ſeroit trop cruelle,
D'un trouble violent je me ſens agiter,
Et je n'eſpere point de remede à mes peines,
Morin dans ces vallons enchanta deux fontaines,
Dont l'une eſt pour la taille & l'autre fait ponter.
Je voudrois avoir de la haine
Pour la fontaine des Tailleurs.
Helas! je cherche en vain à m'amuſer ailleurs,
C'eſt du temps que je perds, & ma recherche eſt vaine,
Quand j'y ſonge le moins mon penchant me ramene,
A la fontaine des Metteurs.

ORIANE.

Nous ne guérirons point du mal qui nous possede,
Il n'est pas en nostre pouvoir,
Et pourquoy chercher le remede
Du mal que l'on veut bien avoir.

MABILE.

Non, je ne cherche plus la fontaine terrible
Qui fait contre la taille une haine inflexible;
C'est un cruel secours, je n'y puis recourir:
Je haïrois Morin, Non, il n'est pas possible,
Par ce remede affreux je ne veux point guérir,
Je consens plûtost à mourir.

ORIANE, *avec un Suivant & une Suivante.*

Ah! qu'on doit bien nous plaindre,
Quand le jeu ne peut nous charmer
On tombe au mal-heur d'aimer,
Et contre un feu toûjours à craindre;

Il

Il faut de Baſſete s'armer
Pour le prévenir ou l'éteindre.
Ah! qu'on doit bien nous plaindre,
Quand le jeu ne peut nous charmer
On tombe au mal-heur d'aimer.

MABILE.

Que ferons-nous tailler?

ORIANE.

Germain eſt redoutable,
Cet homme grave & doux va toûjours à ſa fin;
Nous pourrons mieux voler Morin;
La Foreſt, apportez la table.

MABILE.

Mettez-vous là, Roy des Tailleurs,
Et n'allez pas joüer ailleurs.

MORIN.

Je ſuis preſt à tailler, puiſqu'il plaiſt à ces Dames
Et dans la verité je ſuis né pour les femmes,

Cependant je demande à tous une amitié,
Qu'on ne me parle point de faveur à moitié,
Je ne fairay jamais ce tort à la Baſſete;
J'aimerois mieux parbleu joüer à la Comete,
Ou perdre mon argent au Dez, au Triquetrac....
D'ailleurs fort ſerviteur de Monſieur de Saiſſac:
Je le feray toûjours, mais la nouvelle mode,
A ſes meilleurs amis le rend fort incommode.

ORIANE.

Taillez, dépêchez-vous.

MABILE.

Que de diſcours perdus!

MORIN.

Encore un mot ou deux & je ne parle plus:
C'eſt le dernier avis, Meſdames, que je donne,
Je preſte à qui me plaiſt, & ne marque perſonne.

MA-

MABILE.

Bel avis à donner à qui ne vous doit rien.

MORIN.

Madame, chacun ſçait que vous payés fort bien,
Et ce n'eſt pas pour vous, mais.... je n'en marque aucune.

ORIANE.

C'eſt le moyen de faire une belle fortune,
Vous ferez de gros gains à ne marquer jamais.

MORIN.

Je ſçais, ou dois ſçavoir, un peu mes intereſts,
Il eſt vray que je perds à conter; je l'avouë;
Mais ne pouvant tailler, il faut bien que je jouë,

Que faire sans joüer? que peut-on devenir?
Lire n'est pas mon fait.

ORIANE.

Ny vous entretenir
Des Cartes... La Forest, je le chasse, ou je meure,
Des Cartes;..

LA FOREST.

En voila.

ORIANE.

Mêlerez-vous une heure,
Qu'attendez-vous, Morin?

MORIN.

Par un gros Ponte icy!
Sus Roger, Mistresshus, mistres Stansfort aussi;
Voila de quoy former une belle Bassete;
Madame le veut.

ORIA-

ORIANE.

Taillez donc que l'on mette.

MORIN.

Milord Douvre a paru, puis il s'en est allé,
Et Milord Feversham viendra-t-il, j'ay taillé.



L E T-



LETTRE
à Madame Hervé

DAns ce mal-heureux Cabinet
Que le ſouffle des vents tient toûjours aſſez net,
Je vis hier trois portes ouvertes,
Et je ſentis un froid égal
A celuy dont ſe plaint Monſieur de Portugal.

Ce n'eſt pas ſa ſeule froidure
Qui fait aujourd'huy mon murmure,
J'ay d'autres griefs à compter
Preparez-vous à m'écouter.

Vous jugez bien , Madame, que je veux parler du Cabinet de Madame Mazarin, & me plaindre à vous des torts qu'on m'y a faits. Je vous

vous en demande raison, avec quelque crainte que vous n'ayez moins d'inclination pour la justice que pour elle. Mais à qui puis-je m'adresser, sans avoir la mesme apprehension.

Ciel! à qui me plaindre,
Sans avoir à craindre
Mesmes sentimens,
Tout sexe pour Hortence a fourny des Amans.

Je ne l'accuse point des distractions que sa beauté m'a données. J'en ay fait une Beste pour avoir joüé avec trop de Cartes; & une autre pour avoir renoncé: mais ce n'est ny sa faute ny la mienne.

J'aurois tort de me plaindre d'elle,
Prenons-nous en aux Dieux
Qui la firent trop belle,
Et n'en accusons pas nos yeux.

Voici,

Voici, Madame, une choſe particuliére qui merite bien voſtre attention. Je joüois en noir avec Spadille, & Manille, le Roy, & le Sept; belles eſperances : & mes eſperances furent bien trompées.

Cet œil qui peut percer les cœurs de tout le monde
Et fait ſans y manquer la bleſſure profonde,
Cet œil ſur le talon jetta quelque regard
  Et le perça de part en part.
  Il vit que la premiere Carte,
  Quel moyen de rimer le baſte?
  Que la rime ſoit bonne ou non,
  Il vit le Baſte au deſſus du Talon.
Une ſubite main preſte auſſi-toſt l'office
Que ſembloient demander ſes yeux vifs & perçans,
  Je ſuis honteux ſur mes vieux ans
Pour telle occaſion d'implorer juſtice;
  Quand mes ſens avoient la vigueur
  Que donne une vive jeuneſſe.
  Je n'allois pas trop à confeſſe,
  Et les gens d'un groſſier honneur

Pour

Pour de femblables tours d'adreffe
Me nommoient quelquefois pipeur ;
Aujourd'huy la langueur d'une infirme vieilleffe
Ayant mis le devoir bien avant dans mon cœur,
J'accufe une Ducheffe
Et luy parle fans ceffe
D'Aumônier & de Confeffeur.

Pour un plus grand éclairciffement du fait, paffons à la maniere dont la chofe s'eft éxecutée ;

De la plus belle main qu'on puiffe voir au monde,
Une main que nature a voulu faire au tour ;
Mais une main à l'Hombre aujourd'huy fans feconde,
Pour prendre un Matador fi-toft qu'elle y voit jour ;
De cette belle main que la divine Hortence
Pourroit faire adorer aux Mortels à genoux
La divine, mieux qu'un filoux
A fçeu tromper ma défiance,
Et mettre le Bafte deffous
Sans que j'en euffe connoiffance.

Que

Que ses yeux font bien d'autres coups!
Ils volent tous les cœurs lorsque moins on y pense,
Et pas un ne revient à nous.
Tous âges, sexes, rangs, en font l'experience,
Madame prenez garde à vous.



CHAN-

CHANSON

Sur l'abſence de Madame Mazarin, qui eſtoit partie de Windſor pour aller à Londres avec M. de Bonrepaus, au mois de Juillet 1687.

DIALOGUE.

SAINT EVREMONT.

CHacun abandonné purement à luy-meſme,
Sent un beſoin ſecret qu'il ne peut exprimer.

M. L'AMBASSADEUR.

On a beſoin de ce qu'on aime,
N'eſt-ce pas aſſez le nommer?

S. EVREMONT.

Elle eſt partie, elle s'en eſt allée,
Et laiſſe trop long-temps ſa maiſon déſolée.

M. L'AMBASSADEUR.

Objet ſi cher, ſi precieux
Qui vous tient maintenant éloigné de nos yeux ?

S. EVREMONT.

Celuy qui couvriroit les plaines azurées
De cent & cent vaiſſeaux divers,
Dont les ſoins ont tenu nos coſtes aſſurées,
Et conduit ſagement le commerce des mers,
Seroit-il devenu Pyrate
Ce maiſtre de nos Matelots,
Pour enlever d'icy le ſeul bien qui nous flate
Et le commettre enſuite à la mercy des flots?

M. L'AMBASSADEUR.

Où va de vos ſoupçons l'injuſte extravagance,
Plus on auroit d'amour, on auroit d'innocence,
Par

Par un excez de zele à force de ſervir,
Par cette meſme violence
Qu'on emporte le Ciel, on ſonge à la ravir.

S. EVREMONT.

Eſt-ce que ſon époux auroit quitté la terre
Pour aller plaider dans les Cieux,
Et mettre en jugement le Maiſtre du Tonnerre,
Afin d'eſtre payé du ſervice pieux
Qu'a rendu ſon chagrin dans une ſainte guerre,
Qu'il a faite aux plaiſirs que l'on goûte en ces lieux.

M. L'AMBASSADEUR.

Je vivray, dit l'*époux* ; en dépit de l'envie,
La bonne Juſtice aux dépens
De ma femme & de mes enfans,
Me rendra des Arreſts tout le temps de ma vie,
Le procez eſt de Droit Divin,
Et l'accommodement vient de l'eſprit malin.

S. EVREMONT.

Ah ! que de vains diſcours, elle s'en eſt alleé,
Et laiſſe trop long-tems ſa maiſon deſolée.

M. L'AMB.

J'y vais le matin & le soir
Sans esperance de la voir
Ny d'en apprendre des nouvelles;
Mais on remarque en toutes parts
L'impression de ses regards,
Et tout luit des rayons qu'elle a laissé chez elle.

S. EVREMONT.

Je vais entendre les oyseaux
Qui d'un air douloureux regrétent son absence,
Leur tristesse a remis la douce joüissance,
Et les nids commencez à des Printemps nouveaux.

Filis en sa petite cage *a*
Se contente de son ramage,
Et garde au bonheur du retour
Son prelude & son air pour chanter son amour.

La Signore *b* toute affligée,
Toute en desordre negligée,

a Serein de Madame Mazarin.
b Femme de Chambre Espagnole.

N'a

N'a que faire de ses appas,
Dit-elle, où Madame n'est pas.

La bonne & fidele Doüairiere *a*
Triste d'un mary mort, & d'un époux vivant,
En ce temps enuyeux qu'elle n'a rien à faire,
Visite Chapelle & Convent.

Milon *b* affranchy de sa Messe
Et du soin d'aller à confesse,
Passe le Dimanche en repos
Les autres jours sur la Terrasse,
Il est morne, froid comme glace,
De n'avoir plus à dire au matin quatre mots.

Fameux par mille exploits de sa dent *c* meutriere,
Chop qui fut si terrible en sa verte saison,
Qui du François armé sçeut braver la colere,
Le Batave effrayé chassa de sa maison,
Déchira le bien-aimé frere
Du plus digne Heros qui fut sous l'horison,

a Autre femme de Chambre; elle avoit épousé un homme à Londres, croyant que son premier mary fût mort, lequel revint la trouver aprés la mort de son second mary.
b Aumônier de Madame Mazarin.
c Chien qui mordoit tout le monde.

Qui répandit le ſang de Chipre originaire,
Qui d'une brillante façon
Et d'un cris tout extraordinaire;
D'un juſte pied de Coraçon
Attaqua le grand miniſtere
Qui mit l'Eſpagne à la raiſon.

Chop maintenant décheu de ſa gloire premiere,
Mord à peine un petit garçon,
Et s'il ne vous revoit, ſa valeur ſanguinaire
Se changera, Madame, en douceur de mouton.

La Cuiſine auſſi peu ſalie
Qu'une Chambre de lit polie,
La Cuiſine autrefois qui fumoit nuit & jour,
Pourroit bien rafraichir les vins de cette Cour.

M. L'AMBASSADEUR.

Mélez à voſtre amour la Cuiſine & la Table,
Faites du Chien qui mord un éloge admirable,
Chacun à ſa maniere explique ſes beſoins,
Mais une paſſion plus pure
Pour le Chef d'œuvre de nature,
Auroit dû vous porter à de plus dignes ſoins.

S. EVREMONT.

Dans les entretiens du martyre
Qui fait jour & nuit soûpirer,
Monsieur l'Ambassadeur parleroit comme un Livre
Du tourment qu'il veut figurer,
Tandis qu'un malheureux dont l'esprit est moins libre,
Se tait & ne sçait qu'endurer.



S. Evr. toûjours persuadé que Mad. M. se va retirer dans un Convent, la fait parler ainsi.

SAint & secrets ennuis, salutaire tristesse,
Dégouts dont mon esprit est occupé sans cesse,
Chassez les vains desirs qui restent dans mon cœur,
Eteignez en mon sein le sentiment des vices,
Eteignez l'appetit de mes fausses delices,
Et faites que le Ciel aujourd'huy soit vainqueur.

C'est pour luy desormais que j'ay dessein de vivre ;
Vous m'attirez, Seigneur, Seigneur il vous faut suivre,
Vous aurez tous mes soins, vous aurez mon amour,
A vos loix seulement je vais estre asservie,
Et je veux bien donner le reste de ma vie,
Au Dieu dont la bonté m'a sçeu donner le jour.

Ce Dieu qui me forma si charmante & si belle,
A borné ses faveurs & me laisse mortelle,

Mal-

Malgré tout le pouvoir qu'il donne à mes apas,
Le temps effacera les traits de mon viſage,
Et l'eſprit de ce Dieu la plus vivante Image
Echapera luy ſeul aux rigueurs du trépas.

Quel bon-heur eſt certain d'une longue durée?
Quelle condition nous peut eſtre aſſurée?
Qui peut nous garantir des injures du ſort?
On ne poſſede rien qui ne ſoit periſſable,
Souvent le plus heureux devient ſi miſerable,
Qu'il ſemble avoir beſoin du ſecours de la mort.

J'ay connu tous les biens qu'apporte la fortune,
J'ay connu ſa grandeur & ſa pompe importune,
En amour pour le moins j'ay connu les deſirs,
De toutes vanitez j'ay fait l'experience,
Et je connois enfin qu'une heure d'innocence
Vaut mieux qu'un ſiecle entier de frivoles plaiſirs.

Faites, faites, Seigneur, que vos ſaintes lumieres,
Diſſipent l'ignorance & ces erreurs groſſieres,
Dont mon eſprit confus eſtoit envelopé.
Le monde eſt un trompeur, Dieu ſeul eſt véritable,

Je n'efpere qu'en luy, je ne fuis plus capable
De me laiffer furprendre à ce qui m'a trompé.

Temps où fe doit fixer ma longue incertitude,
Lieux qui devez finir ma trifte inquietude,
Quand me donnerez-vous ce repos fouhaité ?
Je delibere encor, jour & nuit je confulte
Si je dois preferer vos douceurs au tumulte ;
C'en eft fait, lieux facrez, vous l'avez emporté.

O vous Maiftre abfolu de la Terre & de l'Onde,
Vous dont l'ordre fecret, gouverne tout le monde,
Voudrez-vous bien, Seigneur, devenir mon époux ?
Celuy qu'on me donna n'eft pas digne de l'eftre,
C'eft vous feul aujourd'huy que je veux reconnoi-
ftre,
Mes liens font rompus, & je fuis tout à vous.

Vieux & triftes liens, caufes de tant de larmes,
Peut-eftre que fans vous le monde eut eu fes char-
mes ;
Mais le monde avec vous aifément eft vaincu,
Je feray deformais en quelque folitude,
D'un doux & faint repos une paifible étude,
Et compteray pour rien le temps que j'ay vécu.

Pa-

Palais, meubles, habits, folle magnificence,
Jeu, repas, vains ſujets de luxe & de dépence,
Je vous dis maintenant un éternel adieu;
Beaux cheveux, doux liens où s'engageoient les
ames
Qui prenoient en mes yeux les amoureuſes flâmes:
Beaux cheveux je vous coupe, & vous conſacre à
Dieu.

Un voile pour jamais va couvrir mon viſage,
Et ma beauté cachée y perdra tout uſage,
De ce charme trompeur qui ſçait flater les ſens,
Un Amant y perdra le ſujet de ſa peine,
Je vais perdre les noms d'ingrate, d'inhumaine,
Et les maux qu'en ſecret moy-meſme je reſſens.

Je vous dégage, Amans, des loix de mon em-
pire,
Pour des objets nouveaux ſi-toſt ce cœur ſoûpire,
Je ne me plaindray point d'une infidelité,
J'aimerois mieux pourtant... que les femmes ſont
vaines!
J'aimerois mieux vous voir au ſortir de mes chaî-
nes
Joüir paiſiblement de voſtre liberté.

J'ai-

J'aimerois mieux encor, que vostre ame fidele,
De sa premiere ardeur formast un nouveau zele,
Qui nous tiendroit unis mesme aprés le trépas.
De ce nouvel amour sentez l'heureuse atteinte,
Vous m'aimâtes prophane, aimez-moy comme
sainte,
Et suivez mes vertus au lieu de mes appas.

Mais ces adieux si saints aux Amans que l'on quitte,
Montrent nostre foiblesse & marquent leur merite,
C'est un reste secret des prophanes amours,
Permettez, lieux Divins, quelque humaine ten-
dresse,
Pour ceux qui m'ont aimée, & qu'aujourd'huy je
laisse,
Ils ne me verront plus, & vous m'aurez toûjours.

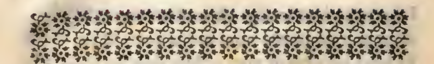
Sujet, triste sujet, qui pleurez mon absence,
Pourquoy me plaignez-vous quand mon bonheur
commence,
C'est à vous seulement que vous devez des pleurs;
Je ne meneray plus cette vie incertaine
Dont vous fûtes témoin, & finissant ma peine
Je vous donne un exemple à finir vos malheurs.

La

La retraite à voſtre âge eſt un bien neceſſaire,
Avec tant de beauté vous me la voyez faire,
Et vous iriez encor vous traîner dans les Cours?
Que ſi la voix du Ciel de tout autre écoutée,
Proche de voſtre mort eſt par vous rejettée
De la morale au moins écoutez le diſcours.

Le Ciel eſt impuiſſant, & la raiſon timide
Sur vos durs ſentimens trop foiblement preſide;
Mais vous devez encor reconnoiſtre ma loy;
Retirez-vous, vieillard, Hortence vous l'ordonne,
Voïcy l'ordre dernier qu'en Reine je vous donne.
Vieillard quittez le monde en meſme temps que moy.





Réponse de Saint Évremont à Mad. Mazarin.

MA Reine me verroit à son ordre fidele,
Mais la mort où je cours m'empesche d'obeïr,
Il m'est plus aisé de mourir
Que de vivre un moment sans elle.



Sur

Sur la mort de la belle M. de Lor.

PHilis n'eſt plus, tous ſes appas
Auſſi bien que toutes mes larmes,
Contre la rigueur du trépas,
Ont eſté d'inutiles armes.

Icy les amours ſont en deüil,
Et la volupté deſolée
Cherche à l'entour de ſon cercüeil
Où ſon ombre s'en eſt allée.

On l'entend gemir quelquefois
Comme une miſerable Amante,
Qui du triſte accent de ſa voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,

Les ſeules peines de l'amour
Font ſa douceur & ſa miſere.

Bien loin de ces grands criminels
Dont le ſort eſt ſi déplorable,
Bien loin de ces feux eternels
Dont le Ciel punit un coupable.

Philis n'a pour toute rigueur
Que le ſupplice de ſa flame,
Et rien qu'une triſte langueur
Ne conſume cette belle ame.

Tantoſt elle veut retenir
L'image des choſes paſſées,
Et le plus tendre ſouvenir
Entretient ſes molles pensées.

Tantoſt excitant ſes deſirs,
Cette ame encor voluptueuſe
Qui ſoûpire aprés les plaiſirs
S'attache à quelqu'ombre amoureuſe.

Dans les inutiles deſſeins.

Elle

Elle va chercher une bouche,
Elle penſe trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'eſprit veut imiter le corps,
Et parmy ces faux exercices,
Les deſirs qui ſont ſes efforts
Aſpirent enfin aux delices.

Cependant il aime toûjours,
Son ſoin eſt de ſe ſatisfaire,
Et la rigueur de ſes amours
De vouloir, & de ne rien faire.

A Madame Mazarin sur la Bassete.

QU'est devenu le temps heureux
Que la raison d'accord avec vos plus doux vœux,
Que les discours sensez de la Philosophie
Partageoient les plaisirs de vostre belle vie,
Les plus sages vous admiroient,
Les cœurs les plus durs soûpiroient;
Et vous qui connoissiez les ressorts de vostre ame,
Rendiez graces aux Dieux de n'avoir rien de femme.
Non vous n'en aviez rien, vos charmes n'estoient pas
Sujets aux changemens des fragiles appas;
De ce fond de beauté sans fard & sans mollesse,
Le Ciel avoit voulu former une Déesse,
Vous n'aviez point de visions,
Point de fausses impressions,

Et la vanité rebutée
Alloit chercher ailleurs qui pût estre flatée;
Vous joüissiez en liberté
D'une heureuse tranquilité;
Enfin on vous trouvoit & trop sage & trop belle
Pour avoir rien d'une mortelle.
Cependant regardons la fin
De cette vertu si complete,
Hortence jouë à la Bassete
Aussi long temps que veut Morin;
Que le Soleil vienne éclairer le monde
Il vous voit la Carte à la main,
Que lassé de son cours il repose sous l'onde,
Vous veillez jusqu'au lendemain;
Plus d'Opera, plus de Musique,
De Morale de Politique,
Chop, animal traistre & malin,
Des Sçavans tient l'ame inquiete,
Et fait faire aussi-tost retraite
Au grand & docte Venbeunin.

Vossius apportoit un Traité de la Chine,
Où cette Nation paroist plus que divine,

Et vous auriez veu Rome en ses derniers Ecrits
Quarante fois au moins plus grande que Paris.

Justel plein des leçons de sa rare Critique,
Qui du vieux Testament tout le fonds nous explique,
Estoit venu chercher au bruit de vostre nom,
Comment sans crainte & sans dommage
On feroit imprimer quelque nouvel ouvrage
Du trop sçavant Pere Simon.

Leti de Sixte Quint vous presentoit l'Histoire,
Tout prest à travailler pour vostre propre gloire,
Et vous pouviez tirer de son talent si beau
Un caractere tout nouveau.

Indigne d'estre admis en si docte cabale,
J'offrois discretement ma petite morale,
Mais les nouveaux Essais à peine estoient offerts,
Qu'on rebutoit ma Prose aussi bien que mes Vers.

Que sert à ces Messieurs leur illustre Science,
A peine leur fait-on la simple reverence,
Et les pauvres Sçavans interdits & confus,
Regardent Mazarin qui ne les connoist plus.

Tout

Tout ſe change icy-bas, à la fin tout ſe paſſe ;
Les Livres de Baſſete ont des autres la place,
Plutarque eſt ſuſpendu, Dom Guichot interdit,
Montagne auprés de vous a perdu ſon credit,
Racine vous déplaiſt, Patru vous importune,
Et le bon la Fontaine a la meſme fortune.

Qu'eſt devenu ce temps heureux,
Où la raiſon d'accord avec vos plus doux vœux,
Où les diſcours ſenſez de la Philoſophie
Partageoient les plaiſirs de voſtre belle vie?
Vous n'avez écouté ſix ans que la raiſon,
La fantaiſie eſclave eſtoit comme en priſon,
Indocile à regret elle portoit ſa chaine,
Souffroit impatiente un ordre qui la gêne,
Haïſſoit du repos le ſolide intereſt,
Et vouloit établir le caprice qui plaiſt ;
Trop libre, & maintenant à la Baſſete unie,
Elle uſurpe le droit qu'avoit ſon ennemie,
Et la pauvre raiſon dans la captivité
De ce regne nouveau ſouffre la dureté.
Vos ſens plus deſolez en ce triſte eſclavage
Se plaignent avec elle, & ſouffrent davantage ;

On oste au cœur tous ses tendres soûpirs,
Et luy donnant comme une autre nature
On fait le gain l'objet de ses desirs,
Et sa perte devient sa peine la plus dure.

La bouche qui formoit la plainte des Amans,
Ne sert plus qu'à fournir aux joüeurs des Sermens;
Le goût est negligé, les oreilles lassées
D'un importun discours de Bassetes passées,
Tandis que le bon sens ou timide ou discret,
De tout ce qu'il entend ne juge qu'en secret.

Dans l'étroite union de ce commun martyre,
Quand la raison gemit la volupté soûpire,
Déplorant à l'envy la perte d'une Cour,
Où cent & cent douceurs se goûtoient chaque jour,
Sans qu'on y vît jamais vostre ame possedée
Ny d'un faux sentiment ny d'une vaine idée.

Nous allions, il est vray, sur de tranquiles eaux,
Chercher les raretez qu'apportoient les vaisseaux;
Mais vous n'exposiez point à la fureur de l'onde
Cette teste admirable & chere à tout le monde;

Au-

Aujourd'huy vous bravez les plus fins matelots,
Et ne craignez rien tant que le calme des flots,
Il faut des temps fâcheux, il faut un grand
orage.
Vous haïriez la mer sans peril de naufrage,
Et l'on vous entendroit gemir
Si vous pouviez à l'aise & manger & dormir,

Vostre ancien repos, vostre delicatesse,
Auroit bien mieux servy vostre illustre tendresse,
La nonchalante oisiveté
De crainte & de souçy nous auroit exempté,
Au lieu que des dangers les funestes images
Ont marqué leurs effets sur nos pâles visages,
Que de vostre Grenier mesme les fades pleurs
Ont esté de vrais maux à nos sensibles cœurs.

Passons à la retraite,
Madame est de retour,
Et dés le mesme jour
On jouë à la Bassete.

D'abord le jeu commence avec tranquilité,
Mais six Tailles aprés chacun est démonté,

Et chez les moins émus on voit bien-toſt detruire
Cette baſſe raiſon qu'on appelle conduite,
Par degrez toutefois on diſcerne aisément
Le different eſtat du bel emportement;
En charmes ſeulement vous eſtes ſans ſeconde,
Car voſtre chere amie en marques ſi feconde
Fait des paix & de doubles paix
Plus que vous n'en ferez jamais.

Vous pourriez égaler la vigueur qui l'anime
A dire toûjours Paroli;
Mais ne diſputez rien à l'ardeur magnanime
Qui du ſept & le va pouſſe le coup hardi;
Une ardeur ſi noble & ſi belle
N'appartient qu'à Mademoiſelle;
Parlons ſans raillerie, un peu de gravité;
Avez-vous reſolu de perdre la ſanté?

Vos yeux dont les mortelles armes
Coûtoient aux noſtres tant de larmes,
Eux qui mettoient tout ſous vos loix,
S'uſent aujourd'huy ſur un trois.

Et

Et voſtre ame attentive à la Carte qui paſſe
Tremble ſecretement du peril de la face;
Beaux yeux, quel eſt voſtre deſtin,
Perirez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?

Dieux, daignez rétablir les ſcéances de l'Hombre,
Envoyez la Baſſete en ce Royaume ſombre
Qu'on nomme les Enfers;
C'eſt un nouveau tourment, c'eſt un nouveau ſupplice,
Pour punir des Demons l'infidele malice,
Pires que leurs feux & leurs fers.

On verroit s'aſſembler les ombres criminelles
Autour d'un vieux Demon qui tailleroit pour elles
Dans un noir & commun chagrin,
La flâme d'un Bûcher ſerviroit de lumiere,
Et ces infortunez fermeroient la paupiere,
Auſſi peu que Morin.

Et vous, Dames & Demoiſelles,
Que l'amour trouve ſi rebelles

Depuis la nouvelle fureur,
Pouvez-vous écouter la voix triſte & dolente,
Du mal-heureux qui ſe tourmente,
D'eſtre chaſsé de voſtre cœur.

Si c'eſtoit pour eſtre plus ſages
Que vous luy fiſſiez ces outrages;
Si c'eſtoit par devotion,
Grands intereſts, ambition,
Veritable deſir de gloire,
Deſſein de vivre dans l'Hiſtoire,
Comme la femme de Petus
Y vit encor par ſes vertus;
Amour; dirois-je, il faut ſe taire.
Cedez au plus haut caractere,
Sentimens delicats & doux,
Molles paſſions taiſez-vous;
Mais qu'une petite Baſſete
Triomphe icy de ſa défaite,
Et le tienne en un rang ſi bas,
Amour ne le ſouffrira pas.

Vous me quittez, dit-il, folles, & je vous quitte,
Je pars avec Maroc pour chercher le merite

Qui

Qui ſignala jadis le peuple Grenadin,
Je vais chercher les feux dont une ame ſoûpire,
Je vais trouver des cœurs dignes de mon empire,
Et laiſſe pour jamais les voſtres à Morin.

J'ay toûjours eu ſur la conſçience d'avoir ſoupçonné que vos yeux pouvoient s'uſer à la Baſſete.

Beaux yeux, dont les mortelles armes
Coûtoient aux noſtres tant de larmes,
Eux qui mettoient tout ſous nos loix
S'uſent aujourd'huy ſur un Trois.

Et voſtre ame attentive à la Carte qui paſſe,
Tremble ſecretement du peril de la face,
Beaux yeux, quel eſt voſtre Deſtin,
Perirez vous, beaux yeux, à regarder Morin?

C'eſt une queſtion injurieuſe qui m'a laiſſé un ſi grand ſcrupule que pour me mettre l'eſprit en repos j'ay eſté obligé d'ajouſter ces Vers,

Vers, par où l'on verra que vostre beauté n'est pas capable de recevoir aucune alteration.

Beaux yeux, quel est vostre Destin,
Perirez-vous, beaux yeux, à regarder Morin?
Non d'un charme éternel le fonds inépuisable
Vous rend malgré Morin chaque jour plus aimable,
Sa Bassete a détruit, bien, repos, liberté,
Tout cede à son desordre hormis vostre beauté,
Tout se déregle en vous, tout se confond par elle
Mais le déreglement vous rend encor plus belle,
Et lorsque vous passez une nuit sans sommeil,
Plus brillante au matin que l'éclat du Soleil,
Vous nous laissez douter si sa chaleur feconde
Vaut le feu de vos yeux pour animer le monde.

N'apprehendez pas, Madame, de perdre vos charmes à Nieumarquet; montez à cheval dés cinq heures du matin; galopez à toutes les courses qui se feront; enroüez vous

vous à crier plus haut que Milord Toumon aux combats des Cocqs; usez vos poûmons à pousser des Daims à droit & à gauche; entendez tous les soirs ou la Comédie de Henry Huitiéme, ou celle de la Reine Elisabeth; crevez-vous d'Huîtres à souper, & passez les nuits entieres sans dormir, vostre beauté qui est échapée à la Bassete de Monsieur Morin se sauvera bien des fatigues de Nieumarquet.

Venons au grand Morin, parler de vos appas
Est un discours perdu, vous ne l'écoutez pas,
A vostre jeu fatal l'ame la plus sincere,
De tromper le Tailleur fait sa premiere affaire,
Et le noble Tailleur autant & plus loyal,
Sur l'argent du Metteur fait une dessein égal,
Il s'applique, il s'attache à ce doux exercice,
De voler son voisin sans craindre la justice,
Laissant d'un vieil honneur la scrupuleuse loy,
Et le grossier abus de toute bonne foy,

Il

Il établit ſes droits dans la ſeule induſtrie,
Et l'adreſſe des mains eſt la ſeule cherie;
Tel eſt le vray Banquier pour les nouveaux Tailleurs,
Ils quitteront bien toſt ou Banque ou bonnes Mœurs.

Oſtez au grand Morin ſon ſubtil avantage,
La Baſſete pour luy ſera pis que la rage;
Quoy qu'on oſe luy dire il doit tout endurer,
Et chacun s'autoriſe à le deſeſperer;
Que ſa langueur augmente avecque ſa jauniſſe,
Il faut malgré ſon mal qu'il faſſe ſon office.

Madame, je me meurs; vous Taillerez Morin,
Expirer en Tailleur eſt une belle fin;
Pour derniere Oraiſon lorſque vous rendrez l'ame,
Vous pourrez reclamer le Valet ou la Dame,
Quelle plus digne mort que d'eſtre enſevely,
Aprés avoir gagné quelque gros Paroly.
C'eſt par de ſi beaux coups qu'une celebre Hiſtoire,
Aux Banques à venir portera voſtre gloire,

Mais c'est trop discourir, la bourse, Pelletier,
Et vous Maistre Morin, faites vostre métier,

Un Moment *a* de repos, Madame la Duchesse,
Chacun vous le dira, Madame la Comtesse,
Et Monsieur de Verneüil & Monsieur de Bezon,
Parbleu l'on m'auroit crû l'enfant de la maison.
C'estoit assurément toute une autre maniere,
Un petit compliment en forme de priere.
Monsieur, Monsieur Morin dînez avecque nous;
Ou bien quelque autre sausse & d'honneste & de doux,
Icy j'entens gronder toûjours quelque tempeste,
Il faudra qu'à la fin je luy casse la teste;
Si je me porte mal vous traiterez Morin,
Expirer en taillant est une belle fin.

b Ah! ce n'est pas ainsi que le Banquier se traite,
Lors que l'on veut chez soy tenir une Bassete,
Monsieur, Monsieur Morin l'enfant de la maison,
De Monsieur de Verneüil, de Monsieur de Bezon,

a Morin parle.
b Madame Mazarin

Sans petit compliment en forme de priere,
Je vous diray tout net d'une franche maniere,
Il faut tailler Morin, & tailler promptement,
Ou sortir aussi-tost de mon appartement.
Il taille, eût-il la mort peinte sur le visage;
Mais d'une main fidele il ne perd pas l'usage,
Et son œil attentif par un soin diligent
Aide la Provençale à s'attirer l'argent.

Laissez, ô grand Morin, parler toute la terre,
Que chacun par dépit vous declare la guerre,
Que certains enchanteurs irritez contre vous,
Fassent passer la mer à tous vos Billets-doux,
Billets, que la noirceur d'une Magie étrange,
A transformez à Londre en des Billets de change;
Ne vous allarmez point, un plus grand enchanteur
S'est declaré déja pour vostre Protecteur,
De Merlin en Morin le secret parentage
Vous donnera sur eux un entier avantage.
C'est par luy qu'à saint Gems vous taillez hardiment,
C'est par luy qu'à Wittehal vous dormez sûrement,

Par

Par luy de Nieumarquet les routes détournées,
Dans l'ombre de la nuit vous seront enseignées,
Et de son Char volant les magiques ressorts
Transporteront Morin & Morice à Windsors.
Du Geant Malambrun l'ordinaire monture,
Chevillard n'eut jamais une si douce allure;
Et l'on ne vit jamais ce renommé Coursier
Porter si digne Maistre, & si rare Ecuyer.

Loin felons, Malandrins, Sorciers, Races damnées:
Sur le bon Dom Guichot autrefois déchaînées;
Loin, maudits Enchanteurs, restes de la Voisin,
Deputez de Satan pour tourmenter Morin,
Sortez d'icy, méchans, abandonnez une Isle
Où tant de gens de bien ont cherché leur azile,
Vos pieges decevans sont icy superflus,
Retournez sur vos pas & ne revenez plus.

Mais plûtost, cher Morin, forcez cette canaille
D'adorer dans vos mains les vertus de la Taille,

Produiſez devant eux un miracle nouveau,
Plus fort que leur magie, & plus grand & plus beau,
Découvrez à leurs yeux les monceaux de Guinées,
Des Banques par vos loix ſagement gouvernées,
Un Valet bien ſoûmis à l'ordre de vos doits,
Qui pour vous obeïr perdra les quatre fois,
Ce fidele Valet acquitera les debtes
Qui viennent de Paris ou qu'à Londre vous faites.

Une Dame attachée à tous vos intereſts,
Fera pour vous autant que feront les Valets,
Elle ſçaura fournir à la magnificence
Que vous nous faites voir tous les jours de naiſſance :
Elle vous fournira Frange, Point de Paris,
Boucles de Diamans & Boutons de Rubis,
Elle vous fournira des repas pour les Dames
Qui ſçavent contenter vos amoureuſes flames,
Nymphes, dont le merite & le charme divin
Vous ont fait oublier feu Madame Morin.

Quatre Rois aujourd'huy devenus tributaires
Font leur ſoin principal d'avancer vos affaires,

Tra-

Travaillant à l'envi d'un zele assez égal,
A qui remplira mieux vostre Trésor Royal;
Enfin dans vostre Estat tout ce qui fait figure,
Ou ce qui n'en fait point, est vostre creature;
Et par cette raison, Madame Mazarin
Vous nomme & nommera toûjours le grand
Morin.



FRAGMENT D'UNE IDYLLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

Tircis, je veux songer au repos de ma vie,
La douceur du repos fait toute mon envie.

TIRCIS.

Jusques à la fin de mes jours,
Lisis, je veux aimer, je veux aimer toûjours.

LISIS.

Non, jusqu'à la fin de tes jours.
Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toû-
jours.

LISIS, & DAMON. Basse & Dessus.

Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre
toûjours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine,
Une fois engagé
A la plus Inhumaine
Plûtost mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces desirs de mourir.
Qu'on trouve dans un Livre,
Où de faux malheureux aiment à discourir;

Tous ces vains desespoirs ne se doivent pas lire,
Le bon sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventez, de tous ces feints trépas;
Mais je diray, Lisis, sans art & sans figure,
Que je preferois une mort assez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux objets agreables,
Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoy se deffendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimables?

LISIS.

J'ay passé le tems des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

DAMON.

Les plaisirs de la vieilleſſe
Ménagez par la raiſon,
Dans cette froide ſaiſon
Pourroient ſe nommer triſteſſe.

LISIS.

La raiſon m'oſte le tourment,
Où j'eſtois ſenſible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui ſoûpire,
Goûte au moins les douceurs de celuy qui deſire.

LISIS.

Qui permet au cœur les deſirs,
Luy deffend en vain les ſoûpirs.

TIRCIS.

Triſte repos, & ſombre non-chalance,

Ennuyeuse inutilité,
Qu'un paresseux appelle liberté,
Tu n'es pour moy qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ay passé le tems des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN TRIO.

J'ay passé le tems des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

Les Instrumens.

J'ay passé le tems des desirs
La raison fait tous mes plaisirs.

Les Voix & les Instrumens

J'ay paſsé le tems des deſirs,
La raiſon fait tous mes plaiſirs.



SCENE II.

TIRCIS.

LEs ſoupirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'amour eſt precieux.

LISIS.

Il n'eſt pas raiſonnable
De donner à l'amour les ſoûpirs & les pleurs
Qu'un pauvre miſerable
Ne doit qu'à ſes douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs en aimant ſeront vaines,
Tous vos maux ſuſpendus & la nuit & le jour,
Heureux ſont les vieillards occupez d'un amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines.

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs;
Content que la sagesse
Ait soin de ma vieillesse,
Je laisse aux jeunes gens à pousser des soûpirs.

TIRCIS.

Est-ce que vostre ame allarmée
D'aimer & n'estre point aimée,
Auroit honte de desirer
Ce qu'elle ne peut esperer?

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'est pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur
Est un peu trop delicate;

Donnez, Lisis, vostre cœur.
Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foiblesse, ou raison, je vivray sans desirs,
Un repos innocent fait mes plaisirs;
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foiblesse, ou raison, je vivray sans desirs;
Un repos innocent fait mes plaisirs;
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Les Violons seuls.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Les

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie;
Coulez, coulez, paisible vie.



SCENE III.

TIRCIS.

NOstre ame nous doit faire aimer.
Autant de tems qu'elle peut animer.

LISIS.

Ces ſuperbes vainqueurs, dont on vante les armes,
Ces beaux, & redoutables yeux,
Gardent les ſoupçons, les allarmes,
Pour troubler les audacieux.
C'eſt aux cœurs les plus fiers, aux ſujets glorieux,
Qu'ils impoſent la loy de répandre des larmes.

TIRCIS.

Le Ciel m'a fait un cœur propre pour ſoûpirer.

LISIS.

Le Ciel m'a fait l'eſprit propre à les admirer.

TIRCIS.

Deſirs & craintes,
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on ſouffre en aimant,
Quel bien eſt comparable à la douceur des plaintes
Que l'on fait en aimant?

LISIS.

Quel bien trouverez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre?

TRICIS.

Triſte entretien de mes ennuis,
Vous faites le bon-heur de l'eſtat où je ſuis;

Les Flûtes.

UN TRIO.

Trifte entretien de mes ennuis,
Vous faites le bon-heur de l'eftat où je fuis.

Deux Flûtes, deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en fes moindres difcours,
Avec ceux qui peuvent luy plaire,
Ufurpe des vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toûjours.

TIRCIS.

Non, ce n'eft pas qu'on les gronde;
Mais l'injufte autorité
Qu'ils prennent fur tout le monde,
Attire un châtiment affez bien merité.

Non

Non, non, ce n'eſt pas qu'on les gronde
On punit ſeulement l'injuſte autorité.

LISIS.

Tel vieillard eſt honteux de ſe voir trop docile;
En public, en ſecret, on le trouve, dit-on,
Moqueur malicieux, ou diſcret imbecile,
Qui ne veut jamais dire non,
Par une honneſteté plus fade que civile,
S'il loue, il gaſte la maiſon:
Moins delicat que difficile,
Il condamne ſouvent avec peu de raiſon.
Voila, voila, Tircis, l'eſtat doux & tranquile,
D'un vieillard que l'amour tiendroit en ſa priſon,

TIRCIS.

La raiſon en amour a trop de ſechereſſe
Eſperez tout de la tendreſſe;

LISIS.

La tendreſſe en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

TIRCIS.

Le moins favorable dans l'amoureux Empire,
Se plaiſt au mal dont il ſoûpire.

LISIS, & DAMON qui fait la Baſſe.

Beau moyen pour ſe rendre heureux,
De n'eſtre point aimé, quand on eſt amoureux.

Les Violons.

Beau moyen pour ſe rendre heureux,
De n'eſtre point aimé, quand on eſt amoureux.

Avec les Violons.

LISIS.

L'amour ne veut de nous que nos jeunes années,
N'approchez pas, infirmitez;
Le culte de ce Dieu, vieilles Infortunées,
Ne ſouffre point vos ſaletez.

TIR-

TIRCIS.

Un cœur fidelle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour,
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son amour.

LISIS.

On rencontre peu de belles
Coupables de cette erreur:
Mais je les aime cruelles:
Partisan de la rigueur,
Je suis contre moy pour elles,
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laideur.

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines:
Et quand j'en perdrois le jour,
Je suivray toûjours l'amour,
J'aimeray toûjours ses peines.

LISIS.

Deuſt mon âge caduc avoir un plus long cours :
Tout le tems de ma vie
Sans deſir, ſans envie,
J'admireray toûjours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on ſent en ſoy-même.

LISIS.

Tircis, tous ces mouvemens
A les bien expliquer, ſont de ſecrets tourmens.

TIRCIS.

Le Ciel en nous formant inſpira dans noſtre ame
Un principe caché de l'amoureuſe flâme.

LI-

LISIS.

Le Ciel en nous formant inſpira dans nos cœurs
Le principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inſpira l'amour; cette ſource feconde
De tous les maux du monde.

TIRCIS.

Si j'oſois élever mes Vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers.
C'eſt luy dont la chaleur anime voſtre veine,
Qui bien faiſant à tous, ſe rit de voſtre haine:
Mais que des concerts charmans
De nos voix les plus belles,
Avec les Inſtrumens
Appaiſent nos querelles.

LE CHOEUR.

Pour finir tous ces beaux diſcours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toûjours.

Chantons, chantons qu'il faut aimer,
Qui peut charmer,
Chantons qu'il faut aimer toûjours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans ſoûpirer;
Qu'il nous faut admirer toûjours.

TIRCIS.

Depuis que je ſers ma cruelle,
Je fus toûjours diſcret, je fus toûjours fidelle,

LISIS.

C'eſt un merite fort leger,
Que d'eſtre fidelle Berger.

TIRCIS.

Je ſouffre: mais le goût d'une tendre ſouffrance,
Aux amans delicats tient lieu de joüiſſance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes,
Pour moy je veux goûter les douceurs de la paix.

TIRCIS.

O! Bien-heureuſes chaines,
Qui changez en plaiſirs les douleurs & les peines.

LE TRIO.

Que durent à jamais,
Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes,
Et que le vieux Liſis aille goûter ſa paix.

DAMON.

Si noſtre bon Liſis revoit les meſmes charmes,
Nous aurons fait pour luy d'inutiles ſouhaits.

LISIS.

Un puiſſant intereſt me preſſe
De retourner à des charmes ſi doux.
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de ſageſſe,
Fauſſe raiſon, helas ! que faiſiez-vous ?
Je cherche moins les faveurs que les charmes,
Aimant pour vivre, & non pour eſtre aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'eſt l'amour qu'il faut ſuivre,
Donnons tout à la paſſion,
Qu'aimer mieux d'un amant faſſe l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un vieillard ſoit purement de vivre,
La vie eſt le dernier plaiſir
Où doive aſpirer ſon deſir.

TIRCIS.

Beaux yeux que tout le monde adore.

LI-

LISIS.

Beaux yeux par qui je vis encore.

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux,
Que de tenir toûjours à vous?

LE CHOEUR

Aimez, aimez, c'est l'amour qu'il faut suivre,
Laissez-vous tous deux enflâmer.
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Lisis aime pour vivre.





E L E G I E.

Silence, cher Damon, laiſſe une miſerable
En l'état où l'a miſe un ſort ſi déplorable ;
Hé, quel plaiſir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler,
Cherche pour me combattre encore d'autres armes,
Je feray diſputer mes ſoûpirs & mes larmes ;
Je veux, mon cher Damon, confondre tes diſcours,
Avec des pleurs ſecrets que j'épans tous les jours ;
Que s'il faut malgré moy pouſſer quelque parole,
Et répondre à celuy dont le ſon me conſole,
Pour te faire ſentir combien tu me fais tort,
Je diray ſeulement, Damon, Lyſis eſt mort,

Lyſis ne ſera plus les douceurs de ma vie,
Lyſis eſt dans le Ciel & toute ſon envie,
Au milieu des plaiſirs qui regnent en ces lieux,
N'eſt que de me revoir à la honte des Dieux;
Là, toutes leurs grandeurs & toutes leurs delices,
Ne luy ſont loin de moy qu'horreur, geſnes, ſupplices;
Aſtres toûjours brillans, éternelle clarté,
Sejour plein de repos & de felicité,
Helas! n'eſt-il pas vray que Lyſis à toute heure
Vous deteſte, ou ſe plaint qu'aprés luy je demeure;
Oüy, Liſis ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux;
Cher eſprit, cher Lyſis, que vainement j'appelle,
Tu connois bien auſſi que je te ſuis fidele,
Tu connois mes ennuis, tu connois la pitié
Que me fournit ſans ceſſe une douce amitié,
La voix ne me ſert plus qu'à former une plainte,
Dont les cœurs les plus durs pourroient ſentir l'atteinte,

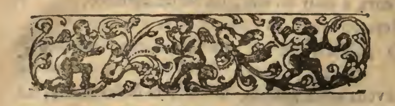
Et ceſſant de parler je remets à mes pleurs
Le ſoin de faire voir l'excez des mes douleurs
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire ;
Inſenſible toûjours aux clartez du Soleil,
Plus inſenſible encore aux douceurs du ſommeil ;
Deſtins dont la rigueur m'eſt toûjours ſi fatale,
Rompez-vous pour moy ſeule une loy generale ;
Cruels ! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute choſe s'endorme, excepté mes ennuis ;
C'eſt alors que je ſens de plus vives allarmes.
Mes yeux ne ſont ouverts que pour verſer des larmes ;

Ma bouche qui s'entend avec mes déplaiſirs,
Laiſſe toûjours paſſage à de triſtes ſoûpirs :
Mon eſprit embroüillé ſe forme à ſon dommage,
De confuſes vapeurs une effroyable image ;
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille & me fait dire, helas ! Liſis eſt mort.
O vous qui m'affligez, triſte & fidele Idée !
Vous ſerez dans mon cœur bien cherement gardée ;

Venez avec les traits d'un ſi parfait amant,
Venez avec l'horreur du pâle monument ;

Venez à moy funeste, on venez agreable,
Representant Lisis vous me serez aimable;
Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
Je veux avoir pour luy des soûpirs & des pleurs:
Mon cœur qui fut toûjours si sensible à ses charmes,
Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.





STANCES.

IL me ſouvient de mes plaiſirs,
Je ſonge à Paris, à Valence;
Je pouſſe icy mille ſoûpirs,
Et pour Liſie & pour la France;
Je penſe à tous momens à ces aimables lieux,
Qui faiſoient autrefois mes plus cheres delices;
Mais parmy tant d'ennuis, les plus cruels ſupplices
Sont les maux que me fait l'abſence de tes yeux.

En vain le murmure des eaux,
Triſte charme des ſolitudes,
En vain le chant de mille oiſeaux
Veut flater mes inquietudes;
Rien ne peut ſoulager de ſi vives douleurs,
Soit que j'aille chercher le repos du ſilence,
Ou ſoit que je le trouble au recit des mal-heurs
Dont je ſouffre aujourd'huy l'injuſte violence.

Quand

Quand nous eſtions en meſme Cour,
Et que ſur les bords de la Seine
voir mon Maiſtre & parler d'amour,
Eſtoit une choſe ſans peine.
Je voyois chaque jour tes innocens appas,
Amour touchoit bien peu ma jeune fantaiſie
Et maintenant, helas! trop aimable Liſie,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te vois pas.

O dieux que j'ay ſervy ſi mal!
Je vous ſerviray mal encore,
Si c'eſt voſtre pouvoir fatal
Qui retient l'objet que j'adore.
Craignez tout deſormais de mon impieté,
D'euſt-elle par la mort un jour eſtre punie,
Ou vous nous remettrez tous deux en liberté
Ou je me vangeray de voſtre tyrannie.

Et vous, Race de gens d'honneur,
Petits.... ou treſors de Campagne
Qui troublez tout noſtre bon-heur
Du chagrin qui vous accompagne.

Pro-

Profeſſeurs éternels de regularité,
Ne romprez-vous jamais Voſtre morne ſilence,
Que pour nous alleguer quelque grave Sentence,
Et nous faire ſentir Voſtre ſeverité?

Meres, qui d'un eſprit jaloux
Voyez les charmes de vos filles,
Maris dont on craint le courroux
Aux plus innocentes familles,
Puiſſe arriver bien-toſt le terme de vos ans:
Veuille un Prince animé vous declarer la guerre,
Et contraire à celuy qui tua les enfans,
Ne laiſſer ny maris, ny meres ſur la terre.



STANCES.

MArquis, on dit par tout que vous estes aimable;
Mais vostre serviteur ne vous déguise rien,
Vostre entretien galant, vostre esprit agreable,
Ne sçauroit contenter que des femmes de bien.

Vous estes en horreur à nos voluptueuses,
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laissent tres-volontiers joüir les vertueuses
Des steriles discours d'un inutile Amant.

Vous demandez toûjours lorsque l'on vous refuse:
Mais si le prude objet long-tems sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une legere excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le plaisir se propose,
Qui pour vous contenter n'ose rien à demy;
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un galand & faire un ennemy?

Tant que vous gouvernez les belles creatures,
Vous ne souhaitez rien que d'innocens plaisirs,
Et jamais entre nous on ne voit de ruptures,
Si ces Belles n'ont eu quelques vilains desirs.

Vous pouvez rétablir la beauté d'une Dame,
Je connûs autrefois un soupçonneux mary,
Qui se tint assûré de l'honneur de sa femme,
Dés lors que l'on vous crût estre son favory.
Si vous aviez aimé cette humeur libertine,
Sur qui toute la France a fait tant de chansons,
Nous n'aurions jamais eu la moindre......
A réjouïr le peuple & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ny de murs ny de grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre amour que le sien.

Vous

Vous auriez de l'honneur, cocus, dans vos familles,
Si vous aviez à faire à d'auſſi gens de bien.
Helas! que de bon-heur en des maiſons honneſtes,
De trouver un Amant & ſi ſage & ſi doux,
Un Amant qui ne ſert qu'à troubler les conqueſtes
De quelqu'autre gaillard moins retenu que vous.

Si l'on faiſoit raiſon à voſtre continence,
Vous feriez le ſujet de mille beaux diſcours,
Et Monſieur du .... feroit voir à la France
Quelque pieux Roman de vos chaſtes amours.

Quand le... nous donna la Cour ſainte,
Vous pouviez y pretendre une aſſez bonne part,
Et vous avez de luy juſte ſujet de plainte
D'y voir plûtoſt que vous le Chevalier Bayart.

Je ſçay bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais ſentimens,

Et s'il est vray qu'un jour le grand Dieu nous
punisse,
Vous devez redouter ses justes châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au blasphême,
Vous ne sçauriez souffrir l'affront d'un démenty,
Vous ne faites jamais Vendredy ny Carême;
Mais vous aimez bien moins que Monsieur de
Renty.



STANCES.

PHilis en tournant ſes beaux yeux,
Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
Et n'en veut qu'à la creature ;
Je vois dans ſa triſte langueur,
Que le Ciel moins que la Nature
Fait le mouvement de ſon cœur.

Les plus devots, les grands Saints,
Tiennent pour miracles certains
Des langueurs toutes naturelles,
Et l'excez de ſa paſſion
Fait ces extaſes infideles,
Qu'on donne à ſa devotion.

Mais, grands Dieux ! vous les voulez bien,
Un cœur brûlant comme le ſien

Vit-il d'encens & de fumée,
Et croyez-vous avec raiſon,
Contenter une ame enflammée
Par le jeûne & par l'oraiſon?

Deuſſai-je vous mettre en courroux,
Je connois Philis mieux que vous,
Je connois ce qui la contente,
Philis cherche dans les ſaints lieux
Une amour bien plus ſucculente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis ſçait ſe mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous
Vous fait ſa petite requeſte,
Et l'on peut dire ſans mentir
Que par fois il entre en ſa teſte
Quelque ſorte de repentir.

Si Philis perdoit un Amant,
Je crois qu'au fort de ſon tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais au premier objet d'amour,
Ma foy, bons Dieux, elle eſt des noſtres,

Et vous fait une fauſſe cour.

Senſible à de nouveaux deſſeins.
Dans les entretiens les plus ſaints,
Vous croyez Philis occupée,
Et la grimace de ſes vœux
Dont voſtre ſageſſe eſt duppée
Cache ſes veritables feux.

Pour conſerver voſtre repos
Il ſeroit aſſez à propos
Que nous fiſſions quelque partage,
Prenez ſes craintes & ſes pleurs,
Et n'eſperez rien davantage
Que de joüir de ſes douleurs.

Par tout où la rage du ſort
De l'effroy que donne la mort,
Trouble les plaiſirs de la terre,
Et par tout où voſtre courroux
S'arme d'éclairs & de tonnerre
Que Philis ſe mette à genoux;

Que dans la triſteſſe & le deüil
Qu'apporte l'horreur du cercüeil,
Philis ſe couvre de tenebres ;
Et que ſes eſprits languiſſans
Se flatent dans vos chants funebres
De leurs pitoyables accens.

Mais auſſi pour l'amour de vous,
Que ſon cœur ne ſoit pas moins doux,
Quand nous la tiendrons en ruelle,
Et que d'un langage odieux
Faiſant ſotternent la pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on ſe divertit,
Par tout où l'on chante où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle,
Et ſon.... avec le ſuivant
Entretiendra ſa Demoiſelle
Derriere quelque Paravant.

Nous retenons tous ſes deſirs,
Nous retenons ces vrais ſoûpirs,

Témoins du pouvoir de nos charmes,
Et noſtre empire le plus doux
Eſt de voir répandre des larmes,
Qu'amour fait couler devant nous.

Philis dans noſtre éloignement
Cache ſon amoureux tourment
Sous une feinte penitence,
Et les pauvres Dieux ſont touchez
De la douleur de noſtre abſence,
Et du deſir de ſes pechez.

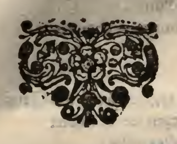
Ce n'eſt pas qu'en des voluptez
Où les ſens ſont plus emportez
Elle ne ſoit inquietée,
Parmy des mouvemens divers;
Les retours d'une ame agitée
M'ont eſté ſouvent découverts.

O vous! qui regnez dans les Cieux,
Gouſtez en repos de ces lieux
Les felicitez éternelles,
Laiſſant à nos yeux, à nos mains,
Chercher ces douceurs naturelles

Qui ſe trouvent chez les humains.

Vous avez chez vous vos attraits;
Et comme vous eſtes parfaits,
Tout voſtre bien eſt en vous-meſme.
Helas! nous n'avons rien de nous;
T'aimer, Philis, que tu nous aime:
C'eſt noſtre plaiſir le plus doux.

Joüiſſons de noſtre Printems;
Il faut au plus beau de nos ans
Cüeillir les fleurs de la jeuneſſe,
C'eſt le partage des mortels,
Et ce qu'un autre âge nous laiſſe
Doit ſuffire pour les autels.



STAN.

STANCES.

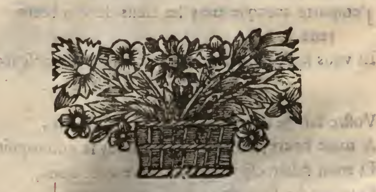
PUisqu'il vous faut quitter en ces funestes lieux,
Afin que mon depart ait moins de violence,
J'emporte avecque moy les traits de vos beaux
yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence.

Vostre Image sera mon plaisir le plus doux,
A toute heure, en tous lieux j'auray sa compagnie,
Et mon fidele esprit qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent vostre aimable genie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux,
Je trompe ainsi les maux dont mon ame est bleßée;
Mais las! qu'on est à plaindre, & qu'on est mal-
heureux,
Quand on se fait des biens par la seule pensée.

Adieu charme ſecret, dont vous touchez les cœurs ;
Adieu, chers entretiens, adorable viſage ;
Adieu, je laiſſe tout, excepté mes langueurs,
Qui me ſuivront toûjours en ce facheux voyage.

Helas ! je vais quitter l'objet de mon amour ;
Je me quitte moy-meſme, & ſi ma triſte envie
Ne ſe flattoit encore de l'eſpoir du retour,
En vous laiſſant, Iris, je laiſſerois la vie.



STAN-

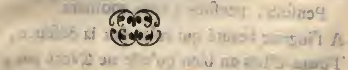
STANCES.

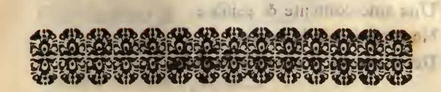
JE n'entens plus parler de vous,
Vous cachez à mes yeux vostre aimable visage,
Vostre esprit mesme est en courroux,
Que le mien garde encor les traits de son Image;
Vous haïssez en moy jusqu'à mon souvenir,
Dont jamais vos beautez ne seront effacées,
Pour achever de me punir,
Il ne vous reste plus qu'à m'oster les pensées.

Mais donnons à mes sentimens
L'agreable douceur qu'apporte la vangeance;
Pensons, pensons à tous momens
A l'ingrate beauté qui m'en fait la défence,
Tirons d'Iris un bien qu'elle ne sçache pas,
N'appellons point ses yeux à faire mes delices,
Et joüissons de ses appas,
Bien loin des cruautez qui causent mes supplices.

Ah ! que d'inutiles desirs ,
Que de vains mouvemens excitent ma colere,
N'ay je pas perdu mes plaisirs,
Depuis que ma langueur commence à luy déplaire.
Iris, contentez vous aux dépens de mon sort,
Je veux vous satisfaire une fois en ma vie,
Je vous garde encore ma mort,
C'est là le dernier charme à toucher vostre envie.

Il est bien juste de mourir,
Je ne refuse pas d'appaiser vostre haine,
Mais au moins envoyez-moy souffrir ;
Faites que vos beaux yeux soient témoins de ma peine,
Vous aurez le plaisir de me voir endurer,
Vous verrez défaillir mon amour & mon ame,
Et j'auray le bien d'expirer
Dans les douces langueurs d'une mourante flâme.





STANCES.

SI vous ſçavez que je vous aime,
Sçachez auſſi le mal extréme
Que je ſens loin de vos appas;
Iris, la douleur de l'abſence
Eſt un mal qu'on ne connoiſt pas.
Si l'on n'en fait l'experience.

Mon tourment ne ſe peut dépeindre,
J'ay beau ſoûpirer & me plaindre,
Beau pouſſer de triſtes accens;
Helas! j'ay des langueurs ſecretes,
Qui ne s'expliquent pas aux ſens
Par de ſi foibles Interpretes.

Il faut ſouffrir ce que j'endure
Pour ſçavoir la peine ſi dure,

Dont je ſuis ſans ceſſe agité,
Une ame contente & paiſible
Ne conçoit pas la verité
Des maux où je me vois ſenſible.

Je n'ay pas l'humeur aſſez vaine
Pour croire qu'une meſme peine
Soit commune à nos ſentimens,
J'en ſouffre ſeul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu voſtre indifference.

Tandis que la melancolie
Où mon ame eſt enſevelie
M'oſte l'uſage des plaiſirs;
Tandis que parmy les delices
Pour qui j'avois tant de deſirs
J'entretiens mes ſecrets ſupplices.

Vous n'avez rien qui vous tourmente,
Toûjours tranquile, indifferente
Vous poſſedez le bien preſent,
Et ces delicates triſteſſes

Que l'on conçoit pour un abſent,
Vous ſemblent de ſottes tendreſſes.

Belle Iris, faites-moy juſtice,
Aimable & cruelle complice
Des rigueurs qui me font la loy,
Ou donnez-moy de voſtre joye,
Ou partagez avecque moy
Les maux à qui je ſuis en proye.



ELEGIE.

AImable Iris, si vous voulez apprendre
Les maux secrets dont ne se peut defendre
Le plus fidele & le plus triste Amant,
Lisez ces Vers pour sçavoir mon tourment;
Et s'il restoit encore dans vostre ame
Un sentiment favorable à ma flâme;
S'il vous restoit encor quelque amitié,
Ne voyez pas ma douleur sans pitié;
Depuis le jour que mon malheur extrême
Me contraignit de me laisser moy-mesme,
Quand la rigueur d'un injuste courroux
Me contraignit de m'éloigner de vous;
Depuis le jour que j'ay quitté vos charmes,
J'ay tout quitté, sinon mes tristes larmes;
J'ay tout quitté, mon repos, mes plaisirs,
Et si je garde encore des soûpirs

Ce ne ſont pas les ſoûpirs de la joye,
Mais des ſoûpirs que le chagrin envoye:
Triſtes effets d'un déplorable ſort,
Quaſi pareil au ſoûpir de la mort,
Soit dans la foule ou dans la ſolitude,
Je m'entretiens en mon inquietude,
Le ſouvenir de vos beaux yeux abſens
Fait mon dégouſt pour les objets preſens;
Je croirois eſtre infidele à ma flâme,
Si je voyois ſans horreur quelque femme;
Je trahirois mon innocent amour,
Si je paſſois ſans ennüy quelque jour;
Les grands repas & toutes leurs delices,
Sont devenus comme autant de ſupplices,
Et la douceur de cette volupté
Cede au chagrin dont je ſuis tourmenté;
Triſte, reſveur, ſans gouſt & ſans parole,
J'y repreſente un Mort ou quelque Idole;
Mes yeux ouverts ſans aucun mouvement,
Ma bouche ouverte aux ſoûpirs ſeulement,
Le pâle tein d'un languiſſant viſage,

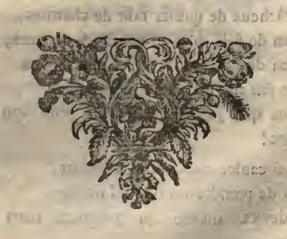
Sont de ma mort une fidele image,

Et si mon cœur monstre par un soûpir
Qu'il vit encore, il est prest de mourir;
Dans les plaisirs que donne l'harmonie,
Je m'abandonne à mon triste genie;
Et la douceur des plus tendres accens
Si delicate autrefois à mes sens,
Ne fait plus rien qu'exciter ma tendresse
Au souvenir de l'objet qui me blesse,
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens secrets de ma langueur;
Ces chers amis dont l'esprit agreable,
Dont l'entretien me fut toûjours aimable,
Ne sçauroient voir le chagrin où je suis,
Sans demander ce qui fait mes ennuis;
Ce qui me donne une melancolie,
Où mon humeur est comme ensevelie,
Ce que j'ay fait de cette liberté,
Dont si long-tems on me vit enchanté,
Mes chers amis n'en soyez plus en peine,
Depuis qu'Iris me retient en sa chaîne,
Depuis qu'Iris a voulu me charmer,
Pour mon mal-heur je ne sçay plus qu'aimer;

Mon

Mon pauvre cœur dans ſa douce moleſſe
N'eſt rien qu'amour, que langueur, que triſteſſe;
Et quand il a de plus vifs ſentimens,
C'eſt lors qu'Iris excite ſes tourmens,
Que ſa rigueur ou ſon ingratitude
Luy vient donner une peine plus rude;
Triſte ſujet de mon reſſouvenir,
Dernier mal-heur qui vient m'entretenir,
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
Combien de fois m'as-tu couſté des larmes,
Combien de fois aux lieux les plus ſecrets
En ai-je fait ma plainte & mes regrets?
O Vous que j'aime! ô vous pour qui j'endure!
Vous qui cauſez ma funeſte avanture,
Au lieu de prendre un ſi cruel deſſein,
Vous deviez mettre un poignard dans mon ſein,
Et par la mort que vous m'euſſiez donnée,
Mettre en repos mon ame infortunée;
Mais c'en eſt fait, je cede au deſeſpoir
De tant de biens que j'eus en mon pouvoir;

Je n'ay plus rien pour flater mon envie,
Que le dessein de terminer ma vie;
Tous mes regrets ont esté superflus,
J'obeïray, je ne vous verray plus,
Ma perte, Iris, est une perte entiere,
En vous perdant je perdray la lumiere,
Et j'aime mieux avancer mon trépas
Que d'estre en vie & de ne vous voir pas.



ELEGIE.

CLoris, si vous sçavez les peines que j'endure,
Depuis le jour fatal de ma triste avanture;
Si vous avez appris tous les maux que je sens,
Depuis que j'ay perdu vos charmes innocens,
Apprenez aujourd'huy qu'en cet estat funeste
M'entretenir de vous est tout ce qui me reste,
Et qu'un cher souvenir de mon bon-heur passé
Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé;
En ce tems bien-heureux, où sans peine & sans crainte,
Je vous parlois du mal dont mon ame est atteinte;
En ce tems bien heureux; j'aimois, j'estois aimé,
Je flatois vostre esprit, le mien estoit charmé;

Touchez également, nous sentions dans nos
ames
Comme un secret rapport de nos communes flâmes;
Un soûpir vous disoit l'excez de mon tourment,
Vous m'en disiez autant d'un regard seulement,
Et nos yeux concertez dans un si doux silence
Exprimoient de nos feux l'aimable violence;
Mais si je suis encore en l'estat où j'estois,
Si je soûpire encor dessous les mesmes loix,
Vous forcez aujourd'huy vostre amoureux genie,
Et travaillez vous mesme à vostre tyrannie;
Vous prenez malgré vous l'infidele dessein
D'étouffer l'amitié qui reste en vostre sein,
Et vostre esprit confus s'entendant mal soy-mesme,
Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime;
Pour moy de qui l'amour ne doit jamais finir,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir,
Je veux jusqu'à la mort conserver une idée
Que mon ame fidele a cherement gardée;
Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs,
Et

Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie;
Qu'on ne me parle point de vostre cruauté,
J'aimeray vos rigueurs aimant vostre beauté,
Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude
Pour pouvoir dégager ma longue servitude,
Endurer vostre orgüeil, souffrir vostre courroux,
C'est par quelque moyen tenir encore à vous;
Et j'aime mieux, Cloris, ressentir vostre haine,
Que d'estre sans amour & de vivre sans peine.

STANCES.

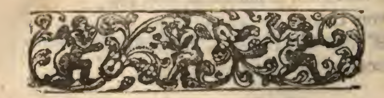
QUand mon eſprit qui craint voſtre fierté,
D'un vain diſcours & d'un art affecté,
Parle tout haut de ma flâme nouvelle;
Mon triſte cœur qui ſe plaint en ſecret,
Reprend ma bouche & ſe fâche contre-elle,
De vous tenir un langage indiſcret.

Ce mal-heureux qui ne ſçait qu'endurer,
Languit toûjours, & n'oſe declarer
De ſon tourment l'extrême violence,
Preſſé qu'il eſt de mille ardens ſoûpirs,
Quand je vous parle avec indifference,
Il s'entretient avecque ſes deſirs.

O vous mes yeux! vous qui pouvez la voir,
Et qui ſçavez cet abſolu pouvoir,

Qui rend Philis maistresse de mon ame,
Si vous craignez un peu moins que mon cœur,
Mes tristes yeux complices de ma flâme,
Découvrez-luy ma secrete langueur.





Estrenne à Monsieur le Marquis de Torsi.

AU gentil Sire de Torsi
Je souhaite la bonne année,
Illustre, & longue destinée,
Point de verges, point de soucy,
Que celuy d'estre honneste & sage
Plus que Cavalier de son âge;
Qu'il soit devot, qu'il soit pieux,
Sans estre bigot ni fâcheux,
Qu'aprés Dieu toute obeïssance
Il rende à leur double Excellence;
Qu'il étudie & jouë un peu;
Mais comme il jouë aprés l'étude,
Qu'il ne perde pas l'habitude
D'étudier aprés le jeu;

Que

Que jamais dépit ne le ronge,
Et qu'il haïſſe le menſonge:
Qu'il ne marche pas en cagneux,
Et ne parle en nez creux:
Que ſa Langue ne ſoit muette
Auprés de la jeune Nanette,
Et qu'il s'en voye mépriſé;
Si par douceur, ſi par adreſſe,
Il ne merite la tendreſſe
Et l'honneur d'en eſtre baiſé:
Qu'il ait l'humeur gaye & plaiſante,
L'air libre, l'ame bien-faiſante:
Que tout ce qu'il fait, ce qu'il dit,
Parte du cœur & de l'eſprit;
Bref, qu'en luy la vertu fleuriſſe,
Et ſoit par tout plus exalté,
Pour n'avoir pas connu le vice,
Que d'autres pour l'avoir dompté;
Mais s'il ſe mettoit en cervelle
D'eſtre à ces bons advis rebelle,
Qu'il ſoit haï de ſes amours,
Qu'on ne le mene plus au Cours,
Qu'il perde & mignon & mignonne,

Que

Que le grand Cesar l'abandonne,
Que le docte & sçavant Joly,
Déchaîne un Livre contre luy,
Que le doux *Boyer* le renie,
Que le gros Romant luy dénie
Des bijoux qu'il daigne acheter
Lorsqu'il veut bien le contenter;
Et pour comble de toute peine,
Que l'impitoyable Dangenne
Ne le quitte ni jour ni nuit,
Et l'obsede jusques au lit;
Moy, Saint Evremont, pauvre haire;
Envoye au Sire de Croissy
Sans nul desir de luy déplaire,
L'Etrenne que l'on voit icy,
L'an mil six cens soixante treize,
Qu'Hollandois pas trop à leur aise,
Trouveront chaussure à leurs pieds,
Sans qu'il en coûte aucuns souliers:
De ceux que dans certaine * Ville
Ils pensoient prendre plus de mille,
Et que mesme leur Gazetier
Contoit pris d'un air assez fier

* Charleroy.

Et j'en ferois une à mon ſens,
Si je badinois plus long-tems.
Mais le pauvre homme a fait grand faute
De compter ainſi ſans ſon hoſte.





DIALOGUE.

SAINT EVREMONT.

MORIN.

S. EVREMONT.

Tout eſt perdu, Morin. La maudite Marquiſe
Si Dieu n'y met la main, va nous mettre en cheminiſe;
On n'oſeroit parler de baſſette un moment,
Tout eſt lune, ſoleil, cercle, orbe, firmament.

MORIN.

Je n'entens plus que des ſornettes,

Que

Que veut-on avec ces Planettes,
Qui vont ruiner la banque? on verra ce que c'eſt
De n'avoir plus de banque, & de quel intereſt.

S. EVREMONT.

Pour moy je n'ay pas veu faire grande fortune
Dans le commerce de la lune.

MORIN.

Cette belle Ducheſſe à qui l'on fait la Cour,
Pourroit bien ſe trouver Madame d'Argencour,
Quand je vois preferer tant de folles Planettes,
A de bonnes baſſettes
J'ay fort méchante opinion.
Ecoutez je vous prie, un peu d'attention;
Je vais vous raconter une choſe plaiſante;
Je me trouvois hier dans mon humeur joüante,
Quoi que pourtant mon œil me fit un peu de mal;
Getons pour de l'argent, n'eſt pas un change égal,
Ainſi je ne voulois de getons ny de fiches,
Ny meſme joüer fort long-temps:
Pas long-temps, dit Madame, ignorez-vous les fixes;

Qui n'achevent leur tour qu'en vingt & cinq mille ans;
Oüi vint & cinq mille ans, j'aime telle reprise.

S. EVREMONT.

Lisez une fois la Marquise,
Et rien ne vous estonnera
De tout ce que l'on vous dira.

MORIN.

J'ay perdu ma premiere femme,
J'ay perdu deux fois tout mon bien;
J'ay perdu quinze fois au valet & la Dame,
Milord Douvre en estoit, & n'en sçait encor rien,
Malade un mois plus que personne;
Jugez par là si je m'etonne.

S. EVREMONT.

Ces vingt & cinq mille ans vous surprennent un peu.

MO-

MORIN.

Ne connois-je pas bien que cela n'eſt qu'un jeu,
Madame Mazarin aime un conte pour rire.
Ecoutez, la ſuite eſt bien pire.

S. EVREMONT.

eſt-ce un fâcheux évenement?

MORIN.

Aſſez facheux aſſurément;
La Banque perdoit tout, nos deux ſacs étoient
vuides.
Tout eſt en mouvement, & les Cieux ſont fluides,
Dit un impertinent à quatre pas de moy,
Si je n'avois eſté dans la maiſon du Roy,
Je vous puis aſſurer que ſa liqueur celeſte
Me l'euſt payé de reſte.

S. EVREMONT.

Vous eſtes à ce compte, aſſez maiſtre de vous?

MORIN.

Il est des Lieux sacrez où l'on doit filer doux.

S. EVREMONT.

Mais cela se faisoit par ordre de Madame.

MORIN.

Je m'en apperceûs bien, & j'enrageois en l'ame
D'entendre certains mots de conjuration,
Que l'on donne aux Sorciers dans leur Communion,
Excenterie, paralac, d'autres mots effroyables,
Pour moy je n'aime pas le commerce des Diables.

S. EVREMONT.

Vous a-t-on point nommé quelques-uns des Sorciers?

MORIN.

L'on en nomma beaucoup, voicy les deux premiers;
Si je m'en souviens bien, Sisteme & Ptolomée,
J'ay connu le dernier quand on joüoit Pompée.

Flori-

Floridor l'a repreſenté.
Auſſi n'en fus-je pas beaucoup épouvanté,
Un vilain Copernic, leur cheval de bataille,
Les Thico, les Brahé le mettoient ſur les rangs;
D'autres par cy par là, Sorciers moins importans,
Moy je ne ſerois pas plus ſcrupuleux qu'un autre
Mangeur de Crucifix, diſeur de Pate-nôtre;
Mais nous ſommes Chreſtiens, & jamais de tels
noms,
Ne devroient, ce me ſemble, entrer dans nos mai-
ſons;
Vous riez; croyez-moy, que ſur choſe pareille
Il ſeroit aſſez bon de voir Monſieur Daubeille;
J'avoüeray franchement que j'étois libertin
Avant que d'eſtre Epoux de Madame Morin.
Aujourd'huy ny voiſin, ny ſage, ny Marquiſe,
Comme un ſimple Bourgeois je m'en vais à l'E-
gliſe;
Je fais avant le jeu le ſigne de la croix,
Et ſi je n'ay jamais pû gagner une fois,
Contre la banque & moy, la Magie eſt bien forte,
mais cela reviendra, nous perdons, il n'importe,
Je me ſuis veu plus mal, je me ſuis vû plus bas,

Comme je vous disois, je ne m'étonne pas.

S. EVREMONT.

Monsieur, Monsieur Morin, soufrez que je vous
die,
Que ces estranges mots, sont mots d'Astronomie.

Madame Mazarin nous interesse tous
Dans l'ardeur dont elle est éprise
Pour cette nouvelle Marquise:
Et je n'y perds pas moins que vous,
Vous perdez à toute reprise.

Et je perds du disner le plaisir le plus doux,
Cependant que la terre roule:
Que la lune est en mouvement,
Que le Ciel est fluide & coule,
Qu'à l'entour du Soleil tout tourne incessamment
Nous ne fessons aucune poule,
Et le Doyen se plaint de ce grand changement.

MORIN.

Personne icy ne s'interesse

plus

Plus que moy pour nôtre Ducheſſe
Belle, aimable, de grand eſprit,
Que n'en avez-vous pas écrit ?
Auſſi faut-il une cuiſine
Dont ma femme eſt aſſez chagrine ?
Faut-il ou pigeons, ou lapin ?
A-t-on beſoin d'une poularde ?
De quelque perdrix qui ſe larde ;
Qu'on aille viſte chez Morin ;
Cependant quand on voit Madame,
Madame rit, Madame pâme ;
Venez, Meſſieurs, venez tous voir,
Quel viſage a Morin ce ſoir
Quel teint ? voyez je vous en prie ;
Ma foy c'étoit Apoplexie.
Songez, Morin, au Teſtament,
J'aime fort qu'un mourant me laiſſe,
Depeſchez-vous, car le temps preſſe
Morin, vous pouriez bien mourir ſubitement
Voilà toute la recompenſe,
Demes honneſtez & de ma complaiſance,
Qui va ſouvent juſques au cas
De voir paſſer ſa carte, & ne la prendre pas.

A propos de noſtre Magie.

S. EVREMONT.

Ce n'eſt Magie aucunement,
Ce ſont termes d'Aſtrologie.

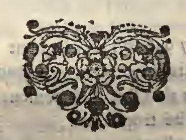
MORIN.

Vous m'obligez ſenſiblement,
L'Aſtrologie eſt bonne aux Paſtres,
Propres à regarder les Aſtres;
Qu'on n'attende pas de Morin
Pour obſerver le Ciel, qu'il ſe leve matin,
Je ſçay gouverner une banque,
Tenir maiſon où rien ne manque,
Au moindre mal avoir chez moy
Trois Medecins comme le Roy,
Non pas de ces coureurs de Province en Province;
Je voy le Docteur Laore, & ſuis malade en Prince.
La lecture n'eſt pas mon fait,
Un autre en fera ſatisfait.

Mais qu'on s'informe & que l'on ſçache,
De Gautier de Madame Arrache,
Lequel ils eſtiment le plus
De Morin, ou de Voſſius.

S. EVREMONT.

De Sçavans aujourd'huy toute la terre abonde;
Mais il n'eſt qu'un Morin au monde.



A Monsieur le Comte de Grammont.

A Ce fameux évenement
Pour témoigner l'excez de son contentement,
La Cour de France nous envoye
Celùy même qui fait sa joye.

Il est vray que son enjoüement
Auprés de l'Archiduc n'eut pas beaucoup à faire
Le bon Prince rioit fort difficilement,
Une gravité trop severe,
Estime mediocrement,
Le merite agreable, & le talent de plaire.

Comte, vous n'aurez point d'Archiduc en ces lieux,
Le goust delicat de la Reine

Vous

Vous est un gage precieux,
Que tous vos agrémens seront connus sans peine.

Ajoûtons aux Talens de Cour,
D'avoir couru toute la terre;
Donné trente Etez à la guerre,
Et quarante Hyvers à l'amour,

Pour gouverner on a l'experience,
Faut-il un Envoyé, l'on a la suffisance;
Et sans nous amuser en discours surperflus,
Le Ministre succede au heros qui n'est plus;
Celuy qui se plaisoit au tumulte des armes;
Qu'on voyoit intrepide au milieu des alarmes,
Comme tout change avec le temps,
Laisse aller le Roy dans ses camps,
Et l'attend au retour pour luy parler d'affaire,
Quand il est necessaire:
Je ne reconnois plus la Martiale ardeur
De son heroïque genie,
Nonce, Ministre, Ambassadeur
Sont aujourd'huy sa compagnie.

Esperons



Eſperons une heureuſe paix.
De ces aimables conferences,
Et le Ciel beniſe à jamais
L'union de leurs Excellences.



A Mad. de Mazarin.

QUand je songe au respect que je me sens pour vous,
Je ne puis deviner d'où vient vôtre courroux;
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? quel peut estre le crime,
Qui contre un serviteur fidele vous anime?

L'Hebreu de Monsieur de Bussi;
Dîner chez certaine personne,
Ne sont pas le sujet icy
Du grand chagrin que je vous donne,
Autrefois j'étois caressé,
Vous me consultiez sur l'étude;
Maintenant vôtre esprit blessé
Vous fait dire d'un ton bien rude,
Allez, allez à d'autres gens
Porter l'honneste homme à bon sens;

Jargon

Jargon autrefois ordinaire,
Que les Sçavans n'approuvent guere,
Allez avec vostre fausset
Chanter les airs du vieux Boisset,
Selon que vous serez à table
Plus degoûté que delicat,
Ne voyez servir aucun plat,
Que vous ne trouviez detestable;
Ou dont vous ne mangiez à contre-cœur
Si l'on n'en mange pas chez vôtre Commandeur.
Il vous sied bien, visage antique,
D'affecter un ton politique
Pour me faire taire à la Cour
Sur Madame de Brandebourg.
Puissiez-vous conserver pour vostre penitence
Toûjours le goust François, sans jamais estre en France!
surpris du mauvais traitement,
Je cherchois inutilement
Ce qui m'attiroit tant d'injure,
Lors qu'à la fin par avanture,
M'étant tourné vers un miroir;

Où louppe & rides se font voir,
Où j'ay peine à souffrir moy-même mon image,
Je me suis dit avec douleur;
On n'est point innocent avec un vieux visage,
Dont les traits effacez font peur,
Vieillard, ne cherche point ton crime davantage.



STAN-

STANCES.

ILlustre & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux estre le restaurateur;
Miremont, dans ton entreprise,
Prens le beau mot pour ta devise,
Ou de Martyr ou de Liberateur.

L'Eufrate n'a point vû tant de meres captives,
Tant de femmes, tant de maris,
Verser des pleurs, jetter des cris,
Qu'en voit le * Pigeon sur ses rives.
A Londres tes sujets tout le jour dispersez
Se trouvent le matin au Caffé ramassez,
Où chacun à son tour t'adresse la parole,

Ferme

* Petite Riviere qui passe à la Cale.

Ferme pilier de nostre foy,
Prince, dont l'aspect nous console,
Prince, nous n'esperons qu'en toy.

* Esperance des Grecs, honneur de la Savoye,
Ton peuple marchera sur tes pas avec joye
Pour l'accomplissement de ta prediction,
Ta sainte Nation depuis long-temps errante
Sur les bords du Pigeon te verra triomphante,
Et chantera sous toy la gloire de Lyon.

* Temples des Protestans à Londres.



LETTRE

à Mad. de LXXX.

VOTRE vie, ma tres-chere, a esté trop illustre pour n'être pas continuée de la même maniere jusqu'à la fin; que l'Enfer de Monsieur de la Rochefoucaut ne vous épouvante pas: c'étoit un Enfer medité dont il vouloit faire une maxime : prononcez donc le mot d'amour hardiment, & que celuy de vieille ne sorte jamais de vôtre bouche : il y a tant d'esprit dans vos vers , que vous ne laissez pas même imaginer le commencement du retour. Quelle ingratitude d'avoir honte de nommer l'amour à qui vous devez vôtre merite & vos plaisirs : car enfin ma belle gardeuse

de

de Caſſette, la reputation de vôtre probité eſt particulierement établie, ſur ce que vous avez reſiſté à des amans qui ſe fuſſent accommodez volontiers de l'argent de vos amis : avoüez toutes vos paſſions, pour faire valoir toutes vos vertus, cependant uous n'avez exprimé que la moitié du caractere ; il n'y a rien de mieux que la part qui regarde vos amis, rien de plus ſeur que ce qui regarde vos amans. En peu de vers j'en veux faire le caractere entier, & le voicy formé de toutes les qualitez que vous avez, & que vous avez euës.

Dans vos amours on vous trouvoit legere,
En amitié toûjours tendre & ſincere.
Pour vos amans les humeurs de Venus,
Pour vós amis vous gardiez les vertus,
Quand les premiers vous nommoient infidelle
Et qu'aſſervis encore à vôtre loy,
Ils reprochoient une flâme nouvelle;
Les autres ſe loüoient de vôtre bonne foy,
Tantoſt c'étoit le naturel d'Helene,
Ses appetits comme tou s ſes apas.

Tantoſt c'étoit ſa probité Romaine,
C'étoit l'honneur, la regle & le compas.

Que cette diverſité ne nous ſurprenne plus.

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de N. XX.
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.



MAXI-

MAXIMES,

ou Reflexions Morales de S. Evremont.

I.

UN homme qui ſçait méler les plaiſirs & les affaires n'en eſt jamais poſſedé. Il les quitte & les reprend, quand bon luy ſemble.

II.

La plus grande loüange qu'on donne à Ceſar, c'eſt qu'il penſoit n'avoir rien fait, tant qu'il luy reſtoit quelque choſe à faire.

III.

Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'eſtre connu que par des reflexions que peu de gens ſçavent faire.

IV.

La mauvaiſe fortune tient lieu de faute, & ne ſe juſtifie qu'auprés de fort peu de gens.

V.

On rencontre peu ſouvent enſemble une connoiſſance délicate des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

VI.

Il eſt difficile de loüer tout, & d'eſtre ſincere.

VII.

L'amour n'a quaſi jamais bien étably ſon pouvoir, qu'aprés avoir ruiné celuy de la raiſon.

VIII.

On brûle un homme qui eſt aſſez malheureux pour ne pas croire en Dieu: Et cependant on demande publiquement dans les Ecoles s'il y en a un.

IX.

Nous avons plus d'intereſt à joüir du monde, qu'à le connoître.

X.

Je ne trouve point de ſcience, qui touche particuliérement les honnêtes gens, que la morale, la politique, & la connoiſſance des belles Lettres.

XI.

XI.

Nous voyons moins d'honneſtes gens que d'habiles, & plus de bon ſens pour les affaires, que de delicateſſe dans les converſations.

XII.

Tyrannie heureuſe que celle des paſſions, qui font les plaiſirs de nôtre vie: facheux empire que celuy de la raiſon; s'il nous oſte les ſentimens agreables.

XIII.

Le monde eſt plein de fanfarons en amitié.

XIV.

Chacun vante ſon cœur, c'eſt une vanité à la mode.

XV.

Celuy qui fait du bien, parce qu'il ſe croit obligé d'en faire, le fait preſque toûjours de mauvaiſe grace. Je regarde ſon devoir comme un Maiſtre fâcheux qui le gourmande à tous momens.

XVI.

Ce n'eſt que des vrais amis qu'on peut dire veritablement, qu'ils croyent avoir perdu la journée, quand ils n'ont rien fait pour ce qu'ils aiment.

XVII.

Aymer parce qu'on le doit, n'eſt pas aymer.

XVIII.

Les amitiés qui ſe font par la reſſemblance des humeurs, & par la communication des plaiſirs, ſont fort ſujettes au changement.

XIX.

La fin de l'amitié dépend moins de noſtre volonté que le commencement; il n'y a point de ſympathie ſi parfaite qui ne ſoit mélée de quelque contrarieté, point d'agrément à l'epreuve d'une familiarité.

XX.

Les plus belles paſſions ſe rendent ridicules en vieilliſſant. Les plus fortes amitiez s'affoibliſſent avec le temps.

XXI.

XXI.

Rien n'approche de l'ennuy que donne une passion qui dure trop.

XXII.

Les premiers plaisirs de chaque engagement, ont je ne sçay quoy de piquant, qui excite le desir de s'engager davantage. Dés qu'ils deviennent plus solides, ils rassasient.

XXIII.

Il ne dépend gueres plus de certaines gens d'aimer ou de n'aymer pas, que de se bien porter ou d'être malades.

XXIV.

Dieu n'a pas voulu que nous fussions assez parfaits pour estre toûjours aymables, pourquoy voulons nous estre toûjours aymez?

XXV.

Si l'honneur sans l'amitié manque d'agrémens, l'amitié qui n'est pas soûtenuë de l'honneur, est toûjours malassurée.

XXVI.

On se lasse de plaindre ceux qui se plaignent toûjours.

XXVII.

Le monde est composé de deux sortes de gens ; les uns songent à leurs affaires, les autres pensent à leurs plaisirs.

XXVIII.

Les premiers fuyent l'abord des miserables, & craignent de le devenir par contagion : les autres ont je ne sçay quoy de plus humain, ils sont plus accessibles.

XXIX.

Il n'y a point de manie plus inutile que la sagesse de ces gens, qui s'érigent en reformateurs du siecle.

XXX.

Il n'y a point de vie assez pure pour donner ce privilege, quand les charmes ne le donnent pas.

XXXI.

Si le chagrin de ceux qui se plaignent de

de la fortune est extravagant, la prostitution de ceux qui luy sacrifient jusqu'à leurs amis; est infame.

XXXII.

A moins que la foy n'assujettisse nôtre raison, nous passons la vie à croire & à ne croire point; à vouloir nous persuader, & à ne pouvoir nous convaincre: L'activité de nôtre esprit nous donne assez de mouvement; mais ses lumieres sont trop foibles pour nous conduire.

XXXIII.

Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre; rien ne fait mieux sentir la joye que le plaisir de la dire.

XXXIV.

Pour vivre toûjours dans la retraite, il faut estre quelque chose de plus que les autres, ou de moins que les bestes.

XXXV.

Comme la retraite trop longue affoi-

affoiblit l'esprit , la compagnie trop frequente le dissipe.

XXXVI.

L'ignorance est toûjours honteuse à un honneste homme ; sa condition ne l'excuse point, & le monde ne l'instruit pas assez.

XXXVII.

L'étude met une plus grande difference entre le sçavant & l'ignorant, qu'il n'y en a entre l'homme ignorant & la beste ; mais l'air du monde distingue encore plus l'homme poly d'avec le sçavant.

XXXVIII.

Il faut bien autant de discretion pour donner conseil, que de docilité pour le suivre.

XXXIX.

Un bon conseil perd sa force dans la bouche d'un amy trop complaisant.

XL.

Il ne faut pas rejetter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les per-

personnes qui pourroient nous en donner de bons.

XLI.

L'admiration est la marque d'un petit esprit, & les grands admirateurs sont la pluspart de sottes gens.

XLII.

Le parterre qui n'a point d'autres lumieres que celles de la nature, juge mieux de la Comedie que ceux qui embarrassent le Theatre.

XLIII.

Le plus grand secret pour réüssir dans la conversation est d'admirer peu, d'écouter beaucoup, de se defier toûjours de sa raison, & quelquefois de celle de nos amis, de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit, de faire paroître tant qu'on peut celuy des autres.

XLIV.

L'amitié est de tous les commerces celuy qui demande plus de bonne foy, & qui d'ordinaire en a le moins.

XLV.

L'estime vient quelquefois de certaines personnes ausquelles il n'est pas glorieux de la devoir.

XLVI.

N'achettons-nous point trop cher les ménagemens de nos interests ?

XLVII.

Il faut presque toûjours deux passions pour nous convaincre d'un tendre amour, la joye de voir l'objet aymé, & la douleur de ne le voir plus.

XLVIII.

L'amour ne nous entretient des froideurs de la personne que nous aymons, que comme d'une sage precaution pour donner de l'amour sans peril, & pour en prendre sans éclat.

XLIX.

On peut tout faire contre l'amitié, quand on y a pretendu trouver quelqu'autre chose que l'amitié même.

L.

Les momens de rendre de bons offices à ses amis sont les precieuses faveurs de l'amitié.

LI.

Les Maîtresses les plus adroites ont beau rafiner le commerce : aprés avoir épuisé leur adresse pour disputer galamment le terrein, elles épuisent bien tôt le plaisir, lors qu'elles se sont determinées à le donner.

LII.

Tous les pas d'un amour content sont des démarches languissantes; Celuy qui n'a pû quitter par depit, le fait infailliblement par dégoust, & la cruauté n'est jamais si dangereuse pour la coqueterie reguliere, que la bonté mal ménagée.

LIII.

C'est un défaut que de se voir trop, lors que l'on se veut aymer long-temps.

LIV.

L'amitié n'a pas esté donnée pour com-

compagne du vice, mais pour ſecours de la vertu.

LV.

L'amitié tient lieu de toutes choſes à ceux qui ſçavent bien aymer.

LVI.

L'honnêteté de la plûpart des gens n'eſt ſouvent que l'amour propre bien reglé.

LVII.

Il ne devroit y avoir parmy les hommes que les méchans de mal-heureux.

LVIII.

Il faut éviter le grand jeu : c'eſt un divertiſſement trop dangereux.

LIX.

On doit apprendre à ne ſe point ennuyer; & bien étudier cette leçon. On eſt trop heureux de trouver ſon compte avec ſoy-même; car on ſe trouve quand on veut.

LX.

Soit que les femmes ſoient naturellement plus polies & plus galantes, ou que

que pour leur plaire l'eſprit s'éleve & s'embelliſſe, c'eſt principalement auprés d'elles qu'on apprend à eſtre agreables.

LXI.

La devotion de quelques-unes de nos Dames leur fait ſouvent pleurer ce qu'elles ont fait.

LXII.

En quelqu'état que l'on ſoit on aura une veritable liberté, ſi l'on ne ſe met pas en peine de la faveur des Grands; ny des preſens de la fortune.

LXIII.

Les occaſions ne rendent pas un homme foible, mais elles font découvrir ſa foibleſſe.

LXIV.

On dit ſouvent aux autres ſans neceſſité, ce qui ſeroit important de ſe dire à ſoy-même.

LXV.

On recherche ſouvent le plaiſir avec plus de peine qu'il ne vaut. Il ſe fait acheter toûjours trop cher.

LXVI.

Si l'on ne ſçait ſe paſſer quelquefois des choſes inutiles & ſuperfluës, elles deviennent neceſſaires à force de s'y accoûtumer.

LXVII.

Il y a entre des qualitez qui ſemblent les mêmes, des differences delicates que nous découvrons malaiſément.

LXVIII.

C'eſt une conſolation pour nous de trouver nos foibleſſes en ceux qui ont l'autorité de nous commander; & une grande douceur à ceux qui ſont diſtinguez par la puiſſance d'eſtre faits comme nous pour les plaiſirs.

LXIX.

On juge rarement des hommes par des avantages ſolides qui font connoiſtre le bon ſens; mais par des manieres dont l'applaudiſſement finit auſſi-tôt que la fantaiſie, qui les a fait naître.

LXX.

L'induſtrie tient lieu en France du plus grand

grand merite ; & l'art de s'y faire valoir donne plus ſouvent la reputation que ce qu'on vaut.

LXXI.

Il n'y a point de pays où la raiſon ſoit plus rare qu'en France; quand elle s'y trouve il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers.

LXXII.

On tire plus de ſervices par les promeſſes que par les preſens.

LXXIII.

Je ne trouve que deux choſes qui puiſſent rendre la vie heureuſe ; la moderation de ſes deſirs, & le bon uſage de ſa fortune.

LXXIV.

On trouve d'illuſtres ſcelerats ; mais il ne fut jamais d'illuſtres avares.

LXXV.

Comme il n'y a rien de ſi agreable que d'avoir du bien & de s'en ſervir : Il n'y a rien de ſi malheureux que d'eſtre

avide & trop ménager tout enſemble.

LXXVI.

Permettons aux miſerables de s'expliquer à nous dans leurs beſoins, puiſque nous ne ſongeons pas à eux dans nôtre abondance.

LXXVII.

C'eſt un petit merite de faire le fin avec les gens qui ſont dans nôtre dépendance.

LXXVIII.

Eſloigné de la Cour, on peut quaſi ſe paſſer de tout: quand on y vit, Il eſt difficile de ne pas deſirer beaucoup, & mal honneſte de ſe borner aiſément à peu de choſe.

LXXIX.

Contentons-nous d'être Gens de bien pour nous, ſans avoir en horreur ceux qui ne le ſont pas.

LXXX.

On voit rarement dans les hommes, que tout ſoit vertu, ou tout vice.

LXXXI.

Tel fera un plaiſir de bonne grace,

 qui

qui n'aura pas reconnu un bien-fait.

LXXXII.

C'eſt faire trop d'honneur à la nature humaine, que de luy donner de l'uniformité.

LXXXIII.

Je ne ſçaurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde, elle ne manque jamais que des choſes, dont ſon intereſt ou ſon plaiſir eſt de manquer.

LXXXIV.

Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans les choſes ſuperfluës, & qui goûteroient en repos les commodes, & même les neceſſaires.

LXXXV.

Aux gens pareſſeux, ſe paſſer de peu, c'eſt ſe retrancher moins de plaiſirs que de peines.

LXXXVI.

Il n'y a rien de ſi heureux dans la vie, que de pouvoir ſuivre honnêtement ſon inclination & ſon intereſt.

LXXXVII.

Un honneſte homme ſe fait le premier malheureux quand il en fait d'autres.

LXXXVIII.

On veut excuſer ce qu'il y a d'injuſte, & proteger un méchant homme par l'honneſteté qui ſe trouve à ne pas abandonner un amy.

LXXXIX.

Il vaut mieux tomber naturellement dans le bon ſens des autres par ſa raiſon, que de faire recevoir ſes caprices par autorité.

XC.

Si ce qu'on dit de mal de nous eſt vray ; c'eſt plûtôt à nous à nous corriger, qu'aux autres à ſe contraindre.

XCI.

Quelques vertueux que ſoient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laiſſent beaucoup à leur humeur.

XCII.

Quoique l'amour n'ait jamais de mesures bien reglées en quelque païs que ce soit: J'ose dire qu'il n'a rien de fort extravagant en France, ny dans la maniere, ny dans les evenemens. Ce qu'on appelle une belle passion a de la peine même à se sauver du ridicule.

XCIII.

Ce qu'on appelle aimer en France, n'est proprement que parler d'amour, & méler aux sentimens de l'ambition la vanité des galanteries.

XCIV.

Pour trop s'arrêter aux simples dehors; l'apparent presque toûjours nous tient lieu du vray, & le facile du naturel.

XCV.

Ceux que la nature a fait naître sans genie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquerir.

XCVI.

Je ne blâmeray jamais un Philoſophe pour habiter un Palais, mais bien pour ne pouvoir ſe contenter d'une Cabane.

XCVII.

Il y a bien plus de peine à ſuivre la nature dans l'abondance que dans la neceſſité.

XCVIII.

On ne reſſent pas la felicité, qui ne couſte rien, & de laquelle on eſt redevable au hazard.

XCIX.

A moins d'eſtre philoſophe, on ne peut devenir heureux, la ſageſſe ſeule étant le chemin pour arriver à la volupté.

C.

Que ſert-il de connoître le bien, quand on eſt trop foible pour le pratiquer? & de donner toutes ſes paroles à la ſageſſe, quand on luy dérobe toutes ſes actions?

CI.

Il eſt auſſi avantageux de ne pas acquerir ce que l'on deſire, que d'acquerir ce qu'on ne peut deſirer qu'avec honte.

CII.

Comment voulez-vous qu'un homme vive heureux, quand il craint la mort?

CIII.

La veritable volupté eſt le ſouverain bien, & le plus parfait de tous les biens de la vie.



SONNET.

QUe vous faites languir un pauvre malheureux,
Je ne trouve avec vous ny douceur ny colere,
Et vôtre eſprit adroit menage un amoureux,
Evitant de fâcher auſſi-bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer je ſeray trop heureux,
Et ſi vous voulez prendre un ſentiment contraire,
Quand il faudra ſouffrir un mal ſi rigoureux,
Les reproches au moins pourront me ſatisfaire.

J'ay beau par ma tendreſſe exciter vos ſoûpirs,
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux deſirs,
Vous ne répondez rien à ce preſſant langage.

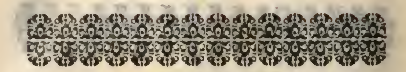
Puis qu'il ne vous plait pas que mon ſort ſoit plus doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moy quelque outrage,
Pour avoir le plaiſir de me plaindre de vous.

STANCES.

MEs yeux, mes inutiles yeux,
Vous ſçavez bien que dans ces lieux
Iris fait toûjours ſa demeûre,
Et ſi proche de ſes apas,
Ingrats! vous ſouffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

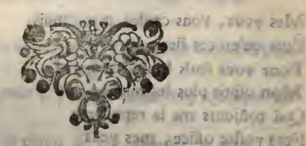
Vous avez donc mis en mon cœur
La triſte & ſujette langueur
Qui conſomme aujourd'huy ma vie,
Pour ſervir ſi mal mes deſirs
Et refuſer à mon envie
Vôtre ſecours & mes plaiſirs.

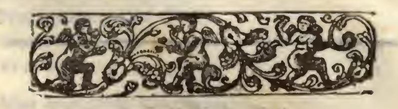
Mes yeux, vous cauſez mes ennuis;
Puis qu'en ces lieux où je ſuis,
Pour vous ſeuls Iris eſt abſente;
Mon eſprit plus ingenieux,
Qui toûjours me la repreſente
Fera voſtre office, mes yeux



STANCES.

VOus avez trompé mes desirs
Par des esperances bien vaines,
Et sans goûter de vos plaisirs,
J'ay ressenti toutes vos peines.
Amour, c'est trop long-temps souffrir,
Je veux me plaindre, & puis mourir.
Ecoutez mes derniers accens,
Soyez un moment favorable;
Iris, laissez toucher vos sens
A la douleur d'un miserable;
Un mot, une larme, un soûpir;
Et je suis tout prest de mourir.





SONNET.

QU'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer?
N'aviez vous pas assez éprouvé mon courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage,
Pousser un malheureux à se desesperer?

Je n'avois pas voulu seulement soûpirer,
J'avois tout suporté sans changer de visage;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels, l'amour & la fortune
Rendans sur mon sujet leur disgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris, & chassé de la Cour.

Poussez jusques au bout vôtre mortelle envie,
Et ne me laissez pas la lumiere du jour,
Aprés m'avoir osté les douceurs de ma vie.

STANCES.

LAissez-là nos jeunes desirs,
Où vôtre vertu s'interesse,
Cette rigueur pour les plaisirs
Sent le chagrin de la vieillesse.

Autrefois vous avez esté
De ce belles que l'on renomme;
Et jamais vostre cruauté
N'a fait mourir un honneste homme,

Vous fustes jeune comme nous;
Pour consoler vostre tristesse,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les chagrins de la vieillesse.

Helas! nous y viendrons un jour,
Nous verrons ce triste passage,
Et laisserons là vôtre amour,
Comme vous vostre beau visage.

Nos

Nos traits devenus odieux,
Nos beautez toutes effacées,
Seront la honte de nos yeux,
Et la douleur de nos pensées.

Mais aujourd'huy que nos appas
Respirent l'amour & la joye,
Pourquoy ne joüirons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoye?

Lorsque vos esprits languissans
Perdent ces douceurs legitimes,
Des moindres plaisirs de nos sens
Vostre chagrin se fait des crimes.

Toûjours vostre severité
S'oppose à nostre jeune envie,
Et d'une sotte antiquité
Tire une regle à nostre vie.

Veüille la Justice des Cieux
Borner le cours de vos années,
Ou vous laisser vivre en ces lieux,
Comme il plaît à vos Destinées.

STANCES.

BIen-heureux qui vit ſans chimere,
Qui pour un bien imaginaire
N'a point d'inutiles deſirs;
Heureux dont l'eſprit ſe contente
De vrais & ſolides plaiſirs,
Sans languir d'une vaine attente.
Oh! qu'une femme eſt aveuglée
Quand ſa paſſion dereglée,
Trouble le repos de ſes jours,
Qui ſe met un Heros en teſte,
Et fait l'objet de ſes amours
De quelque faiſeur de conqueſte.
Philis, en vain une Maîtreſſe
Par quelque obligeante careſſe
Flate leurs inclinations;

La

La violence du genie,
Qui fait le joug des nations,
Fait auſſi vôtre tyrannie.

Jamais les ſoûpirs & les larmes,
Les tendres effets de vos charmes
Qui font vos plaiſirs les plus doux;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups,
N'ont troublé leur indifference.

Un orgueil chagrin & ſévere
Aux ſoins de ſervir & de plaire
Ne peut ſoûmettre leurs deſirs,
Et ces fins tyrans de la vie
Vous regardent dans leurs plaiſirs
Comme eſclaves de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles,
Mes raiſons ſont raiſons frivoles,
Pour guerir un eſprit gâté;
Philis, la grandeur & la pompe
Ont ſurpris voſtre vanité

Par un faux éclat qui vous trompe,

Si les Dieux venoient ſur la terre
Avec leur foudre & leur tonnerre,
Et tout l'Equipage des Cieux,
Vos Heros quitteroient la place;
Et d'un eſprit ſi glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Aprés une telle avanture
Je penſe qu'une créature
N'oſeroit pas vous approcher;
Et les amours de race humaine
Pourroient bien alors ſe cacher
Auprés d'une femme ſi vaine.

Philis, je ſerois temeraire
Si j'eſperois de pouvoir plaire
A vos deſirs ambitieux;
Un pauvre mortel ſe retire,
Parmy les Heros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui ſoupire.

STANCES.

JE ne viens point devant vos charmes
Avec des ſoûpirs & des larmes,
Pour adoucir voſtre fierté;
Je viens irriter voſtre haine,
Et chercher dans ſa cruauté
Voſtre dernier outrage, & ma derniere peine.

Soyez, ſoyez impitoyable,
Le deſeſpoir d'un miſerable
N'a beſoin que de vos rigueurs,
La plus aimable complaiſance
Flateroit en vain mes langueurs,
Aujourd'huy le trépas fait ma ſeule eſperance.
O Dieux, vous écoutez ma plainte,
Et déja je reſſens l'atteinte

Qui va finir mon trifte fort,
Adieu, trop ingratte Maiftreffe,
Adieu, le foûpir de la mort,
Eft l'unique foûpir qu'un malheureux vous laiffe.



E P I-

EPIGRAMME.

Estre sans vertu prétieuse,
Faire la belle sans beauté
Par une addresse ingenieuse
Qui soûtient vostre vanité,
Ne rien devoir à la nature;
Mais par une heureuse imposture
Abuser l'esprit & les yeux,
Mettre la laideur en usage:
N'est-ce pas insulter aux Dieux,
Qui d'un dessein malicieux
Avoient formé vostre visage,
Pour être un objet odieux?

STANCES.

IRis, je vous aime toûjours,
Soyez ou trompeuſe ou fidelle,
Rien ne peut finir mes amours,
Si vous ne ceſſez d'eſtre belle.

Ce n'eſt pas voſtre fermeté
Qui fera ma perſeverance,
Ayez toûjours de la beauté,
J'auray toûjours de la conſtance.

Et quand vous n'auriez plus la foy
Que vous m'avez cent fois promiſe,
Ce charme qui peut tout ſur moy
Ne conſent pas à ma franchiſe.

Les avis me ſont odieux
Qui me conſeillent d'eſtre ſage,

De-

Devroit on m'arracher les yeux,
Ou gâter voſtre beau viſage.

Encore Iris, ne ſçai-je pas
Quand vos beautez ſeroient paſſées,
Si je ne verrois point d'appas
Parmy leurs traces effacées.

Peut-eſtre ces mêmes deſirs
De qui j'ay l'ame poſſedée
S'amuſeroient aux faux plaiſirs
Que leur offriroit une Idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille artifices
Pour tirer de mon ſouvenir
Le ſujet de quelques delices.

Mon eſprit toûjours enchanté
Auroit chez luy ſa complaiſance,
Et j'aimerois voſtre beauté,
Comme on vous aime en voſtre abſence.

Mais je ſuis trop ingenieux
A me faire une amour nouvelle,
Je n'ay beſoin que de mes yeux
Iris, vous ſerez toûjours belle.



VERS à M. *****

CHere Philis, qu'eftes-vous devenuë ?
Cet Enchanteur qui vous a retenuë
Depuis trois ans par un charme nouveau,
Vous retient-il en quelque vieux Château?
S'il eſt ainſi je cherche une avanture,
En Chevalier de la triſte figure,
Et deût Rolland icy reſſuſciter
Contre Rolland j'oſeray tout tenter;
Mais non, Philis, delivrez-vous vous-même,
Vous en avez ſouvent uſé de même,
Les Enchanteurs cent fois plus renommez;
Malgré leur Art ſe trouverent charmez,
Et vôtre eſprit dégagé de leurs charmes,
Ne leur laiſſa que la plainte & les larmes;
Pour relever un courage abaiſſé,
Songez, Philis, ſongez au temps paſſé,

Ce beau garçon dont vous fûtes éprise
Mit en vos mains son aymable franchise,
Il étoit jeune, il n'avoit point senty
Ce que ressent un cœur assujetti,
Et jeune encor vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage;
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Que sçait donner l'amour & le desir
Dans les transports d'une premiere flâme,
Vous vous nommiez & mon cœur & mon âme.
Noms vains & chers que les jeunes Amans
Sçavent mesler dans leurs contentemens;
Jamais les nœuds d'une chaine si sainte
N'eurent pour vous ny force ny contrainte,
Une si douce & si tendre amitié
Ne vit jamais un tourment sans pitié,
Les seuls soûpirs que l'amour nous envoye
Furent meslez à l'excez de la joye
Et des plaisirs sans cesse renaissans,
Remplirent l'ame & comblerent les sens:
Doux fruits d'amour cueillis en abondance,
Las! qu'aujourd'huy l'on fait bien penitence.
Loin des appas de toute volupté

Phylis languit dans l'inutilité,
Et pour flatter sa languissante vie,
Philis n'a pas le plaisir d'une envie,
Philis à peine oseroit desirer,
Et sa raison luy deffend d'esperer;
Vous qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend miserable;
Pour relever un courage abaissé,
Songez helas! songez au temps passé:
Un Maréchal l'ornement de la France,
Rare en esprit, magnifique en dépence
Devint sensible à tous vos agrémens,
Et voulut bien estre de vos Amans,
Vous vous vantez d'avoir eu sa franchise,
Il fut épris, vous en fûtes éprise;
Pour relever un courage abaissé,
Songez, Philis, songez au temps passé,
Ce jeune Duc qui gagnoit des batailles,
Qui sceut couvrir de mille funerailles
Les champs fameux de Norlingue & Rocroy,
Qui sceut remplir tout le monde d'effroy,
Las de fournir les sujets de l'histoire,
Voulant joüir quelquefois de sa gloire,

De fier & grand rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit souper chez vous.
Comme un Heros jamais ne se repose,
Aprés souper il faisoit autre chose,
Et sans sçavoir s'il poussoit des soûpirs,
Je sçais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.
Pour relever un courage abaissé,
Songez, Philis, songez au temps passé,
L'air delicat d'une exquise peinture,
Cette fraîcheur qu'inspire la nature,
De teint uni qui paroit sur les fleurs,
Le vif éclat des plus riches couleurs
N'ont rien d'égal à ces belles jeunesses,
Qui vous donnoient leurs plus molles caresses
N'ont rien d'égal à leurs tendres beautez,
Sujets charmans de mille voluptez,
Que leur amour aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos charmes.
Que leur amour par des desirs pressans
Assujettit au pouvoir de vos sens;
Dis-je bien vray, n'est ce point un mensonge?
Las il fut vray! mais ce n'est plus qu'un songe,
Quand un plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que songe & vanité,

Des

Des vieux Amans ſi la gloire paſſée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le ſouvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un deſir pour des objets nouveaux,
Et rappellant cette premiere Image
Touche le cœur pour un autre viſage;
Ces bien-aimez, ces heureux ſucceſſeurs
Doivent joüir & perdre leurs douceurs,
Une paiſible & longue joüiſſance
Fait les dégouts & détruit la conſtance;
Car s'attacher toûjours au même bien,
C'eſt poſſeder & ne ſentir plus rien,
Ainſi, Philis, il faut eſtre conſtante,
Vous paſſerez pour une vieille Amante
En prevenant cette triſte Saiſon
Où la conſtance eſt jointe à la raiſon,
Moins de chagrin en de ſi longs ménages
A fait ſouvent rompre des Mariages,
Et vôtre eſprit mille fois dégoûté
Se picque encor de ſa fidelité;
Avoir toûjours ſon ame accoûtumée
Aux vieux plaiſirs dont elle fut charmée;
Avoir toûjours les mêmes ſentimens,

Toû-

Toûjours ſentir les mêmes mouvemens,
Vivre toûjours ſans deſſein, ſans envie,
C'eſt eſtre morte au milieu de la vie,
Laiſſez toucher vôtre inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre paſſion,
Quoy vous parlez, en Coriſque ſçavante,
Et vous aimez en Bergere innocente!
Si vous aimiés comme une Amarillis
D'un jeune Amant les roſes & les lys,
J'approuverois que vôtre ame bleſſée
Gardât toûjours cette chere pensée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur
Qui ne vient pas des mouvemens du cœur,
Coriſque, helas! agreable infidelle,
Vous que j'ay veuë & perfide & ſi belle
Laiſſerez-vous perir vôtre beauté
Pour dementir vôtre legereté;
Dans vos plaiſirs l'une & l'autre enchaînée
Ont toûjours eu la même deſtinée,
Et la rigueur d'un ſemblable deſtin
Leur va donner une pareille fin,
Vos yeux mourans reprochent à vôtre ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme;

Et

Et que l'amour de quelque objet nouveau
Rendroit leur ſeu plus brillant & plus beau ;
Tous vos attraits s'adreſſent à la bouche
Pour vous parler de l'ennuy qui les touche ;
Mais elle-même aujourd'huy ſans couleur
N'oſe parler de ſa propre douleur,
Ses doux appas expoſez au pillage
Endurent ſeuls une impuiſſante rage,
Tant de beautez qui regnoient autrefois
Pour leur ſalut ont recours à ma voix,
Leur mal eſt grand, ſenſible à qui vous aime,
En les plaignant c'eſt vous plaindre vous-même,
Et ſi je cherche un remede à ce mal,
Au vôtre, au leur le remede eſt égal :
Ecoutez donc un advis ſalutaire ;
Sçachez de moy ce que vous devez faire
Un dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, Philis, d'appaiſer ſon courroux,
Vous reprendrez vôtre premier viſage,
En reprenant vôtre premier uſage,
Et le retour de vos legeretez
Nous fera voir celuy de vos beautez,

Il faut brûler d'une flâme legere,
Vive, brillante, & toûjours passagere;
Estre inconstante aussi long temps qu'on peut;
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.





TABLE GENERALE DES MATIERES

Contenuës en ces

CINQ VOLUMES.

A

B.

C.

D.

D.

E.

F

G

Sur

H.

I.

M.

Plain-

R

S.

T.

V.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES

Contenuës au Tome Cinquiéme.

Let-

FIN.

OEUVRES MESLÉES, DE

MR. DE SAINT-EVREMONT.

Nouvelle Impression augmentée de Plusieurs Pieces curieuses.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire sur le Vygendam.

M. DCC.

TABLE
DES MATIERES.

A.

B.

C.

que

D.

E.

Sa-

Fin de la Table.

ELOGE

ELOGE
ET
PORTRAIT
DE MONSIEUR
DE
S[t]. EVREMONT,
SERVANT DE DISCOURS
sur ses Oeuvres, & de Préface à leur Apologie.

COMME la plûpart de ceux qui lisent les Ouvrages de M. de Saint-Evremont, ne l'ont pas connû, soit à cause de sa retraite, où parce qu'ils sont trop jeunes; j'ai crû que je leur ferois plaisir de leur apprendre ce que j'en sçay. Je me suis étonné plusieurs fois, qu'on ne se soit pas donné la peine de nous en instruire, & que ceux qui ont fait le *Miscelnaria* de ses Oeuvres, ayent dit pour les faire valoir tant de choses

dans les Préfaces qu'ils y ont ajoûtées sans parler de sa personne, qui n'est pas moins recommandable. Tous les hommes sont curieux de connoître les Auteurs de ce qu'ils admirent, & se trouvent en quelque maniere consolez de les avoir perdus, lorsque de fidels Portraits Exposent à leurs yeux les justes sujets qu'ils ont eu de les admirer.

Il me semble d'ailleurs que l'idée des honnêtes gens, doit être chere à tout le monde; & quand ils se sont signalez dans la Republique des Lettres, c'est à elle principalement à faire passer leur nom & leurs vertus à la posterité.

Les Anciens ont rendu cette justice aux Illustres de leur tems; par quelle loy pretendrions-nons nous dispenser de ce devoir? Seroit-ce parce que les actions vertueuses suffisent pour conserver la memoire de ceux qui les ont faites, je le veux; mais la renommée en apprenant leur Nom, ne dit souvent ni leur origine, ni leur naissance, ni leurs emplois; & quelque bien établie que soit une reputation glorieuse, l'envie & la jalousie y ajoûtent ou en retranchent toûjours des circonstances, qui la diminuënt quand on ne s'est pas donné la peine de les écrire.

A Dieu ne plaise, que j'aïe par-là la vanité de croire, que je ferai un jour de quelque utilité à la reputation de M. de Saint-Evremont: je n'ai pas assez bonne opinion de mon Ouvrage; & j'avoüerai même, qu'il ne sauroit être bien reçû qu'en sa faveur. Outre tout cela, je n'ai point resolu d'écrire son histoire, il seroit à souhaiter que quelque habile l'entreprît avec celle de tous les Hommes Illustres de nôtre siécle. Immortaliser les autres, c'est se rendre soi-même immortel, tant la vertu de publier les loüanges & le merite des hommes vertueux, se trouve heureusement recompensée par elle-même.

Je me contenterai donc de faire ici l'Eloge & le Portrait de M. de Saint-Evremont, & d'en dire ce que j'en ay appris des personnes de consideration qui le connoissent depuis long-temps: Si l'on trouvoit que la maniere dont je parle de ses traits sentît un peu le Roman, que l'on se souvienne pour l'excuser que rien n'est indifferent chez les grands Hommes, & que tout sert à les caracteriser, ou à les faire connoître davantage. Si je n'en disois pas aussi tout ce qu'on en voudroit sçavoir, ou que je me trompasse en quelque chose, qu'on me

le pardonne. J'ay ſuivi les Memoires que l'on m'a donné & ce que l'on m'en a dit, & n'ay pas trouvé le moïen de faire plus de découvertes.

Monſieur de Saint-Evremont a été un des plus adroits & des plus agreables Gentils-hommes de ſon temps; & ſi l'âge n'avoit rien changé dans ſes traits & dans ſa perſonne (ce qui eſt impoſſible,) on pourroit dire, qu'il eſt encore un aſſez bel homme. Il a été galant & bien-fait, d'une taille qui n'a ni le deſagreable de la trop grande, ni le ridicule de la petite; elle tient des deux ce qu'elles ont de plus noble & de plus aiſé. Sa phiſionomie eſt belle & ſpirituelle, differente de la beauté de ces phiſionomies, que la regularité des traits forme, & de cet air vif que des yeux étincelans & une couleur animée font prendre à quelques-uns pour l'air ſpirituel. Il n'a pas les yeux tout à fait bien noirs; il les a beaux, rians, & pleins de feu; mais de ce feu qui vient de la ſubtilité des eſprits, & qui répand ſur tout le viſage quelque choſe de ſi fin & de ſi honnête, que ſans ſavoir à qui on parle, on eſt toûjours ſûr, que c'eſt à un homme d'eſprit, & à un homme de Cour.

Il a le front grand & élevé, le nez bien fait & un peu aquilin, la bouche vermeille & bien façonnée, le visage plein & un peu large. De tous ces traits il s'en forme encore une autre espece de phisionomie, que l'on donne à un homme de bien, à un homme d'esprit, à un galant homme, & à un homme de Guerre. Aussi que l'on examine de prés M. de Saint-Evremont, on le trouvera sage, doux, honnête, poli, genereux, & plein de courage.

Sa conversation est toute belle : elle est vive & amusante; serieuse ou enjoüée selon les choses; mais toûjours animée : il parle à propos, il parle bien ; toûjours le maître de l'expression la plus juste & la plus noble.

Ce n'est ni une ridicule attention à se choisir des termes propres; qui fait qu'il parle bien, c'est une politesse naturelle qui coule de source.

Ce n'est pas aussi une circonspection guindée, qui fait qu'il parle à propos & qu'il parle juste; c'est un grand usage du monde, une solidité de raison, qui suffit à tout, & un goût exquis pour les bonnes choses.

Heureux qui comme lui sçait plaire,

Il fait des Cercles l'ornement ;
Il peut parler, il peut se taire,
Les graces à l'envi, quoique d'humeur contraire
Ne le quitent pas d'un moment.

Il a sçu, & fait admirablement tous ses exercices. Il a mieux dansé qu'on ne danse ordinairement, quand on danse bien. Il a été l'épée à la main un des plus braves & des plus adroits de son temps : Aussi feu Monsieur le Prince, qui étoit, comme l'on sçait, un tres-grand Capitaine & un tres-bel-Esprit, en faisoit un cas tout particulier. Il a eu l'honneur d'être long-temps à son service, & son Lieutenant des Gardes à la Bataille de Norlingues, où il fut blessé d'un coup de canon dans le genoüil.

Mais comme il est parlé dans la plûpart des Memoires, qui ont été écrits depuis trente à quarante années, des Emplois que M. de Saint-Evremont a eu à la Cour, des services qu'il a rendus à l'Etat, & de ses conquêtes auprés des Dames ; je croi, que ce n'est pas ici le lieu de les repeter, & que n'aïant pas dessein, comme je l'ai dit, d'écrire son histoire, dont je ne suis pas même assez instruit, ces sortes de remarques seroient inutiles. Pour

Pour le caractere de son esprit, ses Oeuvres le forment beaucoup mieux, que l'on ne sauroit jamais faire. L'on y découvre une élevation digne des matieres les plus relevées; une simplicité à les traiter qui les rend familieres à tout le monde; une richesse qui embellit les plus petits; une étenduë qui se porte à tout avec une telle suffisance, qu'il semble créer les sujets qu'il pénétre.

Ce n'est pas de ces esprits faux; qui prennent le change des choses, qui raisonnent sur celles qu'ils n'ont pas approfondi; qui pour ne savoir pas les differentes opinions que l'on en a, sont toûjours incertains de ce qu'ils en doivent croire, & jamais assûrés de ce qu'ils en disent.

Ce n'est pas aussi de ces esprits vuides, qui supléent par la vivacité de leur imagination, à la petisse de leur génie; qui trouvent chez-eux des raisons, où il faut la preuve, & qui remplacent en quelque maniere l'érudition par le grand nombre des paroles.

Monsieur de Saint-Evremont a l'esprit juste & cultivé: il est sçavant, plein d'érudition & d'une solidité admirable. Ses Oeuvres son écrites d'un stile noble; la diction en est pure, nette & serrée, propre à son

ſujet, convenable aux matieres qu'il y traite.

Aprés Corneille, il a le mieux parlé des Romains. Ses Reflexions ſur les divers Genies de ce Peuple dans les divers tems de la Republique ; ſon idée de la Femme qui ne ſe trouve point ; ſes Conſiderations ſur Annibal ; ſes Refléxions ſur nos Traducteurs : ſur nos Hiſtoriens, ſur nôtre Goût, ſur nos Comedies ; ſes Traitez de l'Amitié & de la Converſation ; ſon Jugement ſur nos Auteurs Latins ; ſes Maximes, ſes Lettres, ſes Poëſies, ſes Penſées, & tant d'autres ſortes d'Ouvrages, ne ſont-ce pas autant de Chef-d'œuvres de ſon eſprit, de ſon jugement, de ſa délicateſſe, & de ſon génie ? Qu'eſt-il échappé de ſa plume, qui n'en ſoit une preuve ?

Soit qu'il peigne des Hommes ; qu'il faſſe des Caracteres ; qu'il parle de morale ou de politique, de galanterie ou de Religion, des Arts mécaniques ou des belles Lettres, il brille par tout avec une juſteſſe de raiſon qui ne laiſſe rien à ſouhaiter aux Connoiſſeurs. Il eſt vehement dans les choſes qui doivent frapper & faire impreſſion ; délicat dans celles où le ſentiment doit s'inſinuer agreablement, galant dans celles qui ſont faites pour

le plaisir; par tout judicieux & raisonnable, ne sortant jamais du vrai caractere de la verité & de la bien-seance, n'aiant rien de la trop grande negligence d'un Cavalier, ni de l'affectation d'un Recteur, toûjours d'une politesse & d'une force égales, il a sçû accommoder sans beaucoup d'art, deux choses tres-difficiles, ce que la regle a de plus severe, & ce que le naturel a de plus aisé.

Faut-il entrer plus avant dans son caractere, suivons ce qu'il écrit de lui-même. C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & l'impie; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs. Vrai Petrone moderne, autant de goût pour les bonnes choses, & beaucoup plus d'œconomie.

Ce n'est pas un homme à chercher dans les autres ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il se contente de trouver leur ridicule pour s'en réjoüir: il vit en Philosophe, il vit en Courtisan, il écrit en Chrêtien. Il n'a pas lû pour acquerir de la science, il a cherché dans les Livres ce qu'ils ont de plus sensé pour fortifier sa raison ou de plus capable de plaire & de divertir.

Il s'est rendu propre ce que les Anciens

& les Modernes ont de plus fin & de plus délicat ; on ne les connoît que lorſqu'il les cite, ou qu'il les fait parler leur langue naturelle.

L'on ne prend pas ſeulement le goût des belles Lettres dans ſes Oeuvres ; c'eſt les ſavoir que de bien entrer dans ſon eſprit & dans la maniere dont il en parle. Elles ont chez lui plus d'agrément que les Originaux, où il faut une grande connoiſſance de l'Hiſtoire, & beaucoup de fineſſe d'eſprit pour les entendre.

S'il laiſſe quelquefois nos Auteurs Latins dans leurs graces naturelles, c'eſt pour goûter ce qu'elles ont de plus délicat ; s'il en traduit quelques fragmens, c'eſt pour les enrichir de toutes celles de nôtre Langue. Vrai modelle de juſteſſe & de pureté, il fait les hommes comme leur eſprit ; forme leur jugement & leur ſtile, & peut ſervir de guïde pour la raiſon, comme de regle pour le langage.

Nous aurions le plaiſir d'avoir encore parmi nous ce grand Homme, ſi certains Ecrits qui parurent contre Monſieur le Cardinal de Mazarin, il y a environ trente-cinq ans, ne l'avoient obligé de ſe retirer en Angleterre. On peut voir par pluſieurs de ſes

pie-

pieces, la maniere agreable dont il vit dans ce Roïaume. Et l'on peut bien juger qu'une personne de ce merite & de cette condition, qui avoit, & qui conserve encore d'étroites liaisons avec ce qu'il y a en France de plus grand & de plus éclairé, ne pouvoit pas manquer d'être bien accueilli; sa principale habitude est chez Madame de Mazarin, dont on sait qu'il a de tout tems été l'admirateur. On le dit âgé à present d'environ quatre-vingt cinq ou six années, & à cet âge d'une vivacité & d'une justesse d'esprit à surprendre; J'ajoûte à sa loüiange & à celle de la vertu, pour nous interesser à l'aimer davantage, qu'une santé si ferme & un esprit si sain dans un corps plein de feu & chargé d'années toutes glorieuses par quelque exploit, ne peuvent être que la recompense d'un homme sage & d'un homme sobre.

Sa Maison est des meilleures & des plus anciennes de Normandie : on l'appelloit autrefois de Gougueul, elle s'appelle à present de Rouville. Elle a donné à l'Etat de tres-grands hommes, des Grands-Maîtres des Eaux & Forêts de France, des Lieutenans Generaux au Gouvernement de Normandie, des Grands Veneurs de France, des Ambassadeurs & des Chevaliers de l'Ordre du

du S. Eſprit: Elle eſt alliée à cette puiſſante Maiſon de Fieſque, Comtes de Lavague, qui tenoient le haut bout dans la Republique de Gênes, & qui y exciterent au commencement du Regne de François I. cette grande revolution contre la Maiſon des Doria qui leur faiſoit tête. De ſorte, que M. le Comte de Fieſque d'aujourd'hui & M. le Comte de Rouville, Maître-l'Hôtel chez le Roy, ſont proches parens de M. de Saint-Evremont. Il eſt cadet de ſa Maiſon, & ne s'eſt point marié. Je n'ay pû ſavoir precisément l'endroit de baſſe Normandie où il eſt né.

J'ajoûte en faveur de ceux qui ſont de la même Province, que je n'en connois point de plus faciles dans leurs conceptions, ni de plus délicats dans la maniere de les mettre au jour. Ils ont l'eſprit juſte ; & avec ce flegme & cet allongement des dernieres ſyllables ſi ordinaires aux Naturels du Païs : ils deviennent plus judicieux, que la plûpart des gens des autres Provinces que la trop grande vivacité empêche ſouvent de bien réfléchir. Parmi les Perſonnes Illuſtres de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe diſtinguent dans la connoiſſance des belles Lettres, j'en ſçai de cette Province d'une élevation &

d'une

d'une fineſſe d'eſprit à égaler ce que nous avons de plus achevé. Nous aurions ſeulement beſoin qu'elles euſſent moins de vertu pour ne ſe point tant cacher, ou plus de courage pour ſe produire. Si l'on ne m'en croit pas à ma parole, au moins ne pourra-t'on me ſoupçonner de dire autrement que je penſe, étant d'une Province fort oppoſée.

Il ne me reſte plus, pour finir ce diſcours, qu'à dire un mot des differentes impreſſions que l'on a faites des Oeuvres de M. de Saint-Evremont, de leur Critique, & de la maniere dont j'y ay répondu.

Il eſt ſurprenant que l'empreſſement que l'on a témoigné pour conſerver les Oeuvres de M. de Saint-Evremont, ait contribué à les corrompre. Toutes les Editions que l'on en a faites, ſont differentes; dans les unes les termes ſont tronquez; dans les autres les phraſes tranſpoſées; le ſens coupé & interrompu dans la plûpart; une partie des bonnes choſes ſuprimée: enfin beaucoup d'autres pieces ajoûtées que l'on a fait paſſer à la faveur du nom. J'ai parcouru toutes les impreſſions que j'ai pû trouver aprés avoir fait mon Apologie, parce que le hazard a voulu qu'il me ſoit tombé entre les mains

un

un Tome de M. de Saint-Evremont, different de ceux sur lesquels j'avois travaillé. L'Auteur de la Dissertation en avoit apparement de semblables ; car sans cela je ne croy pas qu'il eût fait dans la Matrone d'Ephese la Critique du mot de *joüissance*, dont je l'ai raillé en tant d'endroits. Au lieu qu'il a trouvé, *ils demeurerent donc ensemble non seulement la premiere nuit de leur joüissance, mais encore le lendemain:* J'ai lû dans le premier Tome de l'impression d'Hollande de 1688. *Ils demeurerent donc ensemble non seulement la premiere nuit d'une avanture si rare, mais encore le lendemain.* Cela est de même dans les premiers Recüeils qui ont été imprimez; ce sont les meilleurs & les plus corects: ainsi cela ôte toute matiere à contestation. Mais l'Auteur de la Dissertation en est-il pour cela plus excusable? Quand on veut critiquer un homme, du merite de M. de Saint-Evremont, ne doit-on pas le lire, & se rendre certain à ce qu'il a dit; la faute de l'impression n'est pas une excuse legitime. Apparamment quelque Délicat a voulu raffiner en cet endroit; s'il a crû, que le mot *d'avanture*, où il est placé, ne marquoit pas suffisamment ce qu'on imagine bien, qui se passa entre le Soldat & la Matrone.

J'ai

J'ai lû dans le même Tome de l'Impresſion d'Hollande, ce que M. de Saint-Evremont a écrit à un de ſes amis, à l'occaſion
" du Fragment de Petrone, intitulé *l'Eloquence*: J'ai envie, *lui dit-il*, de vous en-
" voïer en nôtre Langue ce qu'il dit ſi agrea-
" blement dans la ſienne contre ce haut ſtile
" que nous apellons *Phebus* ou *Galimathias*:
" Mais j'ai l'eſprit tellement né pour la li-
" berté, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de
" l'aſſujettir aux regles *d'une Traduction fi-*
" *delle*, c'eſt pourquoi j'ai pris la hardieſſe
" *de lier les ſens interrompus de Petrone*, *par*
" *des choſes qui ſont purement de moi.* Voilà donc qui excuſeroit la Traduction de *quid diutiùs moror*, que l'Auteur de la Diſſertation releve ſeulement dans toute la Traduction du Fragment, qui a dix ou douze pages. Mais il me ſemble l'avoir juſtifiée par ce que j'en ay dit en ſon lieu dans mon Apologie.

Pour l'ordre que j'y ay gardé, c'eſt le même que celui de la Diſſertation: Elle eſt diviſée en quatre parties: j'ai fait trois Entretiens ſur les trois premieres, & me ſuis propoſé de répondre ici à la quatriéme.

Elle eſt compoſée de pluſieurs Lettres que l'Auteur de la Diſſertation s'eſt écrites

à

à lui-même, & ausquelles il a tâché de répondre le plus honnêtement qu'il lui a été possible. Comme elles regardent sa Dissertation, je laisse à penser s'il l'a blâmée. J'ai connû un des plus Galans hommes de France qui avoit, *disoit-il*, les plus jolies Femmes de Paris à ses trousses, dont il recevoit tous les matins des Lettres, qu'il s'étoit écrites le soir auparavant; il s'y disoit les plus jolies choses du monde, & se loüoit lui-même avec autant d'impudence, que s'il eût écrit à la plus belle Femme de l'Europe.

L'Auteur de la Dissertation en a fait à peu prés de même: il a joint à ses Lettres l'examen d'un Factum, que la plûpart des gens ne connoissent pas, & que l'on ne voit point imprimé parmi les Oeuvres de M. de Saint Evremont. Il est vrai qu'il l'intitule *Factum, pour Madame la Duchesse de Mazarin; Contre Monsieur le Duc de Mazarin, par M. de Saint-Evremont.* Cela peut avoir quelque vraisemblance; mais en doit-on croire l'Auteur de la Dissertation sur sa parole; principalement lorsque les Lettres qu'il dit qu'on lui a écrites se trouvent supposées? Si l'on en doute, on peut s'en convaincre en confrontant les deux stiles.

Davantage, suffisoit-il de rapporter deux ou

ou trois phrases de ce *Factum*? Ne devoit-il pas nous donner connoissance de toute la piece? Sans elle je défie le plus habile Homme de France de pouvoir bien juger de la Critique qu'il en a faite.

Un autre Auteur bien plus délicat & plus judicieux, a fait aussi une Critique de quelques endroits de M. de Saint-Evremont, dans un Livre qui a pour titre, *De l'Elegance & de la politesse du Stile.* Quoique je me trouve quelquefois de son sentiment, je ne saurois souffrir, sans rien dire, qu'il reprenne la construction de cette phrase: *Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal; rien à craindre de la moderation de Fabius; cependant l'apprehension d'un mal éloigné l'emporte sur la necessité presente.* Il dit que, parce que la premiere partie de cette phrase est affirmative, & la seconde negative, elles ne peuvent être exprimées avec le même verbe. Je n'en voi pas la raison & il faut bien y entendre finesse pour la trouver. J'aurois été bien-aise qu'il me l'eût dite. Cette remarque devient le caractere de celui qui l'a faite. Elle ne peut être que celle d'un Grammairien.

Le même Auteur dit dans un autre endroit, qu'il a vû des gens, qui ne com-

prenoient pas d'abord cette pensée, *Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prêts de nous perdre.* Cela peut être : Il y'a bien des gens qui ne sont capables de rien : mais cela ne prouve pas, que la pensée n'est pas naturelle, & qu'il y a du mystere dans la maniere dont elle est rendüë.

Je ne crois pas non plus, que ce soit un tour trop recherché, de dire : *L'on marche sur les mauvais plaisans ; il pleut par tout païs de cette sorte d'insectes.* Je dirois plûtôt que ce sont des expressions du stile figuré, ou des metaphores ; & les unes & les autres ne sont vicieuses ni à blâmer, que là où elles sont trop frequentes.

L'ame des Femmes, dit M. de Saint-Evremont, *n'est pas moins fardée que leur visage ; il y a un artifice dans toutes leurs paroles ; mais sur-tout dans leurs larmes.* L'Auteur du Livre intitulé, *De la Politesse du stile*, ne blâme non plus que moi la verité de ce sentiment ; mais il prétend, que le rapport de *visage* & *fardées* est vicieux ; parce que, *dit-il*, un substantif masculin & un adjectif feminin ne sauroient se construire : Ce n'est point-là le cas & la raison que j'en donne ; c'est que l'adjectif *fardées* quoique feminin,

ne donne pas dans la phrase ci-dessus, une autre idée pour le visage que pour l'ame; & cela suffit. La pensée ne seroit pas plus juste, si l'on repetoit comme il le veut, l'adjectif *fardé* aprés *visage*, & que l'on dît par exemple, *l'ame des Femmes n'est pas moins fardée que leur visage fardé*; car il faudroit, ou que les Femmes eussent le visage naturellement fardé, ou qu'elles pussent se barboüiller l'ame de la même maniere, que le visage; ce qui est ridicule.

Si l'Auteur de la Dissertation s'étoit contenté de faire la même chose, que M. l'Abbé de B. je veux dire s'il s'en étoit tenu à de courtes Refléxions détachées; qu'il eût porté sa Critique sur les Ouvrages de divers Auteurs & qu'il eût en même temps donné la raison de ce qu'il n'y eût pas approuvé, il ne seroit point tombé dans des redites continuelles; & l'on peut dire, que sa premiere idée étoit d'écrire de la diversité des stiles; * mais il étoit trop plein de M. de S. Evremont, & m'a fait souvenir de ces pauvres *Abderites*, dont parle Lucien qui ne disoient par-tout que les Vers des Tragedies d'Euripide, à force de les avoir entenduës. Sa

* On le voit par l'extrait du Privilege de la Dissertation.

Dissertation est une compilation mal assortie de divers fragmens, qu'il laisse, & qu'il reprend, jusqu'à ce qu'il se trouve lui-même embarrassé de son propre sujet, & qu'il est obligé, pour mettre de la difference entre son Livre & la Copie des Oeuvres de M. de Saint-Evremont, d'avoir recours à celles d'un autre Auteur qu'il cite pour exemple.

Peut-être croit-on que du Mont
A voulu faire une Critique
Des Oeuvres de Saint-Evremont;
On se trompe, en ce cas je suis sa caution;
Car son Livre, sans qu'il s'en pique,
N'en est qu'une autre Edition.

Il n'en est pas ainsi d'une Critique sur des Ouvrages serieux, comme de quelques bons mots que l'on peut bien ou mal assembler sous un titre bizarre & d'une terminaison particuliere, * il faut bien plus de goût & de délicatesse, une lumiere bien plus vive; & beaucoup plus de jugement.

L'on verra par le discours qui suit, ce que c'est qu'une Critique; à quoi elle doit s'attacher,

* L'Auteur de la Dissertation a fait un Livre intitulé, *Arliquiniana*.

cher, & avec quel eſprit on s'en doit ſervir: comme je n'y approuve pas celles qui ſe font ſimplement ſur les mots, quoiqu'elles puiſſent être fort utiles à la Langue, qu'on ne m'applique pas ce que je dis de ces ſortes de Critiques; je n'ai pû m'émpêcher, en examinant la Diſſertation, de relever les fautes que j'y ay trouvées.

Au reſte, quoique les Oeuvres de M. de S. Evremont n'euſſent pas beſoin d'Apologie, puiſqu'elles ſe défendent elles-mêmes contre les Critiques, beaucoup mieux que l'on ne ſauroit jamais faire, j'ai crû qu'y aïant profité de tant de choſes, je commettrois une eſpece d'infidelité, ſi je perdois l'occaſion de les emploïer pour ſon ſervice. J'ai tâché de la rendre ſuportable, en y joignant l'utile à l'agreable, afin que par cette diverſité, ce qui ne plairoit pas aux uns, puiſſe plaire aux autres.

Ipſamet varietate tentamus efficere, ut alia aliis, quædam fortaſsè omnibus placeant.

Plin. Lib. 7 Epiſt. 24.



DISCOURS

SUR LES

CRITIQUES.

CE n'est pas sans raison, que l'on a comparé la Critique à l'Anatomie : Elles épargnent aussi peu l'une que l'autre, le sujet sur lequel elles s'exercent : j'y trouve seulement cette difference ; que celui qui fait la dissection d'un corps, en examine soigneusement les parties les plus saines, pour l'utilité de tout le monde ; au lieu que celui qui entreprend la Critique d'un Ouvrage, ne le regarde que par les endroits défectueux, & ne devient la plûpart du temps utile à per-

personne; trop d'interêts l'obligent d'être exact; trop de chagrin l'anime à faire connoître des défauts; il ne détruit que pour s'établir, & ne s'établit que pour décider avec plus d'autorité contre nôtre propre jugement.

Dés qu'il s'est une fois emparé de nôtre estime, on le voit parcourir en furieux l'empire des Lettres; défigurer les plus précieux restes de l'Antiquité; assujettir nos esprits à son opinion; & nous ôter jusqu'à la liberté de nous servir de nos lumieres en faveur des Ouvrages qu'il attaque.

Tels on a vû des Heros se plaire à ravager leur propre païs, & ne vouloir dans la posterité, d'autre témoignage de leur grandeur, que les riches débris qu'ils ont laissé dans l'Univers: on auroit dit qu'il dépendoit de leur volonté de le détruire entierement, tant ils ont prétendu tirer de vanité de ce qu'ils pensoient n'y laisser que par bonté & que pour leur gloire.

Cependant de tels hommes n'étoient pas d'un caractere superieur aux autres: un esprit inquiet & ambitieux les a entraînez, comme malgré eux, à ce qu'ils ont fait; de sorte qu'ils étoient plus libres d'être dans une action continuelle, qu'ils n'étoient les maîtres de goûter

un vrai repos; peut-être auſſi qu'ils n'en pouvoient trouver que dans leur agitation, pour leur avoir été trop naturelle.

Il en eſt à peu prés de même de ceux qui ont l'eſprit tourné à la Critique: il dépend moins d'eux de ne point critiquer, que d'être en ſanté: ils ſont entraînez par la pente de leur genie, & trouveroient plus aiſément les défauts d'un Ouvrage, que les endroits les plus parfaits: peut-être même qu'un Ouvrage, accompli dans toutes ſes parties, les fatigueroit davantage, qu'un mediocre, pour donner moins à leur eſprit de quoi s'occuper & à ſe complaire. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que tous les hommes naiſſent avec un fonds de critique, elle eſt plus ou moins fine & délicate, ſuivant la diſpoſition de leur humeur, & le ſoin qu'on a pris de les élever: le penchant qu'ils ont à médire, les porte naturellement à remarquer les défauts d'autrui, & ſi peu qu'il ſe joigne à l'amour-propre, ils y deviennent d'autant plus habiles, qu'ils mettent plus de gloire à ſe montrer plus éclairez.

En effet, ce n'eſt gueres par un eſprit de juſteſſe & de bonté, que nous attaquons les Ouvrages des autres: nos Critiques tendent moins à les corriger de leurs defauts, qu'à faire

faire penſer que nous en ſommes exempts: ſans cela, prendrions-nous tant de ſoin à nous élever ſur leurs ruïnes, & à meriter par les diſgraces que nous leur attirons? Il n'y a point de Critique, quelque moderé qu'il puiſſe être, qui ne faſſe valoir ſes raiſons aux dépens de celles qu'il attaque: plus il trouve à reprendre, plus il maîtriſe: il s'éleve à meſure qu'il détruit, & n'a de merite que par celui qu'il efface: Ainſi c'eſt proprement ne valoir, qu'autant que les autres ſont défectueux, & ne meriter de l'eſtime, qu'autant qu'on les peut blâmer.

Tel cependant critique un Ouvrage, qui n'auroit pas ſçû le commencer; & profitant ainſi du loiſir que lui laiſſe une heureuſe ignorance, en décide par goût, comme un homme d'une ſuffiſance reconnuë.

Le merite qui dépend du hazard, n'eſt pas un merite; le vrai merite a un fondement réel, & ne laiſſeroit pas d'être, quand tout ce qui eſt hors de lui, periroit; les choſes étrangeres ne ſervent qu'à le faire éclater davantage; elles ſont le même effet que les ombres dans un tableau, ou ne ſont que les occaſions de le mettre en œuvre, & de le produire.

Or le merite d'une Critique dépend trop

des inegalités d'un Ouvrage & du peu d'attention de ceux qui écrivent, pour être un vrai merite dans celui qui l'a fait. Ce n'est tout au plus qu'un bon sens-commun à tous les hommes, qui dicte les choses telles naturellement qu'elles devroient être.

Je n'estime donc pas un Critique qui me tire d'une douce erreur, en me dégoûtant d'une chose, qui m'a d'abord fait plaisir: mon esprit se souleve contre un dessein, qui ne l'attaque pas moins, que la chose qui l'a diverti; ce n'est pas que je me fasse un merite de mon attachement à une opinion, qui pourroit être ridicule; mais je ne consens pas aisément à me dementir moi-même par les réfléxions d'autrui; je veux sentir seul dans la lecture d'un Ouvrage les endroits foibles, que la Critique reprend pour trouver en compagnie & avec un autre de quoi me plaire dans le premier jugement que j'en ai fait: sans cela il n'est pas facile de me desabuser de la premiere impression que j'ai reçûë, à moins que de bonnes raisons ne fassent sur mon esprit des impressions encore plus fortes que celles de l'Ouvrage: Alors je passe sans peine dans un autre sentiment, ajoûtant au plaisir que j'avois dans le premier, celui d'entrer dans un second plus judicieux, où tout me paroît nouveau. Com-

Comme l'on eſt prévenu, que l'animoſité a fait entreprendre la plûpart des Critiques, l'on ne ſonge guéres qu'à s'en divertir : on en fait le ſujet de ſes recreations, & non pas une étude ſerieuſe ; parce qu'elles plaiſent quelquefois par leur ſingularité & par la delicateſſe dont elles ſont tournées, & que dans ces ſortes d'Ouvrages les choſes ordinairement occupent moins, que l'eſprit dont elles ſont dites.

Auſſi n'y cherche-t'on que de la vivacité & de la ſaillie, une maniere de railler délicate, & un ſtile naturellement poli. Ce n'eſt pas les fautes qu'elle reprend, qui font impreſſion ; ce n'eſt que la maniere dont elle les préſente ; car il eſt rare qu'elles dégoutent d'un Livre, que l'on a lû ſans ſe rebuter ; à moins qu'elles ne fuſſent ſi groſſieres, qu'elles ſautaſſent aux yeux du moindre Lecteur : Et alors qu'eſt-il neceſſaire de ſe donner la peine de les montrer ? un ouvrage que le bon ſens deſavoüe, n'a pas beſoin d'être décredité par des raiſonnemens : il porte avec lui le caractere de ſa deſtinée, & ne dure guéres plus de tems, qu'il en faut pour le faire connoître.

Cependant l'on a autant de fureur pour

les Critiques, que ſi elles étoient les meilleurs Livres du monde: Il n'y a pas juſques aux Romans & aux Hiſtoriettes, qui n'en aïent: Oſerois-je dire, que l'ignorance les multiplie, & que la plûpart de ceux qui ſe mêlent de ſemblables Livres, ne ſont pas ſouvent capables d'en faire de meilleurs.

Ce n'eſt ni par reſſentiment, ni par aucun mouvement de crainte, que je reſte dans cette opinion: l'on ne m'a jamais fait l'honneur de m'attaquer; auſſi ne m'eſt-il pas arrivé bien des fois de m'expoſer au grand jour: Je n'écris pas pour donner mes fantaiſies au Public; je n'ai deſſein que de me délaſſer de quelques occupations plus ſerieuſes, où je ſuis engagé par mon état: une vie retirée me laiſſe quelquefois le loiſir de refléchir; & je me connois mieux par l'expreſſion du ſentiment, que par le mouvement qu'il excite en moi.

Je n'ai ni plus de capacité, ni moins de défauts que les autres dans mes Ouvrages; mais je n'ai garde de décider ſur ce que je n'aurois peut-être pas la force d'entreprendre, & encore moins de blâmer les fautes que j'y ferois, ſans être capable des veritables beautez que j'y trouve.

Je ſçai d'ailleurs, qu'il faut de la lecture & de

de l'érudition pour entreprendre un autre Livre qu'une Critique : c'eſt un mêtier au ſentiment d'un Auteur moderne, * où il faut plus que de l'eſprit, & du bon ſens : Lors qu'il ne s'agit que de reprendre des fautes, on les trouve faites ; il ne faut d'autre ſoin que de les ramaſſer & de les joindre. Comme l'art de la Critique eſt de renverſer un Ouvrage par lui-même, elle groſſit les objets, & les rend ridicules : Elle foüille, elle penetre, elle découvre ce qui étoit caché aux yeux de tout le monde ; elle n'en a que pour les défauts. S'ils ſont cachez, elle les rend ſenſibles ; s'ils ſont ſenſibles, elle les rend monſtrueux, elle fait voir ce qui n'eſt pas. Elle profite de ce qui eſt bon comme de ce qui eſt mauvais, & ſe fait valoir par des contradictions qu'elle invente dans le ſens le plus naturel : Elle ſepare le choſes qui ſont liées ; & par des tranſpoſitions qu'elle affecte, elle donne un corps à des phraſes ſeparées, pour tirer de leur liaiſon plus de ridicule contre tout l'Ouvrage.

En un mot, la Critique ne s'arrête ſur chaque partie d'un Diſcours, que pour s'en renfler & pour le corrompre ; ſemblable en quelque maniere à ces Inſectes, dont le mau-

vais

* La Bruyere.

vais fond convertit en venin, les meilleurs alimens, dont ils se nourrissent.

Voilà, ce me semble, l'idée d'une Critique, & ce que sont en effet la plûpart de celles qu'on nous donne. Or avec toutes les libertez qu'elle permet, il est facile de compiler assez de choses pour former un corps, & pour lui donner le nom de Livre. Si peu que l'on prenne dans son propre fonds, & que l'on y ajoute par une Préface ou par une Epitre, il passe bientôt de la Boutique d'un Libraire aux Biblioteques des particuliers, où il s'aquiert comme un droit d'attaquer incessamment les meilleures choses, & de balancer leur merite.

Il ne faut donc pas de grands talens ni beaucoup de capacité pour certaines Critiques, il suffit d'avoir de la hardiesse; d'être entier dans ses sentimens, & plus décisif que les habiles qui se taisent; soit qu'ils emploïent leur tems à de meilleures choses, ou que leur retenuë soit l'effet d'une capacité plus étenduë; ou d'un esprit devenu plus sage par la consideration de ses défauts. Nous ne voïons guéres de Critiques, qui viennent d'eux: celles qu'ils nous ont laissées, sont d'un autre genre, que celles dont je parle: Elles en sont d'autant plus differentes, qu'elles se sont attachées

attachées au ſens ; & qu'elles ſe diſtinguent par la litterature & l'erudition, dont elles ſont remplies.

Telles ſont les œuvres de Machiavel ſur les Decades de Tite-Live, les Refléxions de Monſieur de Rohan ſur les Commentaires de Ceſar ; l'Hiſtoire Critique de l'ancien Teſtament du Pere Simon, & en un mot ce que nous ont laiſſé dans ce genre les Saumaiſes, les Scaligers, les Caſtelveſtros, les Vidas, & pluſieurs autres perſonnes de ce merite.

De tels Critiques rétabliſſent ce qu'ils ont détruit, & corrigent ce qu'ils reprennent : Par eux l'on connoît les defauts, & la maniere de les éviter : ſans eux nous ne verrions que les actions nuës de l'Hiſtoire, & pour connoître par quel motif elles étoient faites, il faudroit avoir recours à l'Antiquité, & aux circonſtances des tems ; faire les recherches, où ils ont conſommé toute leur vie, & avoir avec leur experience & la beauté de leur imagination, cette intelligence fine & délicate, par laquelle ils ſont entrez, non ſeulement dans le veritable eſprit des Anciens ; mais encore dans ce qui peut les rendre plus agréables.

Les veritables Critiques ſont donc celles qui

qui nous inftruifent de quelque nouveauté, en nous tirant d'une erreur dangereufe, à la veritable connoiffance d'une Hiftoire ou de quelque autre chofe qui nous touche.

Si j'ai befoin du vrai fens d'un Texte, j'aime à lire un Critique, qui me le fait connoître, & qui me defabufe des imaginations d'un Commentateur, qui m'a furpris.

Un Auteur qui ne s'eft pas rendu efclave de fa langue, ni de l'arrangement des mots; mais qui en m'apprenant de nouvelles chofes, me fait voir une politeffe naturelle à me les dire, m'eft bien d'une autre confideration, que ceux qui laiffent les chofes, pour ne s'attacher qu'aux mots: les Livres de ceux-ci font pleins de vuide & de ces Landes dont parle Balfac, où l'on fait quinze lieuës entieres, fans rencontrer quelquefois un feul clocher: de tels gens, au fentiment d'un bel Efprit, emploïent leur tems à rétablir les chofes, dont la reftitution ne plaît en rien: ils fe font un merite de fçavoir ce qu'on pourroit ignorer, & n'entendent pas ce qui merite veritablement d'être entendu.

Pour ne rien fentir, pour ne rien penfer delicatement, ils ne peuvent entrer dans la delicateffe du fentiment, ni dans la fineffe

de

de la penſée; ils s'arrêtent à l'écorce, pour ainſi dire, & ne ſçauroient penetrer plus avant que les termes: Ils réüſſiront à expliquer un Grammairien: ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même eſprit: un terme impropre, ou l'étenduë d'une phraſe les occupera plûtôt que le ſens qu'elle renferme.

Un ancien Philoſophe dans le v. Livre des Tuſculanes, ſe plaignoit autrefois d'une application auſſi puerile: *Nos in vocibus occupatos verba tantùm fundere*; N'eſt-il pas honteux, dit ce philoſophe, que nous paſſions nôtre vie à diſputer des mots, & que nous ne tirions pas de plus grands avantages de nos lumieres, & du loiſir que les Dieux nous ont laiſſé?

En effet les Grammairiens ne ſe ſervent des termes de l'Art, que pour rendre le ſtile plus barbare: S'ils s'aviſent quelquefois d'ajoûter à de foibles Remarques des préceptes pour bien écrire, ils les deſavoüent eux-mêmes par leur ſtile; ils veulent par exemple qu'on écrive ſimplement, & cette ſimplicité chez eux eſt une baſſeſſe: Faute d'avoir l'eſprit aſſez délicat pour goûter les choſes qui le ſont beaucoup, ils les regardent comme des ſpeculations de fan-

taiſie, & des lectures qui gâtent l'eſprit: la raïſon qu'ils en donnent, eſt qu'ils ſe ſentent gênez, mais moins à la verité par l'obſcurité qui eſt dans les choſes, que par les bornes de leur génie, qui ne ſauroit aller plus loin.

Il faut, diſent-ils, être naturel dans le ſtile comme dans la penſée, & ne rien imaginer, qui ne ſoit de la portée de tout le monde; de ſorte qu'il faudroit devenir groſſier pour être auſſi naturel qu'ils le ſouhaitent.

Or ſi de pareils Critiques en étoient crûs, que deviendroient tant d'Ouvrages parfaits, qui ſont comme autant de chefs-d'œuvres de nôtre délicateſſe & de nôtre eſprit? que ferions-nous de nos Tragedies, de nos Diſcours, de nos Remarques & de nos Hiſtoires? pour rendre le ſtile plus populaire, faudroit-il en bannir la nobleſſe, qui en fait le merite, & mepriſer ces manieres heureuſes de s'exprimer, qui renouvellent la beauté des penſées par un tour nouveau, qui leur donne plus de force? Non ſans doute, il vaut mieux donner dans l'extremité oppoſée, que de devenir bas & rampant pour ſe rendre plus intelligible. Il eſt plus aiſé de moderer ſon eſprit & de le reduire au naturel, que d'at-

d'attraper le sublime avec des dispositions contraires.

Je soutiens donc ; que c'est une erreur qu'il faille être entendu de tout le monde pour bien écrire : toutes les oreilles ne sont pas également disposées ; elles ont, les unes plus que les autres, le sentiment plus tendre & plus délicat. Le son même ne fait pas par tout une impression qui soit égale : Il y a des esprits durs & grossiers, incapables de goûter la délicatesse d'un sentiment, & dont toute la capacité se borne à une intelligence, même confuse, de ce qu'ils comprennent davantage : s'ils sont touchez des choses qu'on leur lit, ils n'en connoissent ni la beauté ni l'œconomie : ils seroient aussi-tôt émûs par un Discours en Langue Syriaque, piteusement prononcé, qu'ils le sont par les choses les plus capables d'ébranler les ames les plus élevées, l'on ne doit pas se soucier de plaire à de telles personnes ; & d'en être entendu ; ce seroit peut-être un vice ; il faut écrire pour les honnêtes gens, & rien davantage.

Il suffit, pour le Peuple, qu'il soit grossierement instruit des choses qu'il doit savoir : comme l'imagination a beaucoup plus de part dans ses conceptions, que l'esprit, il

ne lui faut que du ſpectacle : les préparatifs ont ſouvent produit le même effet, que les choſes. C'eſt c'eſt ce que l'on peut voir encore à une Oraiſon funebre, où il eſt prévenu, que l'on doit plaindre la mort de quelque Heros : Là il trouve un deuil & un appareil de ceremonies, qui l'affligent veritablement, quand ils ne ſont que préparer les autres à la douleur ; ce qui n'en eſt que le preſage, en excite chez lui le ſentiment ; car il n'attend pas toûjours qu'un Orateur, par des reflexions touchantes & chrêtiennes, l'attendriſſe ; il pleure au Texte, où il entend parler de Dieu & de ſes Jugemens, bien moins toutefois par un veritable ſentiment de pieté, que pour être plus larmoyeux, & pour s'affliger aiſément des moindres choſes.

Il en eſt à peu prés de même, à l'égard d'un Livre ou d'un Diſcours : le titre ſeul prévient & produit auprés des bonnes-gens & chez des eſprits mediocres, le même effet, que le Livre même : il ſupplée à leur égard au défaut de l'Ouvrage, & ne laiſſe rien à ſouhaiter à des Lecteurs, qui n'ont pas des lumieres plus étenduës.

Je ne prétens pas neanmoins blâmer toutes ſortes de Critiques, ni donner mon propre

pre goût pour la regle de les connoître. Je viens d'en nommer d'un merite distingué : il y en a d'autres, sans doute, que je ne connois pas. Tout ce que je sçai, c'est qu'il y a de certaines Critiques, qui sont la meilleure preuve que l'on puisse donner, du merite des Ouvrages qu'elles attaquent : ce n'est pas à dire qu'elles soient mauvaises ; au contraire elles sont d'autant plus fines & plus ingenieuses, que ce qu'elles critiquent, est plus parfait.

Telle est la Critique du Cid par Messieurs de l'Academie, qui pourroit passer pour un Chef-d'œuvre, si l'esprit du parti ne s'y faisoit pas trop sentir : mais quoiqu'elle ait toutes les beautez de ces Ouvrages, a-t'elle diminué l'estime que l'on avoit de la Tragedie ? Au contraire elle n'a fait que mieux connoître le merite de l'Auteur, sur quoi un illustre Satyrique de ce siecle * a dit.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue :
L'Academie en corps a beau le censurer,
Le peuple revolté s'obstine à l'admirer.

* Despreaux.

J'apprens de là, que l'on ne doit jamais écrire contre des Ouvrages auſſi generalement approuvez: c'eſt mal s'y prendre pour gagner les eſprits, que de les attaquer par leur jugement: il n'y a point de jalouſie ſi piquante; chacun défend ſes lumieres, ou comme vraies, ou comme ſiennes, & ſe trouve par-là dans la neceſſité de former cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre.

C'eſt encore une temerité d'attaquer, ſans être connu, un Auteur fort recommandable; il faut du moins avoir un nom dans la Republique des Lettres, à oppoſer à une reputation établie, ſoit pour prévenir les Lecteurs; ſoit pour balancer leurs opinions; il faut être un Ariſtarque pour entreprendre un Homere, à moins qu'on ne voulût reſſembler à ce Temeraire, qui n'aïant rien fait pour la Poſterité, voulut ſignaler ſa foibleſſe par ſon audace, en attaquant dans la lice, un des plus fameux Athletes, quoiqu'il fût ſeur de ſuccomber.

L'on commence par critiquer quand on eſt jeune, & l'on fait long-tems de méchantes critiques: peut-être pretend on parlà ſe former le goût; mais l'on y eſt longtems; de ſorte que l'on vieillit en critiquant, & l'on ne ſe défait de ce défaut, que lorſ-

qu'on

qu'on n'eſt plus en état de le ſentir.

Si toutefois l'on s'appercevoit que l'on s'expoſe à la même tyrannie, que l'on exerce envers les autres, je ne doute pas qu'on n'eût pour eux plus d'indulgence, il ne faut pas ſe flatter d'être plus parfait, ni de reprendre des défauts ſans y tomber quelquefois dans le même tems. Tel a fait la Critique d'un Livre, qui a fourni pour la contre-Critique plus de bevûës qu'il n'en a repris. Il eſt difficile de garder pour ſoi la même ſeverité de goût, que l'on a pour les autres. Il ſuffiroit de s'appercevoir de leurs mépriſes, ſans ſe faire un merite de les publier, quand elles ne ſont d'aucune conſequence; il n'y a, ce me ſemble, qu'en matiere de Religion, où il ſoit défendu de ſe taire, ſur-tout quand on eſt d'un certain rang, alors l'indulgence devient criminelle, & nous rend coupables des erreurs, que nous avons negligé de diſſiper.

Rendons-nous donc moins habiles à perdre le tems: les bons Eſprits ſont en poſſeſſion de connoître les bonnes choſes; ils en découvriront bien les défauts ſans nôtre ſecours: devenons ſeulement pour les autres, ce que nous deſirons qu'ils ſoient pour nous, & ſi nous n'avons pas aſſez de complaiſance

pour dissimuler leurs défauts, soïons au moins assez généreux pour les taire.

Ce n'est pas un chagrin pour moi de rencontrer quelques fautes parmi de grandes beautez, sur-tout lorsque je vois qu'elles ne s'y sont glissées, que parce que l'Auteur s'est trop abandonné à la bonne foi de son génie. J'aime au contraire qu'il me fasse connoître la confiance qu'il a en moi, hazardant dans des rencontres précipitées, des choses qu'il supprimeroit, s'il s'écoutoit davantage.

Quand je ne lui devrois rien pour les peines qu'il a prises, de me communiquer le fruit de ses veilles ; je lui pardonne de rares negligences, en faveur de la diversité des choses dont il m'entretient. Les inégalitez de son Ouvrage viennent aussi-tôt des inégalitez de son témpérammant, que de sa foiblesse. La revolution qui se fait à tous momens dans nos humeurs, change les dispositions du génie, les esprits s'épuisent par la longueur du travail ; l'on n'a pas toûjours la même vigueur & la même force ; & toutes sortes de matieres ne sont pas même susceptibles de la même grace.

L'on veut mettre quelquefois tant d'esprit & tant de raffinement dans ce que l'on fait, que l'on en devient obscur. Pour vouloir

trop êpuiser une matiere on l'embroüille: Alors la facilité avec laquelle on conçoit, empêche de voir l'obscurité dont on s'explique, les especes se confondent, & ne laissent plus remarquer d'économie; car il n'y a pas bien loin du diffus au confus, & du confus au galimatias.

En quoi je trouve le conseil d'Horace d'autant plus utile, qu'il donne à l'esprit le tems de se rassoir en quelque maniere, & au grand feu de l'imagination de s'éteindre.

" Si la démangeaison d'écrire vous pre-
" noit quelque jour, dit cet excellent Poëte
" aux Pisons, dans son Art Poëtique, ne
" mettez pas au jour ce que vous aurez
" écrit, que vous n'aïez pris le sentiment
" de Metius, de vôtre pere & le mien; nous
" vous serons de sinceres Critiques: Aprés
" enfermez-le encore dans vôtre Cabinet
" pendant neuf années, car toutes les fois
" que vous jetterez les yeux dessus, vous au-
" rez la liberté de le corriger; ce que vous
" ne sçauriez faire, quand vous l'aurez une
" fois donné au Public: l'on n'est plus maî-
" tre de la parole que l'on a une fois lâ-
" chée.

.... Si tamen olim
Scripseris in Meti descendat judicis aures,

Et patris, & nostras; nonumque prematur in annum,
Membranis intùs positis delere licebit
Quod non edideris; nescit vox emissa reverti.

Mais qui est-ce qui observe religieusement ce précepte, & qui vieillit neuf ans sur ses Ecrits sans succomber à la tentation de paroître ? Où sont ceux qui savent faire un choix de deux ou trois personnes de merite, dont ils puissent suivre les conseils ? Qui sont, bien davantage, ceux qui les suivent, quand on leur en donne de contraires à leurs opinions ? Non, il en est peu d'aussi raisonnables, & qui ne lisent leurs Ouvrages par vanité, plûtôt que pour s'instruire.

Il faut pourtant être docile pour arriver à la perfection, s'en tenir au jugement de ses amis ou de ses Critiques, quand ils sont judicieux, & ne pas se faire un point d'honneur de ne convenir jamais; les esprits mediocres croïent toûjours avoir pensé plus juste que les autres, & découvrir dans ce qu'ils ont fait, des beautez que les autres n'y voïent pas : comme leur mediocrité cause leur obstination, leur obstination fait aussi qu'ils sont mediocres.

Si les Critiques peuvent dégoûter de pareils

reils gens d'écrire, je les crois d'une grande utilité: mais ne ſont-elles pas elles-mêmes la plûpart du tems auſſi mépriſables? Qu'on s'en abſtienne donc, puiſqu'elles ſont quelquefois plus ennuïeuſes? Que tout le monde apprenne à écrire ou à ſe taire, par le cas que l'on fait de ſes productions. Si l'on devenoit jamais capable de cette docilité, je doute qu'on ne le fût un jour de quelque choſe de meilleur qu'une Critique.

Si toutefois on les croïoit neceſſaires, parce qu'elles peuvent purger la Republique de mille erreurs; que ceux qui s'y appliquent, ſoient donc plus exacts que ceux qu'ils reprennent; qu'ils s'attachent à des choſes dignes de l'application d'un honnête homme, & qu'ils en diſent eux-mêmes, qui meritent l'attention qu'ils demandent; qu'ils rapportent des raiſons puiſées dans la verité des choſes ou dans les principes des Maîtres, pour donner du poids à leurs remarques, qui ſans cela ne ſont regardées que comme des illuſions, ou des raiſons que la chaleur du parti a fait trouver dans une preſſante neceſſité de le défendre. Il y a tels Eſprits dont je ne recevrois le jugement qu'en donnant caution, & je ne croi pas être le ſeul de ce ſentiment. Il faut donc que ceux qui s'appliquent à faire

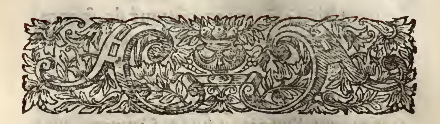
la Critique des Ouvrages que l'on met au jour, soient d'un merite à faire valoir par eux-mêmes leurs Critiques, ou qu'ils ayent-soin d'y rapporter des autoritez qui suppléent à leur défaut. Plus ce qu'ils attaquent, est generalement approuvé, plus les autoritez leur sont necessaires : car alors il faut, pour ainsi dire, arracher l'esprit à ses erreurs, & lui donner par la justesse du sens, de quoi se plaire dans ce qu'on dit davantage ou du moins autant que dans ce qu'on desaprouve.

Finissons ce Discours par une derniere refléxion : Je voudrois qu'un Auteur eût assez de modestie pour craindre la critique, & qu'il travaillât comme s'il devoit être critiqué. Les Critiques seroient plus rares de toutes les manieres : les Auteurs, devenant plus corrects, donneroient moins de prise aux Critiques ; & la critique elle-même se tairoit, pour ne rien dire hors de propos, & qui n'eût son utilité.

. . . . eheu
Quàm temerè in nosmet legem sancimus iniquam ;
Nam vitiis nemo sine nascitur : optimus ille est
Qui minimis urgetur.

Horat. Sat. 3. lib. 1.

APOLOGIE



APOLOGIE
DES OEUVRES
DE MONSIEUR
DE S. EVREMONT,
OU
LES ENTRETIENS
d'Ergaste & de Philante.

PREMIER ENTRETIEN.

ERGASTE & Philante sont liez depuis long-tems, de cette amitié, que forment l'estime & le merite reciproques : Ils se mêlent tous deux d'écrire quelquefois, & écri-

écrivent bien : ils ont accoûtumé de ſe communiquer, avec une égale confiance, ce qu'ils ſont & ce qu'ils liſent de nouveau. Ergaſte qui ne jure que par M. de Saint Evremont, croïant avoir lû des premiers la *Diſſertation Critique* que l'on a faite ſur ſes Oeuvres, vint chez Philante lui en faire part, afin de l'engager plûtôt à lui en dire ſon ſentiment : Il le trouva ſeul dans ſon Cabinet, & aprés les premiers complimens de part & d'autre, je viens, lui dit-il en tirant un Livre de ſa poche, me conſoler auprés de vous, du chagrin que j'ai d'avoir donné aveuglément dans le goût de tout le monde. Voici.......

Je ſçai ce que vous voulez dire, interrompit Philante, en ſouriant, j'ai déja lû cette Diſſertation : je ne laiſſe pas de vous être bien obligé de vôtre honnêteté. Je n'achevai ſeulement qu'hier au ſoir de la lire, ſans cela vous ne m'auriez pas prévenu, & j'étois ſur le point de vous la porter. Monſieur le Marquis de.... dont je vous ay quelquefois parlé, me l'envoïa dimanche dernier, & me pria de lui en écrire mon ſentiment, & je ſerois bien-aiſe d'y joindre le vôtre.

Je ſuis ravi, reprit Ergaſte, de vous trouver déja engagé à nous en dire quelque choſe, & que l'on ait ſi heureuſement prévenu

la

la priére, que je vous en voulois faire. Avoüez, continua-t'il, qu'il faut être bien temeraire pour attaquer des Oeuvres de cette reputation & de ce merite. Je ne ſçai plus à preſent ce qui pourroit être à couvert de la Critique; je m'attens à lui voir bien tôt attaquer Corneille, la Bruyere, Racine, les Oraiſons de Monſieur Fléchier,& Deſpreaux.

Je ſerois bien ſurpris, dit Philante, ſi vous parliez d'une autre maniere, auſſi partiſan que vous l'êtes de M. de Saint-Evremont. Vous & vos ſemblables, n'êtes guéres capables dans les ſentimens où je vous ſçai, d'écouter & de vous rendre aux raiſons d'une Critique. Le grand nombre des honnêtes gens, qui ſont dans vôtre parti, ſemble vous aſſeurer, que des opinions dont vous êtes déja ſi préſomptueux, ſont les meilleures. M. de S. Evremont a pour lui contre vous, le merite des premieres impreſſions qu'il vous a faites: vous avez pour vous contre un Critique les beaux endroits de M. de S. Evremont qu'il approuve, vos préventions, peut-être même un ſtile formé ſur ſa maniere d'écrire, à défendre; & tout cela, Ergaſte, vous rend difficile, & vous empêche de goûter des raiſons qui combattent vôtre propre goût.

On

On diroit à vous entendre, dit Ergaſte, que vous êtes l'Auteur de la Diſſertation : Il ne parle pas d'un ton plus éleve, voïez ce qu'il dit dans ſa Preface. *Le Titre va d'abord revolter contre moi une infinité de partiſans de M. de S. Evremont, & comme en la liſant ils n'apporteront qu'un eſprit de prévention inveterée & preſque invincible, ils trouveront dans mes Remarques, des abſurditez infinies ; mais s'il leur eſt poſſible d'examiner les expreſſions claires que je ſubſtituë à la place des phraſes obſcures de M de S. Evremont; s'ils voïent manifeſtement qu'il n'entend pas pluſieurs choſes, dont il parle, & qu'il ſe trompe ſur les plus communes, je les prie pour leur propre honneur de revenir de leur prévention.* Voilà aſſeurément, reprit Ergaſte, en ceſſant de lire, un Auteur, qui a bien ſoin de nôtre reputation : il pretend apparemment que nous devons ceſſer d'eſtimer M. de S. Evremont, & qu'il merite ſeul l'eſtime que nous avions pour ſes Oeuvres. *Ces expreſſions claires qu'il ſubſtituë à ſes phraſes obſcures*, ſemblent nous le dire : cependant il s'y prend mal de blâmer ce que nous eſtimons avec tant de juſtice. Il ne pourra jamais que s'en éloigner par là, & veritablement, c'eſt s'en montrer indigne, que de ne pas même comprendre les choſes pour leſquelles M. de

de S. Evremont a ſi bien merité qu'on l'eſtimât. D'ailleurs, dites-moy, je vous prie, Philante, ſi vous trouvez une antitheſe entre des expreſſions claires & des phraſes obſcures; pour moi j'y trouve de la difference plûtôt que de l'oppoſition. Il me ſemble qu'une phraſe peut être obſcure avec des expreſſions tres claires. Ce n'eſt point la netteté de l'expreſſion, qui rend la phraſe intelligible, l'une peut être ſans l'autre: il arrive ſouvent qu'une phraſe eſt obſcure par la longueur & par le peu de liaiſon de ſes membres : cependant les termes & les expreſſions ſe font entendre, ce n'eſt plus que l'ordre qui n'eſt pas gardé, qui embarraſſe, & cet arrangemenr de mots que nous appellons *diction*, qui fait ſentir de l'obſcurité. Ce n'eſt donc que par une antitheſe, que l'Auteur de la Diſſertation a voulu faire, qu'il oppoſe l'expreſſion claire à la phraſe obſcure : cependant il blâme par-tout ces figures, & prétend conclure, que celles qui ſont juſtes dans M. de S. Evremont, dérobent à l'eſprit l'homme de Cour, & le ſtile naturel, pour faire ſentir l'homme de Cabinet & l'Orateur.

Ne grondez pas, Ergaſte reprit Philante en riant, & prenez garde auſſi, que l'Au-

teur de la Dissertation n'a point fait d'antithese, quoiqu'il en eût peut-être l'envie. Je ne suis point du sentiment, continua Philante, que les Antitheses doivent être absolument bannies du stile: Elles aident trop ce me semble à bien representer les choses, & à les faire connoître: *Contraria contrariis opposita magis elucescunt*, dit Quintilien. Les antitheses sont comme les plus fortes ombres d'un tableau: Elles font saillir hors d'œuvre, pour parler les termes de l'art, la veritable figure, que l'on confondroit sans cela avec les autres: ce sont des diamans enchassez dans une Couronne, qui jettent du feu & de la lumiere par toutes les faces, dont ils sont taillez. J'avoue qu'une trop grande affectation à les emploier seroit blâmable, principalement dans les choses que l'on doit écrire d'un stile familier; dans un Dialogue, & dans une Lettre, par exemple, des antitheses trop mesurées sentiroient le Retheur ou le Pedant; je dis trop mesurées, parce que je crois qu'il est impossible d'écrire sans en faire. Il s'en rencontre par-tout dans le stile ou dans les choses. Je ne blâme cependant que celles du stile, où une trop grande affectation dans le choix des termes opposez me feroit connoître, que celui qui a écrit a voulu dire une belle

chose ; mais n'entrons pas davantage en matiere sans garder quelque ordre, reprit Ergaste, nous sommes seuls, le tems n'est pas propre à la promenade ; nous n'aimons le jeu ni l'un ni l'autre, enfermons-nous, si vous voulez pour le reste du jour, & voïons ensemble ce que nous avons déja lû en particulier.

Aussi-tôt Philante tira parmi d'autres Livres qu'il avoit à côté de lui, les Oeuvres de M. de S. Evremont, & la Dissertation qu'il avoit lûe ; comme il en avoit surligné quelques endroits avec du craïon, je ne sçai, *dit-il*, en les montrant à Ergaste, si vous serez de mon goût. Voilà les marques de ma premiere lecture : Nous avons tous deux, repondit Ergaste, chacun un Livre, lisons ensemble, & ne faisons rien au hazard, nous nous arrêterons à toutes les remarques que nous aurons faites l'un & l'autre en particulier ; si nous nous contentions de lire par fragmens de cette maniere, il nous en échaperoit de parfaitement bons, qui meritent bien d'être lûs.

Ce que vous dites-là, Ergaste, reprit Philante, est malicieux, vous me faites souvenir de ce que j'ai lû il y a quelque tems dans
" la Bruyere. Un Auteur moderne, dit-

" il, se déclare pour son siecle : il avouë
" que les Anciens, quelque inégaux & peu
" correcꝭts qu'ils soient, ont de beaux traits;
" il les cite, & ils sont si beaux, qu'ils font
" lire la Critique.

En verité, dit Ergaste, il n'y eut peut-être jamais de plus heureuse application, que celle que vous venez de faire. L'Auteur de la Dissertation a copié de si beaux endroits des Oeuvres de M. de S. Evremont, qu'ils donnent envie de la lire : ils en font la meilleure partie ; on y voit d'ailleurs une infinité d'autres fragmens des plus excellens Auteurs de ce siecle ; des traductions fidelles Greques, des contes, des quolibets, & enfin une érudition des plus agréables. Il est vray qu'en ramassant ce qui est de l'Auteur, à peine en rempliroit-on quatre feüilles : l'on a bien-tôt fait un Livre de cette maniere, & c'est une habileté dont tous les Auteurs ne s'avisent pas. Je me souviens d'avoir vû six Vers sur ce sujet, que l'on appliquoit à l'Auteur de la Maniere de bien penser sur les Ouvrages d'esprit. La raillerie m'en paroît assez fine : Il faut que je vous les dise pour vous rendre la revanche.

Dans ce beau Recüeil des pensées
Que vôtre main a ramassées,

Vous

Vous en usez modestement,
Vous citez les Livres des autres,
Sans avoir rien tiré des vôtres.
Que vous avez de jugement!

Aprés qu'ils eurent rit & badiné sur ces Vers, Philante commençoit à lire la Préface de la Dissertation; mais Ergaste l'ayant interrompu, A quoi bon, lui dit-il, nous amuser à cette Preface; est ce parce que l'Auteur de la Dissertation l'a dite absolument necessaire? Craignoit-il que nous ne remarquassions pas qu'il y a copié presque toute celle qui est au devant des Oeuvres de M. de S. Evremont? N'avons-nous pas déja dit qu'il avoit renflé sa Dissertation des plus beaux endroits de ses Oeuvres?

C'est par cette même raison que nous la devons lire, dit Philante, & à cela prés, ne vous feriez-vous pas un scrupule de ne pas répondre au compliment qu'on nous y fait: *Jamais Auteur*, dit cette Préface, en parlant de M. de S. Evremont, *n'a éte si heureux. Il y a cinquante ans & peut-être plus, que l'on admire ses Ouvrages, & personne ne s'est encore apperçû qu'on n'entend point la plûpart des choses qu'il dit; il y a dans le public une tradition de respect pour lui, qui fait que ses moindres frag-*

mens sont regardez comme des mysteres, qu'on adore en silence sans oser les approfondir.

Il faut l'avoüer, l'Auteur de la Dissertation est le premier qui s'est apperçû qu'on n'entendoit point les Oeuvres de M. de Saint-Evremont: Il est donc le temeraire qui a osé dévoiler le mystere de cette obscurité, que l'on n'osoit pas approfondir. Je conçois aisément qu'avec son opinion, l'on peut entreprendre la Critique d'un fort bon Livre, mais je ne vois pas comme un homme de bon esprit peut faire au Public le compliment d'admirer depuis cinquante & tant d'années, les Ouvrages de M. de S. Evremont sans les entendre; je craindrois pour moi, qu'il ne devint plus éclairé, & qu'il ne commençât par ma Critique à se corriger de ce défaut; car enfin l'on ne se lave guéres d'un pareil reproche, qu'aux depens de celui qui le fait.

Si vous vous amusez à toutes ces bagatelles, reprit Ergaste, nous allons faire une contre-critique dans les regles. Vous allez trouver d'abord, aprés ce que vous venez de lire, *que ses sectateurs ne m'apportent pas un nombre de passages tirez de ses Oeuvres.* Dit-on *sectateurs*, ou partisans de M. de S. Evremont; dit-on *passages* ou fragmens de ses Oeuvres?

J'ai

J'ai toûjours crû que l'on disoit sectateur d'une opinion pour dire un homme qui faisoit profession de certaines maximes particulieres; la secte des Stoïciens, la secte d'Epicure, *&c.* L'Auteur de la Dissertation n'a pas entendu parler de ceux qui se déclaroient pour les sentimens de M. de S. Evremont : il n'en veut qu'aux partisans de son stile. Le mot de *passages* est un mot consacré à l'Ecriture sainte & aux Peres de l'Eglise : L'on dit un passage de *S. Augustin*, mais non pas un passage de *Rabelais*. Vous lirez d'abord aprés: *On ne trouvera rien dans ce Livre qui ne soit intelligible; on y verra aussi plusieurs differentes choses assez agréables par leur varieté.* Plusieurs differentes choses agreables par leur varieté. *Varieté* ne se dit guéres que d'un pré ou d'un parterre, ou la varieté des fleurs réjoüit la vûë : Et quand le mot de *varieté* seroit propre, *varieté*, *plusieurs*, *differentes*, donnent à entendre la même chose, parce que ce sont trois synonymes, qui font une cacofonie épouventable.

Si nous nous attachons à faire la critique de la Dissertation, ajoûta Ergaste, que ce ne soit qu'en passant, & pour montrer combien il y a de temerité à un homme, qui sçait si peu la Langue, de critiquer des Oeuvres,

où l'on en découvre toutes les beautez, l'élegance, le tour, la force & la delicatesse.

Philante s'en tint-là pour la Préface, & passant de ce qu'il venoit de lire, à la premiere partie de la Dissertation ; il faut donc, dit-il, que je passe encore tout ce commencement. Si vous ne voulez faire aucune attention aux fautes contre le stile ; car dans quatorze lignes qui sont de l'Auteur, jusqu'à ce que M. de S. Evremont parle, il n'y en a pas deux, où il n'y ait quelque chose à reprendre : Je vous laisse à penser, par exemple, si un homme qui s'est mêlé de critiquer les Oeuvres de M. de S. Evremont ne devoit pas mieux écrire que ceci : *Je conviens qu'il y a dans les Ouvrages de M. de S. Evremont, plusieurs endroits bien écrits, les expressions vives, fortes, naturelles, pleines de sens, le tour aisé & facile, peignant bien à l'esprit les choses qu'il lui presente.* Pour bien écrire ne devroit-il pas avoir mis un *que* relatif, avant les expressions, & leur avoir donné un verbe, par exemple. Je conviens *que* les expressions y sont vives, fortes, naturelles, pleines de sens ; *que* le tour *en* est aisé & facile, & *qu'il* peint bien à l'esprit les choses qu'il lui presente : Ou je conviens qu'il y a dans M. de S.

S. Evremont *des* endroits bien écrits, *des* expreſſions vives, *un* tour aiſé, *&c.* L'on auroit entendu cette premiere phraſe, au lieu qu'il faut deviner où ſe rapporte *ce tour aiſé*, qui peint bien à l'eſprit, & *ces expreſſions vives*, qui ſont pleines de ſens.

Je me ſuis trouvé là-deſſus de vôtre ſentiment, dit Ergaſte; mais voici de quoi nous recompenſer. L'Auteur de la Diſſertation garde dans cinq ou ſix pages un ſilence admirable; il a eu du moins quelquefois du reſpect pour certains fragmens de M. de S. Evremont? & il ne les a mis ſans doute, dans ſa Critique, que pour deſennuïer les Lecteurs.

Alors ils commencerent de les lire, & comme ils achevoient; voilà mon ami, s'écria Philante, ce qu'on appelle des choſes, & des choſes bien écrites; elles ne perdent rien de leur merite pour être hors de leur place, & ſéparées de cette liaiſon qui ſoutient les choſes mediocres. Je me repreſente en voïant ceci dans une Critique, les fragmens que nous avons de nos Peres, ces précieux reſtes de l'Antiquité, qui ſe ſont échappez de la fureur des guerres & de la corruption des ſiecles. Je m'aſſure que ce que nous venons de lire, ne leur cede en

rien. Le malheur des Modernes eſt d'être venu aprés les Anciens : Ils ne ſont au deſſus de nous, que par les choſes qu'ils ont dit les premiers, & nous ſommes au deſſus d'eux par toutes celles où nous les avons ſurpaſſez ; & que nous avons dit beaucoup mieux.

Mais venons, *dit Ergaſte*, à la premiere reflexion de l'Auteur, Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions tout parcourir ; je remarque même qu'il n'y a ni ordre ni œconomie dans ſa critique. Tout eſt confondu, & ce qu'il veut reprendre & ce qu'il trouve beau ; il aſſemble cinq ou ſix fragmens tirez d'autant de Diſcours differens, il les mêle, & puis il les ſepare, & les repete aprés pour appliquer ſa reflexion : de ſorte qu'avant qu'on y vienne, on lit quatre fois, la même choſe. Dans cet endroit par exemple, que nous avons déja lû deux fois : L'amour " de la Patrie nous fait bien abandonner nos " fortunes & nos vies pour ſon ſalut ; mais " l'ambition & le deſir de la gloire excitent " beaucoup plus nôtre induſtrie, que cette " belle paſſion toûjours belle, mais rarement fine & ingenieuſe. Il pretend que le mot d'induſtrie *ne quadre pas aſſez avec l'ambition & le deſir de la gloire, & que ces*

deux

sentimens excitent le courage. Je l'avouë, mais ce n'est qu'aprés qu'elles ont reveillé en quelque maniere l'industrie, pour trouver les moïens de réüssir : elles excitent alors le courage pour l'execution des resolutions qu'on a formées. Ecoutez ce verbiage pour dire ce que M. de S. Evremont a fait entendre par un seul mot : *Ces deux sentimens*, dit l'Auteur de la Dissertation, en parlant de l'ambition & du desir de la gloire, *excitent le courage & les grands desseins, & font concevoir des projets difficiles, en excitant en même tems la hardiesse pour détruire tous les obstacles qu'on trouve à l'élevation.* D'ailleurs que veulent dire tous ces verbes & ces substantifs, *excitent le courage & les grands desseins, & font concevoir des projets difficiles en excitant la hardiesse pour détruire les obstacles qu'on trouve à l'élevation*, & deux fois *exciter* dans une seule phrase? Et que dites-vous, reprit Philante, de l'exemple de Ciceron, pour prouver que l'amour de la Patrie est une passion rarement fine & ingenieuse? *Ne lui a-t'elle pas donné*, dit l'Auteur de la Dissertation, *aßez de moiens pour la défendre contre ceux qui la vouloient opprimer?*

Cela ne vaut pas mieux, dit Ergaste, que ce que nous venons de dire, l'exemple de Cice-

Ciceron ne prouve rien en cet endroit : qui me répondra que ſon zele pour la Republique qu'il s'eſt efforcé de montrer dans toutes ſes Oraiſons, n'étoit pas plûtôt un effet de la crainte de la domination, & une délicate maniere de conſerver dans Rome ſon autorité, qu'un veritable amour du bien de ſa Patrie ? Qui ne ſait d'ailleurs l'animoſité qui étoit entre ce grand Orateur & Marc-Antoine, qui vouloit gouverner Rome ? Ne ſeroit-ce pas elle qui lui auroit fait dire tant de choſes, moins pour la défenſe du Public, que contre un Homme qui étoit déja ſon ennemi particulier ; qui l'aïant traverſé étant Conſul, lui fit enfin perdre la vie, étant devenu plus fort ? car telle étoit la deſtinée de la Republique, qu'elle étoit plus aſſeurée au milieu des alarmes, où les deux partis ſe traverſoient pour des interêts oppoſez, que dans la tranquillité où ſes Republicains mêmes travailloient ſourdement à la détruire : l'on n'a pour ſe convaincre de cette verité, qu'à lire ce que M. de S. Evremont en a ecrit, aprés Tite-Live.

Ajoûtons, reprit Philante, que l'amour de la Patrie eſt plûtôt une conſtance & une fermeté d'ame à ſes interêts, qu'une paſſion agiſ-

agissante & ingenieuse à l'agrandir. Elle n'imagine rien pour être moins ambitieuse que fidelle, & pour n'avoir qu'à demeurer inébranlablement attachée aux premieres institutions. Si elle resiste, si elle détruit même quelquefois ce qui s'y oppose, c'est moins par adresse que par opiniâtreté: Elle est toûjours sur la défensive, lors que les plus forts ennemis ont de secrettes menées à pratiquer pour la surprendre : ainsi ce n'est plus une passion fine & ingenieuse.

Si l'on n'avoit point découvert de Conjurez à Rome, reprit Ergaste, assurément que Ciceron n'auroit point dit de si belles choses pour en étendre la puissance; mais il avoit à maintenir les droits de la Republique, où les siens se trouvoient enveloppez. La plûpart des hommes font pour conserver les biens qu'ils ont, peut-être beaucoup plus que pour en acquerir davantage & c'est la plus commode & la plus agreable habileté, en ce qu'elle leur en laisse la joüissance, qu'ils perdent en voulant trop les augmenter Si vous m'objectez que les belles actions des Heros de Rome & les Conquêtes de la Republique sont un effet de l'amour de la Patrie, puisque tout se rapportoit à elle ; que là elle paroît une passion fine & ingenieuse, nous ren-

rentrerons dans le sentiment de M. de S. Evremont, & alors ce ne sera plus l'amour de la Patrie, qui animera les Romains & la République, mais l'ambition & le desir de la gloire.

Voici, dit Philante, un autre endroit de M. de S. Evremont, auquel l'Auteur de la Dissertation substitue seulement sa maniere d'écrire, pour être plus intelligible, vous en jugerez ; voici comme M. de S. Evremont parle d'Auguste, de son Gouvernement & de son génie. Il crût, *dit-il*, qu'il faloit
" gagner les esprits, avant que d'exiger
" les devoirs, & il fut si heureux à persua-
" der les Romains de l'utilité de ses ordres,
" qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils
" avoient de les suivre, qu'à l'avantage que
" l'on y trouvoit. Voici comme l'Auteur de
" la Dissertation auroit voulu qu'il eût dit : *Auguste vouloit gagner les cœurs des Romains, & s'en faire obéir par inclination ; car il leur avoit si bien persuadé l'utilité de ses ordres, qu'ils lui obéissoient pour leur propre interêt.* Je ne sai, reprit Ergaste, ce que vous en pensez ; mais je trouve cette derniere maniere basse & languissante, au lieu d'être simple & naturelle, la beauté des pensées ne s'y fait plus tant sentir ; elles y perdent de la force, qu'elles
ont

ont dans la maniere de M. de S. Evremont. L'on n'y découvre plus cette disposition des Romains envers Auguste, ni les ménagemens de ce Prince, ni son habileté à manier les esprits. Dans la maniere dont l'Auteur s'explique, les termes sont comme morts, & ne frappent pas assez l'esprit; M. de S. Evremont au contraire donne des idées si vives de ce qu'il écrit, qu'on croit voir les choses; de telle sorte que l'imagination, suppléant à celles que l'on n'a pû dire, nous fait passer de l'action qui est dépeinte, au sentiment interieur qui est caché.

Vous avez raison, Philante, reprit Ergaste: pour bien écrire, il ne faut pas se rendre tellement esclave de cette simplicité si necessaire, que le stile en perde sa force & son agrément: Il faut être simple avec art, dit l'excellent Maitre * de la parole; mais voïons de quelle maniere l'Auteur de la Dissertation s'en explique, *Pour donc bien écrire*, dit-il, *il faut penser nettement; de plus l'expression doit être facile, & pour cela il faut un esprit aisé, beaucoup de discernement, ne dire ni plus ni moins de paroles, que le sujet n'en demande; en choisir de simples & d'élevées à la chose, dont il s'agit*, &c. *Pour donc bien écrire il*

* Quintilien.

il faut penser nettement. M. de S. Evremont n'auroit pas assurement mis un *donc* aprés un *pour* au commencement d'une periode, il auroit dit, ce me semble, Pour bien écrire, il faut *donc.* La consequence tombe sur ce qu'il faut faire; & pour cela *il faut un esprit aisé*, &c. Jamais le verbe *avoir* qui y est pourtant necessaire, il faut avoir l'esprit aisé; mais que veut dire se choisir des *paroles simples ou élevées, des paroles élevées*; j'ai toûjours oüi dire une diction *élevée*, un stile *élevé*, un homme qui a le ton *élevé*, ou si l'on veut la *parole élevée*; mais peut-être que l'Auteur a encore voulu faire une antithese; il ne l'entend pas mal comme vous le voïez: *la simplicité & l'élevation*, comme si la grandeur & l'élevation ne se trouvoient pas dans cette simplicité de stile, que les Maîtres de l'Art nous recommandent. Pour faire l'antithese, il auroit dû mettre des paroles basses & élevées, & alors il auroit mieux réüssi, qu'il ne pense; car il en auroit lui-même donné une idée par son stile.

Et que pensez-vous, dit Philante, de ces deux reflexions, qui viennent aprés, sur ce que M. de Saint Evremont dit dans le même Chapitre du Gouvernement d'Au-" guste, qu'il n'étoit pas de ceux qui trou-" vent

" vent la beauté du commandement dans la
" rigueur de l'obéïſſance, & qui n'ont de
" plaiſir du ſervice qu'on leur rend, que par
" la neceſſité qu'ils en impoſent ? Approu-
" vez-vous davantage cette maniere de la
Diſſertation ? *Auguſte n'aimoit point à ſe faire obéir par contrainte.* Concevez-vous la difference du génie d'Auguſte d'avec celui de ces Tyrans ; qui ne s'eſtiment heureux qu'autant qu'il font ſentir le joug qu'ils impoſent ? approuvez-vous encore, que l'Auteur de la Diſſertation reprenne M. de S. Evremont, lorſqu'il a dit en parlant du dégout qui unit aux Romains des gens de vertu ; que l'hon-
" neur commença à paſſer pour une chime-
" re ; la gloire pour une vanité toute pure,
" & chacun ſe rendit baſſement intereſſé,
" penſant devenir judicieuſement ſolide. Il
" ne peut ſouffrir *ni baſſement intereſſé*, *ni judicieuſement ſolide* ; qui ſont pourtant deux actions, dont l'une regarde la honte qu'il y avoit à Rome de faire des baſſeſſes pour s'élever ; & l'autre l'avantage qu'il y avoit à veiller à ſes interêts pour ſa propre ſûreté. L'Auteur de la diſſertation voudroit au contraire, que M. de S. Evremont eût dit ſimplement, *qu'alors à Rome chacun faiſoit des baſſeſſes pour élever ſa fortune.* L'on ne conçoit point

par-là les deux actions dont je viens de parler, & que M. de S. Evremont fait parfaitement bien comprendre par les mêmes termes, que l'Auteur de la Dissertation desapprouve.

Ne vous arrêtez pas là seulement, reprit Ergaste, venez au précepte pour bien écrire, qu'il a mis en marge en ces termes: *Ne dire pas des paroles inutiles*; jugez vous même s'il l'observe & s'il sait sa langue, *une autre chose*, dit-il *pour bien écrire*, *c'est de ne dire ni plus ni moins de paroles*, *qu'il en faut*: *moins de paroles*, *ne presentant la pensée qu'à demi*, *produit de l'obscurité*, *trop la couvre & l'engloutit*, *& ne produit pas moins de confusion*. Que dites vous de ces adverbes *trop & moins*, ausquels il fait regir un verbe, qu'il met au singulier quand il a dit *moins de paroles*? Il auroit été mieux, qu'il eût mis, *produisent de l'obscurité*, & aprés repeter le mot *de paroles* & dire *trop de paroles la couvrent*; mais dit-on qu'une pensée est *engloutie par les paroles*, ou qu'elle est obscurcie, cachée ou enveloppée sous les paroles? Il y a apparence que l'Auteur de la Dissertation a voulu que l'obscurité vint ici du peu de paroles; car on ne sait presque, si c'est à la pensée ou à l'obscurité, que se rapporte ce *trop la couvre*, l'obscurité étant plus prés que la pensée. C'est ce que j'appel-

pelle prêcher par exemple. J'admire que l'Auteur de la Dissertation tire tous les mauvais de son stile, & qu'il prenne les plus beaux dans les Ouvrages de M. de S. Evremont qu'il veut critiquer, ou qu'il les tire de quelques autres pieces détachées, dont on ne connoît pas les Auteurs.

Bien des gens, ajoûta Philante, pensent épurer leur stile, en évitant la repetition de certains mots, qui doivent necessairement se rencontrer dans une phrase. Ils croïent n'écrire jamais plus délicatement que lors qu'ils ont le plus supprimé : Ils tombent par cette erreur dans une ignorance des beautez de l'art d'autant plus difficile à vaincre, qu'ils sont persuadez qu'on a châtié son stile, quand on l'a rendu moins étendu, mais il faut qu'ils reviennent de leur erreur, s'ils veulent bien écrire, & se faire entendre : leur obscurité ne vient que de ce qu'ils veulent quelquefois se rendre trop concis : la bonne maniere d'écrire est de repeter deux & trois fois, s'il le faut, dans une phrase un même mot, pour la rendre plus intelligible. C'est souvent une perfection dont le contraire n'est peut-estre jamais qu'un deffaut. Je ne me fais pas de scrupule de cette espece de Monotonie, que l'on sent dans la re-

petition des mêmes termes; je ne m'attache précisément qu'à suivre ma pensée, je ne l'écris que pour la faire entendre, & ce doit être l'objet de tous ceux qui écrivent: nôtre Langue n'est estimable par dessus les autres Langues, qu'en ce qu'elle s'explique mieux; & elle ne s'explique mieux que parce qu'elle s'explique plus clairement; son caractere est d'être simple & naturelle, sa beauté consiste à n'arrêter jamais l'esprit pour la suppression des mots, qui la rendroient peut-être plus douce.

Je vois bien, dit *Philante*, que vous êtes de ceux qui ne se font pas une gêne de la regle, & qui l'assujettissent plûtôt à leur naturel, qu'ils ne la suivent avec trop d'exactitude: Croiriez-vous que j'en fais de même; je n'écoute la regle que pour aider mon naturel à n'en point sortir, & je ne m'abandonne à l'impetuosité du naturel, que pour donner à la regle ce tour vif & enjoüé, qu'elle n'auroit pas sans son secours. Que ce que vous venez de dire, *reprit Ergaste*, me fait plaisir? je le sens d'autant plus agreablement, que vous l'executez sur le champ. Il y a dans ce que vous avez dit là un naturel admirable, la regle est la derniere chose qu'on y apperçoit. Avoüez aussi qu'elle n'est
venuê

venuë qu'au ſecours de la raiſon, qu'elle ſeroit inutile, ſi l'on en avoit aſſez pour ne paſſer jamais les bornes qu'elle preſcrit; ceux qui les ont faites, n'avoient pas plus de droit de les faire que nous en avons: ils étoient ſeulement plus judicieux & plus raiſonnables. Je conclus de là, que lors qu'on s'éloigne du Naturel, c'eſt alors que la regle fait plus de peine. Rien n'eſt plus vrai, mon cher Philante, *s'écria Ergaſte*; ſi tous les hommes ſe laiſſoient conduire par la nature; qu'ils ne ſuiviſſent précisément que ſes mouvemens, que leurs préjugez ne leur fiſſent jamais prendre le change des choſes, ils iroient droit à la raiſon; & les regles, à proprement parler, ne ſont que le précis & les reſtes de cette raiſon ſuperieure, qui ne ſe trouve plus parmi eux: mais revenons, *ajoûta Philante*, à nôtre Diſſertation, nous ferions des digreſſions un peu trop longues, quoique nous les tirions du fond de nôtre ſujet.

Attachons-nous donc, *dit Ergaſte*, plus à la Critique du ſens, qu'à la Critique des mots. L'Auteur de la Diſſertation, *ajoûta Philante*, reprend cette expreſſion-ci pour n'être pas naturelle: les eſprits ſe corrom-
" poient dans Rome aux affaires des Ci-
" toïens. Il prétend que c'eſt pour dire,

 que

que l*es Romains ne se soucioient guéres des interêts du Peuple.* Quelle absurdité! c'est tout le contraire: il me semble qu'il suffiroit d'avoir du bon sens pour entendre que l'on commençoit à devenir injuste & interessé dans la Republique, & que l'on n'y faisoit rien, que par credit ou que par argent. Ce qui est bien different, comme vous voïez, de ce que pense l'Auteur de la Dissertation; car les Romains se soucioient des interêts du Peuple, en ce qu'ils en exigoient de l'argent, lorsqu'il avoit besoin de leur autorité: ce qui n'étoit pas ainsi dans les premiers tems de la Republique, où toutes choses étoient communes entre le Peuple & le Senat. La suite que l'Auteur de la Dissertation rapporte de M. de Saint-Evremont le prouve clairement; " l'integrité, *dit-il*, devenoit plus rare tous " les jours; on ne connoissoit presque plus " de justice, l'envie de s'enrichir étoit la " maîtresse passion, & les personnes consi-" derables mettoient leur industrie à s'ap-" proprier ce qui ne leur appartenoit pas.

Et vous ne dites rien, *reprit Ergaste*, à cette *maîtresse passion*, que l'Auteur de la Dissertation desapprouve; une passion qui domine dans nôtre ame: n'en est-t'elle pas la maîtresse? Apparemment que les expressions fi-

figurées ne sont pas du goût de l'Auteur, sans cela il n'auroit pas assûrement substitué pour *maîtresse* passion, la *plus forte* passion.

Cela ne vaut pas la peine qu'on y réponde, *dit Philante*, en ajoûtant ; Voici des endroits de M. de S. Evremont, que l'Auteur ne blâme que pour blâmer, peut-être par chagrin d'avoir témoigné d'être content de sept ou huit lignes du regne de Tibere, que nous venons de lire, penseriez-vous, *ajoûta Philante*, que l'Auteur de la Dissertation ne rapporte seulement ces paroles de M. de S. Evremont, (*prendre avec violence* pour *repandre avec profusion*) que pour les rapporter : il n'y fait aucune reflexion & cela lui arrive souvent, peut-être croit-t'il qu'elles n'ont pas besoin qu'il en fasse, pour être trouvées ridicules.

Mais ce *n'est pas-là*, dit-il, *ce que je veux dire*, *le voici*. Que vient-t'il donc de dire, qui l'oblige à se reprendre lui-même en quelque façon? Pour moi je n'en sai rien, mais il va peut-être m'en donner la raison dans la suite, car il ajoûte, *le voici*, Lisons helas ! C'est la suite de ce qu'il vient de rapporter de M. de S. Evremont ; Oh ! s'il n'y a qu'à surprendre les gens de cette maniere, je renonce à la partie; cela n'est pas de bon-

ne-foi : Je m'attendois à voir des reflexions sur ces paroles (*prendre avec violence*, pour *repandre avec profusion.*)

Mais voïons ce qu'il dit ici, apparament qu'il va se venger. Leur dépense, (*dit M. de S. Evremont*, en parlant de ces gens qui ont opprimé le Peuple) leur dépense " est comme une espece de restitution, & " les dépoüilles semblent rentrer en quel-" que part de leurs biens, quand la mag-" nificence expose à leurs yeux ce que la " force avoit arraché de leurs mains. Quoi ! " ce n'est encore que pour me repeter, (*quand la magnificence expose à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains*) & pour dire, *pourquoi ne pas suivre le chemin uni, & s'aller jetter dans des détours incommodes?* Où est-il ce chemin uni qu'il faloit suivre ? Est-ce la maniere dont l'Auteur de la Dissertation prétend dire la même chose que M. de S. Evremont : *il pouvoit dire*, dit-il, *quand cet homme fait quelque magnificence, le Peuple y prenant sa part, se console en quelque façon du bien qu'il a perdu.* M. de S. Evremont n'avoit garde de dire que le Peuple se console du bien qu'on lui a ôté. Quelque avantage qu'il retire de la magnificence de ceux qui l'oppriment, il savoit bien qu'el-

le eſt odieuſe aux gens opprimez, & qu'elle les irrite, pour ſentir davantage leur miſere & leur pauvreté, en preſence de ceux qui en ſont cauſe. Je veux pour vous en convaincre vous rapporter une choſeque j'ai entendu dire à un Artiſan. Il y a quelques années que me trouvant arrêté dans la Ruë ſaint-Honoré par un embarras de carroſſes, je m'attachai, ſans deſſein, à regarder un homme qui étoit aſſez negligemment étendu dans le ſien: il avoit quatre grands laquais de livrée rouge derriere lui, & portoit pour armes un Ecu en champ de gueule plein; comme j'examinois tout cela, un bon homme qui étoit à côté de moi y prenant garde, me dit, *Tenez, Monſieur, vous voïez bien cet homme dans ce carroſſe; ſes armes & ſes livrées ne ſont rouges que du ſang du peuple, qu'il opprime dans ma Province, où il fait aux dépens du tiers & du quart, des dépenſes inconcevables.* Cependant quoique le peuple pût ſe reſſentir de la magnificence de cet homme, vous voïez comme cet Artiſan m'en parloit. Ainſi M. de S. Evremont a eu raiſon de dire ſimplement, que les dépoüilles ſemblent rentrer en quelque part de leurs biens; mais ce n'eſt pas une merveille, que l'Auteur de la Diſſertation ſe faſſe toûjours

ſentir de beaucoup inferieur dans le ſtile & dans les choſes à M. de S. Evremont, une grande preuve qu'il eſt infiniment au deſſous de lui, c'eſt qu'il a fait une Diſſertation Critique ſur ſes Oeuvres, & qu'il l'a mal faite.

Que ce petit emportement où vous venez de vous abandonner, me fait plaiſir, *dit Ergaſte*, vous ne ſauriez croire juſques où va la mauvaiſe opinion que cet Auteur a de M. de S. Evremont. Voïez ce qu'il en penſe. *Ce qui eſt difficile à comprendre*, dit-il, *c'eſt que M. de S. Evremont écrit des Chapitres entiers, d'un ſtile ſi naturel, que ſi on les trouvoit dans quelque recüeil, on jureroit qu'ils ne ſont point de lui.* Il faudroit pour cela, *reprit Philante*, connoître auſſi peu que l'Auteur de la Diſſertation, le merite de M. de S. Evremont. On jureroit; qui eſt ce qui ſeroit capable de jurer d'une pareille choſe, qu'un homme qui ignoreroit la difference des ſtiles, quelles en ſont les beautez & les défauts, les tours differens & particuliers, ou la force & la délicateſſe? Chaque homme qui écrit, ſe peint lui-même dans ſon ſtile; l'on y voit des traits qui le caracteriſent, & qui le diſtinguent de tous les autres: Pour moi, je ſuis ſûr, *continua Philante*, que je reconnoîtrois par tout

M.

M. de S. Evremont, à sa maniere galante & polie de dire les choses, quelque dépaïsé qu'il peut être, si cela se dit.

Mais nous allons respirer, *dit Ergaste*, voici de beaux endroits de M. de S. Evremont, que l'Auteur de la Dissertation a mis pour tels dans sa Critique. Il a bien jugé qu'il fatigueroit ses Lecteurs, s'il parloit long-tems lui-même; il a pris soin de les dédommager du tems qu'il leur fait perdre, en y mêlant des fragmens inimitables qu'il n'a pas osé blâmer.

Alors Ergaste & Philante lurent quatre pages de suite des Oeuvres de M. de S. Evremont, que l'Auteur de la Dissertation n'a quelquefois interrompu que pour les admirer; ils trouverent d'abord aprés qu'il examinoit encore le Chapitre intitulé *la Vertu trop rigide*. Quoi! *s'écria à cette occasion Philante*, il revient sur ses pas; voïons. N'aïons " pas de honte, *dit M. de S. Evremont* de de- " voir à autrui la pensée d'une bonne action; " & laissons toutes les avenuës libres à ceux " qui nous conseillent de bien faire. Pour " dire simplement, dit l'Auteur de la Dissertation, *qu'il faut écouter les personnes qui nous conseillent le bien.*

Entendez-vous par-là, *Ergaste*, qu'on ne doit

doit point avoir de peine d'apprendre d'un autre à faire une bonne action; qu'il faut être doux & de facile abord envers ceux qui pourroient nous la conseiller; que souvent nous en perdons le merite, parce que personne n'ose nous en avertir, & cela parce que nous devenons inaccessibles, soit par la fausse vanité que nous avons quelquefois de voir aussi clairement que les autres, ce qu'il faut faire; soit par une petitesse d'esprit, qui nous fait croire que nous nous montrerions au dessous d'eux, si nous suivions leurs conseils.

En verité, cela n'est pas pardonnable, *continua Philante*, voilà deja plus de vingt endroits que l'Auteur de la Dissertation ne comprend point, faute de finesse d'esprit & d'intelligence. Je vois à present qu'il a bien pû croire, que tout le monde étoit comme lui, & dire dans sa Préface, que personne ne s'étoit apperçû, qu'on n'entendoit point les Ouvrages de M. de S. Evremont.

Mais voici un endroit, *reprit Ergaste*, que l'Auteur demande qu'on lui explique. C'est une continuation de ce que M. de S. Evre-
" mont vient de dire. Nous croirions être
" gouvernez, si nous ne nous rendions dif-
" ficiles à la persuasion du bien, tandis que

" nous

" nous penſons être les maîtres de nous dans
" la credulité la plus grande, que l'on puiſſe
" avoir pour le mal. L'Auteur de la Diſſertation n'entend point ces dernieres paroles; mais voici comme je les entens, puiſqu'il faut que je m'explique ſur une choſe aſſez claire. Nous nous rendons difficiles à croire le bien, pendant que flattez de la penetration de nôtre eſprit & de nos lumieres, nous croïons aveuglément tout le mal. Voilà, ce me ſemble, ce que M. de S. Evremont a dit, auſſi ajoûte-t'il aprés (ce que l'Auteur de la Diſſertation dit ne pas mieux enten-
" dre) chacun craint l'aſcendant de ſes amis,
" s'ils veulent rendre un bon office auprés
" de lui, chacun prend pour des ouvertures
" de cœur & des temoignages d'amitié, le
" ſecret d'une impoſture & l'artifice des
" mauvaiſes impreſſions qu'on lui donne.

On craint d'être trompé par ſes amis, & qu'ils ne ſe ſervent de la confiance que l'on a en leur amitié, pour faire goûter plus facilement leurs deſſeins; Nous nous donnons ſouvent auprés d'eux pour tout autres que nous ne ſommes au fond du cœur. Voilà ce que
" c'eſt que le ſecret de cette impoſture & cet
" artifice des mauvaiſes impreſſions dont par-
" le M. de S. Evremont.

Les

Les desseins que l'on a en caressant certaines gens, les fausses confidences qu'on leur fait, tous ces témoignages d'amitié qu'on leur donne, sont les secrets d'une imposture, qu'on a interêt de leur faire croire: c'est-là encore une fois, ce que M. de S. Evremont appelle parfaitement bien *l'artifice des mauvaises impressions qu'on nous donne.*

Un homme qui veut se bien établir dans l'esprit d'un autre, commence délicatement par lui rendre suspects ceux qui l'approchent, aprés toutefois qu'il a étudié son humeur & son caractere, qu'il est entré doucement dans ses passions, ausquelles il a d'abord plûtôt affecté de complaire, que d'approuver; aprés, *dis-je*, qu'il s'y est insensiblement comme laissé gagner, il dispose d'un homme, dont il connoît le foible & les inclinations, qui se laisse lui-même d'autant plus facilement gouverner, qu'il croit plus fortement s'abandonner à ses propres mouvemens, en suivant ceux d'un autre qui le copie. C'est de-là qu'il se rend maître des biens, aprés s'être comme assûré de la personne, & qu'il dispose à son gré de la famille de celui qu'il a surpris.

Il n'y admet que ceux qui peuvent lui être utiles, ou qui lui plaisent, & n'y souf-

fre pas ceux qui l'y pourroient nuire. Par lui l'on eſt chaſſé ou l'on eſt bien reçû; ſans lui l'on ne peut ni le bien ni le mal, rien ne vaut que ce qu'il approuve; tout eſt mal, quand il ne le goûte pas; l'on n'a de merite & de capacité, que ce qu'il en donne.

Tel eſt le pouvoir de l'amitié ſur nos eſprits; tant de gens en ont abuſé, *continua Ergaſte*, qu'ils ont fait naître en chacun de nous, les défiances que nous avons pour ces careſſes extraordinaires. N'avez-vous jamais fait attention, à ce que dit Ciceron, dans ſon troiſiéme Livre des *Devoirs de la Vie Civile*? Il n'y a point, *dit-il*, de perfidie plus noire dans la vie que de garder, en faiſant du mal à ceux que l'on careſſe, tous les dehors de la probité. *Non enim ulla pernicies vitæ major inveniri poteſt, quàm in malitia ſimulatio probitatis.*

Laberius, *reprit Philante*, l'a dit en d'autres termes, qui font peut-être mieux ſentir la même penſée: *Malus bonum ubi ſe ſimulat, tunc eſt peſſimus.* Un fripon qui ſe déguiſe en homme de bien, eſt beaucoup plus que fripon; c'eſt un ſcelerat. Ce qui revient au mot des Grecs, *ἀρεταλογὸς*, qui ſignifie *fourbe* ou *perfide* en nôtre Langue. De tels gens, *ajoûta Ergaſte*, ont l'eſprit & le corps

ſou-

ple, ils s'insinuent dans nos esprits & surprennent nos confiances & nôtre estime presque malgré nous. Ce sont eux que l'on doit craindre, & dont on doit se défier; mais nous ne devons pas pour cela, nous roïdir en quelquefaçon contre les caresses & les amitiez des honnêtes gens, ni nous soulever contre eux pour les services qu'ils nous veulent rendre: il faut tout écouter sagement, excepté la medisance, & refléchir aprés sur les conseils qu'on nous donne, avant que de les suivre pour n'y être pas attrapé.

Ce que vous dites-là *ajoûta Philante*, est fort raisonnable; mais aussi dans quelle gêne voudriez-vous nous mettre? A vous entendre il faudroit être toûjours sur ses gardes; il n'y auroit pas de plus fatiguant commerce, que celui des hommes: point d'amis, point de sincerité; jamais de bonne-foi, être toûjours sur la défensive, se défier de tout le monde: oh! en verité, j'aime mieux m'exposer à être quelquefois la dupe des méchans, que d'être obligé de vivre dans une contrainte, qui ne me laisseroit goûter aucun plaisir: Revenons donc à nôtre Dissertation, *dit Ergaste*, car aussi-bien, courez vous grand risque, du caractere dont je vous connois,

d'être

d'être en bute toute vôtre vie à l'ingratitude & à la perfidie. Je vois seulement, *dit l'Auteur*, sur ces paroles de M. de S. Evremont, *chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié*, &c. Je vois, seulement, *dit-il*, plusieurs substantifs qui se trouvent assemblez dans trois ou quatre phrases qui parlent *entre eux*, *qui s'entendent peut être*, *mais qui ne sont intelligibles pour personne.*

Que veut-t'il dire, *ajoûta Philante*, en riant: l'entend-t'il lui-même, *qu'estce que c'est que ces substantifs qui parlent entre-eux*, *& qui s'entendent peut-être*? A-t'il voulu dire une jolie chose? qu'il me l'explique, je l'en prie, je ne l'entens point.

Je n'entens pas non plus, *reprit Ergaste*, ce qu'il veut dire par ce *raport naturel pour concourir à expliquer*. J'admire qu'il vienne de dire qu'il faut éviter pour ecrire clairement, *un amas de Noms substantifs*, & qu'il en assemble lui-même presque sur le champ une demi-douzaine. Qu'est-ce que c'est encore que cette expression, *éviter un amas de* Noms *substantifs*, pour dire qu'il faut éviter de faire rencontrer plusieurs substantifs dans une Phrase. *Je ne m'arrête pas*, continuë l'Auteur de la Dissertation, *aux phrases louches qu'il n'évite pas assez.*

Voilà la premiere fois que j'ai entendu dire une *phrase louche*; j'avouë mon ignorance, je ne sai pas même ce que cela veut dire, *qu'il n'évite pas assez*, qui est cet *il*. On voit bien qu'il entend parler de M. de S. Evremont; mais il y a un quart d'heure qu'il ne l'a nommé: l'exemple qu'il rapporte de ces *phrases louches*, ne me les fait pas connoître. J'ai tout per-
» du, *dit M. de S. Evremont*, du côté de la
» raison, & du côté de la passion; je ne vois
» rien pour moi à pretendre; *pour dire*, à
» ce que pretend l'Auteur de la Dissertation, *que M. de S. Evremont avoit tout perdu du côté de la raison & du côté de la passion, parce qu'il aimoit & qu'il aimoit sans esperance* mais je crois que M. de S. Evremont ne l'entendoit pas de cette maniere, ou du moins ne le disoit-il pas aussi affirmativement, que son Critique. M de S. Evremont dit moins qu'il aime sans esperance; qu'il ne dit qu'il n'ose pas esperer, parce qu'il est vieux; & qu'ordinairement les Dames ne font pas grand état d'un Amant quand il est d'un certain âge.

Voici, *dit Philante*, deux ou trois fragmens qui sont de la Lettre que M. de S. Evremont écrivoit à sa Maîtresse; outre le plaisir que nous aurons à les lire, nous aurons

rons encore celui de voir que l'Auteur de la Dissertation n'y a rien blâmé, il a de tems en tems pour M. de S. Evremont des saillies de respect qui me charment, il faut pour cela lui pardonner d'avoir dit que *les Antitheses étoient indignes de M. de S. Evremont, & qu'une Maîtresse ne vouloit pas une Lettre si paintuë.*

Quoi, *reprit Ergaste*, vous pouvez souffrir qu'il n'approuve pas celle-ci, lorsque M. de S. Evremont parle d'Auguste & du Senat. " Vous eussiez dit, que c'étoit une contesta-" tion de civilitez, qui aboutirent à une satis-" faction commune: car Auguste gouverna " l'Empire par le Senat, & le Senat ne se gou-" verna que par Auguste. Peut-on donner en moins de paroles une idée de ce qui se passoit à Rome? Et vous approuveriez encore, que l'Auteur de la Dissertation dise pour se railler de M. de S. Evremont, à l'occasion des dernieres paroles que nous venons de rapporter: *L'esprit rentre dans sa pensée par differens trous; il se replie en lui-même, & fait des plongeons.* Les belles choses que voilà! Peut-on mettre tant de puérilitez dans un Ouvrage serieux, & dans un Ouvrage, par lequel on pretend critiquer une de plus délicates plumes de nôtre siécle.

 Vraï-

Vraiment, vous n'y êtes pas, *dit Philante*, voici bien de quoi vous faire pester davantage; l'Auteur de la Dissertation veut condamner M. de S. Evremont par lui-même: il dit que les reflexions que nous venons de lire, sont tirées de ses Oeuvres: il produit pour cela le Fragment traduit de Petronne, intitulé *l'Eloquence.*

Vous faites, *interrompit Ergaste*, sans y songer la Critique de cette phrase de l'Auteur de la Dissertation: *Dans le Chapitre*, dit-il, *intitulé*, *Fragment de Petronne de l'Eloquence qu'il a traduit*? Cela est-il François? Qu'est-ce que M. de S. Evremont a traduit est-ce l'éloquence? Est-ce Petronne? Est-ce le Fragment?

Aprés qu'Ergaste eût fait cette petite reflexion, Philante lut ce que l'Auteur de la Dissertation a rapporté du Fragment de Petronne; ils en admirerent tous deux les beautez, & passant de-là à l'application que l'Auteur de la Dissertation en a voulu faire, ils s'arrêterent aprés trois pages de lecture, à cet endroit: *Entendez-vous le Latin*, demande le Medecin malgré lui à Geronte: *Cabricias arcituram catalamus singulariter nominativo hæc musa la muse.*

Quelle fade plaisanterie, *s'écria Ergaste*, qu'elle

qu'elle est mal placée ! je le donnerois à tout l'Hôtel de Bourgogne ensemble, s'il subsistoit encore) à faire une plus ridicule Turlupinade. Je ne pretens point excuser pour cela l'endroit qui la precede, & que l'Auteur de la Dissertation rapporte pour être de M. de S. Evremont, mais je ne l'ai point trouvé dans ses Oeuvres. Ce n'est pas sans dessein, qu'il ne dit pas sur quel sujet cela est écrit : il se contente de citer une page, sans dire (comme il a fait par tout) ni le lieu d'où cela est tiré, ni le Chapitre, ni le Volume. Il y a veritablement bien de l'obscur dans ce Fragment, il faut être de bonne foi ; mais peut-être qu'il y en auroit moins, si l'on savoit à qu'elle occasion & sur quel sujet il a été écrit.

Comme Philante continuoit de lire, & que l'Auteur de la Dissertation s'avise de vouloir excuser l'obscurité du Fragment cidessus, en disant ; *C'est peut-être un effet de la complaisance de M. de Saint-Evremont pour le mauvais goût de son tems.* Il faut, *dit Ergaste*, que cet Auteur nous croïe bien sots, qu'il faille avoir pour nous plaire, des complaisances aussi ridicules. Il y a 20. 30. 40. années que les hommes n'étoient pas moins délicats que nous. Il y avoit dans ce tems-là

un *Corneille*, un *Despreaux*, un *Mascaron*; un *Boßuet*, une *Scudery* : & plusieurs autres Personnes d'un merite tres-considerable, qui n'exigeoient pas assurément de pareilles soumissions. Nous qui nous pouvons dire de leur tems, quoique de beaucoup plus jeunes & bien moins habiles, ne recevrions pas de pareilles honnêtetez : nous voulons entendre ce qu'on nous veut faire lire, & nous ne voulons lire que ce qui est bon & bien écrit : il faut donc croire, que ni le siecle de M. de S. Evremont, n'a eu besoin qu'il écrivît par complaisance au mauvais goût qui y regnoit, ni que cette complaisance ait pû lui servir à se faire estimer davantage.

Mais que dites-vous *reprit Philante* de ce *diutiùs moror*, dont l'Auteur critique la traduction, que M. de S. Evremont en a fait dans sa Matrone d'Ephese? C'est, à mon avis, la veritable marque d'un Pédant & d'un Grammairien; c'est faire le procés à un homme pour un seul mot.

Cela est vrai, *dit Ergaste*, je remarque que l'Auteur de la Dissertation n'a repris dans toute cette Piece, que la mauvaise traduction d'un mot, qui ne fait rien à l'intelligence ni à la beauté de l'Histoire. Vous vous trompez,

pez, *interrompit Philante*, en riant, l'Auteur de la Dissertation n'y approuve pas la joüissance. Voici comme s'explique M. de S. Evremont en parlant de la Matrone & du Soldat: Ils demeurerent donc ensemble, *dit-il*,
" non seulement la premiere nuit de leur
" joüissance, mais encore le lendemain.

Le mot de joüissance signifie trop, dit l'Auteur de la Dissertation, *& l'esprit saisi des idées qu'il donne, a de la peine à se contenir.* Il faut avoir l'esprit bien foible, *ajoûta Philante*, pour ne pouvoir se contenir au seul mot de *joüissance*: il ne faut être que susceptible, *dit Ergaste*. Que devient donc, *reprit Philante*, cet homme à toutes les grossieretez, que lui & les plus honnêtes gens, je dis les plus vertueux, sont exposez à entendre en allant & venant tous les jours à leurs affaires, si un seul mot est si capable de l'émouvoir & de lui faire faire des sottises; Ce sont ses affaires, *dit Ergaste*, tout ce que je trouve de ridicule, c'est qu'il y a tant de puérilité à faire la remarque de l'Auteur de la Dissertation, qu'il faut vouloir absolument critiquer, & n'avoir rien de bon à dire, pour s'amuser à ne relever qu'un seul mot dans toute une Piece. Ne vous ressouviendrez-vous pas, à cette occasion, *dit Philante*, d'avoir

lû qu'un jour les Dieux s'étant assemblez, ils permirent à *Momus*, de critiquer toutes les Déesses, que se servant de la liberté qu'on lui donnoit, il les blâma toutes en particulier, les unes plus, les autres moins, selon que la phantaisie lui en prenoit, ou qu'il y trouvoit veritablement à redire; Mais qu'étant venu à Venus, il la trouva belle & sans défaut; mais ne voulant pas qu'elle fût plus exemte que les autres de sa Critique, il s'attacha à blâmer sa pantoufle & à vouloir la réformer; ce qui fit rire toute l'Assemblée, qui se mocqua de lui. Vous voïez, que l'application est aisée à faire, & ce que je dis de l'Auteur de la Dissertation touchant la Critique qu'il fait de la traduction que M. de S. Evremont a faite de la Matrone d'Ephese de Petronne, je le puis dire de toutes les autres reflexions de l'Auteur sur les Oeuvres de M. de S. Evremont: Il s'est amusé à y reprendre de vétilles, au lieu de goûter ce qu'elles ont d'excellent & de merveilleux; car il n'épargne pas même, en faveur des veritables beautez, les rares affectations qui s'y trouvent.

Si l'Auteur de la Dissertation, *interrompit Ergaste*, observoit les préceptes, qu'il donne, & qu'il sçût écrire purement, rien ne seroit

ſeroit plus beau que ce qu'il dit ici. *Je crois*, dit-il, *que pour écrire agreablement, il faut varier le diſcours, varier les paroles, & ne pas ſe ſervir des mêmes, que dans les endroits éloignez, où la repetition ne ſoit pas incommode*: Mais qu'eſt-ce que c'eſt que *varier les paroles*? On dit, *cet homme varie, chancelle, eſt incertain*; *varier dans ſes paroles*, mais non pas *varier les paroles*, pour dire, emploïer d'autres termes. Le reſte de la phraſe eſt-il correct? ne faloit-il pas du moins dire, ne pas emploïer les mêmes que dans les endroits éloignez, où la repetition n'eſt pas incommode? Cependant voilà deux fois *varier* de ſuite, *varier le diſcours varier les paroles*: la phraſe auroit été plus claire & plus Françoiſe de cette maniere; je crois que pour écrire
" agreablement, il faut diverſifier le diſ-
" cours, & ne ſe ſe ſervir des mêmes ter-
" mes, que dans les phraſes éloignées, où
" la repetition ne ſe fait pas ſentir.

Je ſçai *reprit Philante*, que par *varier le diſcours*, l'Auteur de la Diſſertation entend, qu'il faut mettre de la diverſité dans les choſes & ne pas écrire tout uniment, c'eſt-à-dire embellir un Diſcours de traits differens; mais je voudrois encore, s'il ſe pouvoit,

* diversifier le stile. Il me semble avoir imaginé en cela une perfection difficile à attraper ; mais qui fait que tout le monde goûte une chose, qui ne plaît sans cela, qu'à un certain nombre de personnes, qui ne sont pas toûjours les plus délicates. Pour me faire entendre davantage, je rapporte pour exemple les *Caracteres de la Bruyere*, où cette maniere d'écrire est parfaitement bien observée. Cet habile Homme en a si bien senti le merite, qu'il semble ne nous avoir donné sa Traduction des *Caracteres de Theophraste*, que pour nous plaire davantage par cette diversité de stiles : Que l'on remarque donc la difference avec laquelle il a écrit les siens, & que de ses caractéres si differens dans leurs especes & dans leur tour, l'on en vienne à sa Préface, qui est encore d'un autre goût ; l'on diroit quelquefois, s'il ne regnoit dans tous ses Ouvrages un air original, qui le fait connoître, que plusieurs personnes se sont assemblées pour faire son Livre, tant il a diversifié son stile.

Une chose sur-tout, à laquelle il faut bien prendre garde dans l'execution de mon ideé de stile, c'est de ne pas ôter au discours ce qu'on

* La diversité dans le stile ne sert pas moins à faire goûter un Ouvrage que la diversité des choses qu'on y rapporte.

qu'on appelle le fil & la liaiſon qui en font toute la force : Il faut pour cela adoucir les tranſitions & les rendre imperceptibles, & il me ſemble qu'on ne le peut faire, qu'en entrant ſur la fin d'un premier ſtile dans le goût du ſecond, que l'on auroit deſſein d'imiter. Je ne vous donne pas cependant, Ergaſte, mon idée pour un précepte certain ; je ne la propoſe que comme une délicateſſe de l'art, que je crois du moins ſentir, ſi je ne la fais tout-à-fait connoître.

J'entends parfaitement ce que vous voulez dire, *reprit Ergaſte*, mais je ne ſuis pas encore aſſez parfait pour m'étudier à mettre vôtre idée en pratique ; elle ne regarde que ceux qui écrivent déja bien, & qui ſont maîtres en quelque maniere de s'exprimer heureuſement, & comme il leur plaît. Je m'en tiens à ce que je ſçai & à ce que je puis preſentement ; mais voïons comment l'Auteur de la Diſſertation s'en explique ; ſuppléons aux fautes de ſon ſtile, pour goûter davantage ſes raiſons.

Ils diſcontinuerent alors leur entretien pour lire plus tranquillement ſeize pages, où l'Auteur de la Diſſertation n'a preſque point de part : il les a remplies de pluſieurs traits tirez des Ouvrages des plus habiles E-

cri-

crivains de nôtre fiecle, comme par exemple de ceux de *M. de Meaux*, de *M. de Nifmes*, du Pere *Bouhours*, de *M. Defpreaux*, de *Voiture*, de *Balfac*, & de plufieurs autres perfonnes de merite; de forte que ce que l'Auteur de la Differtation dit de fon chef entre ces fragmens, ne vaut pas veritablement la peine, qu'on interrompe une lecture auffi agreable pour le critiquer; ils trouverent feulement que l'Auteur de la Differtation fe contentoit d'oppofer les mêmes fragmens à quelques lignes du ftile de M. de S. Evremont, pour en faire connoître la difference par cette comparaifon. Sur la fin de leur lecture comme ils lifoient la Pré-
" face de *Courvalfonnet*, que l'Auteur de la
" Differtation a copiée, *Voilà* dit Philante,
" ce qu'on peut apeller une fort méchante
" rapfodie de bonnes & de méchantes cho-
" fes. L'on peut dire à prefent que l'Au-
" teur de la Differtation fait ce qu'il con-
" feille, & qu'il diverfifie par les Ouvrages
" d'autrui fon ftile, qu'il ne fauroit peut-
" être diverfifier de lui-même.

Mais, dites-moi, Ergafte, *ajoûta Philante*, à quoi fervent dans une Differtation critique fur les Oeuvres de M. de S. Evremont, tous ces fragmens tirez des Oeuvres

de

de differens Auteurs ; Passe encore, si l'Auteur de la Dissertation s'étoit contenté de copier, à son ordinaire, les Oeuvres de M. de S. Evremont, il en étoit question ; mais qu'avions-nous à faire de la Critique d'une Lettre de *Balsac*, écrite à M. le Cardinal de Richelieu, de cette histoire du *Sermon* prononcé à Saint André à la Fête de Saint Joseph ; de la *Preface* des Satyres de Corvalsonnet, & en un mot de cent autres bagatelles, qui ne viennent point à la Dissertation ? Croiriez-vous encore que cet endroit-ci qui commence *par le Barreau aussi-bien que la Chaire*, n'est pas une reflexion de l'Auteur de la Dissertation ? Je l'ai luë tout du long dans la Bruyere, & quelque soin que l'on ait pris de la défigurer (car *déguiser* ne feroit pas assez dire) on la reconnoît par le sel qui s'y trouve encore.

Il n'y a donc plus qu'à tromper le Public par un Titre, en lui faisant acheter toute autre chose, que ce qu'on lui promet, & que ce qu'il veut lire.

Je ne sçai que vous répondre à tout cela, *dit Ergaste*, j'en suis honteux moi-même ; mais reprenons nôtre lecture, & achevons de justifier M. de S. Evremont, & de le faire entendre à celui qui l'a critiqué.

Il

Il ne faut pas connoître ni les veritables beautez ni les delicatesses de l'Art, pour trouver à redire que M. de Saint-Evremont ait marqué les differens caracteres de l'Ingratitude & de la Reconnoissance, de cette maniere, aprés avoir dit qu'il y a des gens in-
" grats par avarice; d'autres qui le sont de
" presomption, & encore d'autres qui ne le
" sont que par les seuls sentimens d'ingratitu-
" de: *Il ajoûte*, si l'amour-propre a ses in-
" grats présomptueux, la défiance de meri-
" te a d'imbecilles reconnoissans, qui reçoi-
" vent pour une faveur particuliere, la pu-
" re justice qu'on leur rend: cette défiance
" de merite fait le penchant à la sujettion,
" & ce penchant à la sujettion fait une au-
" tre sorte de reconoissance: Ceux-ci em-
" barassez de la liberté & honteux de la ser-
" vitude, se font des obligations qu'ils n'ont
" pas pour se donner un pretexte honnête
" de dépendance. Y a t'il quelque chose de plus marqué que ces differens sentimens? Il faut avoir l'intelligence épaisse pour croire comme l'Auteur de la Dissertation, que *lorsqu'on voudra lire plusieurs fois ces paroles, on en devinera peut-être à la fin la pensée.* Qu'y trouve-t'il donc de si relevé & de si speculatif? Ces expressions n'y sont-elles pas vi-

ves, fortes, naturelles & pleines de ſens? Ne peignent-elles pas agreablement à l'eſprit ce qu'elles lui preſentent? ...

Pourquoi, ajoûte l'Auteur de la Diſſertation, *donner un tour ſi recherché à une penſée ſi commune?* Mais ſi l'on examinoit d'où lui part ce ſentiment, peut-être trouveroit-on que l'Auteur de la Diſſertation ne trouve la penſée de M. de S. Evremont commune, que parce qu'il l'a renduë d'une maniere ſi aiſée, qu'il ſemble qu'on auroit dit, auſſi-bien que lui, la même choſe: Que l'on remarque pour cela de quelle maniere l'Auteur de la diſſertation l'a renduë lui-même pour corriger M. de S. Evremont. C'eſt *pour dire*, dit-il, *qu'il y a des gens qui ſe tiennent obligez de tout, & que par cette diſpoſition de cœur, ils ſe reduiſent à dependre de tout le monde.* Jugeons ſans prévention laquelle des deux manieres plaît & dit davantage: Pour moi je crois 1. Que l'Auteur de la Diſſertation n'eſt capable de faire une remarque auſſi vraie, auſſi fine & auſſi juſte, qu'aprés M. de Saint-Evremont. 2. De la maniere qu'il eût voulu qu'il s'en fût expliqué, elle n'auroit plus tout ſon eſprit: l'on n'y connoîtroit ni les mouvemens, qui ſe paſſent dans le cœur de ceux qui ſe tiennent obli-

gez de tout par une défiance de leur mérite, ni la foibleſſe qu'ils ont de ſe ſoumettre, ni le ſentiment reconnoiſſant qu'ils ont d'avoir été ſoumis.

Il n'appartient qu'à M. de S. Evremont de ramaſſer & de rendre en peu de mots toutes les idées que l'on peut avoir ſur un ſujet; lui ſeul ſait peindre en racourci les grandes choſes, & renfermer dans une phraſe cette diverſité d'idées, qui les font connoître dans ce qu'elles ont de plus caché. Chaque mot porte coup dans ſon ſtile, & confirme un ſentiment: On ne ſauroit en retrancher ſans alterer de beaucoup ſes peintures & le ſens des choſes qu'il a dites. Si elles demandent quelquefois de l'application, c'eſt moins une preuve de leur obſcurité, qu'une marque de la foibleſſe de nôtre eſprit: qui ne peut concevoir tout d'un coup differentes choſes, ou qui veut juger de la juſteſſe de l'idée qu'on lui en donne.

Ce que vous dites-là, mon cher Ergaſte, eſt bien vrai, *reprit Philante*, je ne vous blâmerai plus d'être ſi fort du parti de M. de S. Evremont, vous en connoiſſez trop bien le merite; j'ajoûte à ce que vous venez de dire, pour répondre à l'Auteur de la Diſſertation, que s'il faloit

dire

dire ces chôses d'une autre maniere que M. de S. Evremont, elles perdroient infiniment de leur beauté : il faudroit s'étendre & devenir diffus, & le ſtile diffus eſt ennuïeux & languiſſant ; de ſorte que deux pages ne ſuffiroient pas quelquefois pour dire ce qu'il a ſouvent fait entendre par un ſeul mot.

Quand M. de Saint-Evremont blâme *Ciceron*, de ne s'être jamais défait de ſon Art " de Rhetorique; cela ne doit s'entendre que " de ſes Lettres : la moindre recommandation " qu'il fait, *dit-il*, au meilleur de ſes amis, s'in-" ſinuë auſſi artificieuſement, que s'il vouloit " gagner l'eſprit du monde. Ainſi donc n'en déplaiſe à l'Auteur de la Diſſertation, cet endroit de M. de S. Evremont eſt mal appliqué à cet autre, dont vous venez de parler, tant parce que les expreſſions y ſont aiſées & naturelles, que parce que M. de S. Evremont y fait des peintures, du cœur humain.

Admirez, *dit Philante*, que l'Auteur de la Diſſertation ſemble nous aller prouver par un article ſeparé, que M. de S. Evremont n'eſtime pas beaucoup les Anciens ; mais que rapporte-t'il pour cela ? un fragment de M. de S. Evremont, où il ne parle que du ſiecle d'Auguſte, & où il dit ſimplement par ce que nous voïons de *Terence* ce qu'on

 di-

disoit à Rome de *Scipion* & de *Lélius*, ce que nous avons de *César*, ce que nous avons de Ciceron ; la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *sales*, *lepores*, *venustates* ; tout cela, *ajoûte-t'il*, me fait croire qu'il faut aller chercher dans un autre tems, que celui d'Auguste, le bon & l'agreable esprit des Romains, aussi-bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

En bonne-foi, cela veut-il dire que M. de S. Evremont n'estime pas les Anciens? Faut-il avoir beaucoup d'esprit, pour voir que ce qu'il dit, n'est qu'une consequence tirée de ce qu'on disoit à Rome de Scipion & de Lélius? Comme des plaintes que Ciceron faisoit de n'avoir plus parmi eux ce qu'il appelle *sales*, *lepores* ; ce qui n'est autre chose que la politesse des manieres & du stile des Romains, qui vivoient avant lui.

Quelque dégoût, ajoûte l'Auteur de la Dissertation que *M. de S. Evremont témoigne pour le tems d'Auguste, neanmoins en loüant la Latinité du siecle dernier de cette maniere, il n'y en eut peut-être jamais de plus fleurissant, sans en excepter le tems d'Auguste. Il montre que son dégoût n'est pas si grand qu'il veut nous le persuader.*

Il

Il ne faut avoir aucune justeſſe d'eſprit, *dit Ergaſte*, pour parler de cette maniere. Il eſt vrai que l'Auteur de la Diſſertation ſuit l'idée qu'il a euë d'abord, que M. de S. Evremont n'eſtimoit pas le ſiecle d'Auguſte; mais s'il raiſonne faux par-tout, en eſt-il plus excuſable ? Quand M. de S. Evremont a dit de la Latinité du ſiecle dernier, qu'il n'y en eut jamais de plus fleuriſſante, ſans en excepter le ſiecle d'Auguſte, reconnoit-il par-là que le ſiecle d'Auguſte eſt le ſiecle le plus fleuriſſant des Romains? Tout autre que l'Auteur de la Diſſertation, verroit que M. de S. Evremont s'accommode plûtôt à nos comparaiſons ordinaires & à l'idée que nous avons du ſiecle d'Auguſte, qu'il ne ſe contredit lui-même dans ſes ſentimens.

Mais voïons, *reprit Ergaſte*, ce que l'Auteur de la Diſſertation fait dire à M. de S. Evremont contre les Poëtes.

M. de S. Evremont, dit-il, *a pour les Poëtes un ſentiment qui ne leur eſt pas avantageux*; & pourquoi, *dit Philante*, parce que, *répondit Ergaſte*, que M. de S. Evremont a dit dans le même Chapitre du ſiecle d'Auguſte, que quoiqu'il fût le ſiecle des grands Poëtes, il ne s'enſuivoit pas pour cela,

 qu'il

qu'il fût celui des esprits bien faits: La raison qu'il en donne, *ajoûta Ergaste*, c'est que la Poësie demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. *Cependant*, dit l'Auteur de la Dissertation, *M. de S. Evremont ne donne pas de raison pourquoi le siecle des grands Poëtes n'est pas toûjours celui des esprits bien faits*: mais il le mene dans une autre matiere; examinons le.

La Poësie, *dit M. de S. Evremont*, demande un genie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens; tantôt c'est le langage des foûs, & rarement celui d'un honnête-homme: Elle se plaît dans les fictions (& non pas, comme l'a écrit l'Auteur, parce que les Poëtes sont dans des fictions; ce qui change la chose outre que l'expression n'est pas Françoise) elle se plaît dans les fictions, *continue M. de S. Evremont*, dans les figures, toûjours hors de la realité; & c'est la realité seule, qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Cela fait-il quelque tort aux Poëtes, *reprit Philante*? C'est-là ce que l'Auteur appelle *un sentiment qui ne leur est pas avantageux*? Je le trouve pour moi fort raisonnable; il n'y a que la realité, qui puisse satisfaire

faire un homme de bon ſens : les fictions de la Poëſie peuvent l'amuſer & même le divertir ; mais elles ne doivent pas le ſatiſfaire, comme quelque choſe de ſolide : ce ſont de fauſſes beautez, & des beautez qui ne reſident , que dans l'imagination des Poëtes.

Horace eſt moins beau dans ſes Odes pour un homme du monde, que dans ſes Epitres, ce n'eſt pas que ſes Odes n'aïent de grandes beautez ; mais ce ſont des beautez de pure imagination, qui n'ont aucun rapport avec la verité, & qui ne conviennent qu'à ceux qui ſe mêlent de faire des Vers Latins.

Prenez garde, *dit Ergaſte*, que l'Auteur de la Diſſertation a confondu ce que M. de S. Evremont a dit de ceux qui étoient du tems d'Horace & de Virgile, avec ce qu'il a dit des Poëtes. Il leur applique ce qui a été dit, pour prouver que le ſiecle d'Auguſte n'étoit pas le ſiecle de la plus grande politeſſe des Romains. Il n'y a qu'à lire quelques lignes au deſſus de celles que l'Auteur de la Diſſertation rapporte: cependant, *dit Philante*, écoutez comme l'Auteur de la Diſſertation a pris la choſe. Je ne ſçai, dit-il, *ce que M. de S. Evremont entend par* eſprits bien faits, *mais s'il veut parler des eſprits ſenſez & judi-*

cieux, il n'y a rien qui demande un esprit mieux fait, que la Poësie, &c. Peut-on faire un raisonnement aussi hors de propos? Qui ne sait la difference qu'il y a entre un esprit bien fait & un esprit bien sensé?

Un esprit bien fait, *dit Ergaste*, est, ce me semble, un esprit droit & naturel, où il n'entre ni d'imaginations ni de travers; c'est un homme sage & poli qui juge agreablement & avec discretion de toutes choses, qui les prend en bonne part, & qui les tourne de même.

C'est un homme dont la societé plaît, auprés de qui les familiaritez ne sont ni suspectes ni dangereuses; à qui l'on peut dire le bien & le mal, sans en craindre le mauvais jugement, ni les reproches: En un mot un esprit bien fait est l'opposé d'un petit esprit.

Voilà ce me semble, *continua Ergaste*, de quels esprits M. de S. Evremont pretend parler. L'on n'aura pas grand' peine à se convaincre, qu'ils ne vivoient pas necessairement dans le tems des excellens Poëtes. Sans les impertinences & les affectations dont se mocquoit Horace, *dit M. de S. Evremont*, la justesse de son sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui si grande.

Puisque vous avez marqué le caractere d'un es-

eſprit bien fait, *reprit Philante*, il faut que je vous diſe à mon tour ce que j'entends par un *eſprit bien ſenſé*. Je conçois que c'eſt un homme judicieux & plein de bon ſens, qui voit les conſequences des choſes, qui en ſait le prix & le merite, qui garde dans celle qu'il fait la vrai-ſemblance ou la verité; qui eſt rempli de ſes projets; qui en ſent les difficultez & les avantages, & qui les execute avec ſuccés ou ſans danger: Un eſprit bien ſenſé, en un mot eſt, ce me ſemble, l'oppoſé d'un eſprit mediocre.

Peut-être, *dit Ergaſte*, qu'un habile homme a l'eſprit bien ſenſé, & qu'un eſprit bien fait eſt un honnête-homme. Je m'aſſûre que M. de S. Evremont penſe l'un & l'autre des excellens Poëtes, c'eſt-à-dire qu'il les croit habiles & honnêtes gens. Sa maxime, comme il le dit lui-même dans le même Chapitre, ne regarde que les gens du monde; il ,, faut, *dit-il*, qu'il y ait d'excellens Poëtes ,, pour nôtre plaiſir, comme de grands Ma- ,, thematiciens pour nôtre utilité: lorſqu'il ,, a dit que la Poëſie demandoit un genie particulier, qui ne s'accommodoit pas trop avec le bon ſens; il n'a entendu parler, que de cette ſorte de gens, dont l'eſprit paroît être alienė, tant ils ſe poſſedent peu dans les

rencontres, où il faudroit avoir plus de retenuë; leur enthousiasme est une fureur qui les agite jusques dans les lieux les plus saints, & devant les personnes ausquelles ils doivent le plus de respect. Cette sorte de génie est assez contraire au bon sens.

Voici encore, *dit Ergaste*, qui lisoit, un autre travers d'esprit de l'Auteur de la Dissertation : il pretend que M. de S. Evremont a blâmé les fictions de la Poësie, parce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que la realité qui pût satisfaire un entendement bien sain. L'Auteur dit que *la Poësie ne sauroit être agréable à un entendement bien sain sans les fictions.* Je dis que cela est faux, mais qui doute que les fictions ne soient agréables à un entendement bien sain ? M. de S. Evremont en convient lui-même : Il dit en cent endroits que les anciens Poëtes perdroient beaucoup, s'il faloit qu'on leur ôtât les secours de Dieux, la fable & les fictions qui font le merveilleux de leurs Ouvrages : il soutient seulement, que toutes ces beautez, n'étant pas réelles, ne sauroient jamais satisfaire un entendement bien sain, & cela est vrai.

Ils continuerent de lire, & ils auroient lû quinze ou seize pages de suite, si Philante n'avoit interrompu son ami, comme il ache-

voit le dernier Dialogue que l'Auteur a inseré dans sa Dissertation. Quoi, *lui dit-il*, c'est le même homme, qui ne pouvoit tantôt souffrir le mot de *joüissance* dans la Matrone d'Ephese, qui a mis ici ce dernier Dialogue! Un scrupuleux se gendarme au seul mot de *joüissance*, & ose lire & donner au Public un Dialogue, où il trouve que, *Daphnis* prend les tétons de sa Bergere; qu'il la jette par terre, qu'il en fait sa femme; & y faire encore cette reflexion : *Cette derniere Idyle marque assez le caractere d'une personne, qui fait d'abord la dedaigneuse contre les sentimens de son cœur, & qui ensuite ne disputant plus de la chose, ne songe plus qu'aux conditions.*

Où est donc cette pudeur qui lui a fait dire, *le mot de* joüissance *signifie trop, & l'esprit, saisi des idées qu'il donne, a de la peine à se contenir.*

Je découvre, *ajoûta Ergaste*, une verité au travers des fictions de ces Idyles, qui doit être sensible à tout le monde, qui est que l'Auteur de la Dissertation ne les a mises ici comme bien d'autres choses, que pour remplir son Livre, où il y auroit, sans cela, bien des vuides; mais pourquoi alloit-il chercher chez les Grecs, des choses qui sont prés de nous? N'avons-nous pas de belles fictions

dans nos Poëſies & dans nos Auteurs Latins.

Vous auriez peut-être voulu *interrompit Ergaſte*, en riant, qu'il eût copié l'Enéïde de Virgile, ou le *Lutrin* de Deſpreaux. A cela prés, *dit Philante*, que ſon deſſein auroit trop ſauté aux yeux, parce que ces deux Ouvrages ſont trop longs; ils auroient bien valu ſes Idyles; & cela d'autant mieux, qu'il vouloit donner abſolument des exemples, des fictions de Poëſie: il faut, *continua Philante*, que je vous en diſe une parfaitement belle, & que peu de gens ſavent, puiſque l'occaſion me la rappelle à l'eſprit: Elle eſt d'un habile-homme de mes amis; vous en jugerez, c'eſt de l'invention que l'on a trouvé à l'Armée de ſe ſervir du Canon.

Sous un Climat de fer dans un Siecle d'alarmes,
Chez des peuples guerriers, qui ſont nez dans les armes,
Entre le Rhin & l'Elbe en cent & cent Combats
Mars exerçoit en vain la fureur de ſon bras.
Les Villes ſe moquoient de ces lourdes machines
Des frondes, des belliers, des fléches aſſaſſines,
Et de ces inſtrumens bravant tous les efforts

Mor-

Morfondoient le Dieu Mars aux pieds des moindres Forts;
Quoi! souffrirons-nous donc, dit ce Dieu formidable,
Que nôtre Art maintenant soit des mortels la fable?
Que tous ces instrumens de carnage & d'horreur,
Qui du tems des Romains répandoient la terreur,
Nous arrêtent un an au pied d'une muraille,
Et ne servent de rien en un jour de bataille?
Ah! c'est trop s'endormir, faisons d'autres efforts
Et pour nous mieux venger; inventons mille morts.

Aprés un tel discours, l'on vit ce Dieu farouche,
La fureur dans les yeux & le sang dans la bouche,
Fracasser son carcois, rompre ses boucliers,
Oter le fer des dards, & l'airain des belliers;
Et de ce reste affreux faisant un assemblage,
Qui présageoit la mort, le sang, & le carnage,
Les mettre en un fourneau fermé de toutes parts,
Et les fondre à l'instant d'un seul de ses regards.
Quand il en vit sortir une liqueur terrible,
Transporté d'un plaisir aux mortels indicible,
Il la prit en ses mains, & par un tour fatal

Ses mains firent au canon un moule sans égal.
Dans ce premier transport sans boulet & sans poudre
Il chargea son canon d'une pierre de foudre.
Descendit aux Enfers, s'y saisit d'un tison.
Et de ces tristes feux alluma son canon.
Au premier coup helas ! cent Villes trebucherent,
Le Danube & le Rhin dans leur lit en tremblerent ;
Mais Bellone & la Mort en ce funeste jour,
Coururent au canon, & danserent autour.
La Paix, en concevant une douleur profonde,
Eût voulu pour jamais se retirer du monde ;
Mais la sage Thémis, qui sait tout balancer,
Par ses avis prudens l'empêcha d'y penser.

Vous m'avez fait plaisir, *dit Philante*, de me dire ces Vers ; je ne les avois point encore vûs. Je vous prie de me les donner écrits, avant que nous nous séparions, cependant continuons nôtre lecture.

Ils lurent encore quatre ou cinq pages sans rien dire, parce que l'Auteur de la Dissertation ne fait aucune refléxion sur les paroles de M. de S. Evremont, qu'il y a rapporté. Ergaste interrompit seulement la lecture sur cet endroit, où M. de S. Evremont parle de

la

la ſituation où il étoit, & de ce qui ſe paſſoit en lui.

La raiſon, *dit-il*, conſentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un ſentiment de plaiſir ; mais je ne pretens pas que cet accomodement ſi aiſé de la paſſion & de la raiſon me doive attirer de la loüange, je confeſſe au contraire, que j'en ai été ſouvent plus vicieux : cependant mon vice ne venoit point d'une perverſité d'intention, qui allât au mal, mais de ce que le vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Y a-t'il-là, *continua Ergaſte*, de quoi dire comme l'Auteur de la Diſſertation, *qu'aucun Saint n'a été dans un état ſi heureux*, *Il faloit que ſes plaiſirs*, dit l'Auteur de la Diſſertation ; en parlant de M. de S. Evremont, *fuſſent bien purs*, *& ſa raiſon bien mitigée.* Y a-t'il là de quoi ſe récrier ? où eſt l'homme qui ſent du plaiſir à faire les choſes auſquelles ſa raiſon s'oppoſe ?

Nous n'avons de plaiſir, à parler humainement, que ceux qu'elle approuve. La raiſon, ſans le Chriſtianiſme, n'eſt autre choſe que la nature qui aſpire à ce qui lui eſt propre, ou qui rejette ce qui ne lui convient pas. Les plaiſirs que l'on goûte par elle, ne s'op-

s'opposent point aux devoirs. M. de S. Evremont ne parle en cet endroit, que de cette vertu de temperamment, qui lui faisoit rejetter ce qui étoit mauvais, plûtôt qu'elle ne le portoit à ce qui étoit bon: Aussi lorsqu'il dit que sa raison consentoit volontiers à ce qu'il avoit resolu de faire par plaisir, il dit que cet accommodement de la raison & de la passion ne doit pas lui attirer de la loüange; & il confesse au contraire, qu'il en a été plus vicieux. Pareillement lorsqu'il a dit, que la passion chez lui ne s'opposoit point à ce qu'il avoit resolu de faire par devoir: cela ne doit pas s'entendre, qu'il n'a point eu de combats interieurs; mais qu'il préferoit son devoir à ses plaisirs, & que ses plaisirs ne lui étoient jamais assez chers pour lui faire manquer à son devoir, & cela est d'un honnête-homme: les plaisirs ne doivent venir qu'aprés le devoir, si un honnête-homme en peut goûter de plus grand, que celui de s'en être bien acquité.

Mais écoutez ceci, *dit Philante*; *Jusques à cette heure*, dit l'Auteur de la Dissertation, *aucun pecheur, ni le démon même, n'a pû regarder le mal comme mal, mais seulement sous l'apparence du bien*: Avoüez, Ergaste, que l'Auteur de la Dissertation est bien instruit

des choses, & qu'il a bien de l'érudition ; je m'assûre que s'il avoit lû les Confessions de Saint Augustin, il y auroit trouvé qu'on peut faire le mal sous l'apparence du mal même, puisque ce grand Docteur confesse qu'étant jeune, il alloit voler les pommes de son voisin, & que s'il n'avoit pas crû faire du mal, il ne les auroit pas volées : en verité, cela est pitoïable. Voici encore une autre pensée de M. de S. Evremont, que l'Auteur de la Dissertation a pris tout de travers.
" Je me connois mieux par l'expression du
" sentiment, que je forme de moi-même,
" que je ne ferois par des pensées secretes &
" par des refléxions interieures. L'Auteur
" de la Dissertation a entendu que M. de S. Evremont disoit que l'on pouvoit *se connoître sans faire des refléxions interieures sur les bonnes ou mauvaises qualitez.* Il faut être l'Auteur de la Dissertation pour avoir de telles imaginations, & pour ne pas entendre les choses les plus intelligibles ; je serois le premier à blâmer M. de S. Evremont, s'il avoit eu la pensée, que l'Auteur de la Dissertation lui donne. Cependant il n'a dit autre chose, sinon qu'il se connoissoit mieux par l'expression du sentiment, qu'il ne se connoissoit par les pensées secretes qu'il avoit de lui-même.

J'ay

J'ai dit, *reprit Ergaste*, la même chose en quelque endroit, sans avoir fait d'attention que M. de S. Evremont l'eût dite devant moi, Voici, ce me semble, comme je me le suis expliqué. Je me connois mieux par l'ex-
» pression du sentiment, que par le mou-
» vement qu'il excite. Il y a de l'analogie, comme vous voïez ; avec ce que M. de S. Evremont a dit : cependant rien n'est plus vrai, que je développe mieux les sentimens de mon cœur, en les écrivant, que je ne fais en refléchissant secretement sur ses mouvemens : je pense à la verité, & M. de S. Evremont y pensoit aussi, lorsqu'il a dit la même chose.

On voit bien, *reprit Ergaste*, que l'Auteur de la Dissertation n'est pas né genereux : Il dit que cette pensée de M. de S. Evremont est une pensée fausse. La generosité avec toutes ses circonstances, est une vertu admirable ; sans la justice c'est le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal reglée : il dit que *c'est le mouvement d'une ame orgueilleuse, au lieu d'être le mouvement d'une ame noble*, Pensez-vous cela, Philante, *continua Ergaste*; pour moi je crois qu'on peut être genereux par les seuls sentimens de generosité comme l'on peut être ingrat par les

seuls

ſeuls ſentimens d'ingratitude. Un homme qui eſt né avec une ame noble & élevée, n'eſt pas né pour cela orgueilleux. Rien n'eſt plus opposé à la veritable grandeur d'ame que l'orgueil : Ainſi donc une generoſité ſans juſtice ne ſera pas une action orgueilleuſe ; ce ne ſera pas auſſi une vertu pour être un mouvement purement naturel : il y a un milieu, humainement parlant, entre le vice & la vertu : ainſi M. de S. Evremont a eu raiſon de dire, que la generoſité avec toutes ces circonſtances étoit une vertu admirable ; mais que ſans la juſtice, ce n'étoit plus que le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal reglée.

Il me ſemble, qu'un mouvement de generoſité ſans la juſtice approcheroit davantage de la liberalité ; je ſçai qu'elles paroiſſent être la même choſe, mais je vois que leurs principes & leurs effets ſont contraires.

L'une part de l'humeur, & s'y abandonne ; l'autre vient de l'ame, & ſe conduit par le cœur : celle-ci ne donne pas, mais elle reprend ; celle-là donne, mais elle place ſes bienfaits. La liberalité n'a ni tems ni lieux, ni choix de perſonnes ; elle agit toûjours & ſans regle : la generoſité eſt plus ſage, elle or-

ordonne, elle distribuë ses bienfaits; elle tend les bras à propos; quand la liberalité les a toûjours ouverts & à tous venans. En un mot la genérosité s'écoute; elle aproche plus du caractere de la vertu, que la liberalité; & il y a moins loin de la liberalité à être prodigue, que de la prodigalité à être genereux.

Si M. de S. Evremont, *reprit Philante*, avoit dit comme l'Auteur de la Dissertation; qu'une generosité qui fait tort à la justice, fût le mouvement d'une ame noble, il se seroit trompé, ce ne seroit veritablement que le mouvement d'une ame orgueilleuse & injuste, & alors on ne devroit point dire, que c'est le mouvement d'une ame orgueilleuse, mais que c'est une injustice. Le mouvement d'un homme qui a l'ame belle & noble, ne peut pas être appellé une vanité ou injustice: quand il ne le porte à faire tort à personne, & qu'il n'est pas excité par aucun motif d'interêt. L'on est souvent genereux sans avoir ni l'occasion ni le moien de le paroître; & je ne crois pas que les mouvemens naturels que l'on a de faire du bien, viennent de la vanité, ni qu'ils soient une injustice.

Venons, *dit Ergaste*, à ce que M. de S. Evre-

Evremont dit de ces pertes que l'on fait en vieilliſſant, qui ſont compenſées par de grands avantages, car nous ne devons plus nous amuſer qu'à répondre à ce que l'Auteur de la Diſſertation attaquera par des raiſons; mais tant qu'il ne dira autre choſe, comme il fait ici, & par-tout ailleurs, *que l'on jugera de cette phraſe*; *ne peut-on parler plus naturellement. Quel tour! quelle vivacité!* ou qu'il ſubſtituëra ſimplement ſa maniere d'écrire, je ne crois pas que nous ſoïons obligez de nous y arrêter davantage. Eſt-ce-là une Diſſertation-critique? Où ſont les raiſons qu'il apporte de ce qu'il blâme? Où en eſt le faux? Quelle en eſt la marque? Eſt-ce parce que les endroits que l'Auteur de la Diſſertation deſapprouve, ne ſont pas de ſon goût? Doit-on le prendre pour une déciſion raiſonnable? Nous avons déja aſſez vû de quoi eſt capable l'Auteur, & que les expreſſions claires qu'il promet dans ſa Preface, de ſubſtituer aux penſées obſcures de M. de S. Evremont, n'en font jamais entendre toute la penſée, ou qu'elle eſt tout-à-fait mal renduë par la baſſeſſe des expreſſions. Venons-en donc aux ſentimens que l'Auteur attribuë à M. de S. Evremont; car je ſuis encore à voir qu'il ſoit une fois

entré dans sa pensée. Ecoutez ceci où il dit qu'il s'est trompé, aprés que M. de S. Evremont a dit que nous perdons beaucoup en vieillissant, mais que nos pertes sont compensées par d'assez grands avantages, *il ajoûte*, Si aprés avoir perdu mes passions les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquietude dans mes plaisirs, & plus de discretion dans mon procedé. A l'égard des autres, si mon imagination diminuë, je n'en plairai pas tant quelquefois; mais j'en importunerai moins bien souvent. L'Auteur de la Dissertation pretend que cela est faux, ou que M. de S. Evremont n'est pas intelligible: il dit que *rien ne nous donne tant d'inquietudes dans nos plaisirs, que les affections qui nous restent aprés que nous avons perdu nos passions.* Je ne suis pas de son sentiment, *reprit Philante*; ce n'est pas pour défendre en tout M. de S. Evremont, mais je crois que nos passions nous chagrinent plus que nos affections. Toutes les passions sont remüantes, la gloire, l'amour, l'ambition, l'avarice, nous font agir pour la possession de leurs objets. Les affections plus douces nous entretiennent seulement dans le goût des choses, dont nous avons été touchez. L'affection de l'argent n'est peut-

être qu'un soin trop exact de le conserver, ou tout au plus qu'une disposition à l'avarice; au lieu que l'avarice même qui est la passion des richesses, est un desir insatiable d'en avoir & de les accumuler.

L'affection pour les rangs & les dignitez n'est qu'un doux souhait de les remplir, qui vient de la parfaite connoissance de ce qu'ils sont, au lieu que l'ambition est l'inquietude de les avoir, & de trouver les moïens d'y parvenir. L'affection pour la gloire n'est aussi qu'un agréable mouvement de l'ame, qui sent du plaisir au recit de grandes actions que l'on n'est plus en état de faire, au lieu que la passion pour la gloire est une agitation continuelle de l'ame veritablement heroïque, qui cherche les occasions de se signaler & de paroître. Ne sçait-on pas que l'affection qu'on a pour une femme que l'on a aimée, naît des cendres de l'amour; que ce n'est plus qu'un reste de tendresse au sentiment du plaisir, excité par la presence de l'objet ou par le souvenir de son merite: En un mot les affections sont un penchant aux choses que la passion nous fait desirer: Elles restent, aprés que nos passions sont éteintes, & nous font seulement regarder comme une douceur, la possession des choses que la passion

nous avoit montrées comme un bien: Ainsi donc, *ajouta Philante*, M. de S. Evremont a eu raison de dire : En vieillissant, si apres " avoir perdu mes passions, les affections " me demeurent encore, il y aura moins " d'inquietude dans mes plaisirs. Les affe-" ctions chez les vieilles gens ne sont autre chose que le fond de la corruption, avec lequel tous les hommes viennent au monde. Il y a d'ailleurs de la difference entre avoir les affections du vice, & avoir de l'affection pour le vice. Les affections du vice ne sont autre chose, que les impressions que le vice nous laisse, l'affection pour le vice est un actuel attachement au vice; c'est une passion: Ainsi ce n'est que les impressions du vice, dont M. de S. Evremont a entendu parler: elles nous laissent plus de discretion dans nôtre procedé, en ce qu'elles ne nous causent pas la même agitation, que les passions qui nous rendent souvent importuns à ceux que nous aimons trop.

Mais examinons un peu, *dit Ergaste*, ce que l'Auteur de la Dissertation appelle *continuation du stile forcé de M. de S. Evremont.* C'est un fragment de l'Histoire du Medecin Irlandois. J'ai fait, *dit Philante*, plusieurs reflexions sur cet endroit, il faut que je vous

les

les dise : Premierement j'ai trouvé que l'Auteur de la Dissertation a coupé le sens, ou pour mieux dire le fil de l'Histoire, afin de donner plus de poids a sa remarque : vous voïez aussi que ce qu'il en rapporte, commence par une reflexion de M. de S. Evremont sur les effets de préventions & de l'imagination. Tel étoit, *dit-il*, le pouvoir de l'Irlandois sur nos esprits : telle étoit la force de nos esprits sur nos sens, *&c* On trouvera que cette reflexion est obscure & indeterminée, quand on ne sçaura pas à quoi M. de S. Evremont l'applique, & cela donne à la remarque de l'Auteur, un certain goût, qu'il n'a pas, & au fragment, des défauts qui ne sont pas dans la piéce quand on la lit de suite. M. de S. Evremont dit auparavant, que l'idée de la santé avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; que l'envie de voir avoit fait aux curieux une fausse vuë, comme l'envie de guérir avoit donné aux malades une fausse guérison : mais sçavez-vous bien, *interrompit Ergaste*, qu'on ne s'en tient pas tout-à-fait à ce que l'Auteur rapporte de M. de S. Evremont, le fragment donne de la curiosité pour toute la piece, & alors on découvre le ridicule de la Remarque. J'ai trouvé si beau, par exem-

ple, l'endroit ſur lequel nous en ſommes, que j'ai été chercher dans M. de S. Evremont, toute l'Hiſtoire pour la lire, & voilà comme la plûpart des gens font; de maniere que cette Critique, au lieu de faire tort à M. de S. Evremont, ne ſauroit jamais que nous confirmer dans l'eſtime que nous en avons. La ſeconde reflexion que j'ai faite, *dit Philante*, eſt ſur ce que dit l'Auteur de la Diſſertation, avant & aprés avoir raporté le fragment de l'Hiſtoire, dont nous parlons: Il dit avant que de le rapporter, que c'eſt *pour dire que ce Medecin s'étoit acquis une ſi grande reputation à Londres, que les gens ſenſez, qui connoiſſoient ſa folie, n'en oſoient deſabuſer le Public; Rien n'eſt ſi ſimple que cela*, ajoute-t'il, *cependant voici comme il s'y prend*: Aprés quoi l'Auteur de la Diſſertation rapporte les termes de M. de S. Evremont, & il finit en diſant: *Peut-on ſe ſervir d'expreſſions ſi étudiées pour raconter l'autorité, que s'étoit acquiſe la folie de ce Charlatan?*

J'ai eu de la peine, dit Ergaſte, à paſſer à l'Auteur de la Diſſertation, cette maniere de parler, *voici comme il s'y prend*: Elle a quelque choſe de mépriſant; on diroit qu'il regarde M. de S. Evremont comme un valet. Il y a une heure qu'il ne l'a nommé, ſi

l'on

l'on n'avoit soin de lire, pour sa propre satisfaction, les articles que l'Auteur de la Dissertation a mis en marge, on ne devineroit jamais à qui se rapporte cet *il s'y prend.* Dans ce que nous venons de dire par exemple, on pourroit douter si c'est plûtôt le Medecin Irlandois, que M. de S. Evremont, qui s'étoit acquis beaucoup de reputation à Londres.

La remarque que vous venez de faire reprit Philante, est d'un honnnête homme: on doit garder dans tout ce qu'on écrit, une honnêteté fort exacte, il n'y a plus de politesse de stile, dés qu'elle y manque. Quand on écrit par les pronoms, *il*, *lui*, *tú*, *toi*, cela sent son Maître, & le Superieur: Il en est pour la politesse du stile tout le contraire de la politesse des conversations; nommer les gens par leur nom parlant à eux ou en leur presence, c'est une marque de colere: Se servir toûjours en écrivant des pronoms *il*, *lui*, *tu*, *toi*, c'est une faute contre la netteté du stile; il faut nommer le plus que l'on peut, la personne dont on parle; l'on ne peut guéres parler de deux personnes, sans que les pronoms *il*, *lui*, *tu*, *toi*, ne fassent de la peine, & n'embarassent: pour ne pas déterminer absolument de qui il est question.

Ce n'eſt pas-là neanmoins, où je me ſuis le plus arrêté, continua Ergaſte, j'ai trouvé que l'Auteur de la Diſſertation ne faiſoit point de cas du tour que M. de S. Evremont donne aux choſes. Il lui arrive ſi ſouvent de ſubſtituer ſa maniere d'écrire à celle de M. de Saint-Evremont, & d'ajoûter aprés *rien n'eſt plus ſimple que cela*: qu'il ſemble ne pas convenir qu'il y ait des manieres de s'exprimer plus heureuſes & plus agréables les unes que les autres. *Peut-on ſe ſervir*, dit l'Auteur de la Diſſertation, *d'expreſſions ſi étudiées pour raconter*, &c? Mais qu'en penſez-vous, Philante, ſauroit-on trop bien écrire & donner trop d'agrément à une Nouvelle?

Bien des Hiſtoires, dit Philante, qui nous plaiſent, & qui nous touchent, ſeroient fades & ennuïeuſes, ſi l'on ne les avoit bien écrites. Une Hiſtoriette qui ne feroit aucun plaiſir par les choſes qu'elle contient, nous en fait par la maniere dont elle le dit; & quand elle eſt agréable par les choſes, une délicate maniere de les raconter ne fait que la rendre plus piquante.

Vous avez raiſon, dit Ergaſte, & je ſuis ſûr que l'Hiſtoire de ce Medecin Irlandois n'auroit pas le même agrément, ſi elle avoit

été racontée par l'Auteur de la Diſſertation; M. de S. Evremont a un tour original & une maniere d'écrire ſi polie & ſi amuſante, qu'il fait beaucoup de tres-peu de choſe, & qu'il embellit les moindres ſujets, Il fait de tems en tems dans le narré de ſon Hiſtoire, de petites reflexions ſi plaiſantes ou ſi judicieuſes, ſelon les ſujets, que l'on diroit qu'elles, ont été reſervées pour lui ſeul. C'eſt une délicateſſe de l'Art, reprit Ergaſte, de ſavoir tirer à propos des ſujets que l'on traite, de petites reflexions: ce ſont comme autant de ſtations, où l'eſprit ſe délaſſe de l'attention qu'il avoit au ſujet principal; & on les goûte d'autant mieux qu'elles ſont courtes, & comme l'ame d'une Narration, qui ſans cela deviendroit languiſſante & ennuïeuſe.

L'Auteur de la Diſſertation, dit Philante, blâme encore cet endroit de la Lettre de M. de S. Evremont à M. d'Ollonne, où il lui conſeille de ne plus ſonger à ſa Maîtreſſe, s'il en a une à Paris, de peur de recevoir du chagrin de ſon infidelité, voici ſes termes.

„ Une perſonne aimable à la Cour veut „ être aimée, & là où elle eſt aimée, elle „ aime à la fin. Celles qui conſervent de „ la paſſion pour les gens qu'elles ne voïent „ plus, en font naître bien peu, en ceux

„ qui

„ qui les voïent ; la continuation de leurs „ amours pour les absens est moins un hon„ neur à leur constance, qu'une honte à „ leur beauté.

Ne peut-on parler d'une galanterie, dit l'Auteur de la Dissertation, *que dans des termes embarrassez? L'infidelité d'une Maîtresse, qui est une chose si ordinaire, ne peut-elle s'expliquer que par des antitheses?* Où sont donc ces termes embarrassez dans ce que nous venons de lire? Les pensées n'y sont-elles pas fort délicates & tres-bien renduës, ce que l'Auteur de la Dissertation appelle des antitheses, c'est un sentiment tres-fin & tres-judicieux. Je ne vois pas comme on peut trouver à redire à de si bonnes choses. *M. de S. Evremont*, dit-il, *blâme la morale des Italiens plei-* „ *ne de concetti*, qui sent plus une imagina„ tion, qui cherche à briller, qu'un bon „ sens formé par de profondes reflexions. „ Avoüez, dit Ergaste, que voilà une morale bien appliquée. Il s'agit d'une galanterie & d'une galanterie, que l'Auteur de la Dissertation prétend mal exprimée : & pour le prouver il rapporte ce que M. de S. Evremont a dit de la Morale des Italiens en un autre endroit. Il me semble qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux choses : & d'ail-

d'ailleurs c'eſt moins un défaut à chercher à briller dans une Lettre de galanterie, où tout doit être dit avec eſprit que dans une matiere de morale, où tout eſt ſerieux, & doit être ſolide.

J'admire par tout l'Auteur de la Diſſertation, reprit Philante ; écoutez comme il fait parler Voiture : Il prétend qu'il n'auroit pas dit en loüant Madame la Ducheſſe de
" Boüillon, comme a fait M. de S. Evremont,
" qu'elle n'a pas moins d'acquis, que de
" naturel ; de ſavoir, que d'agrément... qu'en
" des converſations ordinaires, elle diſpute
" toûjours avec eſprit, ſouvent avec raiſon ;
" mais une raiſon animée, qui paroît de la
" paſſion aux connoiſſeurs mediocres, & que
" les délicats auroient peine à diſtinguer de
" la colere dans une perſonne moins aima-
" ble ; mais *il auroit dit*, ajoûte l'Auteur de la Diſſertation, *que Madame de Boüillon eſt pleine d'eſprit ; qu'elle ſait beaucoup, & qu'elle diſpute volontiers avec vivacité & tres agreablement, même dans les converſations ordinaires.*

Ne trouvez-vous pas Voiture bien imité en cet endroit ? Ne le reconnoiſſez-vous point à ſa maniere fine & ingenieuſe de dire les choſes ? Je ne vois rien de plus réjoüiſſant que de lui faire dire, que *Madame de Boüil-*

lon dispute volontiers avec vivacité. Ce *volontiers* me paroît tout gaillard, comme si la vivacité dépendoit de la volonté, & qu'on fût le maître d'en avoir quand on le veut.

Mais pourquoi, dit Philante, l'Auteur de la Dissertation va t'il chercher Voiture pour dire, qu'il ne se seroit pas exprimé comme M. de Saint-Evremont. Est-ce parce qu'il s'agit d'une Lettre de galantiere, & que personne n'en a escrit de plus galantes que Voiture? Chacun a son esprit & son tour particulier: que Voiture eût loüé Madame de Boüillon plus galamment que M. de S. Evremont, cela ne conclud pas, que M. de S. Evremont ne l'ait pas bien loüée: chacun a sa maniere, & dans son genre M. de S. Evremont vaut peut-être bien Voiture dans le sien.

Il n'auroit pas dit, ajoûta Ergaste, à ce que pretend l'Auteur de la Dissertation, *que Madame de Bouillon a autant d'acquis que de naturel: il auroit gardé cette expression pour la science d'un Docteur, & je doute, s'il se fût servi d'une phrase si triviale*: Mais que trouvez-vous donc dans ce mot *d'acquis*, qui convienne ou qui détermine plûtôt la science d'un Docteur, que l'érudition d'une Dame aussi savante que Madame de Boüillon? Où est

eſt donc le *trivial* de cette phraſe : *Elle a autant d'acquis que de naturel* ? Eſt-ce parce qu'elle s'entend trop bien, & qu'elle eſt naturelle? Si elle avoit plus de tour, elle ſeroit obſcure; mais parce qu'elle eſt ſimple, elle eſt triviale.

Il faut bien dire quelque choſe, dit Philante, quand on veut critiquer : on paſſeroit pour une bête, ſi on ne ſe rendoit difficile, & ſi l'on n'épiloguoit pas une demi-heure ſur un mot cela ſent le Savant & l'Homme plein, de parler beaucoup ſur peu de choſes.

Mais raillerie à part, dit Ergaſte, entendez-vous par, *Madame de Boüillon eſt pleine d'eſprit, & elle ſait beaucoup*, la même choſe que par, Madame de Boüillon a autant d'acquis que de naturel. Non, dit Philante, " cette derniere expreſſion dit davantage. " Tout le monde ſait, que Madame de Boüillon eſt pleine d'eſprit, mais de cet eſprit fin & agréable, & qu'elle en a plus qu'on ne le peut dire ; tout le monde, *dis-je*, les grands comme les petits, le peuple comme les honnêtes gens, peuvent connoître que Madame de Boüillon a de l'eſprit infiniment; mais tout le monde n'eſt pas capable de voir qu'elle ſait beaucoup, & que ſon

érudition est aussi étenduë que son esprit : il faudroit pour cela en avoir autant qu'elle, & cela n'est pas toûjours possible. Ainsi donc M. de S. Evremont ne devoit pas dire simplement comme Voiture, sauf le respect que je dois à l'Auteur qui le fait parler, *que Madame de Boüillon est pleine d'esprit, & qu'elle sait beaucoup.* Ce n'est pas assez dire pour une Dame d'un merite & d'un rang aussi distinguez.

L'Auteur de la Dissertation seroit bien surpris, dit Ergaste, si on lui faisoit voir *connoissances* mediocres dans Voiture; qu'il lise la 15. Lettre de la seconde Edition, *il ne faut pas*, dit l'Auteur, *une si grande délicatesse d'esprit, pour connoître quand Madame de Boüillon se met en colere en disputant.* En verité c'est entrer bien mal dans la finesse de l'expression de M. de S. Evremont, que de faire une reflexion de cette nature ? Mais qu'y ferions-nous, dit Philante, il y a certaines gens que l'on doit abandonner à leur mauvais sens; ce *mens reproba*, dont nous parlions l'autre jour, viendroit ici bien à propos.

En voici bien d'un autre, dit Ergaste, l'Auteur de la Dissertation fait ici le mauvais-plaisant sur une chose qu'il n'entend pas, *Qui ne prieroit M. de S. Evremont, dit-*

il,

il, de redire trois où quatre fois cet endroit pour avoir le plaisir de le concevoir? Mais il l'entend donc, reprit Philante aprés trois où quatre fois, je ne lui en demande pas davantage. Les differences que M. de S. Evremont met ici entre le vice & le crime, les plaisirs du vice & le vice même sont trop subtiles pour être comprises d'un esprit mediocre à la premiere lecture. Il y a certaines choses, pour lesquelles il faut de la reflexion, & avoir pour en connoître toute la beauté, la même étenduë d'esprit que celui qui les a dites; mais lisons cet endroit si difficile.

M. de S. Evremont parle des gens de bien, éclairez, qui jugent sainement de nos
„ actions; je veux, *dit-il*, qu'un discerne-
„ ment juste & délicat leur fasse connoître
„ la veritable difference des choses, qu'ils
„ distinguent l'effet d'une passion de l'ex-
„ ecution d'un dessein; qu'ils distinguent
„ le vice du crime, & les plaisirs du vice,
„ qu'ils excusent nos foiblesses & condam-
„ nent nos desordres; qu'ils ne confondent
„ pas des appetits legers, simples & natu-
„ rels avec de méchantes & perverses in-
„ clinations; je veux en un mot une mo-
„ rale chrêtienne, ni trop austere ni trop
„ relâchée.

Nous n'avons qu'à continuer de lire, dit Ergaste, c'est une terreur panique, que nous a fait l'Auteur de la Dissertation. Il entend parfaitement bien toutes ces differences, il les explique lui-même dans la suite. Pourquoi dit-il donc, reprit Philante, *deux lignes bien claires m'auroient tiré de toutes ces reflexions desagréables.* C'est, repondit Ergaste, que l'Auteur de la Dissertation n'en veut faire que de galantes. Ah! ne me dites point cela, reprit aussi-tôt Philante, je me souviens de la *joüissance.*

Mais trouvez-vous que sur des matieres aussi serieuses on ne doive point faire de reflexion; il s'agit d'un Directeur, qui doit juger, par les actions, quel est le caractere de celui qu'il conduit: ne doit-il point mettre de difference entre le vice & le crime, l'emportement & le dessein prémedité, la foiblesse de nôtre nature & la perversité d'intention? Tout cela demande de la reflexion, & pourquoi l'Auteur de la Dissertation n'en voudroit-il pas faire, s'il veut bien entrer dans toutes les differences de ces choses?

Passons à la Morale, dit Philante, l'Auteur de la Dissertation en fait une sur ce que „ M. de S. Evremont dit qu'il veut une Mo-

„ rale Chrêtienne, ni trop auſtere ni trop
„ relâchée. *Ce ſentiment fait tort à M. de*
„ *S. Evremont*, dit l'Auteur de la Diſſer-
„ tation.

Je n'aime pas les Caſuiſtes auſteres, dit M. de S. Evremont, la penitence qu'ils prêchent, fait préférer la facilité qu'il y a de demeurer dans le vice, aux difficultez qu'il y a d'en ſortir.

J'entens, interrompit Ergaſte, que M. de S. Evremont n'approuve pas les Directeurs, qui parlent toûjours la foudre en main, qui effraient les pecheurs, au lieu de les ramener par les voies de douceur dans l'eſperance de la miſericorde.

Je ſuis venu pour les pecheurs, dit Jesus-Christ dans l'Evangile, dans un autre endroit, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive: Apprenez de moi que je ſuis doux. Il faut entrer quelquefois, dit Philante, dans l'eſprit des pécheurs pour les ramener, il faut en quelque maniere compoſer avec eux, écouter leurs paſſions, afin de les ſurprendre & de les détacher inſenſiblement; aprés il faut tonner quand ils ſont ébranlez, pour achever de faire par la crainte des Jugemens de Dieu, ce que l'on avoit

commencé par la douceur de la penitence; il faut attendre que Dieu parle au cœur des pécheurs, & qu'il les touche.

Un homme qui a vieilli dans de mauvaifes habitudes, trouve plus de facilité à y refter, qu'à faire tout d'un coup ce qu'un Directeur auftere lui ordonneroit pour en fortir. Il faut ufer de ménagemens, voila ce que M. de S. Evremont veut dire. Je fuis fûr qu'il gémit avec tous les honnêtes gens, de ce qu'on eft obligé de trouver quelquefois pour faire aimer la vertu à des Chrêtiens, un accommodement dans fa Morale, qui flate leurs paffions & l'amour-propre: ce qui pourroit être une fort bonne chofe, devient une indignité tout à-fait outrée; car on donne autant d'explications differentes à l'Evangile, que l'on a de perfonnes à qui l'on veut plaire, ou que l'on veut toucher.

Comme Philante continuoit de lire, Ne vous attendez pas. interrompit Ergafte, que l'Auteur de la Differtaion foit plus heureux dans ce qu'il trouve à redire dans le caractere de Madame la Comteffe d'Ollone. Aprés qu'il a rapporté dix ou douze lignes de M. de S. Evremont, *Eft-ce-là*, dit-il, *le portrait de Madame d'Ollonne?* Non, dit Philante,

lante, c'eſt un caractere. L'Auteur de la Diſſertation n'a que faire de demander comment eſt-elle faite, quels ſont ſes traits; le tour de ſon viſage eſt-il rond? eſt-il ovale? Cela ſeroit bon dans un portrait : mais un caractere ne regarde que la nature de l'eſprit & les ſentimens de l'ame : Quand on parle de la beauté, ce ne doit être qu'en general, par hazard comme en paſſant & ſans rien déterminer. Si M. de S. Evremont a un peu parlé de celle de Madame d'Ollone, c'eſt qu'elle eſt ſi extraordinairement belle, qu'il étoit impoſſible de parler d'elle & de ſe taire ſur ſa beauté : Aprés cela, ſi l'Auteur de la Diſſertation me demande encore *comment eſt-elle faite; eſt-elle blonde, eſt-elle brune?* je lui répondrai par M. de S. Evremont même, & je lui dirai, elle a ramaſſé les charmes divers de differentes Beautez, ce qui ſurprend, ce qui plaît, ce qui flate, ce qui pique, & ce qui touche.

Mais M. de S. Evremont a bien voulu faire le portrait de Madame d'Ollonne, dit l'Auteur de la Diſſertation, *& cela eſt ſi vrai, qu'il ajoûte aprés avoir parlé long-tems de ſa beauté*; juſques-ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à vôtre beauté .... preſentement il eſt juſte, que je me donne quelque choſe à

moi-même, & qu'en parlant de vôtre esprit, *&c.*

M. de S. Evremont, dit Ergaste, a parlé de la beauté de Madame d'Ollone : Il l'a loüée en general, il lui a rendu une partie de ce qu'il lui devoit; or il ne pouvoit pas rendre à sa beauté une partie de ce qu'il lui devoit sans en parler, *Ergò* il a dû dire si elle étoit brune ou blonde, *nego consequentiam*; c'est un caractere, & non pas un portrait.

Oh mais, dira l'Auteur, M. de S. Evremont met du côté du caractere de l'esprit la justesse, la politesse, la vivacité, *&c.* & du côté du visage il se contente de dire, je pourrois parler de la régularité de son visage, de la délicatesse de ses traits, des agrémens de sa bouche. Ce n'étoit donc encore une fois, qu'un caractere & non pas un portrait.

L'Auteur de la Dissertation a mauvaise grace, reprit Philante, de faire des questions mal à propos. Il rapporte les mêmes paroles que vous venez de dire *du côté de l'esprit*, dit-il, en parlant de M. de S. Evremont, *il met là justesse, &c. & du côté du visage il dit, je pourrois parler de la regularité de son visage, &c.* c'est bien dire, ce me semble, qu'il ne s'attachoit precisément qu'au caractere. Une bon-

bonne preuve que cela eſt, dit Ergaſte, c'eſt que l'Auteur de la Diſſertation a prevû de lui-même, la réponſe qu'on lui feroit, & vous ſavez que ce n'eſt pas ſon ordinaire.

Ne ſortez pas ſi-tôt de la theſe, dit Philante, vous n'en êtes pas encore quitte, l'Auteur de la Diſſertation aprés avoir parlé du deſſein de M. de S. Evremont, vient à la maniere dont il l'a executé. Voici par-où il commence de la blâmer.

Aprés que M. de S. Evremont a dit à Madame d'Ollonne, que pour *penſer trop elle va au delà du ſujet*; il ajoûte, les opinions que " vous vous formez, ſont des choſes plus " fortement imaginées, que ſolidement " conceuës.

Pour comprendre ce que c'eſt qu'une choſe imaginée & une choſe conceuë, il faut qu'un Phyſicien, dit l'Auteur de la Diſſertation, *me faſſe une leçon bien claire, des facultez* (une leçon des facultez (*par ou paſſe une choſe avant qu'elle vienne à mon eſprit, afin que je la conçoive.*

Entendez-vous cette phraſe, dit Ergaſte, expliquez-la moi; je n'y ſens rien qui ſe rapporte à la difficulté que l'Auteur propoſe; Qu'eſt-ce que c'eſt *qu'une leçon bien claire des facultez par où paſſe une choſe avant qu'elle vienne à mon eſprit, afin que je la conçoive*? Eſt-ce la

leçon bien claire, ou la chose qui passe par les facultez, avant qu'elle vienne à l'esprit, que l'Auteur concevra? Cela est bien obscur; je vois bien qu'il a voulu dire, qu'on lui apprist quelle difference il y avoit entre concevoir & imaginer une chose. Ce qui ne seroit pas fort difficile, il ne faut savoir que ses principes de Logique pour cela, & il n'est pas necessaire d'être un fort habile Physicien: Peut-être qu'une chose fortement imaginée, n'est que ce que nous appellons en Logique *apprehensio simplex*, c'està-dire, l'idée simple de l'objet.

Quand nous sommes frappez de quelque chose, l'impression s'en fait au cerveau; l'objet s'y imprime comme l'on imprimeroit un cachet dans de la cire: les traces qui restent dans le cerveau, venant peu à peu à se confondre avec d'autres, produisent dans leur assemblage une certaine chose, qui n'est pas, mais qui a du rapport à celles que l'on a vûës. Les esprits étant une fois échauffez parcourent ces differentes traces, dont il s'en forme une idée que l'on nomme *imagination*.

Une chose solidement conceuë est peut-être aussi ce que nous appellons, *judicium*, c'est-à-dire, l'idée raisonnée, ou la connois-

ſance de toutes les circonſtances de l'objet: or l'eſprit n'a point tant de part à une choſe fortement imaginée, qu'à une choſe ſolidement conceuë; parce que la conception étant purement ſpirituelle, elle ſe forme non pas des impreſſions que l'objet a faites dans le cerveau, mais des divers rapports ou des differences que l'on voit dans une choſe.

Il y a donc de la difference entre imaginer une choſe, & concevoir une choſe. Imaginer un divertiſſement, c'eſt le concevoir & arranger en même tems dans ſon cerveau les differentes idées que l'on en a pour l'execution: en ce cas, c'eſt dire davantage, que concevoir ſimplement un divertiſſement; ainſi des choſes plus fortement imaginées, que ſolidement conceuës, ſont des choſes auſquelles le corps a eu autant de part que l'eſprit; car peut-être pourroit-on dire qu'un cheval a de l'imagination, ſans qu'on puiſſe dire qu'il imagine.

Laiſſons toutes ces explications, interrompit Philante, tout le monde n'eſt pas comme l'Auteur de la Diſſertation; l'on ſent aſſez la difference qu'il y a entre une choſe fortement imaginée, & une choſe ſolidement conceuë Je reduis tout ce que

vous venez de dire en deux mots ; une chose fortement imaginée c'est une chose qui n'est pas juste & qui est outrée : une chose solidement conceuë, c'est une chose judicieuse & bien raisonnée. Venons à la reflexion, que l'Auteur de la Dissertation a faite sur ces paroles.

„ Vos actions sont également innocentes „ & agreables, dit M. de S. Evremont à „ Madame d'Ollonne, vous pouvez negli- „ ger de petites formalitez, qui sont de veri- „ tables gênes dans la vie ; vous avez à crain- „ dre l'opinion des sots, & le chagrin „ de ceux que vôtre merite fait vos enne- „ mis.

L'Auteur de la Dissertation n'approuve pas, dit Ergaste, cette expression, *l'opinion des sots :* Il dit *qu'elle a quelque chose de bas, & qu'elle fait sentir un homme bien persuadé de son merite.* Je vous laisse à penser si M. de S. Evremont doit être plûtôt soupçonné de présomption, que de galanterie. Quand je dis à une femme, qu'il n'y a que les gens de bon goût, qui se déclarent pour elle, j'exprimerois donc plûtôt par-là un sentiment de vanité, qu'une chose obligeante. Oh! en verité, il faut être scrupuleux à ne pouvoir se contenir au seul mot de *joüissance*,

ce, pour avoir une pareille idée.

Vous en voulez bien à l'Auteur de la Dissertation pour un seul mot, reprit Philante; mais comment défendrez-vous ceci; Voilà Madame, dit M. de S. Evremont à Madame d'Olonne, les observations d'un Spectateur, qui pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. L'Auteur de la Dissertation prétend qu'on ne dit pas *spectateur d'une femme*. Il a raison, dit Ergaste, M. de S. Evremont a donc tort, reprit Philante? Point du tout, dit Ergaste. Songez seulement que cette remarque est de l'Auteur de la Dissertation, & vous jugerez qu'elle est fausse, aussi-bien que celles que nous avons déja vûës. Cependant de la maniere qu'il tourne celle-ci, je vous avoüe qu'elle frappe & qu'elle a du brillant: On condamne d'abord. M. de S. Evremont; mais examinons ce qu'il dit, & surquoi il parle. Voilà Madame, *dit-il*, les observations d'un spectateur, qui pour juger de vous plus sainement, *&c.* M. de S. Evremont parle & fait le caractere de Madame d'Olonne. Pour le découvrir il a falu qu'il ait observé les mouvemens, les démarches & les actions de Madame d'Olonne, & c'est être spectateur, que de remarquer les mou-

mouvemens de tant de choſes ſans y prendre part : Ainſi M. de Saint-Evremont n'eſt dans l'endroit que nous venons de lire, que ſpectateur des actions, & non de la perſonne de Madame d'Olonne ; ce qui fait une fort groſſe difference.

N'auroit-il pas été mieux de mettre, Voici les obſervations d'un témoin, au lieu d'un ſpectateur, dit Philante ? Non, répondit Ergaſte, on ne dit point les obſervations d'un témoin, on dit la déclaration ou la dépoſition d'un témoin : obſervation convient aux ſpectateurs qui obſervent les choſes pour en juger : d'ailleurs le mot de *témoin* ſeroit trop libre, & auroit quelque choſe de deſagreable : on veut bien avoir des ſpectateurs de ſes actions, & des gens qui les admirent ; mais les grands Seigneurs ſur-tout haïſſent les témoins qui les obſervent ; & le mot de *témoin* déſigne plûtôt un homme qui fait des remarques malignes, que tout autre choſe : Ainſi, continua Ergaſte, l'Auteur de la Diſſertation a tort de vouloir faire entendre que M. de S. Evremont a dit qu'il eſt *le ſpectateur d'une femme* : il a été le ſpectateur des actions de Madame d'Ollonne, par leſquelles il a jugé de ſon caractere.

Mais

Mais ne trouverions-nous pas, dit Philante, de quoi justifier spectateur d'une femme, puisque l'Auteur de la Dissertation dit, qu'il vient de spectacle. Il me vient dans l'esprit une chose, que j'ai lûë dans la Bruyere: Cet Auteur peut bien nous servir d'autorité.
" Une belle femme, *dit il*, est le plus beau
" de tous les spectacles, & le son de la voix
" de celle qu'on aime, l'harmonie la plus
" douce qu'on puisse entendre.

Venons à l'Oraison funebre de Madame de Mazarini: L'Auteur de la Dissertation en parle ici: On diroit veritablement qu'il va dire quelque chose de bon: il surprendroit les gens, si on n'étoit en garde contre son faux brillant; parce que M. de S. Evremont pour autoriser le dessein qu'il avoit de faire l'Oraison funebre d'une Personne vivante, a dit:
" Charles-Quint a fait faire ses funerailles,
" & a assisté deux ans durant à son service.
" *J'aurois laissé*, dit l'Auteur de la Dissertation, *le Service au Curé*. En verité, reprit Philante, est-ce là la remarque d'un homme d'esprit? Est-ce que vous attendez, repondit Ergaste, que l'Auteur de la Dissertation se démentira? Il a pris son pli, comme si, continua Philante, M. de S. Evremont avoit dit que Charles-Quint avoit fait son service

deux

deux ans durant : on ſait bien, que c'eſt le Curé qui fait le ſervice, mais l'Auteur de la Diſſertation devroit ſavoir que c'eſt à ceux qui le font faire, à y aſſiſter.

L'Auteur de la Diſſertation, dit Ergaſte, continuë en ces termes : *On s'attend que l'Oraiſon funebre de Madame de Mazarin vivante, faite par M. de S. Evremont, ſera une galanterie agréable, qui ne contiendra que le recit de ſes charmes ; cependant il commence par lui annoncer qu'elle mourra. . . . . . un Orateur qui loüe une perſonne morte*, continuë l'Auteur de la Diſſertation, *la rend celebre par des diſcours lugubres.*

Ah de grace ! s'écria Philante, que je vous interrompe aux *diſcours lugubres*, en avez-vous quelquefois entendu ? ou du moins avez-vous jamais oüi dire *diſcours lugubres* ; ou qu'on rendît quelqu'un celebre par des diſcours lugubres. On dit *une ceremonie lugubre*, *un ton lugubre*, & même quelquefois un lieu *lugubre*, pour dire qu'il y a une certaine obſcurité, & quelque choſe de noir qui attriſte l'ame, mais pour diſcours *lugubres*, je vous avouë que je ne le crois pas François, & que je ne l'ai jamais oüi dire.

Hortence mourra, dit M. de S. Evremont, cette merveille du monde mourra un jour. Que

Que devoit-il donc dire au ſentiment de l'Auteur de la Diſſertation dit Ergaſte? Qu'elle ne mourroit point, & qu'elle étoit immortelle, elle venoit d'apprende le contraire par une maladie qui avoit manqué à l'emporter. Si M. de S. Evremont s'eſt autoriſé de l'exemple de Charles-Quint pour faire l'Oraiſon funebre de Madame de Mazarin encore vivante, aſſurément qu'il devoit obſerver ce que l'on obſerva à l'Oraiſon funebre de charles-Quint: On n'y parla point de galanterie ni de réjoüiſſance de ce que cet Empereur étoit en ſanté. On lui prouva à lui-même qu'il devoit mourir, & qu'il mourroit un jour.

Pleurez Meſſieurs, dit M. de S. Evremont, pleurez, n'attendant pas à regretrer un bien perdu: donnez vos pleurs à la funeſte penſée, qu'il le faudra perdre. Pleurez, quiconque attend un malheur certain, ſe peut déja dire malheureux.

Si je devois donner des larmes pour la mort de ceux que je ſuis aſſuré de perdre, dit l'Auteur de la Diſſertation, *je pleurerois toute ma vie.* Voilà une belle reflexion pour un homme d'eſprit, dit Philante! en verité cela fait pitié. Continuons.... *J'admire en Madame de Mazarin ſa beauté, ſon eſprit, & mille bonnes*

qua-

qualitez, dit l'Auteur de la Dissertation, *mais je ne recule pas mon admiration jusques à son enfance.* Que veut-il donc dire, reprit Ergaste, par *je ne recule pas mon admiration*: Dit-on reculer son admiration, pour dire, je ne donne pas mon admiration à son enfance. S'il ne *recule* pas son admiration jusqu'à son enfance, dit Philante en riant, il l'avancera jusques à sa puberté. Car il faut bien qu'il avance ou qu'il recule; *je ne recule pas* mon admiration jusques à son enfance. On ne peut pas accuser l'Auteur de se servir de phrases *triviales*, ni de termes usez, comme il le reproche deux lignes plus bas à M. de S. Evremont.

Mais, dit Ergaste, *reculer*, n'est-il pas un verbe neutre? Sans doute, répondit Philante, on dit faire *reculer* un homme, faire reculer un cheval, j'ai fait reculer son carosse, je l'ai fait avancer jusques là, &c.

Ergaste continua de lire, & comme il voulut s'arrêter à ce que l'Auteur de la Dissertation appelle *expressions* tirées de M. de S. Evremont, Passons, dit Philante, cela ne merite aucune réponse, l'Auteur y fait des reflexions à son ordinaire. Ils s'arrêterent seulement à cet endroit de la Dissertation; où l'Au-

l'Auteur : en parlant toûjours de M. de S. Evremont & de Madame de Mazarin, dit, *quand il dépeint la furieuse tempête, qui dura cinq jours, & où elle fut en danger de sa vie, aprés avoir dit que les Passagers & les Matelots avoient perdu toute l'esperance.* Hortence, dit M. de S. Evremont, fut seule exempte de lamentation.

Le mot de *lamentation*, dit l'Auteur de la Dissertation, *semble être consacré aux Lamentations de Jeremie, & quand il ne le seroit pas,* dit-il, *il ne pourroit marquer la peur d'une femme, telle que Madame de Mazarin.... Lamentation signifie un mélange de pleurs, de plaintes, de cris.* Et qui est-ce qui a dit, reprit Ergaste, que Madame, de Mazarin se fût abandonnée aux larmes, aux cris, & aux plaintes : M. de S. Evremont dit au contraire qu'il n'y eut qu'Hortence qui en fut exempte.

Mais *lamentation* est-il si fort consacré aux Lamentations de Jeremie, dit Philante, qu'il ne pût convenir à la désolation, où se trouvent des Voïageurs dans un Vaisseau battu par la tempête ; & sur le point d'échoüer. Rien ne l'exprime mieux que le mot de *lamentation*, dans l'explication même que lui donne l'Auteur de la Dissertation. Cette dé-

désolation où ils se trouvent, est un mélange de pleurs, de cris & de plaintes. Il faut donc que la remarque de l'Auteur de la Dissertation soit fausse, ou qu'il la contredise lui-même.

Voici, dit Philante, une reflexion fort judicieuse, M. de Saint-Evremont loüe Madame de Mazarin par sa conduite & par son œconomie, sur cela l'Auteur de la Dissertation dit, *J'aurois une plus grande idée de Madame de Mazarin, si elle étoit à Londres dans un Palais avec un grand jeu & une table magnifique, que de la voir appliquée à faire trouver à sa table quelques mets délicats, & à en ménager l'usage.*

L'Auteur de la Dissertation, reprit Philante, ne sait-il pas bien la carte du monde? Songe-t'il qu'il prouveroit par-là la dépense excessive, dont on accusoit Madame de Mazarin, & que ce seroit en quelque maniere confirmer les faux bruits. *Toute vertu*, dit-il, *ne peut entrer dans l'éloge d'une Heroïne: Au contraire la sagesse dans la dépense & une honnête œconomie sont les principales vertus d'une femme Chrêtienne; les soins de son domestique ne sont pas indignes d'elle, quelque illustre qu'elle soit d'ailleurs. La femme de Salomon a quelquefois pris le fuseau.*

Vou-

Voulez-vous, dit Ergaste, en riant voir encore une reflexion qui marque bien la portée de l'esprit de l'Auteur de la Dissertation lisez la suite: *je sai bien*, dit-il, *qu'une Bourgeoise vigilante ne sera pas de mon avis*. Hé mon Dieu! interrompit Philante, passons ces bagatelles sans rien dire: Venons à ce que l'Auteur de la Dissertation appelle raisonnement peu juste de M. de S. Evremont. Voici où il le trouve: Une maladie extraor-„ dinaire, dit M. de S. Evremont, la „ surprend, & nous avons été sur le point „ de la perdre malgré tous ses charmes, „ malgré toute nôtre admiration & nôtre „ amour.

Pour que (expression proscrite & hors du bel usage, on dit afinque) *Pour que*, dit l'Auteur de la Dissertation, *ce raisonnement fût juste, il faudroit que les charmes de Madame de Mazarin, & l'admiration qu'on avoit pour elle, fussent des préservatifs contre la mort &c.* N'est-ce pas bien prendre la pensée, de M. de S. Evremont, dit Ergaste; nous la perdrons malgré ses charmes; Cela veut-il dire, que les charmes garantissent de la mort? Point du tout. Il n'y a personne qui n'entende par les paroles de M. de S. Evremont que Madame de Mazarin mour-

ra, quoi qu'elle soit belle, & qu'elle soit aimée de tout le monde; que ses charmes & ses appas, & l'amour des peuples, ne la garentiront point du sort commun à tous les hommes. Rien n'est plus juste que cela; cependant l'Auteur de la Dissertation fait un grand raisonnement pour prouver que cela est faux.

Ergaste & Philante furent si dégoutez de la Dissertation par ces fausses remarques, qu'ils lûrent avec precipitation le reste de cette premiere Partie, sans répondre, qu'en haussant les épaules, à ce que l'Auteur de la Dissertation reprend: ils admirerent seulement les Vers par lesquels elle finit, & avoüerent que M. de S. Evremont n'avoit pas laissé de réüssir admirablement à ceux-là, quoiqu'il n'excellât pas dans la Poësie: Ils fermerent leurs Livres, & remirent à une autre fois, qu'ils auroient du tems à perdre, à lire ensemble le reste de la Dissertation.



DE LA SECONDE PARTIE DE LA DISSERTATION.

SECOND ENTRETIEN.

COmme Ergaſte & Philante ſe ſéparerent la derniere fois ſans déterminer le jour qu'ils ſe reverroient pour achever de lire enſemble la Diſſertation ſur les Oeuvres de M. de Saint-Evremont, Philante envoïa deux jours aprés un laquais à Ergaſte, pour lui demander s'il pouvoit diſpoſer de ſon apreſdinée, & s'il vouloit, qu'ils la paſſeroient enſemble pour achever leur lecture.

Ergaste qui est moins engagé envers le Public que Philante, fut ravi de cette proposition, & lui manda qu'il viendroit de bonne heure pour avoir plus de tems à être ensemble.

Il arriva sur les onze heures chez Philante, & comme il le trouva encore embarrassé avec du monde, il entra dans un petit Cabinet à côté, en attendant qu'on se fût retiré. La premiere chose qui se presenta à lui, ce fut un Livre ouvert sur une table: il jetta les yeux dessus, & voïant que c'étoit les Oeuvres de Cardan, il s'amusa à lire l'endroit, qui étoit marqué, attendant que son ami pût le venir joindre. Il resta peut-être une demi-heure seul. L'heure du dîner étant venue, on fut dire à Philante, que tout étoit prêt; ce qui obligea la compagnie de se retirer. Elle ne fut pas sortie, qu'il courut à Ergaste, qui étoit fort attaché à sa lecture, pour lui faire excuse de l'avoir laissé seul. Aprés les premieres honnêtetez, qui se font entre bons amis, ils allerent se mettre à table, & aprés le dîner, la conversation étant insensiblement tombée sur le sujet qui les assembloit, il faut, dit Ergaste, que je vous dise une chose que je lisois, quand vous êtes venu me prendre dans ce Cabinet; c'est une reflexion

flexion que fait Cardan au troisiéme Livre de sa Sagesse; elle vient parfaitement bien à la lecture que nous allons faire. De quoi, dit Philante, de la Dissertation des Oeuvres de M. de S. Evremont? Oüi, repondit Ergaste; * Cardan dit, qu'il y a pour les Livres une destinée semblable, en quelque maniere, à celle des hommes: les uns, *dit-il*, perissent de maladie, ne devant pas vivre davantage par leur constitution; les autres perissent par des calamitez publiques; il y en a encore d'autres, qui perissent par l'artifice de leurs ennemis, ou par la cabale de leurs envieux.

Cela est parfaitement bien dit, repliqua Philante, & je vois que l'application que vous en voulez faire, est tres-juste des deux côtez; il n'y a que les ennemis ou les envieux de M. de S. Evremont qui puissent en avoir entrepris la Critique. Rien n'est plus délicat que ses sentimens; rien n'est plus fin que ses pensées; Il écrit comme il pense, & fait des peintures si achevées de ce qu'il nous veut faire connoître qu'il est impossible qu'on en retranche sans y nuire: mais croïez-

* Librorum ut hominum conditio est; quidam enim morbis sponte pereunt; quidam inimicorum fraude quidam in communi calamitate. *Card. l* 3.

vous, ajoûta Philante, que ses ennemis ou ses envieux lui fassent beaucoup de mal; bien loin de cela, répondit Ergaste, je prétens qu'ils ne feront que réveiller le goût, que l'on avoit déja pour ses Oeuvres; car il faut avoüer sans prévention, (que s'il y a quelque chose à y reprendre) ce n'est presque point ce que l'Auteur de la Dissertation y a repris, Je ne méprise pas pour cela toutes ses remarques, ni ne pretens pas en décider seul; j'attaque un homme d'esprit à la consideration d'un autre homme d'esprit, qu'il a lui-même attaqué, mais moins pour le décrier par ce qu'il a fait, que pour rendre plus de justice à ce qu'il a peut-être trop blâmé.

Je vous trouve Ergaste, dit Philante, bien radouci depuis l'autre jour. D'où cela pourroit-il venir? L'Auteur vous donne-t'il dans la seconde partie de sa Dissertation, une autre idée de lui que dans la premiere que nous avons vûë? Vôtre flegme d'aujourd'hui me pique de curiosité, il faut que je voïe cela tout à l'heure.

Aussi-tôt, se levant de son siege, il dit à Ergaste s'il vouloit passer dans le Cabinet où il étoit la derniere fois; que l'on y feroit du feu. Je le veux bien, repondit Ergaste; nous y serons plus en repos: Ils y allerent donc en-

ensemble, & aprés qu'on leur eût allumé du feu, Philante prenant le Livre de la Dissertation entre les mains, l'offrit à Ergaste, en lui demandant s'il vouloit lire lui-même. A quoi Ergaste aïant répondu, qu'il s'étoit précautionné, & qu'il avoit apporté son Livre; ils commencerent à en examiner la seconde partie.

Avant que de commencer, Philante demanda à son ami, s'ils ne feroient pas mieux de prendre les Oeuvres de M. de S. Evremont, & de lire les Chapitres entiers, sur lesquels l'Auteur de la Dissertation a fait ses Remarques, & de s'y arrêter, selon qu'elles se presenteroient à la vûë, & en lisant? outre que nous en irions plus vîte, nous profiterions de quelque chose. Je le veux bien, dit Ergaste; mais vous ne prenez pas garde, que nous ne pourrions plus nous communiquer les reflexions, que nous pouvons avoir fait differemment l'un & l'autre dans nos lectures particulieres. Vous avez raison, dit Philante, & j'y perdrois trop si vous lisiez: commençons donc de lire chacun dans nôtre Livre à nôtre ordinaire.

Ils eurent à peine lû six lignes, que Philante s'arrêtant tout court, dit: L'Auteur de la Dissertation tombe sur un discours intitulé

titulé, *Reflexions sur la doctrine d'Epicure*, qu'on lui a dit n'être pas de M. de S. Evremont, pourquoi en fait-il donc la Critique, dit Ergaste? Il ajoûte encore, qu'il y trouve des défauts qu'il ne voudroit pas attribuer à M. de S. Evremont. Est-ce parce que cela grossit son Livre, ou que l'idée qu'on en aura, en voïant beaucoup de remarques entassées les unes sur les autres, lui sera plus favorable? Il faut bien que cela soit, répondit Philante, mais ne laissons pas de les examiner, & attribuons, pour ne rien confondre, à M. de S. Evremont, la piece que l'Auteur de la Dissertation croit n'être pas de lui. C'est assez qu'elle se trouve parmi ses Oeuvres.

Nous sommes si injustes, dit M. de S. Evremont, que nous croïons que l'antiquité d'une opinion est un titre suffisant. L'Auteur de la Dissertation auroit voulu, dit Ergaste, qu'on eût mis seulement le mot *d'antiquité* sans mettre *opinion*, cependant le mot *d'antiquité* seul ne détermine pas sur quoi nous sommes injustes, au lieu que *l'antiquité d'une opinion* fait savoir, que c'est sur une opinion, que nous sommes injustes, parce que le tems qu'il y a qu'elle est dans le monde, fait qu'on la reçoit plus aisément. Il prétend

qu'on ne dit pas *opinion antique*, & qui eſt-ce qui le dit, reprit Philante ? L'exemple *d'opinion antique* eſt-il *ad rem* ? Prouve-t'il que l'antiquité d'une opinion ne ſe doive pas dire ? On dit pourtant, ajoûta Philante, ſentiment integre & l'integrité d'un ſentiment, & par la même raiſon je crois que l'on pourroit bien dire une *opinion antique*, puiſqu'on dit l'antiquité d'une opinion.

Les affaires d'Epicure ſeroient en mauvais état, ſi quelques perſonnes deſintereſſées n'avoient pris ſoin de les reconnoître.

On ne dit pas, dit l'Auteur de la Diſſertation, *reconnoître des affaires*; mais ſans me faire un merite de n'en pas convenir, dit Ergaſte, ne pourroit-on point juſtifier *reconnoître*, en cet endroit ? Il me ſemble qu'il dit plus qu'examiner. Cette expreſſion, ſi l'on n'avoit pris ſoin de les *reconnoître*, marque peut-être davantage le ſoin avec lequel on les a examineés: car quoi qu'on ne diſe que *reconnoître* les ennemis, cependant l'exactitude, avec laquelle on le fait, donne mieux à connoître la ſinguliere application, avec laquelle on a examiné une affaire épineuſe, & qui eſt de conſequence.

L'Auteur de la Diſſertation, reprit Philante,

lante, demande qu'on lui explique ce que c'est que d'être plus foible que des desirs, qui n'étant pas selon la nature, n'ont aucun credit, que celui que l'opinion des hommes leur donne. On est plus foible que des desirs, dit Ergaste, lorsqu'on se laisse aller à l'opinion des hommes. M. de S. Evremont le dit aussi: l'opinion des hommes nous porte souvent aux choses que la nature ne desire pas. C'est être plus foible que des desirs naturels que de la suivre. Le mal d'opinion n'est que le mal des sots, *dit Moliere*, il en est de même du bien ; les biens d'opinion ne sont que des biens imaginaires; mais c'est plûtôt n'être pas vertueux de suivre la nature dans ses appetits, que ce n'est être foible, parce qu'ils ne sont criminels, qu'autant qu'il sont défendus par l'Evangile. N'avez-vous jamais lû la belle reflexion du *Pastor fido*, qui commence par ces paroles; *O dura tropo lege*, &c. qui a été si bien traduite par ces quatre Vers.

Sans doute la nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant, qui condamne la Loi;
Ou la Loi doit passer pour une Loi trop dure,
Qui condamne un penchant, que donne la nature.

Cela

Cela prouve bien, que nous ſommes enclins à certaines choſes naturellement, qui ne ſont point mauvaiſes en elles-mêmes; mais les deſirs qui viennent de l'opinion, ſont des mouvemens de foibleſſe: Ainſi c'eſt être plus foible, que des deſirs, que de fuïr le commerce des hommes, parce que nous ne poſſedons pas ce qu'ils eſtiment, ou ce qu'ils poſſedent. C'eſt avoir de l'orgüeil & une préſomption inſupportable, que de ceder à des deſirs, qui ne viennent pas du propre fonds de la nature, & que nous n'avons que par le cas que l'on fait des choſes que nous ſouhaitons.

Il y a des biens dans le monde, qui ne ſont biens que par l'opinion qu'on en a; la poſſeſſion des Charges, par exemple, les richeſſes, les préeminences ne ſont pas des biens, que la nature nous fait ſouhaiter; l'idée ſeule que nous y avons attachée, les fait rechercher; elle les releve plus ou moins ſelon qu'elle leur eſt plus favorable.

Vous entrez bien, reprit Philante, dans l'eſprit de M. de S. Evremont, j'ai cherché dans ſes Oeuvres l'endroit ſur lequel nous en ſommes. Ecoutez ce qu'il dit, quelques lignes plus haut, que ce que l'Auteur de la Diſſertation a rapporté.

Ne

Ne fuïons point le monde ; ne fuïons point la Cour ; ne nous cachons point au desert, où la Philosophie retira les premiers hommes: possedons les richesses, ne refusons pas d'entrer dans les charges publiques. Si nous sommes sages, nous joüirons de ces choses sans aucun danger... nous regarderons tout cela avec un visage indifferent... & aprés il ajoûte ce que l'Auteur de la Dissertation a rapporté, *il est honteux au sage de fuïr, & d'être plus foible que des desirs, &c.*

Il faut avoüer, interrompit Ergaste, qu'il paroît quelquefois de l'obscurité dans les fragmens sur lesquels l'Auteur de la Dissertation a fait des remarques ; mais elle se dissipe aussi-tôt, que l'on vient à prendre les choses de plus haut ; & cela n'est pas favorable à la Dissertation, comme nous venons de le voir.

Pour moi, je conseillerai toûjours, dit Ergaste à ceux qui liront de pareilles Critiques, de ne point s'en rapporter à leur Auteur ; mais de prendre le Livre que l'on aura critiqué, & de lire à mesure qu'ils trouveront des reflexions. Vous pensez peut-être, dit Philante, que les gens de bon sens font autrement. On veut voir si les remarques sont ju-

dicieuſes ; l'on confere l'Auteur avec le Critique, & l'on s'établit juge de leur differend. Vous dites-là, reprit Ergaſte, une choſe aſſez obligeante pour l'Auteur de la Diſſertation. Si l'on liſoit jamais ce que nous diſons enſemble, on ſeroit obligé d'acheter ſon Livre pour faire cet exámen, dont vous venez de parler. Vous croïez, dit Ergaſte, que cela ne nous feroit pas autant d'honneur qu'à lui ? Je crois pour moi, que s'il en revenoit à l'Auteur de la Diſſertation quelque choſe de la bourſe, qu'il en perdroit davantage du côté de l'eſtime ; & aprés tout, l'on n'auroit pas beſoin d'avoir la Diſſertation. Nous rapportons ce qu'elle dit à l'occaſion de M. de S. Evremont, & il ſuffiroit d'avoir ſes Oeuvres, pour s'aſſurer que nous ne tronquons rien, & que l'Auteur de la Diſſertation s'eſt de beaucoup éloigné de la beauté & de l'eſprit des choſes qu'il critique. Revenons-y donc, reprit Philante, nous faiſons de tems en tems de petites ſorties, qui nous délaſſent ; qui pourroient nous faire perdre le fil de nôtre converſation, ſi elles étoient plus longues & plus frequentes.

Alors Philante continua de lire ; il s'arrêta ſeulement pour dire que ſignifie ceci ; *l'Auteur*

teur s'étend dans quarante pages à des raisonnement vagues sans ordre, & sans dire, que peu de choses particulieres qui puissent persuader la sage volupté d'Epicure. Cela est-il François? *L'Auteur s'étend dans quarante pages à des raisonnemens*, pour dire que M. de S. Evremont a rempli quarante pages de choses inutiles, qui n'apprennent rien de particulier de la doctrine d'Epicure; mais à present cela est-il vrai, ajoûta Philante? Il n'y a qu'à lire, dit Ergaste, je ne suis pas surpris d'entendre parler l'Auteur de la Dissertation de cette maniere; il ne s'y connoît pas; il n'y a qu'à voir ce qu'il rapporte pour en juger; mais voulez-vous faire auparavant une remarque, par laquelle vous reconnoîtrez infailliblement son stile; lisez la phrase qui suit celle que vous venez de lire: vous y trouverez deux ou trois substantifs sans verbe, qui suspendent l'esprit, de façon qu'on ne sait d'abord à quoi on peut les faire rapporter. Ce n'est donc pas de ceux qui *parlent entre-eux*, ajoûta Philante en riant; & qui *s'entendent peut-être*, comme a dit l'Auteur de la Dissertation dans un endroit, que nous avons vû de M. de S. Evremont: Jugez-en, dit Ergaste, voici la phrase.

Une infinité de paroles inutiles, de grands

mots au lieu de dire ſimplement , qu'il y a eu des perſonnes qui ont examiné & défendu la morale de ce Philoſophe.

Où va *cette infinité de paroles* ? A quoi la fait rapporter l'Auteur ? Elle eſt ſeule : On diroit qu'on l'a delaiſſée à l'avanture ſans en vouloir rien faire. S'il avoit mis, en parlant de M. de S. Evremont : Il a dit une infinité de paroles ; alors on devineroit ce qu'il en veut faire, mais il prend le vice oppoſé, & on ne l'accuſera pas aſſurément de dire trop de paroles.

Mais n'admirerez-vous pas dit Philante, ce raiſonnement de l'Auteur de la Diſſertation ? Il blâme M. de S. Evremont d'avoir dit, que pour être débauché comme Epicure, il faudroit être auſſi ſobre que Zenon. *Qui ne connoîtroit*, dit l'Auteur de la Diſſertation, *ni Zenon, ni Stoïcien ſeroit fort embarraſſé ; pourquoi ne pas apprendre nettement en quoi conſiſte la felicité ?*

La felicité dépend donc, dit Ergaſte, de connoître ce que c'eſt que Zenon, & ce que c'eſt qu'un Stoïcien. Helas ! qu'il y a de malheureux dans le monde, je n'en aurois pas tant crû ; & ceci, dit Philante, où l'Auteur de la Diſſertation veut enſeigner à M. de S. Evremont à défendre la doctrine d'Epicure. *Voulez-vous me perſuader*, dit

l'Auteur de la Dissertation, que *la felicité d'Epicure n'est pas dans une volupté sensuelle; mais tranquille & inseparable de la vertu? Prouvez cela par les paroles mêmes de ce Philosophe, &c.*

Que fait donc M. de S. Evremont, reprit Philante? L'Auteur de la Dissertation n'y songe pas assurément. On diroit qu'il n'a pas lû les reflexions sur la doctrine d'Epicure; voici comme M. de S. Evremont en parle: vous verrez s'il ne prouve pas la pureté de la doctrine d'Epicure par ses propres paroles.

Demandez-vous à Epicure, *dit M. de S. Evremont*, ce que c'est que vivre voluptueusement? Il vous répondra que c'est n'avoir point d'attachement pour les choses du monde; que c'est resister aux mauvais desirs; que c'est mépriser les honneurs? que c'est se rendre maître de la fortune; que c'est en un mot posseder absolument la paix & le repos de l'esprit, *&c.*

Il faudroit copier tout du long ce que M. de S. Evremont en a dit pour le justifier contre son Critique. La Morale Chrêtienne, par exemple, est-elle plus pure que ce que nous venons de lire? Ses préceptes tendent-ils à un plus grand détachement?

Et si Epicure appelle *vivre voluptueusement* ce que nous appellons *vivre en Chrêtien*, qui est ce qui doutera de la pureté de sa doctrine, que ceux qui n'en sauroient pas les premiers principes?

Ecoutez encore ceci, interrompit Ergaste: Aprés que l'Auteur de la Dissertation a eu ramassé dans M. de S. Evremont tout ce qu'il dit en faveur d'Epicure, il ajoûte en cet endroit: *dites plusieurs autres meilleures choses d'une maniere moins seiche & plus étenduë:* & cependant; continua Ergaste, il se plaint quelques pages auparavant, de ce que M. de S. Evremont *s'étend dans quarante pages à des raisonnemens vagues.... au lieu de dire simplement qu'il y a eu des personnes, qui ont examiné & défendu la Morale de ce Philosophe.* N'est-ce pas se contredire soi-même, & n'être pas assûré de ce qu'on pense?

Ils continuerent de lire sans interruption dix ou douze pages, où l'Auteur de la Dissertation ne fait que vétiller mal à propos, & comme ils achevoient tout ce qui regarde la doctrine d'Epicure, permettez-moi, dit Philante, avant que de lire les beaux endroits de M. de S. Evremont, que l'Auteur de la Dissertation a ici rapportez; de vous demander s'il est vrai que par la sagesse d'Epi-

cure il n'entende que l'orgüeil ou le deſeſpoir, L'Auteur de la Diſſertation prétend que l'exemple de Caton, qui ſe tua aprés la Victoire de Ceſar, & que M. de S. Evremont loüe de s'être tué, le confirme dans cette penſée.

Rien moins que cela, répondit Ergaſte; la Sageſſe, *dit M. de S. Evremont*, eſt l'art de vivre heureux, & quand l'Auteur de la Diſſertation croit que M. de S. Evremont n'entend par-là, que l'orgüeil ou le deſeſpoir, c'eſt qu'il penſe à ſon ordinaire. La mort de Caton dans le ſens que M. de S. Evremont la rapporte, eſt un veritable effet de ſageſſe, ſelon la doctrine d'Epicure. C'eſt même un rafinement de volupté. Caton pouvoit vivre aprés la Conquête de Ceſar, qui ſe ſeroit fait un plaiſir de lui donner la vie; cependant il aima mieux mourir Romain, que de ne pouvoir vivre que d'une maniere qui en fût indigne; c'étoit, comme vous le voïez, rejetter la volupté pour la volupté même.

A ce compte Caton y entendoit fineſſe, dit Ergaſte, il étoit plus Epicurien qu'on ne le croit dans le monde: il alloit chercher dans la douleur, ce que les autres cherchent ordinairement dans les plaiſirs. Point du tout,

Philante, c'étoit un plaisir pour Caton, de ne point survivre à la perte de sa liberté, & à celle de sa Patrie. Epicure dit qu'il ne faut s'éloigner entierement de la douleur, que lors qu'on a sa pleine liberté de choisir, & où rien n'empêche de se satisfaire; mais qu'il y a de certaines rencontres, où l'obligation de ses devoirs & la necessité des affaires nous doivent porter à ne point refuser la douleur, & c'est en cela que consiste la sagesse, selon Epicure: Ainsi vous voïez, que ce n'est pas un orgueil & un desespoir, comme le prétend l'Auteur de la Dissertation. Nous autres qui avons une autre Morale, avons-nous pour cela d'autres maximes? Sont-elles plus saintes & plus pures? Lorsque par exemple, l'Evangile m'ordonne de souffrir plûtôt la mort, que de renoncer à JESUS-CHRIST, ma mort sera-t'elle plûtôt un effet de mon orgüeil, qu'une preuve de ma Religion? Il en est ainsi, sans comparaison à l'égard de Caton: sa mort a été une action de vertu, en ce qu'il a renoncé à la vie, où il pouvoit trouver la volupté, mais une volupté contraire à l'honneur & à ce qu'il devoit à sa Patrie.

L'Auteur de la Dissertation raisonne donc

mal reprit Ergaste, lorsqu'il dit qu'*un veritable Sage au lieu de se desesperer, est ravi de trouver occasion de souffrir pour immortaliser sa constance.*

Cela est faux de plus d'une façon, répondit Philante; car premierement Caton ne se desespera pas: ceux qui ont lû l'Histoire de sa mort, savent bien qu'elle n'a aucun des caracteres du desespoir. Il lut Seneque, *de l'immortalité de l'ame*, avant que de se tuer; il donna un coup de poing dans les dents à un de ses esclaves, pour n'avoir pas mis son épée sur son chevet, dans le tems qu'il lui avoit ordonné: il dormit ensuite sept ou huit heures d'un profond sommeil: tout cela, dit Philante, ne marque pas trop le desespoir: Ainsi l'Auteur de la Dissertation ne raisonne pas juste, lorsqu'il dit que Caton se desespera; son argument roule sur un faux principe. Secondement un veritable Sage ne cherche pas l'occasion de souffrir pour immortaliser sa constance, parce qu'alors ce seroit un veritable orgüeil; mais il souffre dans l'occasion pour son devoir.

Mais vous, Ergaste, ajoûta Philante, dites-moi un peu à vôtre tour, ce que vous avez pensé de ce que l'Auteur de la Dissertation dit, & met en marge, *que la felicité d'Epi-*

d'Epicure ne consistoit point dans la tranquillité, mais dans la vertu. Cela a du brillant.

Je me souviens de cet endroit, dit Ergaste, mais l'Auteur de la Dissertation l'a mal entendu. M. de S. Evremont dit, comme tous les Philosophes demeurent d'accord, que la derniere fin que l'homme doit se proposer en ce monde, est la vie tranquille & agréable : beaucoup d'entre eux se trompent de mettre cette vie dans la vertu, & non pas dans la volupté. Cherchez cet endroit dans M. de S. Evremont, lisez vingt lignes plus haut, il me semble que vous trouverez qu'il n'entend par cette vertu, autre chose que la douleur : Or il est sûr que la volupté d'Epicure ne consistoit pas entierement dans la privation de la douleur, puisqu'il enseignoit même à la souffrir, lorsque l'obligation du devoir ne nous laissoit pas la liberté de la rejetter.

Philante lut dans M. de S. Evremont ce „ qui suit : Des Philosophes, aïant mal „ consideré la volupté, ont vû que le mau„ vais usage qu'on en pourroit faire, cau„ seroit de la douleur, ils ont mis la feli„ cité dans la privation de la douleur.

C'est donc, reprit Ergaste, dans cette

 ver-

vertu que M. de S. Evremont prétend qu'Epicure ne faisoit pas consister la felicité, & qu'il la mettoit, dans la vie tranquille & agréable : or la vie tranquille & agréable, selon Epicure, n'est pas toûjours ce que nous appellons, *mens sana in corpore sano* : mais elle vient de ce repos de l'ame & de l'esprit qui naît ordinairement d'une continuelle application à son devoir, & d'un detachement universel pour toutes les choses du monde qui s'y opposent.

Vous aviez raison, reprit Ergaste, de me faire faire une pareille question. Nous venons de lire quatre ou cinq pages, où l'Auteur de la Dissertation se tuë pour dire ce qu'il entend par *vie tranquille & agréable*, & pour faire voir que c'est la même chose que cette vertu, dans laquelle M. de S. Evremont ne veut pas faire consister la volupté d'Epicure. C'est faute d'attention à la liaison des choses, dit Philante ; car je suis sûr que si l'Auteur de la Dissertation s'appliquoit à examiner la suite des raisonnemens de M. de S. Evremont, il ne feroit pas aussi mal à propos, toutes les questions qu'il fait. On ne peut en parler plus honnêtement que vous le faites, dit Ergaste ; mais je ne saurois croire aussi, que tant de remarques

qui ſont auſſi fauſſes les unes que les autres, viennent tout-à-fait du peu d'attention que fait l'Auteur de la Diſſertation à ſes lectures. Je croirois bien auſſi facilement, que cela viendroit du peu d'étenduë de ſon eſprit: je ne vois pas qu'il en ait beaucoup, ni qu'il ait cette netteté & cette diſtinction d'idées ſi neceſſaires pour bien juger de la qualité des objets, & pour en faire goûter ſon ſentiment.

Ils lûrent enſuite cinq ou ſix pages remplies des plus beaux endroits des Oeuvres de M. de S. Evremont, que l'Auteur de la Diſſertation a tirez indifferemment de pluſieurs Chapitres, qu'il a joints enſemble, aprés leſquels il reprend la Lettre de conſolation écrite à une Demoiſelle affligée de la mort de ſon ami, qu'il avoit examinée dans la premiere partie de ſa Diſſertation. Philante continua de lire, mais s'étant arrêté à un endroit, où l'Auteur de la Diſſertation prétend que M. de S. Evremont a écrit tout le contraire de ce qu'il avoit deſſein d'écrire; il demanda à Ergaſte, s'il penſoit que *s'échapper* eût dans l'endroit où M. de S. Evremont l'avoit emploïé, la même ſignification, que *s'égarer?* Non, répondit Ergaſte; l'Auteur de la Diſſertation a mal pris

la chose à son ordinaire, car lorsque M. de S. Evremont exhorte la Demoiselle à pleurer, & qu'il lui dit, „ de quelque maniere que „ vous vous échappiez, vous paroîtrez toûjours assez sage, si vous ne vous égarez „ pas; *s'échapper* ne signifie autre chose, que s'abandonner à la douleur; mais de maniere qu'on n'en perde pas la raison. Pourvû que „ vous ne vous égariez pas, *dit-il*, vous serez assez sage, pleurez, abandonnez-vous „ à toute vôtre douleur.

Je trouve, repartit Philante, cette maniere de consoler délicate & fort ingénieuse: elle interesse, & c'est tout ce qu'il faut. Les Lettres de consolation ordinaires n'entrent point dans l'interêt de la douleur, comme celle-ci; cependant c'est le vrai moïen de l'appaiser. L'on s'attire par-là la confiance de l'affligé, qui vous écoute plus volontiers dans la suite, lorsque vous venez à lui faire connoître les raisons qu'il a de ne s'affliger plus, & de cesser de se plaindre. Ce que vous dites-là reprit Ergaste, est tres-vrai: l'on ne nous dit, pour nous consoler d'une grande affliction, autre chose sinon que Dieu l'a voulu; qu'il est le Maître, qu'il faut se soumettre à ses volontez; que tout le monde doit mourir; que le mort est délivré des

miseres

miseres de cette vie ; & cent autres lieux communs de Morale, dont on a les oreilles rebatuës.

L'Auteur de la Dissertation, continua Philante, qui avoit les yeux sur son Livre, demande comment l'on fera pour sauver cette expression? Pleurez sans contrainte, *dit M. de S. Evremont*, un homme dont vous étiez les chastes délices, & pleurez sans honte un homme qui ne devoit être les délices, que des chastes. On n'a qu'à lui faire entendre, répondit Ergaste, qu'une jeune Demoiselle qui aime un homme vieux, sans biens, sans figure, & par le seul merite de sa vertu, mais d'une vertu aussi éclairée qu'il nous paroît par la Lettre, que devoit être celle de cet ami, ne peut être que tres chaste & tres vertueuse. Comme pareillement un ami tel que je viens de dépeindre, ne pourroit aimer aussi tendrement une Demoiselle comme celle à laquelle la Lettre a été écrite, que parce qu'elle auroit beaucoup de vertu: si elle étoit avec cela tres-belle, sa vertu ne la rendoit que plus aimable; car ne vous semble-t'il pas qu'il soit plus pardonnable à une belle personne de faire des fautes, qu'à une personne laide, Or une Demoiselle de ce merite pouvoit bien faire les délices d'un hom-

homme vertueux, & d'un homme chaste, comme reciproquement un homme vieux & dégoutant ne pouvoit plaire que par sa vertu.

Ils continuerent de lire, parce que l'Auteur de la Dissertation qui a copié presque tout du long la Lettre de consolation de M. de S. Evremont à son Amie affligée n'en interrompit la suite, que pour dire quelquefois, *jusques-là ce circuit de paroles ne signifie que la même chose* * *Tout cela n'est que pour affecter un tour & des mots extraordinaires; ces figures & ces expressions sont-elles du stile d'un homme, qui veut dans une Lettre consoler son amie, de l'ami qu'elle a perdu*, &c? Ils ne s'arrêterent qu'un moment à cet endroit, où M. de S. Evremont dit à son Amie.

„ Si vous éclatez, vous éveillerez peut-„ être la calomnie: mais si vous dissimulez, „ vous l'irriterez sans doute; & comme elle „ s'attache plus aux actions voilées qu'aux „ actions ouvertes, elle imputera vôtre mo-„ deration à vôtre artifice, & la serenité „ de vôtre visage à la souplesse de vôtre „ ame.

Cela a-t'il besoin d'explication, dit Philante? Peut-on faire de plus belles observations sur les differens effets que produisent chez

* Pages. 142. 143.

chez les mauvais eſprits, une conduite trop ſincere ou trop cachée ? Si la douleur d'une Dame à la perte d'un ami éclate un peu, elle donne occaſion aux reflexions malignes; ſi elle diſſimule ſa douleur, c'eſt, *dira-t'on*, pour tromper les ignorans par une fauſſe conduite, & pour nous deſabuſer du commerce ſecret, que nous ſommes aſſurez qu'elle avoit avec lui.

La calomnie eſt ingénieuſe à faire & à dire du mal : elle ne s'attache pas tant à ce qui eſt plus connu, en ce qu'elle croit ne rien apprendre qu'on ne ſache : mais le ſecret & la diſſimulation l'irritent & lui font imaginer des raiſons, auſquelles elle n'auroit pas penſé, ſi elle avoit eu moins à deviner.

Ecoutez bien ajouta Philante, ce galimatias : l'Auteur de la Diſſertation l'a mis immediatement aprés les paroles de M. de S. Evremont que nous venons de voir.

Ce nombre de ſubſtantifs, dit-il, *entrelaſſez les uns dans les autres, qui demandent une forte attention pour en démêler la ſignification; ces actions voilées, ces actions ouvertes, éveiller, irriter la calomnie.* On ne ſait, dit Ergaſte, où l'Auteur de la Diſſertation veut aller: Cependant ſa phraſe eſt

est finie. Si je n'étois fait à son stile, je croirois que c'est la faute de l'Imprimeur, qui a trop mis d'un mot, comme par exple de, *qui demandent*, je croirois qu'il doit y avoir *ce nombre de substantifs demandent*, &c. mais il me resteroit encore une autre difficulté, qui est de trouver à quoi se rapportent *ces actions voilées*, *ces actions ouvertes*, qui ne sont regies par aucun verbe. Vous êtes bien embarrassé, dit Philante en riant: Est ce que vous ne voïez pas que l'Auteur a voulu rendre la phrase de M. de S. Evremont ridicule, en assemblant lui-même plusieurs substantifs sans les déterminer par un verbe, mais la phrase de M. de S. Evremont, dit Ergaste, est intelligible; on y trouve des verbes, qui déterminent les substantifs & le sens de la phrase; au lieu que dans celle de l'Auteur on se créve pour l'aller chercher jusques à la fin, & ce qui est encore pire, c'est qu'on ne le trouve pas.

Est-ce que vous en cherchez, dit Philante, dans l'Auteur de la Dissertation? Trouvez-m'en donc dans ceci.

* *Malgré cela, tant que M. de Saint-Evremont me dira que la calomnie s'attache toûjours plus aux actions voilées, qu'aux actions ouvertes,*

* Page 146.

tes, & qu'elle imputera la moderation de la Demoiselle, qu'il console, à son artifice, & la serenité de son visage à la souplesse de son ame, &c. Aprés, dit Philante. La phrase est finie, dit Ergaste ; il y a un point & la phrase pour n'avoir point de sens, est assez longue pour me permette de prendre haleine.

Ha, de grace ! reprit Philante, qui avoit jetté les yeux sur son Livre, cessons de répondre à des ignorances de cette grossiereté, en voici une qui fait peur : M. de S. Evremont en conseillant toûjours à la Demoiselle de ne point dissimuler sa douleur, de crainte de la calomnie, lui dit, Qu'avancerez-vous par cette conduite, si elle ne vous trouve pas trop tendre, elle vous trouvera trop ingrate : l'Auteur de la Dissertation demande ce *que c'est qu'une conduite qui nous trouve trop tendres*, & M. de Saint-Evremont parle de la calomnie. Lisez, je vous prie, cet endroit dans M. de S. Evremont.

Ils en firent lecture, & ils trouverent veritablement que l'Auteur de la Dissertation avoit fait une bevûë ; ce qui les dégoûta de répondre autrement, que, que par des monosyllabes à toutes les remarques, qu'il fait dans la suite sur cette même Lettre : Philante

lante dit ſeulement en general, comme ils alloient entrer dans un autre ſujet, je ne ſai pourquoi l'Auteur de la Diſſertation n'approuve point que M. de S. Evremont parle ſavamment à une perſonne ſavante, & qu'il ſe ſerve de raiſonnemens & de diſtinctions de Philoſophie, pour lui prouver que la mort de ſon ami ne lui attire aucun mal? Quand il n'auroit pas écrit à une Dame inſtruite de toutes les choſes dont il l'entretient, & par conſequent plus facile à convaincre par un raiſonnement bien ſuivi, je lui pordonnerois d'avoir amuſé ſa douleur par une longue Lettre, pleine de diſtinctions philoſophiques.

Une femme qui eſt affligée, & qui eſtime un homme, & un homme qui paſſe pour habile, veut entendre ce qu'il dit quand il lui écrit de ſon affliction; elle s'applique, & pendant tout le tems qu'il lui faut pour comprendre les choſes qui ſont au deſſus de ſa portée, elle oublie en quelque maniere, qu'elle a lieu de s'affliger, & c'eſt autant de gagné ſur la douleur.

Ce que vous dites-là reprit Ergaſte, me plaît beaucoup, & ne laiſſe pas d'être vrai, principalement pour la Lettre de M. de S. Evremont, elle s'inſinuë trop adroitement dans

dans l'esprit, pour ne pas donner à connoître aux gens desinteressez que c'étoit sa veritable intention ; mais d'ailleurs, comme vous l'avez fort bien dit, la Dame à qui il écrivoit, étoit savante, & par-là la Lettre de M. de S. Evremont ne pouvoit encore que mieux faire son effet.

Vous venez de faire vôtre reflexion, Philante, ajoûta Ergaste : voici la mienne qui ne lui cede en rien, aprés laquelle ne parlons plus de cette Lettre. *Que peut-on penser*, dit l'Auteur de la Dissertation, *d'un homme, qui aprés avoir fait un discours de Stoicien, à une femme affligée pour la consoler de la mort de son amant, lui conseille d'en prendre un autre, qui soit jeune, pour marquer la maniere de consolation qu'il pourroit lui donner*. Que pensez-vous de cela, Philante ? n'ai-je pas raison de me récrier sur cet endroit ? M. de S. Evremont est-il capable d'avoir jamais une pensée aussi sale, & même de l'exprimer aussi grossiérement ? Il n'y a qu'un scrupuleux & un homme qui se gendarme sur le mot de *joüissance*, qui puisse faire sur le mot de *jeune*, une pareille reflexion. L'honnêteté & la politesse de M. de S. Evremont sont ici trop interressées pour ne le pas justifier par lui-même. Prêtez-moi ses Oeuvres, je vous prie,

que je cherche l'endroit où il dit à son Amie, que son merite pourroit lui faire des amis, qui auroient les bonnes qualitez de celui qu'elle a perdu, & peut-être plus d'enjoüement.

Aprés qu'Ergaste eut cherché quelque moment, il trouva que M. de S. Evremont s'expliquoit en ces termes: Vous êtes peut-„ être en peine, s'il est encore des amis aussi „ parfaits; n'en doutez pas, Mademoiselle, „ la vertu ne perd rien non plus que la na-„ ture. Les semences du bien circulent éter-„ nellement & passent sans cesse d'un sujet „ dans un autre, & les principes qui con-„ courent, à la production des Sages, ne „ s'anéantissent pas plus que ceux qui „ concourent à la génération des hom-„ mes.

„ Vôtre ami a fait place à une infinité „ d'autres; & il ne tiendra qu'à vous de lui „ choisir un successeur dans la plus nom-„ breuse Cour, qui ait jamais sacrifié aux „ Graces.

„ Vous verrez que le Ciel vous rendra bien „ autant qu'il vous a pris: que savez-vous „ vous-même s'il ne vous rendra pas davan-„ tage; vous trouverez dans celui que vous „ choisirez tout ce qui étoit dans celui que

„ vous avez perdu, & peut-être quelque
„ chose de plus : peut-être plus de jeunesse
„ & plus de bonne mine : peut-être une ver-
„ tu moins chagrine & une amitié plus en-
„ joüée.

De bonne-foi, reprit Ergaste, en cessant de lire ; cela veut-il dire, comme l'a osé avancer l'Auteur de la Dissertation, que le choix d'un Amant jeune & enjoüé est le moïen le plus naturel de se consoler de la mort d'un Amant vieux ? M. de S. Evremont a-t'il conseille à son Amie de se faire un Amant *jeune*, pour faire entendre la *maniere de consolation, qu'il pourroit lui donner* & ce qui est pis, lui a-t'il dit qu'elle *doit avoir le plaisir d'aimer un nouvel Amant, parce qu'il y a du plaisir à aimer Dieu*, &c. & cent obscénitez que l'Auteur de la Dissertation avance de lui-même.

Ne laissons pas de continuer, reprit Philante, & de voir ce qu'il dit encore ici au Chapitre *de la Reputation.* Hé que voulez-vous faire, répondit Ergaste : comme en colere ? Voir encore des impertinences ; croïez-moi, laissons-là cet Auteur, il se moque de vouloir nous donner ses réveries pour une Dissertation sur les Oeuvres de M. de S. Evremont. Je ferai ce qu'il vous plaira,

dit Philante; mais c'eſt moins pour ce que dit l'Auteur, que je voudrois continuer, que parce qu'il vous engage quelquefois à dire de tres-bonnes choſes, & quand ce ne ſeroit d'ailleurs, qu'à la conſideration de M. de S. Evremont, nous ne devons point ceſſer de nous le juſtifier à nous-mêmes, quoi qu'il le ſoit déja dans nôtre eſprit. Vous me faites connoître fort habilement, repondit Ergaſte, combien je perdrois à ne ſavoir pas les reflexions que vous avez faites ſur differens endroits de ce Livre; je me retracte, liſons je vous prie.

Ergaſte reprit ſon Livre, aïant lû huit pages, où l'Auteur de la Diſſertation rapporte trois ou quatre fragmens differens de M. de S Evremont, où il ne dit pas la raiſon, pourquoi il n'approuve pas que M. de S. Evremont ſe ſoit ſervi de cette expreſſion:
„ Les hommes ſe laiſſent enchanter de l'om-
„ bre d'une choſe dont le corps ne les tou-
„ che pas: Et encore pour dire les plus
„ grands hommes de France; qu'il ait dit:
„ Les plus grands originaux ſont ſujets aux
„ mêmes foibleſſes de ceux qui les copient
„ & dans un autre endroit: La raiſon ne
„ peut rien, où la délicateſſe du goût eſt af-
„ fligée. Ils paſſerent de là aux deux Lettres d'une

d'une Dame à un Cavalier, que l'Auteur de la Dissertation a rapportées pour être d'un stile vif & naturel : Elles leur firent plaisir, parce qu'effectivement elles sont bien écrites. Sur quoi Philante prenant la paroie, Je ne sai, *dit-il*, pourquoi l'Auteur de la Dissertation n'a pas rempli tout son Livre de pareilles choses, il auroit moins fatigué ses Lecteurs; mais voïons ce qu'il dit du mot de *vaste*.

Ils lurent sans interruption tout ce que l'Auteur de la Dissertation en a rapporté, & comme ils eurent fini, Nous voici dit Philante qui cessoit de lire, graces à Dieu, à la fin de la seconde Partie de la Dissertation vous ne vous emporterez plus contre-elle, nous en avons assez lû pour ce soir. N'avois-je pas raison de m'emporter, dit Ergaste? Cela est vrai, répondit Philante, l'Auteur de la Dissertation s'est trop éloigné du caractere honnête que M. de S. Evremont a gardé dans tout ce qu'il a écrit; mais que pensez-vous de ce que nous venons de lire; Ne trouvez-vous pas comme moi, que l'Auteur de la Dissertation s'érige en maître, il décide sur le mot de *vaste* d'un ton plus absolu, que Messieurs de l'Academie, à qui M. de S. Evremont avoit adressé sa

ſertation. Il faut apparemment, qu'il ſe croïe ou plus habile que ces Meſſieurs, ou qu'ils lui aïent communiqué leurs lumieres ; & en ce cas, il auroit dû nous en avertir. Les raiſons qu'il donne pour être contraire au ſentiment de M. de S. Evremont, auroient plus d'autorité. Quoi ! vous croïez, repliqua Ergaſte, que Meſſieurs de l'Academie auroient plûtôt dit comme l'Auteur de la Diſſertation, *de fort grands appartemens*, *une grande maiſon*, qu'appartemens vaſtes ; qu'une maiſon vaſte, comme M. de S. Evremont. Cela eſt purement de l'Auteur de la Diſſertation. Je ſuis ſûr que Meſſieurs de l'Academie ſavent quelle eſt la difference de ces deux expreſſions : *Des appartemens vaſtes*, & *une maiſon vaſte*, font mieux connoître un gros bâtiment, & ces vieux Châteaux mal-bâtis, qui ſont d'une groſſeur énorme, & que l'on prendroit de loin pour une maſſe de rochers aſſemblez & mal aſſortis, où l'on a creuſé de ſpatieux appartemens, qui ne ſont la plûpart du tems éclairez que par un faux jour. Je ſai des appartemens, qui ſont meublez autant qu'ils peuvent l'être ; cependant on diroit qu'ils ſont vuides, tant ils ſont *vaſtes*. Ce ne ſeroit pas les déſigner de dire, que ce ſont de *grands* ap-

par-

partemens: Il me semble que *de fort grands* appartemens font entendre une espace agréablement étenduë, & où tout se laisse aisément remarquer: *de fort grands* appartemens sont magnifiques, & sentent quelque chose de grand. Des appartemens *vastes* font imaginer, au contraire, un lieu spatieux & mal entendu. J'ai observé, dit Philante, que ni vous, ni M. de S. Evremont ne dites pas *vastes* appartemens, comme l'Auteur de la Dissertation; mais que vous dites des appartemens *vastes*? en avez-vous quelque raison? Sans doute, repondit Ergaste, cette expression, *vastes* appartemens, fait moins sentir de quelle sorte d'étenduë on pretend parler, que ne fait appartemens *vastes*; elle diminuë de l'idée, que l'on reçoit d'appartemens *vastes*, parce que peut-être le mot de *vaste* venant aprés, & ne se trouvant borné de rien, qui en restraigne la signification, donne mieux à connoître une espace desagréable, que ne fait *vaste appartement*, qui borne l'étenduë à un appartement un peu trop grand; encore n'est-ce pas ce que l'on entend par *de fort grands appartemens*; ainsi le mot de *vaste* ne sauroit être pris en bonne part, comme le pretend l'Auteur de la Dissertation.

Cela eſt parfaitement bien expliqué, dit Philante, mais avez-vous remarqué, ce que dit l'Auteur de la Diſſertation ſur cette expreſſion de M. de S. Evremont. Le vaſte & „ l'affreux ont un grand rapport: il expli- „ que le mot de deſért & de ſolitude. *Une ſolitude n'eſt point affreuſe, dit-il, c'eſt un deſert.* J'avouë qu'un deſert eſt affreux par les rochers, les précipices, l'éloignement des hommes & l'habitation des bêtes ſauvages; mais auſſi la ſolitude ne laiſſe pas d'être affreuſe par d'autres endroits; elle eſt affreuſe par elle-même, aux gens qui ſont obligez de s'y retirer toute leur vie; on eſt ſeul, on ne voit perſonne, on n'entend que ſoi & quelques oiſeaux, & cela eſt affreux pour une perſonne qui doit y finir ſes jours, aprés avoir été dans le grand monde. On ne peut pas dire, par exemple, que l'interieur de la Maiſon des Chartreux ſoit un deſert, ce n'eſt qu'une ſolitude: Cependant je n'y ſuis jamais entré que l'étenduë de leur Cloître ne m'ait rendu mélancolique, ce cimetiere qui eſt au milieu de leurs Cellules, la maniere dont elles ſont diſpoſées, le peu d'élevation qu'elles ont, & avec cela le grand ſilence qui regne dans toute cette étenduë, ont je ne ſai quoi d'affreux, qui afflige un homme, qui ſort

de ce mouvement, & de tout ce bruit que l'on voit & que l'on entend dans la Ville.

Et pour l'esprit, ajoûta Philante, ne croïez-vous pas que le mot de *vaste* plus avantageux, que pour les choses naturelles? Non, répondit Ergaste, & je me déclare pour M. de S. Evremont. C'est le *vaste* de l'esprit d'Alexandre, qui lui fit resoudre la conquête de l'Asie avec trente-deux mille hommes, & quatre mille chevaux, à la sortie de la Macedoine; c'est le *vaste* de son esprit, qui lui a fait croire qu'il étoit le fils de Jupiter: c'est ce *vaste* qui lui fit souhaiter un autre Monde pour le conquerir: c'est enfin le *vaste* de son esprit, qui est cause de toutes les extravagances qu'il a faites.

A propos d'Alexandre, interrompit Philante, avez-vous remarqué que l'Auteur de la Dissertation a fait un mot nouveau en parlant d'Alexandre: Il dit qu'il vouloit *conquêter* un autre Monde. J'ai toûjours oüi dire, faire des conquêtes, conquerir; mais jamais *conquêter*. C'est une bagatelle, reprit Ergaste, laquelle il ne faut pas prendre garde avec l'Auteur de la Dissertation. Tout ce que je trouve de ridicule, c'est qu'il a fait presque toute l'Histoire de ce Prince, en voulant persua-

der qu'il n'avoit pas l'esprit *vaste* ; ou du moins que le mot de *vaste* ne devoit point être pris en mauvaise part.

Il en a fait autant, dit Philante, d'Aristote ; il parle de sa Phisique, de ses principes, de son origine, des anciennes & des nouvelles Opinions : il justifie les unes, il blâme les autres, & tout cela pour en conclure de même que le mot de *vaste* ne sauroit être pris en mauvaise part. Si l'Auteur de la Dissertation en est sûr, dit Philante, pourquoi ne dit-il pas en loüant M. de Saint-Evremont, dans sa Préface, que c'est son *vaste* génie, au lieu de dire *son génie universel*, *qui l'a porté à parler de toutes sortes de sujets*, &c.

C'est, dit Ergaste en riant, que l'Auteur de la Dissertation ne convient pas que M. de S. Evremont ait bien parlé de tous les sujets dont il a écrit ; & qu'il croit au contraire qu'Aristote ne s'est point trompé. Et cela fait, comme vous voïez, de la difference. Je crois pour moi, ajoûta Philante, qu'il a voulu éviter la difficulté. Il a écrit *génie universel* en italique, & ce n'est pas sans sujet. Laissons tout cela, dit Ergaste, & lisons la Dissertation que M. de Saint-Evremont a faite sur le mot de *vaste*, cela vaudra

dra mieux que tout ce que ſon Critique en a rapporté.

Auſſi-tôt qu'ils eurent achevé de la lire, & qu'ils ſe furent entretenus demi-heure, ſur le même ſujet, Ergaſte prit congé de ſon ami, Philante fit tout ce qu'il put pour l'engager à reſter à ſouper; mais Ergaſte craignant de s'expoſer trop tard dans les ruës, lorſqu'il faudroit revenir chez lui, remontra à Philante que l'on parloit beaucoup, depuis peu de jours, de voleurs; ce qui l'obligea de conſentir qu'il ſe retirât, aprés lui avoir fait promettre qu'il viendroit du moins dîner avec lui un des jours de la ſemaine.





DE LA
TROISIE'ME PARTIE
DE LA
DISSERTATION.

TROISIE'ME ENTRETIEN.

IL y avoit huit jours qu'Ergaſte & Philante ne s'étoient vûs. Philante qui s'étonnoit de l'abſence de ſon ami, prit reſolution de l'aller voir le lendemain, & de le trouver au lit. Il ne penſoit pas ſi bien rencontrer. Ergaſte y étoit retenu depuis la derniere fois qu'ils ſe virent, par un accident qui lui étoit arrivé en deſcendant de caroſſe.

Philante, qui n'en ſavoit rien arriva ſur les neuf heures chez ſon ami, & étant entré dans la chambre où il couche ordinairement, il commença à le railler ſur ſa pareſſe; mais aïant appris le ſujet pour lequel il étoit au lit, Philante lui fit des reproches de ce qu'il ne lui avoit pas fait ſavoir ſon indiſpoſition. Ergaſte s'en excuſa ſur la legereté du mal, en ajoûtant qu'il ménageoit davantage les bons ſentimens de ſes amis, & qu'il ne croïoit pas qu'on dût les allarmer au premier mal de tête que l'on avoit.

Je craignois, dit Philante, que la Diſſertation ne vous eût dégoûté de moi, & que vous n'euſſiez été ſi fort ennuïé de nôtre dernier Entretien, que vous apprehendaſſiez d'en recommencer un nouveau. C'eſt ſi peu cela dit Ergaſte, que ſi vous voulez, nous examinerons en attendant le dîner, la troiſiéme Partie de la Diſſertation: Je ne ſuis pas malade à ne reſſentir pas, comme vous le meritez, tout le plaiſir que vous me faites. Vous êtes obligeant à vôtre ordinaire, répondit Philante: mais quand ce ne ſeroit que pour vous tenir compagnie, je veux bien faire tout ce qu'il vous plaira, puiſque vous me faites l'honneur de me dire, que cela vous fera plaiſir. Eſt-ce que vous voulez,

lez, ajoûta-t'il, que nous nous amusions à lire la troisiéme Partie de la Dissertation? Cela ne vous fatiguera-t'il pas trop? Prenez-y garde. Il vaudroit peut être mieux remettre la partie à une autre fois. Point du tout, reprit Ergaste, je ne me tiens au lit que par obéïssance, je ne ressens aucun mal. Philante approcha du lit de son ami, une table sur laquelle étoient les Oeuvres de M. de S. Evremont, & la Dissertation, & comme il achevoit de lire la premiere page de la troisiéme Partie de la Dissertation....

Je ne sai, interrompit Ergaste, si vous avez remarqué la premiere phrase que vous venez de lire? Oüi, dit Philante, elle ne vaut rien, je trouve même, qu'elle a bien de l'analogie avec une autre, que nous avons vûë, si je ne me trompe, dans la Preface. Jugez-en, voici ce que nous venons de lire: *Comme les Ouvrages de M. de S. Evremont ne contiennent pas seulement des paroles, mais plusieurs diverses choses, grandes & solides.* Voici à present celle de la Préface, qui lui ressemble: *On ne trouvera rien dans ce Livre, qui ne soit intelligible. On y verra plusieurs differentes choses; assez agreables par leur varieté.*

Qui

Qui a jamais écrit de cete maniere, *plusieurs differentes choses, agréables & solides?* Pour dire qu'il y a encore dans les Oeuvres de M. de S. Evremont outre le stile, plusieurs choses solides & agréables. Passons aux sentimens, dit Ergaste, & laissons les expressions de l'Auteur, le mal est incurable. Il me semble qu'il n'approuve pas, que M. de S. Evremont dans *l'idée de la Femme qui ne se trouve point*, ait dit qu'elle est de-
„ vote sans superstition & sans mélancolie ;
„ éloignée de cette imbecillité, qui se forge
„ sur tout des miracles, *&c.*

Vous en dites trop, reprit Philante, vous rendez le sentiment de l'Auteur moins cavalier, il ne blâme pas seulement M. de S. Evremont d'avoir dit, que cette femme étoit devote sans superstition & sans mélancolie, *&c.* mais il semble qu'il ne veüille pas du tout, qu'elle soit devote; car il dit en parlant de M. de S. Evremont, qu'aprés l'avoir dépeinte avec les bonnes qualitez qu'elle doit avoir, il veut encore, *dit-il*, qu'elle soit devote. La devotion n'est donc pas selon l'Auteur de la Dissertation, une bonne qualité chez une femme; cela sent assez le galant, & l'homme à bonne fortune.

Oüi-dà, dit Ergaste, on connoît assez

par-

par-là quel eſt le goût de l'Auteur de la Diſſertation, en matiere de femmes. Il n'y a plus qu'à lui en donner, il en fera de fort vertueuſes perſonnes. Peut-être, dit Philante, que l'Auteur de la Diſſertation voudroit qu'une femme ne devînt devote, que ſur la fin de ſes jours. Céla eſt aſſez à la mode ; il faut plaire par un autre endroit, que par la beauté quand elle s'efface.

Une femme du monde qui ne devient devote, que par l'âge, reprit Ergaſte, ne l'eſt jamais veritablement. A quoi croïez-vous, que je la compare ? à ces vieux Châteaux ruïnez, où il ne niche plus que des oiſeaux de mauvaiſe augure, qui ſont les penſées de la mort. Examinons maintenant ſi ce qu'ajoûte l'Auteur de la Diſſertation, eſt plus raiſonnable : *Il veut encore qu'elle ſoit devote*, dit-il, *mais à mon ſens d'une devotion, qui n'eſt pas tout-à-fait celle de l'Evangile.* Pour prouver cela, il raiſonne long-tems ſur deux paſſages de l'Ecriture-ſainte, qu'il applique fort mal à la difficulté qu'il fait.

Elle ne croit pas, dit M. de S. Evremont, qu'il faille ſe retirer de la ſocieté humaine pour chercher Dieu dans l'horreur de la ſolitude, *&c.*

l'Au-

L'Auteur de la Dissertation opposa à ce sentiment deux passages de l'Ecriture-sainte l'un que *Dieu pour parler au cœur d'Abraham dit qu'il le conduiroit dans la solitude*; & l'Autre que l'Epoux dit au Cantique des Cantiques, *qu'il est la fleur des champs & le lys des vallées*: Cela ne conclud rien, dit Ergaste, contre M. de S. Evremont, il a peint une femme qui est dans le monde, & les sentimens qu'il lui donne, sont tres-conformes à l'Evangile. L'Auteur de la Dissertation voudroit apparement, que toutes les femmes qui sont devotes, se renfermassent dans des Couvens; il n'en voudroit dans le monde que de galantes: * Il croit sans doute, que Dieu ne se fait point connoître à une femme au milieu de son domestique, & dans l'application qu'elle a à son devoir; que ce n'est que dans la retraite & la solitude, qu'il répand ses graces avec abondance. Si cela étoit, que de femmes vertueuses, engagées dans le monde par leur état, seroient à plaindre! Une femme qui a de la vertu, n'est-t'elle pas dans la societé humaine, ce que sont dans les Couvens celles qui s'y retirent? N'a-t'elle pas même plus de merite de se conserver pure

* Dieu se fait connoître à ses Elûs dans l'état auquel il les destine.

parmi la corruption & les écueils ? Combien d'occasions de se sacrifier à Dieu ne rencontre-t'elle pas dans sa vie ? Non, ajoûta Philante qui paroissoit tout penetré de ce qu'il disoit, j'ose dire, que le premier état d'une femme est de rester dans le monde ; elle y doit être comme n'y étant point ; recevoir les plaisirs de la societé comme des soulagemens à sa foiblesse, & non pas des occupations ausquelles elle se doive tout entiere. L'on se fait au milieu du monde, parmi ses embarras, & les soins qu'il demande, une retraite où Dieu parle au cœur, où il se communique, où il fait connoître ses volontez. Ce n'est pas la retraite du corps que l'Evangile nous recommande. Souvent pour être enfermez, & hors du monde nous n'en sommes pas moins à lui. Aussi ne nous demande-t'on qu'un détachement de toutes choses, & une abnegation, si je l'ose dire, de tout ce qui est hors de Dieu, pour être entierement à lui. La meilleure retraite est celle du cœur & celle de l'esprit. Ne paroissons devant Dieu qu'avec un cœur vuide & débarrassé de tout attachement aux choses du monde: l'on doit entendre de cette maniere ces paroles que *Dieu pour parler au cœur d'Abraham le conduisit dans la solitude :*

Car

Car il ne faut pas croire, que ce saint Patriarche se soit jamais retiré du monde où Dieu l'avoit engagé; il avoit soin de n'être occupé que de Dieu, lorsqu'il devoit paroître en sa presence: Et où sont ceux qui étant bien instruits de leur devoir, & qui le voulant faire, ne se tiennent point dans cet état? Je le repete encore une fois; les hommes & les femmes n'étoient point faits pour les Couvens. Ce ne sont que des aziles à leurs foiblesses: ils étoient tous destinez pour le monde & pour la societé. Si Dieu nous sanctifie dans d'autres états, c'est-là où paroît sa providence, & non pas nôtre vertu.

En verité, dit Ergaste qui avoit pris beaucoup de plaisir à entendre son ami, vous êtes admirable dans vos saillies, vous ne feriez pas mieux un Discours étudié, que vous parlez dans le moment sur certains sujets. Pourquoi vous arrêtez-vous? Vous dites si bien; vous ne laissez rien à dire à l'Auteur de la Dissertation: vous venez de parcourir & de repondre à tout ce qu'il objecte. Pardonnez-moi, répondit Philante, l'Auteur de la Dissertation avance de lui-même, que M. de Saint-Evremont a dit que sa Femme qui ne se trouve point, *croiroit*

être folle, si elle renonçoit à ses commerces les plus chers: il ajoûte, *qu'il envoie sa Devote parmi les hommes pour éclairer sa raison avec Dieu, pour perfectionner ses mœurs, & pour regler sa conduite.* Mais on n'a qu'à lire, dit Ergaste, pour voir que M. de S. Evremont n'a point dit cela. En effet, reprit Philante, voici comme il s'explique.

„ Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de „ la societé humaine pour chercher Dieu „ dans l'horreur de la solitude: Elle ne croit „ pas que se détacher de la vie civile, que „ rompre les commerces les plus raisonna- „ bles & les plus chers, soit s'unir à Dieu; „ mais s'attacher à soi-même & suivre fol- „ lement sa propre imagination: elle pense „ trouver Dieu parmi les hommes, où sa „ bonté agit plus, & où sa providence pa- „ roît dignement occupée, & là elle cher- „ che avec lui à éclairer sa raison, à per- „ fectionner ses mœurs, à bien regler sa con- „ duite, & dans le soin du salut & dans les „ devoirs de la vie.

Rien n'est plus commode ni plus agréable qu'une pareille pieté, dit l'Auteur de la Dissertation; & moi je dis, reprit Ergaste, que rien n'est si difficile. Il est aisé de se conserver dans un lieu, où il n'y a rien à craindre, &

& où les occasions de faillir manquent aux plus vicieux. Il est facile d'avoir toûjours presente l'idée de Dieu, où tout nous en parle ; mais dans le commerce du monde ne l'oublier jamais parmi tout ce qui peut la faire perdre, c'est y être comme n'y étant point, & ne faire que se préter, en quelque maniere, aux usages qui n'ont rien de contraire à la Religion.

C'est-là que se trouve l'heroïsme de la vertu, & où paroît la Femme forte, en ce qu'elle combat perpetuellement & qu'elle reste toûjours victorieuse.

Combien de saintes Femmes, ajoûta Philante, avons-nous dans l'ancienne & la nouvelle Loi, qui se sont sanctifiées parmi les plus grandes occupations que donne le monde? Combien de saintes Reines, qui ont mis en usage leur beauté & leurs attraits, pour attirer à Dieu les hommes, ou pour délivrer son Peuple de quelque persecution?

Ne seroit-ce pas la raison pour laquelle saint Paul veut qu'une Femme Chrêtienne soit unie à un Schismatique, & que pareil-
„ lement un homme Chrêtien épouse une
„ femme Païenne. La femme, *dit cet*
„ *Apôtre*, gagnera à JESUS-CHRIST par
„ ses charmes & par sa beauté son mari; &

 „ un

„ un homme se servira de son exemple & „ de ses caresses, pour faire connoître „ à sa femme le vrai Dieu qu'elle igno- „ roit.

Continuons de lire, dit Ergaste, & voïons les idées de M. de S. Evremont sur la retraite. Il est admirable dans ses sentimens & dans la maniére de les exprimer

Ils lûrent sept à huit pages, qui sont presque toutes remplies de divers fragmens, tirez des Oeuvres de M. de S. Evremont, parmi lesquels l'Auteur de la Dissertation dit fort peu de chose : ils s'arrêterent seulement, où il commence à examiner le Chapitre intitulé *l'Amitié, sans amitié*, pour raisonner sur ce qu'ils venoient de lire.

Ne trouvez-vous pas admirable, dit alors Philante, qui avoit la Dissertation entre les mains, que l'Auteur de la Dissertation mette en marge ces paroles: *Continuation de l'idée que M. de S. Evremont fait de la devotion*, & qu'il rapporte un fragment d'une Lettre de M. de S. Evremont, où il parle de l'amour & des effets, que le commerce des femmes produisoit en lui. Mais, dit Ergaste, ce que vous venez de dire, & qu'il a mis en marge, est-t'il François? *Continuation de l'idée que fait M. de S. Evremont de la devotion.* Fait-

on

on une *idée* à quelqu'un, ou lui donne-t'on *une idée*? On dit se faire *une idée*, & en l'un de ces deux cas l'Auteur de la Dissertation auroit dû dire : Continuation de l'idée que M. de S. Evremont se fait de la devotion, ou de l'idée que M. de S. Evremont donne de la devotion. Venons au sentiment, dit Philante. L'Auteur de la Dissertation pretend, que M. de S. Evremont se contredit lui-mê-
„ me, parce qu'il dit ici, qu'il se forme du
„ souvenir des vieux sentimens quelque dis-
„ position à la tendresse, *&c.* & qu'il a
„ dit dans le Chapitre *de la Retraite*. Il faut
„ se retirer de bonne heure pour prevenir
„ le ridicule, où l'on tombe avec l'âge, &
„ ne point être à charge au monde, quand
„ on ne peut lui donner que du dégoût. *Il tâche au contraire*, dit l'Auteur de la Dissertation, *à r'animer ses cendres en rappellant les vieux sentimens.* Ce n'est pas-là se contredire, répondit Ergaste, mais faire voir que l'on est souvent tout autre, que l'on sait bien ne devoir pas être. Si M. de S. Evremont aimoit dans sa vieillesse, il se donnoit un ridicule qu'il a condamné : mais voïons s'il dit qu'il aime. Alors Philante lût dans les Oeuvres de M. de S. Evremont, les paroles suivantes: Je rappelle ce que j'ai

„ été pour r'animer ce que je suis, & du
„ souvenir des vieux sentimens, il se forme
„ quelque disposition à la tendresse, ou du
„ moins un éloignement de l'indolence.
„ Tyrannie heureuse que celle des passions,
„ qui font les plaisirs de nôtre vie. Fâcheux
„ empire que celui de la raison, s'il nous
„ ôte les sentimens agreables.

Hé bien, reprit Ergaste, M. de S. Evremont dit-il, qu'il aimoit encore? Bien loin de-là, il cherche seulement à se r'animer par le souvenir de ce qu'il a été, pour passer ce qu'il lui reste de vie plus agréablement: Et qui sait d'ailleurs si M. de S. Evremont n'étoit pas jeune, lors qu'il a dit qu'il faloit *se retirer de bonne heure pour prévenir le ridicule où l'on tombe avec l'âge?* L'on voit, étant jeune; les choses tout autrement que lorsqu'on est vieux; que sait-on même s'il n'a point dit cela par ressentiment contre quelque Vieillard, qui l'auroit ou traversé dans ses amours, ou importuné par ses assiduitez? Tout ce qu'il y a de vrai, dit Philante, c'est que cela ne quadre pas avec l'article que l'Auteur de la Dissertation a mis en marge; car on croit, comme il venoit de parler de la devotion, qu'il va confirmer les pretenduës fausses idées qu'il dit

que

que M. de S. Evremont en a données.

Que pensez-vous, dit Ergaste, qui avoit pris le Livre de la Dissertation entre les mains, du sentiment que donne ici l'Auteur de la Dissertation à M. de S. Evremont, la raison, *dit-il*, & encore moins la grace, ne regleront pas sa retraite. Est-ce que M. de S. Evremont dit cela reprit Philante? Non, dit Ergaste, voici ses paroles, & ce qui a donné lieu à l'Auteur de la Dissertation de le penser. „ Il y a des tems où il n'y a rien de si „ sage, que de se retirer; mais tout persuadé „ que j'en suis, je me remets à la nature de „ ma retraite beaucoup plus qu'à ma raison.

Et cela veut dire, reprit Philante, que la raison & encore moins la grace, ne regleront point la retraite de M. de S. Evremont: En verité, il faut avoir l'esprit bien de travers pour imaginer de pareilles choses. Il me semble que rien n'est plus prudent, que son sentiment. La raison veut quelquefois que nous nous retirions, mais la nature souvent s'y oppose; & ces combats de la nature & de la raison rendent un homme fort malheureux dans la retraite. On voit le mieux, mais on embrasse le plus sûr; & cela est sage; nôtre tempérament décide de certaines choses. L'on doit s'en rapporter

à lui pour apprendre quand on les doit faire, & je ne vois pas par-là que l'on s'éloigne de la raiſon ; au contraire, il me ſemble que c'eſt la conſulter : La raiſon nous fait voir dans certains momens de calme où tout eſt tranquille, les agrémens de la retraite ; alors rien n'eſt plus ſage, que de profiter de cette ſituation pour regler ſa conduite : mais auſſi rien n'eſt plus imprudent, que de ſuivre des mouvemens, dont nous ne connoiſſons bien la nature, que lors que les commoditez parmi leſquelles nous les avons ſenti, commencent à nous manquer.

Un homme, à ſon aiſe parmi toutes les commoditez de la vie, s'imagine quelquefois qu'il auroit bien du plaiſir à être Chartreux : le ſoin du ſalut flatte en cette rencontre l'imagination : l'on ne voit que par ſpeculation les peines que l'on a dans la ſolitude : l'auſterité que l'on y trouve, fait ſouffrir le corps quand on s'y engage, & les peines du corps changent les diſpoſitions de l'eſprit : Alors on ne veut plus être ce que l'on avoit ſouhaité de devenir, & on abandonne avec autant d'ardeur le deſſein que l'on avoit fait de ſe retirer pour toute ſa vie, que l'on avoit auparavant remarqué d'impatience à l'executer.

Or

Or cela étant, qui eſt-ce qui peut blâmer M. de S. Evremont, de ſe remettre à la nature de ſa retraite, beaucoup plus qu'à la raiſon ? La raiſon ſouffre chez nous des éclipſes; mais nous nous retrouvons par-tout. Qui n'eſt ſage que par raiſon, n'eſt pas toûjours ſage : Qui l'eſt par tempérament, ne ſauroit quaſi manquer.

Vous ne dites rien, interrompit Ergaſte, à la Morale que fait ici l'Auteur de la Diſſertation ? M. de S. Evremont parle de ces retraites, où il voudroit que les honnêtes-gens puſſent ſe retirer commodément aprés avoir ſervi le Public, & il dit : Je m'y paſ-
„ ſerois volontiers des choſes délicieuſes en
„ un âge, où le goût des plaiſirs eſt quaſi
„ perdu

Un Chrêtien, dit l'Auteur de la Diſſertation, *ſe paſſeroit des choſes délicieuſes par vertu, & non pas à cauſe de ſon âge avancé, &c.*

Voilà qui eſt bien raiſonné, reprit Philante, comme ſi M. de S. Evremont avoit dit, qu'il ne le feroit pas par vertu. Quand il dit qu'il s'y paſſeroit volontiers des choſes délicieuſes en un âge, où le goût des plaiſirs eſt quaſi perdu, il me ſemble que ce *volontiers*, fait entendre qu'il s'y paſſeroit fort aiſé-

ſément & avec plus de facilité des choſes délicieuſes, en un âge ſur-tout où le goût des plaiſirs eſt quaſi perdu. M. de S. Evremont parle des honnêtes-gens, qui ont vieilli dans le monde, & qui auroient deſſein de s'en retirer, pour ſonger plus ſérieuſemeut à leur ſalut. Or il n'eſt pas facile à un certain âge d'abandonner les commoditez de la vie, que l'on a toûjours eûës, il faut les avoir dans la retraite, pour trouver chez ſoi moins de repugnance au devoir, & pour accoûtumer le corps à ſe ſoumettre aux volontez de l'eſprit. Un homme raiſonnable s'y paſſe volontiers des délicateſſes qui commencent à ne plus lui flatter le goût; & cette mort de ſentiment ne lui eſt pas d'un petit ſecours ? ſi elle contribuë à lui faire trouver les auſteritez de la retraite moins dures, quand il ſe retire.

Je ne vois-là, dit Ergaſte, rien de ſi opposé à l'Evangile : Dieu ne demande pas que nous nous privions des beſoins de la vie. Il ne veut pas des ſacrifices contraires à ſa volonté ; il nous a donné la vie, conſervons-la pour ſon ſervice, & contentons-nous de ne pas refuſer de la perdre dans l'occaſion où il s'agiroit de le confeſſer, pour entreprendre de grandes auſteritez, il faut une vocation

tion particuliere ; ce n'est celle que de grands Saints. C'est assez pour les Gens du monde de remplir les devoirs de leur état, & de re-„ sister à leurs passions. Ne cherchez pas „ hors de vous-même, dit saint Augustin, „ sur le Pseaume *Miserere*, de quoi faire à „ Dieu des sacrifices ; vous avez dans vos „ cœurs des passions à lui immoler ; un cœur „ contrit & humilié est un holocauste agrea-„ ble. *Nolite quærere aliunde, quod mactes, habes in te sacrificium, holocaustum cor contritum & humiliatum.*

Mais voïons, interrompit Philante, ce que veut dire l'Auteur de la Dissertation par cet article, qui est à la marge : *Vertu de M. de S. Evremont contre les attraits des Femmes.*

Ils lûrent un fragment *de l'Amitié sans amitié*, où M. de Saint Evremont dit que „ l'amour des femmes avoit amoli le coura-„ ge des hommes, la vertu des gens de bien „ en étoit alterée.... le sage, *ajoûte-t'il*, su-„ perieur à leur foiblesse, à leur inégalité, „ à leurs caprices, sait les gouverner com-„ me il lui plaît, ou il s'en défait comme „ bon lui semble ; tandis qu'il voit les au-„ tres dans la servitude agitez de quelque „ passion malheureuse, il goûte une douceur

„ qui

„ qui charme les sens, & lui ôte le senti-
„ ment des maux... &c. ils trouverent ensuite ces reflexions de l'Auteur de la Dissertation: *Si M. de S. Evremont ne parle ainsi du Sage, que pour se divertir je l'en loüe; mais s'il est persuadé de la superiorité qu'il lui donne, je ne puis concevoir sa simplicité.*

On voit, bien interrompit Ergaste, que l'Auteur de la Dissertation est amoureux. Il ne croit pas de plus grande sagesse que celle de se soumettre aux caprices d'une femme. Cet endroit m'a fait rire, reprit Philante, vous allez lire ensuite quelque chose de fort plaisant:

En effet, continuë l'Auteur de la Dissertation, *y a-t'il un homme dans le monde, je ne dis pas sage de la sagesse philosophique; mais quelque sainteté qu'il ait, qui se sente capable de resister à la tendresse d'une belle femme?*

Le pauvre homme, s'écria Philante, en riant, du ton radouci dont il le dit, on voit bien qu'il n'est pas cruel. Qui seroit aprés cela la femme qui pourroit lui refuser des faveurs?

En verité, reprit Ergaste, qui rioit de son côté, on ne m'ôteroit pas de l'esprit, que L'Auteur de la Dissertation ait voulu faire la cour à quelque femme, sa reflexion est

eſt trop tendre *Qui eſt-ce*, dit-il *qui pourroit reſiſter à la tendreſſe d'une belle femme?* J'en ſuis moi-même tout déconcerté: *Que M. de S. Evremont eſt heureux d'être parmi les femmes avec tant d'indifference*, ajoûte-t'il! mais liſez ce qui vient aprés, dit Philante, aſſurément il ne fait pas ſa cour aux femmes par ce qu'il rapporte des Proverbes: A peine ont-elles parlé, *dit-il*, que nous tombons dans leurs piéges, nous les ſuivons comme des victimes paiſibles que l'on conduit à la mort, &c.

Ce n'eſt pas moins dire, reprit Philante que les femmes ſont des fourbes. Pardonnez-moi, dit Ergaſte. Les femmes ne ſont pas fâchées, qu'on les croïe adroites: leur vanité eſt flattée de cette opinion, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, & quand on leur dit que nous ſommes des victimes paiſibles, qui nous laiſſons mener où il leur plaît; cela leur dit tout le pouvoir qu'elles ont ſur nous.

Venons, dit Philante, à ce que l'Auteur de la Diſſertation appelle *l'idée que M. de S. Evremont ſe fait de la Theologie*: ils lurent cinq ou ſix pages, où ils trouverent que „ M. de S. Evremont dit que la Theolo„ gie devient trop commune, & que les „ femmes même oſent traiter des Queſ-

tions qui devroient être ſecrettes ; & une page aprés, que l'Auteur de la Diſſertation diſoit que *ces connoiſſances ne ſont neceſſaires qu'à ceux que Dieu deſtine à la direction.*

M. de S. Evremont a donc raiſon, dit Ergaſte ; & les femmes n'en doivent donc pas traiter : mais avez-vous pris garde, dit Philante, que l'Auteur de la Diſſertation a joint les deux dernieres lignes de M. de S. Evremont que nous venons de lire à une douzaine d'autres, qui ſont plus d'une page aprés ; & de cette liaiſon l'Auteur de la Diſſertation en tire un ridicule, qu'elles n'ont pas, lors qu'elles ſont ſeparées ; & chacune en leur place.

Cela eſt vrai, dit Ergaſte, l'Auteur de la Diſſertation fait d'abord aprés, un beau raiſonnement : il dit *lorſque les Theologiens demandent s'il y a un Dieu, ce n'eſt pas pour douter de ſon exiſtence : mais pour en donner des preuves.* Il fait enſuite d'autres reflexions ſi puériles, qu'elles portent avec elles leur réponſe.

Voulez-vous voir ; dit Philante, ce que l'Auteur de la Diſſertation appelle *diſcours peu galant de M. de S. Evremont à une Dame ;* „ *le voici* : Détrompez-vous, lui dit M. de S.

„ S. Evremont, du faux merite d'être fi-
„ delle, & croïez que la constance est la
„ chose du monde, qui fait le plus de tort
„ à la reputation d'une beauté. Qui sait si
„ vous n'avez voulu aimer qu'une seule per-
„ sonne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un
„ seul Amant? Vous pensez pratiquer une
„ vertu, & vous vous faites soupçonner de
„ plusieurs défauts.

Je ne vois pas, dit Ergaste, que ce sentiment soit aussi desobligeant, que l'Auteur de la Dissertation veut le faire croire; on découvre seulement que M. de S. Evremont avoit intention de dégoûter de son Amant, la Dame à qui il a écrit. Je ne pense pas même, comme l'Auteur de la Dissertation, que M. de S. Evremont eût dessein de parler pour lui. Si cela eût été, il s'y seroit pris d'une maniere plus délicate. Il se seroit bien donné de garde de paroître jaloux; d'ailleurs un sentiment de jalousie est-il un compliment si desagréable à faire à une Dame: On n'est jaloux que de ce qu'on aime, & l'on n'aime que ce qu'on estime.

Vous entendez donc, interrompit Philante (par ce que M. de S. Evremont a écrit à cette Dame) que les belles personnes sont moins obligées d'être fidelles, que les autres; que la

conſtance eſt la choſe qui fait le plus de tort à la reputation d'une Beauté;& enfin vous entendez, que M. de S. Evremont ne parle que de la fidelité d'une femme ; écoutez à preſent comme l'Auteur de la Diſſertation l'a entendu : Il parle de M. de S. Evremont; *Comme elle ne croira pas*, dit-il, *qu'il ſoit plus fidele & plus conſtant que les autres hommes, elle ſe ſervira de ſes propres paroles pour le remercier de ſes ſentimens amoureux.*

L'auriez-vous crû, Ergaſte, ajoûta Philante, que l'Auteur de la Diſſertation eût fait une application à M. de S. Evremont de ce qu'il dit des belles Femmes ? Si M. de S. Evremont parloit à la Dame, à qui il écrit de l'inconſtance des hommes & de l'infidelité de ſon Amant, l'Auteur de la Diſſertation auroit raiſon de dire qu'*elle ſe ſervira de ſes propres paroles pour le remercier de ſes ſentimens amoureux.* Mais rien moins que cela ; M. de Saint-Evremont parle de la fidelité des Femmes, & veut en deſabuſer celle à laquelle il écrit. „ Détrompez-vous, *dit-il*, du „ faux merite d'être fidelle, &c.

Eſt-ce que vous ne remarquez pas, reprit malicieuſement Ergaſte, que c'eſt une galanterie de l'Auteur de la Diſſertation : il ne perd pas une occaſion de faire ſa cour aux

Da-

Dames. Tantôt il dit qu'il *eſt impoſſible de reſiſter à leurs careſſes & à leurs charmes*, & tantôt que *l'on doit toûjours leur étre fidele*; & tout cela eſt fort galant, cela lui vaudra quelque bonne-fortune.

Ha! Ergaſte, dit Philante, ſouvenez vous que l'Auteur de la Diſſertation n'eſt pas un jeune homme: Je l'ai vû, il porte la phyſionomie d'un ſexagenaire, & ce n'eſt guéres l'âge des bonnes-fortunes.

Qu'importe, dit Ergaſte, on ne laiſſe pas d'en ſouhaiter, ces ſortes de ſentimens ne s'épuiſent pas chez un homme qui a l'eſprit & le cœur toûjours à la galanterie; mais continuons nôtre lecture, & voïons ce qu'il appelle *ſentiment heroïque de M. de S. Evremont ſur l'amour heroïque*: Ils lûrent enſuite deux autres fragmens tirez de la Diſſertation de M. de S. Evremont ſur Alexandre.

M. de S. Evremont, dit Philante, commence par former le caractere de la Maîtreſſe d'un Heros. Il dit qu'elle doit étre „ une Heroïne, & que ſoutenuë de ſa gloire „ & fortifiée par ſa raiſon, elle doit toû„ jours demeurer maîtreſſe de ſes ſentimens „ paſſionnez, & animer ſon Amant aux „ grandes choſes par ſa reſolution, au lieu

„ de l'en détourner par sa foiblesse. Rien n'est plus grand ni plus vertueux que cela; cependant écoutez l'Auteur de la Dissertation.

Je sçai, dit-il, *qu'il n'y a rien de si beau à imaginer qu'un amour heroïque; mais il n'est bon que pour le Roman, & tres-inutile pour le cœur humain.*

Quoi ! s'écria d'abord Ergaste, ce que nous venons de lire de M. de Saint-Evremont, n'est pas une leçon à toutes les Dames, qui sont assez heureuses pour avoir des Heros pour Amans: Elles ne doivent pas leur inspirer de faire leur devoir; elles doivent au contraire les laisser languir des tendresses de l'amour, quand il s'agit d'executer de grands desseins. L'Auteur de la Dissertation n'y pense pas; il faut être lui pour dire, que *l'amour heroïque n'est bon que pour les Romans, & qu'il est inutile au cœur humain.* Une honnête femme qui aime veritablement, cherche le bien de ce qu'elle aime: sa gloire est interessée dans celle de son Amant: ainsi bien loin de le retenir par ses larmes, & de l'intimider par la crainte des dangers qu'il va courir, superieure à ses sentimens, elle l'encourage par l'esperance de le revoir bien-tôt victorieux, chargé des dépoüilles

des

des Ennemis; & elle s'en fera par avance, comme autant de trophées, pour l'animer davantage: Enfin elle doit, quelque repugnance qu'elle y trouve, se servir pour éloigner son Amant d'auprés d'elle, quand son devoir l'appelle autre-part, des mêmes charmes qu'elle avoit emploïez pour l'attirer. C'est-là que paroît sa force & sa vertu; c'est par-là qu'elle est estimable, & qu'elle doit être toûjours aimée.

Aussi tel homme qui s'amuseroit à consulter son amour, quand il s'agiroit de se rendre à son devoir, seroit encore plus foible que sa Maîtresse, & deviendroit méprisable par les mêmes endroits, qu'elle lui paroîtroit plus digne de son attachement.

Qui en doute, reprit Philante? L'Auteur de la Dissertation, qui *ne sauroit*, dit-il, *resister aux caresses d'une belle femme*. Devons nous attendre quelque chose de fort élevé d'un homme, qui s'est laissé amollir par le commerce des femmes. Voulez-vous voir un travers de son esprit, ajoûta Philante, écoutez ce raisonnement sur les dernieres paroles que nous venons de lire de M. de Saint-Evremont.

Emilie, dit-il, *fait un mauvais usage de l'amour; elle le porte à executer un déssein, qui*

doit perdre Cinna..... il n'en est pas de même de César envers Cléopatre ; il s'expose à toutes sortes de dangers pour lui sauver la vie ; elle pouvoit exiger cela de lui.... Cinna, ajoûte-t'il, *pouvoit se défier de l'amour heroïque d'Emilie.* Comme si l'on pouvoit dire, qu'Emilie eût aimé veritablement Cinna: Les deux Vers que l'Auteur de la Dissertation rapporte, font bien voir qu'elle ne l'aimoit que pour l'execution de ce qu'elle avoit resolu ; Ce n'est donc pas un véritable amour, & encore moins de quoi faire un amour heroïque.

Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme,
Par. là je l'attaquai : par-là je pris son ame.

La plûpart des femmes, dit Ergaste, en usent comme Emilie, à l'égard des hommes, dont elles sont aimées: Elles se servent de leur passion pour en satisfaire de contraires, qu'elles nourrissent dans le fonds du cœur, jusques à ce que l'occasion de les faire éclater se presente. M. de Saint-Evremont n'a pas entendu parler de cette sorte de femmes.

De l'exemple de Cinna, reprit Philante, l'Au-

l'Auteur de la Dissertation vient à Enée: Ecoutez ce qu'il dit, vous me direz, si vous comprenez quelque chose dans ce verbiage: *Dans l'Eneide Didon s'attendrit pour Enée, en lui entendant raconter ses malheurs, & son cœur, attaché alors à ses Palais, se trouve plein d'une tendresse qui la porte à des soins differens, tant que son amour n'est point troublé, homme du monde ne goute un plus doux repos, &c....* Qu'est-ce que c'est *que ce cœur attaché à ses Palais?* Pour dire que Didon ne s'occupoit auparavant, qu'à les embellir.

Mais venons dit Philante, à ce que l'Auteur de la Dissertation appelle *le Heros de M. de S. Evremont.*

„ La nature doit être toute belle dans les
„ Heros, dit M. de S. Evremont, & si par
„ une necessité de la condition humaine
„ il faut qu'elle péche en quelque chose,
„ leur raison est emploïée à moderer des
„ transports, & non pas à surmonter
„ des foiblesses; souvent même leurs
„ impulsions ont quelque chose de divin,
„ qui est au dessus de la raison: Ce qu'on
„ appelle déreglement chez les autres,
„ n'est en eux qu'une pleine liberté, où
„ leur ame se déploïe dans toute son éten-
„ duë, &c.

Il n'y a jamais eu & il n'y aura jamais un pareil Heros, dit l'Auteur de la Dissertation : Il rapporte les excés d'Alexandre, la mort de Clitus, celle de Philotas, pour prouver que la Nature n'étoit pas toute belle dans ces Heros. Qui en doute, dit Ergaste, M.
„ de S. Evremont n'a dit autre chose, si-
„ non que la nature doit être toute belle
„ dans les Heros. Quand il considere Ale-
„ xandre, il le regarde dans ses expeditions militaires. Il y voit par-tout un esprit de superiorité, qui le surprend : rien ne lui resiste, il semble plûtôt qu'il parcoure ses Etats, qu'il ne soumette ceux des autres ; les difficultez ne l'arrêtent ni ne le surprennent ; superieur en tout, ce qui auroit fait échoüer un autre qu'Alexandre le rend victorieux, un dessein mal conçu lui réüssit ; il ne prend ni conseils ni mesures. Sa hardiesse suffit à tout ; il n'a qu'à vouloir. On diroit que les Dieux sont engagez d'honneur à
„ prendre soin de sa gloire : c'est-là que ses
„ impulsions ont quelque chose de divin, &
„ qu'elles sont au dessus de la raison : C'est-
„ là que ce qu'on appelle un déreglement
„ chez les autres, n'est chez lui qu'une pleine
„ liberté, où l'ame se développe, & se fait
„ connoître par ce qu'elle a de plus élevé.

Voilà

Voilà quel eſt le heroique d'Alexandre, & ce que M. de S. Evremont admire en lui; ce n'eſt point ſes débauches, ſes violences. Les Heros ſont hommes; M. de Saint-Evremont ne les conſidere pas comme exemts des foibleſſes humaines, mais comme au deſſus des vertus ordinaires.

Avez-vous pris garde, dit Philante, que l'Auteur de la Diſſertation ſe déclare pour les Philoſophes contre les Conquerans: *Je me défie*, dit-il *de ces Heros celebres par des exploits éclatans, connûs de toute la Terre.* Il aime mieux la vertu d'un Philoſophe, qui n'a d'autres témoins de ſes bonnes actions que lui-même. Savez-vous pourquoi, dit Ergaſte en riant? Peut-être parce que perſonne n'eſt témoin de celles que l'Auteur de la Diſſertation a pû faire. Il ne s'agit pas de plaiſanter, reprit Philante, voici la raiſon qu'il donne de ſon goût: *C'eſt*, dit-il, *que les exploits éclatans ſont faits avec une attention, qui ne ſe trouve jamais dans les actions privées.* Cela eſt-il vrai, ajouta Philante? Un General d'Armée a t'il bien le tems de réfléchir, quand il eſt preſſé par un Ennemi? Ne faut-t'il pas qu'il délibere, & qu'il prenne ſon parti ſur le champ? Par où eſt preſſé un homme dans ſon Cabinet? Qui l'empêche

de réfléchir, à ſon aiſe, à de bonnes choſes; de compaſſer ſes actions & ſes paroles, & même d'étudier un bon mot pour le débiter enſuite de ſang froid, quand l'occaſion s'en preſente. Je ne prétens pas dire qu'Auguſte eût medité la reponſe qu'il fit aux Ambaſſadeurs, qui venoient lui annoncer qu'il étoit né un Laurier ſur l'Autel qu'ils lui avoient conſacré, puiſque l'Auteur de la Diſſertation la rapporte; mais je prétens qu'il s'y trouve plus d'eſprit que d'heroïque, comme auſſi plus de politique ou de temperance, dans le pardon que cet Empereur accorda à Cinna.

Il y a veritablement bien de la grandeur d'ame à pardonner une conſpiration; mais il ſe mêle quelquefois tant de raiſons dans le pardon que l'on en accorde, qu'on ne ſauroit dire au juſte, ſi c'eſt la ſeule vertu qui fait agir; au ſurplus, le heroïque n'eſt pas ſi attaché aux actions publiques qu'il ne s'étende ſur les actions particulieres. Et quand M. de S. Evremont n'a conſideré le heroïque d'Alexandre, que dans ſes exploits, il l'a pris ſeulement, où il a trouvé qu'il éclatoit davantage, ſans prétendre qu'il n'y en pouvoit avoir dans les ſentimens cachez de ce Prince.

Reprenons nôtre lecture, interrompit Ergaste, il suffit d'avoir l'esprit juste, pour comprendre tout cela à la premiere lecture des Oeuvres de M. de S. Evremont; c'est pourquoi nous ne devons pas tant nous arrêter à ce que l'Auteur de la Dissertation en a dit.

Ils lûrent ensuite cinq ou six pages de la Dissertation, & ne s'arrêterent pour y répondre, que parce qu'ils trouverent que l'Auteur de la Dissertation revenoit sur ses pas, & examinoit tout de nouveau ce que M. de S. Evremont dit dans l'idée de la Femme qui ne se trouve point.

Avez-vous pris garde, dit alors Philante, que l'Auteur de la Dissertation dit, que M. de S. Evremont *tranche, & que c'est son air décisif, qui a contribué à sa grande reputation.* Si cela étoit, dit Ergaste, l'Auteur de la Dissertation devroit en avoir davantage; car il est assurément plus décisif, que M. de Saint-Evremont; mais il y a entre-eux cette difference, que si M. de S. Evremont tranche, c'est toûjours pour le parti le plus raisonnable, au lieu que l'Auteur de la Dissertation n'est ni délicat, ni judicieux dans ses décisions.

Je ne hais pas, dit Philante, les airs décisifs,

cisifs, quand on les soutient par de bonnes raisons : J'avoüe cependant, que c'est moins parce qu'on fait voir, que l'on sait le fort & le foible de ce que l'on dit, que parce que je ne saurois souffrir qu'un homme raisonnable chancelle dans son opinion. L'on ne doit point prendre de parti legerement : mais quand une fois l'on s'est déclaré, j'aime que l'on défende son jugement. Un homme qui est irresolu, ne rassure guéres les autres. Lorsque M. de S. Evremont tranche & décide, c'est avec tant d'autoritez & de reflexions délicates, qu'il a déja rempli l'esprit de ses Lecteurs de son côté, avant qu'il ait ouvert son sentiment, & c'est, ce me semble, la maniere de s'exprimer la plus honnête & la plus sûre.

C'est avec ce même air décisif, dit l'Auteur de la Dissertation, que *M. de S. Evremont parle de Seneque*. Voici comme il s'explique:
„ Je vous dirai avec la derniere impudence,
„ que j'estime mieux sa personne, que ses
„ Ouvrages. J'estime le Précepteur de Né-
„ ron, l'Amant d'Agripine, un Ambitieux,
„ qui pouvoit prétendre à l'Empire : mais
„ du Philosophe & de l'Ecrivain je n'en fais
„ pas grand cas.

On entend bien, dit Ergaste, M. de S.

Evremont ; cependant l'Auteur de la Dissertation demande comment l'on peut estimer la personne de Seneque sans estimer ses Ouvrages. *Seneque*, dit-il, *n'est estimable que par ses sentimens*, & *on ne les trouve que dans ce qu'il a écrit.* Comme si un homme ne pouvoit être estimé par aucun autre endroit. M. de S. Evremont estime Seneque Précepteur de Neron, parce que cette qualité lui donnoit un grand accés auprés de cet Empereur ; parce que par-là il en pouvoit obtenir plus aisément des graces, servir ses amis, mieux connoître le Prince que tout autre, & se servir de ses découvertes pour venir à bout de ses desseins.

M. de S. Evremont estime Seneque Amant d'Agripine parce qu'il étoit peut-être bien-fait & agreable de sa personne, & enfin parce qu'il avoit trouvé l'art de plaire & de se faire aimer de l'Imperatrice.

Bon, interrompit Philante, vous allez estimer Seneque par ses déreglemens & par son ambition. *On devroit*, dit l'Auteur de la Dissertation, *l'estimer moins par ses vices, que par ses vertus.* L'ambition que pouvoit avoir Seneque de devenir Empereur, étoit donc un vice, reprit Ergaste ? Je ne l'aurois jamais crû : voïez ce que c'est, je pen-

sois

ſois que ce fût une bonne qualité que de vouloir être Empereur.

L'Auteur de la Diſſertation, dit Ergaſte, rapporte le ſentiment du *Pere Malbranche*, en faveur de Seneque, pour prouver que M. de S. Evremont a tort de ne pas eſtimer les Ouvrages de ce Philoſophe; mais l'Auteur de la Diſſertation ſçait-il ce que M. de S. Evremont n'eſtime pas dans Seneque? C'eſt ſon ſtile dur & guindé, ſon obſcurité, ſa maniere ſentencieuſe, les triſtes idées qu'il donne de la vie, & toutes les peintures recherchées qu'il fait du vice, en un mot ſon affectation à détacher les autres des richeſſes & des honneurs parmi leſquels il vivoit.

Je n'eſtime pas, non plus que M. de S. Evremont, les Ouvrages de Seneque: il n'a ni naturel dans ſon ſtile: ni dans ſes penſées. En voici une qui me vient, qui eſt d'une obſcurité ſans exemple: je ſuis ſûr que le Traducteur y a mis tout ce qu'elle a de beau. *Si vita daretur ſcientibus, nemo eam acciperet.* Il ſemble que Seneque a voulu dire, que ſi on ne laiſſoit vivre que les Savans, il ne reſteroit pas un homme ſur la Tere. Cependant voici comme j'ai entendu expliquer la „ même choſe: Si l'on offroit la vie aux hom-

„ hommes aux conditions d'y apprendre ce „ qu'il y faut ſavoir, & d'y ſouffrir, tout le „ monde la refuſeroit. Vous m'avoüerez qu'il „ y a dans cette interprétation, bien plus de penſée & beaucoup plus d'eſprit, que dans les paroles de Seneque. Dailleurs il me ſemble que la penſée eſt fauſſe, car la vie, à quelque prix qu'on la reçoive, eſt toûjours un bien par rapport au néant: mais peut-être, dit Ergaſte, que le Traducteur n'a entendu parler que de la pareſſe des hommes, & qu'il a dit qu'ils aimoient mieux ne pas vivre, que ſe donner la peine de travailler beaucoup. Quoiqu'il en ſoit, dit Philante, Seneque eſt toûjours obſcur, & par conſéquent on n'en doit pas faire grand état. La Lecture eſt d'elle-même aſſez fatiguante ; il faut qu'elle ſoit aiſée & agréable pour ne pas ennuïer. On lit pour ſe délaſſer & pour s'inſtruire, & non pas s'allembiquer l'eſprit à trouver le vrai ſens d'une choſe qui devroit être intelligible, dés qu'on ne l'écrit que pour cela : il faut beaucoup lire, mais lire peu de choſes ſelon Seneque même, *multum legendum, non multa.* Et comment feroit-on s'il faloit paſſer la vie à interpreter une ſeule phraſe. Je ſai bien des Savans, dit Ergaſte, qui ſe battent depuis pluſieurs années, à qui prouvera mieux qu'il

a trouvé le veritable Nom d'une femme. * Et aprés tout, je trouve les Auteurs, qui ont écrit avec peu d'obſcurité, fort heureux; Tout le monde les veut entendre, chacun les prend pour ſoi, & ſe mêle de les interpréter à ſa façon; on tourne, on cherche, on imagine, & l'on rencontre quelquefois mille jolies choſes, auſquelles les Auteurs eux-mêmes n'ont jamais penſé.

Cela arrive quelquefois, dit Philante; mais pour revenir au ſentiment de M. de S. Evremont ſur Seneque, pourquoi l'Auteur de la Diſſertation trouve-t'il mauvais, qu'il diſe naturellement ce qu'il en penſe, & quel eſt ſon goût? Il me ſemble, quand on s'ex-
„ plique en ces termes: *Je vous dirai avec la*
„ *derniere impudence, &c.* que c'eſt donner à connoître qu'on eſt d'un goût particulier, & que l'on croit bien qu'il n'eſt pas le plus raiſonnable; mais on veut être de bonne foi, & l'on ne veut même rien déguiſer de ce qui pourroit être trop hardi. Si M. de S. Evremont avoit prétendu *trancher* ſur Seneque, comme dit l'Auteur de la Diſſertation, il auroit pris un air plus déciſif, il auroit aſſuré, comme une choſe de fait, ce qu'il n'a dit que comme une choſe qu'il penſe. Il s'eſt peint lui-même, & a voulu moins dé-

* La Maîtreſſe d'Horace.

cider

cider sur Seneque que faire connoître les effets, que produisoit en lui la lecture de ses Ouvrages. Il n'y a qu'à voir comme il s'explique. Je ne lis jamais ses Ecrits, *dit M. de S. Evremont en parlant de Seneque*, sans m'éloigner des sentimens, qu'il veut inspirer à ses Lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, je meurs d'envie de ses richesses..... enfin il parle tant de la mort, & m'en laisse des idées si noires, que je fais ce qu'il m'est possible pour ne pas profiter de sa lecture.

Direz-vous bien, reprit Ergaste, pourquoi M. de S. Evremont dit qu'il meurt d'envie des richesses de Seneque, lorsqu'il tâche de lui persuader la pauvreté? Parce que, dit Philante, il ne le considere peut-être pas tant comme Philosophe, & comme vertueux, que comme fort riche; & de cette maniere il doit faire plus d'état des richesses, que Seneque possedoit, que d'une vertu qu'il n'avoit jamais pratiquée. Assurément, reprit Ergaste en riant, Seneque *ne devoit pas être un Bel-esprit*. Lesprit & les richesses sont deux choses incompatibles, dit Eumolpe dans Petrone: *Amor ingenii neminem unquam divitem fecit.* Ou bien M. Seneque se servoit de son bel

esprit pour accumuler, & alors je trouverois qu'il auroit fort mauvaise grace de nous venir faire des leçons de la pauvreté. J'estime, dit Philante, son *Traité des Bienfaits*, & quoi qu'il puisse passer pour une reconnoissance de ceux qu'il avoit reçûs, je ne fais pas tant d'état de ses autres Ouvrages.

Sur la premiere phrase de ce que nous venons de lire, dit Ergaste, l'Auteur de la Dissertation fait cette reflexion: *Cette Theologie*, dit-il, *paroît d'autant plus singuliere, qu'elle commence par blâmer la Providence d'avoir si mal pris ses mesures sur la Religion.*

Qu'en pensez-vous? Philante. A parler humainement, n'auroit-il pas été plus avantageux que la Religion eût eu plus ou moins de pouvoir sur le Genre humain? Sans doute, répondit Philante, mais prenez garde que pour faire valoir sa reflexion, l'Auteur de la Dissertation ne rapporte pas les premieres paroles de M. de S. Evremont (*à considerer le repos de la Vie*) qui déterminent entierement la pensée. L'Auteur de la Dissertation veut ignorer que M. de S. Evremont parle humainement & selon la Nature; & de cette maniere rien n'est plus vrai,

qu'il

qu'il eut été plus avantageux pour nous, que la Religion eût eu plus ou moins de pouvoir. Plus de pouvoir. nous auroit assujetti aux soûmissions qu'elle demande; nous serions moins chancellans dans nôtre foi; comme aussi si la Religion avoit moins de pouvoir, nous serions sûrs d'une éternité, ou il nous seroit libre de n'en point croire, faute de preuves. Si elle assujettissoit davantage nos esprits; nous y trouverions moins de resistance à faire ce qu'elle commande: Si elle ne contraignoit pas tant la volonté, nous serions nos maîtres davantage; mais il semble que la Religion partage l'homme entre la liberté & la contrainte. Il est vrai qu'elle laisse la liberté; mais en la laissant, elle exige des devoirs qui s'y opposent. L'homme n'est à lui même, que pour n'y être pas: il peut ne pas croire ce qu'elle dit; mais il a à craindre les menaces que l'on fait à ceux qui manquent de foi; voïons le reste, dit Ergaste.

La Religion qui n'est autre chose que la foi, continuë l'Auteur de la Dissertation, *nous propose des mysteres à croire & des mysteres obscurs, qui surpassent toutes les lumieres naturelles*, *mais l'entendement*, ajoûte-t'il en italique, *n'en peut pas être convaincu.* Est-ce que M.

de S. Evremont, interrompit Philante, dit que l'entendement doit être convaincu des myſteres? Non, répondit Ergaſte; M. de
„ Saint-Evremont dit que nous nous portons
„ follement aux biens, qui nous ſont pro-
„ mis, pour n'être pas excitez par un en-
„ tendement qui n'eſt pas aſſez convaincu.
„ Cela ne veut dire autre choſe, comme
„ vous le voïez, ſinon que n'étant pas entierement convaincus des biens que la Religion nous promet, nous y aſpirons follement, parce que nous ſouhaitons naturellement tout ce qui peut nous faire plaiſir; cependanr écoutez où l'Auteur de la Diſſertation ſe va jetter. *Pour répondre clairement à cela*, dit-il, *il faut remarquer un principe commun parmi les Theologiens*; enſuite il fait voir quels ſont nos motifs de credibilité; il explique en paſſant des paroles de ſaint Paul, qu'il fait venir à ſon ſujet, & puis il dit: *M. de Saint-Evremont demande des démonſtrations, il ne veut donc point de foi?* Et aprés il prouve que la Foi ne peut être démontrée: Il rapporte pour cela ce qu'en a dit ſaint Thomas dans ſa Somme 1. p. qu. 1. art. 8. *ad ſecundum*; il y ajoûte la traduction d'une Epitre de *Pierre de Blois*, écrite à Pierre le Diacre, où il lui parle de la Tranſ-
ſub-

substantiation, ensuite il continuë de cette maniere: *Si aprés cela M. de S. Evremont dit qu'il est inquieté plus que persuadé, d'une chose, qui ne tombe point sous l'évidence des sens; son inquietude est mal fondée, & il doit penser que Dieu a pris toutes les mesures necessaires, &c.*

Voilà qui est bien raisonné, reprit Philante, M. de S. Evremont dit que sans „ une grace particuliere nous sommes in„ quietez, plus que persuadez d'une chose „ qui ne tombe point sous l'évidence des „ sens; & cela n'est-il point vrai? Nos Mysteres tombent-ils sous les sens? M. de S. Evremont demande-t'il une démonstration? Bien loin de cela, il déplore nôtre misere de vouloir comprendre ce qui ne peut être compris. C'est une punition de Dieu: * Il a livré le monde à ses disputes. En effet ajoûta Ergaste, nous nous inquiétons sur la foi de nos Mysteres; comme si nous pouvions les éclaircir par nos disputes. Sans la soûmission qu'ils demandent, nous sommes dans une agitation perpetuelle pour comprendre; ce qui est au dessus de la raison.

Ce qui fait que les Controverses & les

* Tradidit mundum disputationi eorum;

querelles sur la Religion ne finissent point, dit M. Paschal, c'est que nous voulons faire de l'objet de nôtre foi celui de nos connoissances, & cela ne se peut pas.

Ecoutez, dit Ergaste, comment l'Auteur de la Dissertation reprend ces premieres paroles de M. de S. Evremont, Sans une gra-
„ ce particuliere nous sommes inquiets plus
„ que persuadez de nos Mysteres.

Disons plûtôt que sans la grace nous n'en croïons aucun, & que rien ne nous inquiéteroit là-dessus.

Passe pour la premiere partie de cette phrase, reprit Ergaste ; nous ne croirions aucun de nos Mysteres sans la grace ; & l'Auteur de la Dissertation qui veut desapprouver le sentiment de M. de S. Evremont, s'en déclare dans la suite par ces paroles : L'acte
„ de foi étant surnaturel, il nous faut une
„ grace qui éleve l'entendement pour le pro-
„ duire, faute de laquelle demeurant toû-
„ jours dans l'ordre naturel, il est impossible
„ qu'il y puisse jamais atteindre. Mais pour
„ cette autre partie de la phrase de l'Auteur de la Dissertation que *sans la grace rien ne nous inquiéteroit dans nos Mysteres* ; rien n'est plus faux. Nous ne pouvons pas avoir de foi sans une grace particuliere, cela est juste & confor-

forme à la doctrine de tous les Theologiens; mais que la verité de nos Mysteres ne nous inquiete point, parce que nous n'y ajoûtons pas de foi. Cela est faux encore une fois, & contraire à l'experience. Je voudrois bien savoir pourquoi *M. Claude* & tant d'autres avant lui ont écrit? C'est qu'ils n'avoient point de foi pour les veritez qu'ils ont combattuës, & qu'ils vouloient connoître par la raison, ce qui ne peut être connû que par la foi. Oh mais M. Arnaud, *dira-t'on*, & les Peres de l'Eglise n'avoient donc point de foi, puisqu'ils ont écrit sur nos Mysteres? Cela n'est point vrai, les Peres de l'Eglise & M. Arnaud ont écrit pour défendre la verité de ces Mysteres, contre ceux qui ne les croïent pas; Ils ont été attaquez & ont plûtôt détruit les faux raisonnemens de leurs adversaires, qu'ils n'ont prétendu comprendre & démontrer ce qu'ils croïoient: ils ont expliqué les raisons, fait voir les motifs de credibilité qu'ils avoient; & aprés tout ils ont dit qu'il faloit beaucoup de soumission. C'est ce qui a donné lieu, dit Philante, au reproche que faisoit autrefois Julien l'Apostat: *Nec aliud quidquam, crede, sapientiæ vestræ committitur.* La raison & le bon sens, *dit-il*, sont de nôtre parti: mais vous autres on

vous traite comme des enfans, ou des gens qui ſont trop groſſiers pour comprendre des choſes fort élevées, on ne vous dit autre choſe ſinon qu'il faut croire.

Remarquez un peu, je vous prie, continua Philante, s'il n'y a pas du deſſein & de la malice, ou tout au moins de l'ignorance, dans les idées que l'Auteur de la Diſſertation veut donner de M. de S. Evremont; voici ce qu'il met en marge: *Combien M. de S. Evremont ſe trompe ſur la nature de la Grace*: Cependant, dit Philante, il n'y a qu'à lire, & l'on verra que M. de S. Evremont n'en parle point. Voici comme il s'explique & comme le rapporte l'Auteur de la Diſſertation: Dans la plûpart des Chrétiens, *dit-il*, „ l'envie de croire tient lieu de croïance.... „ cependant j'ai connû des Devots, qui „ dans une certaine contrarieté entre le cœur „ & l'eſprit, aimoient Dieu veritablement „ ſans y bien croire. Y a-t'il rien de plus „ vrai, continua Philante? Et où eſt-ce que l'Auteur de la Diſſertation a eu lieu de dire, comme il a fait, que M. de S. Evremont ſe trompoit ſur la nature de la Grace? En parle-t'il ſeulement? Ecoutez ce qu'il ajoûte, en parlant toûjours de ces mêmes „ Devots: Quand ils s'abandonnoient, *dit-il*,

„ *il*, aux mouvemens de leur cœur, ce n'é-
„ toit que zele pour la Religion.... quand
„ ils ſe tournoient à l'intelligence de l'eſ-
„ prit, ils ſe trouvoient étonnez de ne pas
„ comprendre ce qu'ils aimoient, & comment ſe repondre à eux-mêmes du ſujet de leur amour?

Cela regarde-t'il la Grace, ajoûta Philante? Qu'y a-t'il dans ce que nous venons de lire, qui ſoit ſi extraordinaire, & qui n'arrive tous les jours aux plus Chrêtiens? N'eſt-ce pas même la ſituation, où ſe trouvent la plûpart des gens, qui aiment Dieu? S. Auguſtin, au premier Livre de ſes Confeſſions, ne s'explique pas d'une autre maniere.

Cependant, dit Ergaſte, ces deux choſes ne s'accordent pas ſelon l'Auteur de la Diſſertation: on ne peut ſentir tout d'un coup ſon cœur plein de zele pour Dieu, & un moment aprés plein de confuſion. Cela eſt pourtant arrivé au même ſaint Auguſtin, en rêvant ſur le Myſtere de la Trinité: Il aimoit veritablement Dieu, perſonne n'en peut douter; cependant dés qu'il veut comprendre & pénétrer dans le Myſtére d'un Dieu en trois Perſonnes, il ſe perd, il s'égare, il ne ſait plus où il en eſt. Pourquoi

donc cela n'arriveroit-il pas à d'autres fideles, qui croïant en Dieu par la foi, voudroient encore le concevoir par la raison. Les troubles de l'ame & de l'esprit à la consideration de toutes ces grandes veritez, ne prouvent-ils pas qu'elles sont au dessus de nos lumieres ? Et cette inquietude, dont parle M. de S. Evremont, ne seroit-elle pas la punition de nôtre curiosité ? Dieu, dit l'Ecriture, ne se manifeste qu'aux simples & aux petits ; ceux qui veulent penetrer trop avant dans les Mysteres, se perdent dans leurs raisonnemens ; ils sont accablez de la gloire de la Majesté de Dieu.

M. de S. Evremont, dit Philante, est sur cela du sentiment de toute l'Eglise : Que l'on considere, sans prévention, ce qu'il dit, que l'on en separe les reflexions de l'Auteur de la Dissertation, & le mauvais tour qu'il donne aux meilleures choses, je suis sûr, que l'on n'en pensera jamais autrement que nous. Voici comme il s'explique : M. de S. Evremont aprés avoir parlé de ces Devots, qui dans une certaine contrarieté du cœur & de l'esprit aimoient Dieu sans y bien croire „ dit. Ce que nous pouvons faire, c'est de „ captiver l'entendement malgré les lumieres naturelles. S. Paul a-t'il parlé autrement

des Mysteres, *captivantes intellectum*, dit ce grand Apôtre? Il faût soûmettre l'entendement & le tenir captif dans l'obéïssance, que la Religion exige.

Ecoutez, interrompit Ergaste, la fausse application que l'Auteur de la Dissertation fait du sentiment de M. de S. Evremont que vous venez de lire. *Bon, dit-il, l'esprit croit les Mysteres par sa soumission à la parole de Dieu: Mais au lieu de cela M. de S. Evremont ajoûte, „ que nous croïons par docilité, ce qu'on dit avec „ autorité, qu'il nous faut croire.* Est-ce-là faire une application juste des paroles de M. de S. Evremont? Ne blâme-t'il pas par ces denieres paroles nôtre peu de foi? Ne nous fait il pas délicatement le même reproche, que faisoit autrefois JESUS-CHRIST à ses Apôtres Allez, *dit-il*, hommes foibles & de peu de foi: vous ne croïez en moi, qu'autant que vous êtes en sûreté, & que vous ne courez aucun risque.

Mais pour faire voir, dit l'Auteur de la Dissertation, *que la Foi expliquée par M. de S. Evremont n'est pas la Foi divine; & que c'est tout au plus une croïance de docilité, ou une foi fondée sur l'inclination naturelle de chaque homme; il ne faut que lire les paroles suivantes.*

At-

Attendez, Ergaste, interrompit Philante, ne passons pas outre; quelle est donc la Foi? Je ne dis pas seulement de l'Auteur de la Dissertation; mais de la plûpart des Fidéles, si ce ne n'est pas une croïance de docilité? Nous en demande-t'on une autre? Est-elle en nôtre pouvoir? il n'y a point de don, qui ne vienne du Pere des Lumieres. La foi divine, qui fait transporter les Montagnes, qui guérit les Lépreux & les Aveugles; cette foi heroïque, qui donne aux Fidéles un front d'airain pour ne rougir jamais, de confesser un Dieu crucifié; enfin cette foi ferme & inébranlable, par laquelle les Martyrs ont intimidé jusques aux Bourreaux & aux Tyrans, qui les ont fait mourir dans les supplices: Est-elle parmi nous? depend elle de nous? N'est-elle pas une grace de Dieu particuliere? Cette foi que l'Auteur de la Dissertation appelle *croïance de docilité* n'est-elle pas aussi une grace? Combien de gens vivent dans l'erreur, à qui il ne manque que de la docilité pour en sortir? Il y a differens degrez dans la grace, comme dans la vertu: Il en faut pour être docile, comme pour être ferme. Dieu partage ses dons comme il lui plaît, & nous santifie selon l'ordre & les dispositions de sa Providence: Et aprés tout

tout, reprit Ergaste, de quelle maniére l'Auteur de la Dissertation veut-il que nous croïons les Mysteres de nôtre Religion? D'une croïance de conviction: Qui dit *conviction*, dit connoissance par raisonnement. Où sont donc les raisonnemens qui nous conduisent à la connoissance du Mystere de la Trinité par exemple? Nous n'avons que des motifs de credibilité selon l'Auteur même de la Dissertaion. Or pour croire ce Mystere par ces motifs, ne faut-il pas avoir beaucoup de docilité, la raison humaine s'opposant d'ailleurs entierement à cette croïance? Ce n'est donc qu'une foi de docilité que nous avons tous. Il est vrai qu'elle a differens degrez de perfection, d'où elle est differemment nommée: mais c'est toûjours une croïance de docilité, qui doit être animée, car la foi, *dit l'Apôtre* sans les bonnes œuvres est une foi morte.

Voïons à present la suite, continua Ergaste; l'Auteur de la Dissertation, reprit Philante, dit que M. de S. Evremont attribuë au temperamment des hommes la foi qu'ils ont pour les Mysteres. Cependant voici comme il s'explique, vous verrez s'il parle aucunement des Mysteres.

„ La diversité des temperammens, *dit*
„ *M.*

„ *M. de S. Evremont*, a beaucoup de part „ aux divers ſéntimens qu'ont les hommes „ ſur les choſes ſurnaturelles, les ames dou- „ ces & tendres ſe portent à l'amour de „ Dieu; les timides ſe portent à la crainte „ de l'Enfer; les irreſolus vivent dans le „ doute; les prudens vont au plus ſûr, ſans „ examiner le plus vrai. Rien n'eſt plus „ juſte, que tout cela, continua Philante, écoutez comme l'explique l'Auteur de la Diſſertation.

C'eſt-à-dire, dit-il, qu'un jeune homme ne ſe portera guéres à croire le précepte de la chaſteté, ni un Vieillard avare celui de la juſtice: mais la foi de ces deux préceptes leur viendra quand leur temperamment ſera changé.

Peut-on raiſonner plus faux que cela, dit Ergaſte? Il s'agit de la foi des Myſteres & des Myſteres obſcurs de nôtre Religion, que l'on ne peut aucunement démontrer; & l'Auteur de la Diſſertation va rapporter la foi de deux préceptes, qui ſont de la Loi naturelle, & dont tout le monde eſt convaincu. *Un jeune homme dit-il, ne croira pas le précepte de la chaſteté, parce que ſon temperamment ne le porte pas à être chaſte*; rien n'eſt plus faux; il pourra croire le précepte de la chaſteté, comme un Vieillard avare le pré-

cep-

cepte de la justice, sans être pour cela ni l'un chaste, ni l'autre juste: Ils n'auront pas la vertu que le précepte recommande; mais ils ne laisseront pas d'être convaincus qu'elle est necessaire pour le salut: *Video meliora*, dit S. Paul, *proboque, deteriora sequor.* Je vois ce qu'il y a de mieux; j'en connois l'utile & le necessaire, je l'approuve; mais je ne laisse pas de suivre ce qui est mauvais. Cela ne veut donc dire autre chose, sinon que les Vieillards & les jeunes-gens sont emportez par leur temperamment à faire ce qui est contre le précepte de Religion qu'ils croient. Examinons à present si l'on entend cela par les paroles de M. de S. Evremont.

Il parle de l'amour de Dieu, & des differens motifs, qui attachent les hommes aux devoirs de la Religion. Les ames douces „ & tendres, *dit-il*, aiment Dieu par un „ penchant, qui les porte à ce qui est doux „ & agreable, *gaudeant bene nati*; les timides aiment Dieu par la crainte de l'Enfer.

„ Les irresolus vivent dans le doute, c'est- „ à-dire, qu'ils n'aiment Dieu ni par la „ crainte de la punition, ni par la douceur „ de l'amour: ils ne savent s'il y doivent „ croire; les prudens vont au plus sûr sans examiner le plus vrai. L'Au-

L'Auteur de la Dissertation, interrompit Philante, demande ce que veut dire M. de S. Evremont par ces dernieres paroles, & si ces prudens ne seroient point ceux dont parle S. Paul, qui sont prudens de la prudence de la chair: Ensuite il explique ce que c'est que cette prudence mondaine.

Voilà une belle question, dit Ergaste; il faut se plaire à en faire mal à propos pour en faire de semblables, ou l'Auteur de la Dissertation ne doit pas se fâcher que l'on dise qu'il a l'intelligence fort épaisse. Ces prudens qui voint au plus sûr sans examiner le plus vrai, ce sont les gens soumis, qui renoncent à ce qui paroîtroit de plus vrai à leurs lumieres pour se soumettre plus aveuglément à celles de l'Eglise, qui sont toûjours plus sûres; Ce sont ces gens qui croïent avec docilité contre ce qu'ils apperoçivent de plus vrai: En un mot, ce sont des gens, qui ne se soucient pas même de connoître ce qu'il y a de plus vrai dans la Religion, mais qui croïent bonnement tout ce qu'elle leur propose de croire: & cela est plus sûr.

Tout le monde entend cela comme vous, reprit Ergaste; mais ce qui fait encore mieux voir que l'Auteur de la Dissertation a formé de sang froid le dessein de trouver à repren-

dre

dre dans M. de S. Evremont, & qu'il a crû par-là se donner un air de merite & de capacité dans le monde; c'est ce qu'il ajoûte de lui-même immediatement aprés ces paroles de M. de S. Evremont.

„ Les dociles se soumettent, les opi-
„ niâtres s'obstinent dans le sentiment qu'on
„ leur a donné, ou qu'ils se forment eux-
„ mêmes, & les gens attachez à la raison
„ veulent être convaincus par des preuves qu'ils ne trouvent pas. *Il peut ajoûter*, dit l'Auteur de la Dissertation, *& qu'ils ne trouveront jamais : & faute de cette conviction il vont au plus sûr*, (ajoûte-t'il en italique.) *C'est-à-dire*, *aux plaisirs presens sans examiner le plus vrai* (encore en italique (c'est-à-dire,) les Mysteres de la Religion.

Je vous prie Philante continua Ergaste, de faire dans vôtre Livre quelque attention à cet endroit. Vous entendez ce que c'est que ces gens qui sont attachez à la raison, & qui veulent être toûjours convaincus par des preuves? Ce sont des gens, dit Philante, qui ne croïent que ce qu'ils voïent, ou qui abondent si fort dans leur sens, que si ce qu'on leur dit, n'y tombe pas, ils n'y ajoûtent jamais de foi. Tres-bien, reprit Ergaste, cependant examinez comme l'Au-

teur de la Dissertation l'explique, & comment il veut faire entendre par un application tirée sans raison, de quelques paroles de M. de S. Evremont détachées du sujet: que ce n'est rien moins que ce que vous venez de dire.

Ils continuerent de lire, & aprés avoir lû cinq ou six pages de suite, Philante interrompant la lecture dit à Ergaste: C'est bien inutilement que l'Auteur de la Dissertation, pour prouver que M. de S. Evremont se contredit, rapporte dans deux ou trois feüillets ce que M. de S. Evremont a dit au premier Chapitre de son second Volume, *page* 47. & dans son premier Volume, au Chapitre où il parle de l'homme qui veut connoître toutes choses *page* 316. il ne s'est jamais écarté des principes: Il n'y a que l'Auteur de la Dissertation qui le fasse démentir lui-même par les dangereuses explications, qu'il donne à ce qu'il n'entend pas, ou à ce qui n'est pas de son goût. J'espere pour nôtre propre honneur, dit Ergaste, pour la pureté des sentimens de M. de S. Evremont, & pour la justice que tous ceux qui liront cette Dissertation de ses Oeuvres, se donneront la peine d'en examiner les fausses interpretations que l'on a faites, des paroles

que

que l'on y a rapportées, & qu'ils jugeront ſans prévention, en faveur de M. de S. Evremont, ſi peu qu'il ayent l'eſprit droit & l'intelligence délicate. M. de S. Evremont n'a pas beſoin du ſecours de ſa reputation ni des impreſſions qu'ils a faites pour ſe juſtifier des groſſiéretez & de l'obſcurité dont on l'accuſe. Il ſuffit ſeul à lui-même; il n'y a qu'à bien entendre ſes Ecrits, & ne dire ni plus ni moins que ce qu'il a dit. On le trouvera par-tout égal; je veux dire, qu'il ne démentira en rien l'idée que nous avons de ſon mérite. Que l'on cherche dans ſes Oeuvres quand on ſe trouvera ſurpris par les reflexions de l'Auteur de la Diſſertation. Ce qu'elles auront fait ſentir de faux ou d'obſcur dans les penſées, ſe diſſipera à la premiere lecture, & ni l'un ni l'autre ne paroîtra dans les fragmens que l'on a rapportez, auſſi-tôt quon les joindra à ce qui les precede, ou avec ce qui les ſuit. Quand on n'entend pas d'abord ce qu'ils ſignifient, c'eſt parce qu'on a caché à quelle occaſion & ſur quel ſujet ils ont été écrits, & que l'on a même quelquefois fait entendre toute autre choſe que ce qui en eſt Le ſtile en eſt pur, le tour François & la diction exacte & conciſe.

A propos de ſtile & de pureté de diction, interrompit Philante, il me ſemble que nous avons là-deſſus bien laiſſé paſſer des choſes à l'Auteur de la Diſſertation. Il y a long-tems que nous ne lui avons rien dit ſur ſon ſtile. J'ai pris garde qu'il n'étoit ni trop exact ni trop François dans ce que nous venons de lire. Approuvez-vous, par exemple, ceci au bas de la page 260. *quand on revient de ſes erreurs il faut les effacer de nos Livres.* Il me ſemble que l'on doit dire, il faut les effacer de ſes Livres, mais ce n'eſt rien que cela; liſez ſix lignes aprés, & dites-moi ce que ſignifie: *On ne ſçait quelle penſée on doit avoir d'un Auteur; s'il parle ſerieuſement ou s'il ſe mocque de nous en abuſant de nôtre ſimplicité.* Que veut dire l'Auteur de la Diſſertation par ce participe, *en abuſant de nôtre ſimplicité*? Je n'entens point ces dernieres paroles.

Vous m'avez remis, dit Ergaſte, ſur une reflexion que j'ai faite, & que j'oubliois de vous dire. C'eſt ſur le ſentiment de M. „ Vurſt, que M. de S. Evremont rappor- „ te en ces termes: Quand les hommes „ auront retiré du Chriſtianiſme ce qu'ils y „ ont mis, il n'y aura qu'une méme Reli- „ gion auſſi ſimple dans ſa doctrine que pure „ dans ſa morale.

Par

Par ces dernieres paroles vous comprenez, ajoûta Ergaste, que ces hommes dont parloit M. Vurst, sont les Héréfiarques, les faux Devots & les Superstitieux: cependant l'Auteur de la Dissertation trouve lieu de demander si M. de S. Evremont pretend parler de l'Eglise; & de là il prend occasion de *s'étendre dans quatre pages à de grands raisonnemens* pour me servir de ses termes où il fait une espece de Catechisme, & où il explique separément les trois choses que la Religion comprend, savoir le Dogme, la Morale, & la Discipline.

Sur cet endroit, interrompit Philante, où l'Auteur de la Dissertation parle de la Discipline & des Penitences publiques *page* 263. approuvez-vous qu'il ait dit; *C'est pour cette raison qu'on ne voit plus de penitences publiques; dans les tems heureux de l'Eglise naissante, tous les Fideles animez de l'esprit de Jesus-Christ en étoient édifiez.*

De quoi édifiez, dit Ergaste, de l'esprit de Jesus-Christ ou de l'Eglise naissante? Non, répondit Philante, l'Auteur de la Dissertation prétend que c'est des Penitences publiques. Il devoit donc dire, reprit Ergaste: *Dans les tems heureux de l'Eglise naissante, tous les Fideles qui étoient animez de l'es-*

l'esprit de JESUS-CHRIST, *étoient édifiez des penitences publiques.* Mais je voudrois bien savoir *si ces Penitences publiques*, comme le dit l'Auteur de la Dissertation, *confirmeroient les vicieux dans la voïe du crime*, *en voïant tant de foiblesses.* J'ai bien crû jusques à present, que les vicieux pouvoient s'autoriser par les mêmes défauts, *similis simili gaudet :* mais je n'aurois pas crû que l'on apperçût les foiblesses des autres par leur penitence, & encore moins qu'elle pût autoriser les vicieux dans la voïe du crime. Je croïois tout le contraire que les bons exemples de vertu excitoient à la pratiquer:. Je ne dis pas pour cela, que l'on dût mettre les Penitences publiques en usage: l'Eglise les a supprimées pour de bonnes raisons: ce n'est pas à moi à y entrer, ni ce n'est pas ici le lieu de les dire. Je m'en tiens seulement au sentiment de l'Auteur de la Dissertation, & à la maniere équivoque dont il l'a exprimé.

Et que dites-vous reprit Philante de cette expression-ci: *Un avare à millions qui a passé sa vie dans les concussions.* Je dis qu'il y a bien plus d'avares qu'on ne croit. Il y a peu de gens qui voulussent donner des millions. Il y en a encore moins en état de le faire. *Un avare à millions*, continua Ergaste, l'Auteur

teur de la Dissertation veut dire un avare, quoique riche de plusieurs millions, ne sauroit se resoudre à restituer. Quatre lignes plus bas vous allez lire, dit Philante ; *il est tout commun de voir des haines hereditaires:* pour dire : *Il est ordinaire*, ou pour dire *que les haines hereditaires sont communes.*

Ils acheverent aprés cela, de lire la troisiéme partie de la Dissertation sans s'interrompre ; & comme l'Auteur y parle toûjours de la Religion, de la Foi & des Mysteres ; Ergaste & Philante en firent une espece de conversation particuliere : Ils finirent leur Entretien par les reflexions suivantes.

Je vois, dit Ergaste, que la soumission que demande la foi de nôtre Religion, a été de tout tems combattuë par les Libertins & par les Héretiques : les uns veulent se conduire par les lumieres de la raison sans rien déférer à l'autorité ; les autres se soumettent en apparence à l'autorité, mais ils se reservent en particulier le droit d'examiner l'autorité même ; de sorte qu'ils reprennent, en quelque façon sur l'Eglise, ce qu'il semble qu'ils accordent à l'Evangile.

Ce que vous dites-là, répondit Philante, n'est que trop vrai : mais voulez-vous que je vous en dise la raison ? C'est que si l'on avoüe

le dogme de la Religion, on n'eſt pas aſſez vertueux pour la ſuivre dans la Morale. Les veritez de l'Evangile humilient nôtre eſprit naturellement orgueilleux; elles ne flattent point nôtre amour-propre ; au contraire elles combattent & condamnent nos paſſions:
„ Cependant la Religion que je vous prêche,
„ *dit ſaint Paul* dans la ſeconde aux Corin-
„ thiens, n'eſt pas une ſocieté publique, où
„ l'on doive avoir des ménagemens: les ar-
„ mes dont nous nous ſervons pour ſoumet-
„ tre les hommes à la foi, ne ſont pas des
„ raiſonnemens ſelon la prudence charnel-
„ le; ce ſont des armes foibles en apparen-
„ ce, à qui Dieu ſeul donne la force de ren-
„ verſer, de détruire, & d'aneantir égale-
„ ment le fort & le foible. *Arma militiæ noſtræ non carnalia ſunt ſed potentia Deo ad deſtructionem munitionum, conſilia deſtruentes & omnem altitudinem extollentem ſe adverſùs ſcientiam Dei.* Il faut que la prudence humaine & la ſageſſe politique viennent ſe briſer-là, *conſilia deſtruentes*; il faut que l'Eloquence des Orateurs profanes, & la Science des Philoſophes, qui ſe revoltent contre les connoiſſances que la Foi nous donne, ſoient confonduës par la Foi même, *in captivitatem redigentes omnem intellectum.*

Il

Il faut avoüer, reprit Ergaste; qu'il y a des veritez si terribles dans la Religion, qu'elles épuisent toute la fermeté de l'Homme. L'esprit, ou trop vain pour s'en occuper tout entier, ou trop foible pour y attacher fortement ses pensées, cherche à flatter sa vanité, ou bien à aider sa foiblesse; mais aprés une penible recherche nos inquietudes ne sont appaisées, que par de subtils artifices de nôtre amour-propre; & les mouvemens que ces veritez excitent dans nôtre ame, ne sont calmez que par une entiere application à en détourner nos pensées. O étrange condition des hommes! Ils ne sauroient vivre en repos, & se soumettre aux veritez de la Religion, qui sont reçûës de tous les Fideles: leur curiosité les porte à en faire eux-mêmes la recherche: ils ne les ont pas connuës, qu'ils les oublient; ou s'ils s'en souviennent, ils vivent dans des fraïeurs perpetuelles qui les empêchent de goûter les biens presens, qui sont en fort petit nombre, dans la crainte de perdre les biens, où de s'attirer les maux futurs.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE S^{T}. EVREMONT,
A M. F. S. D. F.

JE voudrois bien pouvoir satisfaire vôtre curiosité, tant sur les veritables motifs de la Paix, que sur tout ce qui s'est passé à la Conference; mais à vous dire la verité, vous devriez vous adresser aux Confidens particuliers de son Eminence, qu'une longue & familiere conversation avoit pleinement instruits de ses secrets. Pour moy, qui n'ay été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures & des lumieres incertaines, que je dois à ma seule penetration: telles qu'elles sont, je vous les ex-

expoſe volontiers, & vous demande pour toute grace, que les loüanges de M. le Cardinal ne vous ſoient pas ſuſpectes d'adulation, le bien que j'en dis, eſt un bien ſincere, qui n'eſt point attiré par l'eſperance des graces, ni produit par la gratitude des bien-faits.

Comme le plus grand merite du Chrêtien eſt de pardonner à ſes ennemis, & que le châtiment de ceux qu'on aime, eſt l'effet d'une amitié la plus tendre, M. le Cardinal a pardonné aux Eſpagnols pour châtier les François. En effet, les Eſpagnols humiliez par tant de diſgraces, abbatus par tant de pertes, devoient attirer ſa compaſſion & ſa charité; & les François, devenus puiſſans par les avantages de la Guerre, meritoient d'éprouver le rigueurs ſalutaires de la Paix: Il ſouvenoit à ſon Eminence du beau mot de ce Caſtillan qui étrangla Dom Carlos par l'ordre de Philippes II. *Cailla, Cailla, Señor, todo che ſe haze es por ſu bien*; & touché d'une ſi amoureuſe punition, quand elle a pris le bien des particuliers, aprés avoir épuiſé les ſources publiques, elle a étouffé nos gemiſſemens & reprimé nos murmures en nous diſant paternellement: *Cailla, cailla, Senor Frances, todo che ſe haze es por ſu bien.*

Je

Je croirois assez que des considerations politiques ont été mêlées dans une conduite Chrêtienne, dans la douceur & la bonté qu'a eû M. le Cardinal pour les Espagnols. Auguste qui voulut donner des bornes à l'Empire, & lui laisser en mourant une grandeur juste & mesurée, pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la moderation de la Paix.

Il a jugé que la France se conserveroit mieux unie comme elle est, & pour ainsi dire en elle-même, que dans une plus vaste étenduë ; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir nôtre frontiere, quand la Conquête des Païs-bas étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne sçait que la destruction de Carthage fut celle de la Republique de Rome? Tant que Rome eut l'opposition de sa Rivale, ce ne fut chez elle que vertus, discipline, & obéïssance. Si-tôt qu'elle n'eût plus d'ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans ; & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que le Scipions, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvenient-là ; & profitant de la faute de les

ses peres, elle a conservé l'Espagne à la France pour l'exercice de ses vertus, & le maintien general de son empire.

Quelle difference, M. de cette sagesse profonde à celle du Cardinal Richelieu! Il me semble que je vois cette ame immoderée ne se contenter ni de la Flandre, ni du Milanez; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit point eu depuis Charle-Quint, envoïer sept ou huit millions à Francfort, & faire marcher une grande Armée sur les bords du Rhin, pour venger nôtre nation en la personne de Loüis XIV. de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de François Ier. Je lui vois prendre de nouvelles liaisons avec le Portugal, je lui vois joindre nos forces à celles de ce Roïaume, pour se rendre maître de la Couronne d'Espagne.

Cependant il étoit d'un Chrêtien de pardonner à ses ennemis; il étoit généreux de ne pousser pas sa victoire jusqu'à la ruïne d'une si belle Monarchie: Il étoit politique de n'étendre pas tant nos frontieres, que le soin des choses éloignées nous fist oublier celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la Paix, condamnent la maniere dont il l'a faite, ata-

taquent la ſuſpenſion, & cet engagement trop facile des Conferences, où tous les articles d'une Paix ratifiée ont été changez.

Il eſt bien vrai que M. de Turenne n'oublia rien pour diſſuader cette ſuſpenſion; mais il ne conſideroit pas le veritable motif d'un abouchement ſi glorieux; & tandis que ce grand General rouloit dans ſa tête le Triomphe de la Flandre, il ignoroit celui que s'étoit propoſé M. le Cardinal, dans un Combat d'intelligence & de raiſon.

En effet, il n'a rien deſiré plus fortement que de faire voir à toute l'Europe la ſuperiorité de ſon génie; & il n'a point été trompé dans ſon opinion; car il s'eſt toûjours rendu maître de l'entendement de Dom Loüis, qui reconnoiſſoit de bonne-foy l'aſcendant de ſon eſprit, & l'avantage de ſes lumieres; mais il arrivoit par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtreſſe à la fin des reſolutions de celui-là. Ainſi l'Eſpagnol emportoit groſſiérement, & ſans raiſon, des choſes que l'Italien diſputoit ſpirituellement & avec juſtice; ce n'eſt pas que ſon opiniâtreté lui ait toûjours réüſſi, & quand il ſe vante de l'abandonnement du Portugal & du rétabliſſement de Mon-

Monſieur le Prince, nous pouvons lui alleguer ſa ſimplicité dans les munitions qu'il nous a laiſſées, & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille écus que l'on a donné à la Reine.

En tout cas Son Eminence peut ſe flatter ſecrettement de n'avoir pas fait des pas inutiles, l'Alſace, les biens d'Italie, l'Abbaye de Saint Vaſt, peuvent le conſoler de la peine qu'il a priſe; où le chimerique Dom Louis qui s'eſt amuſé à l'interêt general, a tiré toute la dépenſe qu'il a faite de ſon propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus méchant état de leurs affaires pour en avoüer la foibleſſe, ſi-tôt que la paix fut ſignée; *Allons*, dit-il, *Meſſieurs, allons rendre graces à Dieu, nous étions perdus, l'Eſpagne eſt ſauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau dit, qui ſent le vieux Citoïen de Lacédémone, & tient ſes exaltations du ſalut de ſa Patrie, pour un veritable ſentiment de Republicain, elle penſe judicieuſement que toute Paix eſt bonne, quand par elle on met à couvert des millions qui ſe conſommoient de neceſſité dans le commerce de la Guerre, que le bon homme Dom Loüis n'a

n'a eu en but que le ſervice de ſon Maître, & l'utilité du Public.

La maxime de M. le Cardinal eſt, que le Miniſtre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Miniſtre ; & dans cette penſée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il va faire ſon propre bien de celui de tout le Roïaume.

J'ai pitié de ces Diſcoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allons tout conquerir. Il me ſemble avoir appuïé ſuffiſamment ſa moderation ; Je puis encore alleguer des raiſons qui le pourront juſtifier, & qu'il a ſouvent données.

„ Les François, dit-il, portent toûjours „ leur veûë au dehors, ſans regarder jamais „ au dedans, & diſſipez ſur les affaires d'au- „ trui, ils ne font point de réfléxions ſur „ les leurs.

Ils allegueront qu'aprés la Bataille de Dunkerque, & la défaite du Prince de Ligne ; qu'aprés la reddition d'une partie des Villes, & dans l'étonnement des autres, la Flandre ne pouvoit plus ſubſiſter ; que les affaires des Eſpagnols n'alloient guéres mieux dans le Milanez, que la défaite de Dom Loüis avoit rempli de conſternation toutes les Eſpagnes épuiſées d'hommes & d'argent, & pour

pour parler en termes de Medecin, que le ſiége de la chaleur n'étoit pas moins attaqué que les parties; mais ils ne diroient pas que le Cardinal de Retz àvoit fait un voïage en Flandre, d'où il étoit ſorti ſi ſecrettement, qu'on n'avoit jamais pû découvrir le lieu de ſa retraite.

Ils diront malicieuſement que d'Annery, ce premier mobile des aſſemblées, alloit & venoit depuis peu chez les Gentilshommes du Vexin; qu'on avoit rencontré proche d'Hedin, Crequy-Bernieulle; que Gratot le Montreſor des Provinces, avoit tenu à Coutance force diſcours politiques ſur le Bien public.

Ils diront que Bonneſon armoit les Sabottiers de Sologne, & donnoit de la chaleur à ce dangereux parti qui ſe formoit contre l'Etat.

Il y avoit quelque choſe de plus preſſant, dont la ſeule conſcience de M. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Miniſtre, Maître abſolu à la Cour, de voir neantmoins, trois Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des ſommes immenſes & prodigieuſes de la Flandre ſans compter avec lui! Du tempérammment genereux qu'eſt Son Eminence, elle eut mieux

 aimé

aimé donnner Corbie, Peronne & Saint-Quentin aux Ennemis; que de souffrir plus long temps les contributions d'Arras, de Bethune, & de la Baslée.

Il faudroit avoir entré en son ame pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eu de s'être trompée sur Saint-Venant, quand le dessein d'en tirer un million, est devenu à rien entre les mains de la Haye.

Oudenarde, Ypres & Menin entretenoient veritablement un grand Corps; mais à peine y avoit-il au delà de quoy enrichir le Seigneur Lauge. Je passe outre, & pose le cas que la Flandre se fût renduë tout-à-fait à nous, il eût fallu conserver ses privileges, & se contenter d'un miserable centiéme.

Non, non, Messieurs, des titres de Seigneuries ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une veritable conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers; & à son avis reduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher toutes les dépenses, & ne diminuer aucunes levées, c'est proprement conquerir, c'est gagner un nouveau Roïauume. Avec cela j'ose dire, qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ces Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre

re de Portugal. De toutes les possessions d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il s'en console, en ce que les Espagnols en ont les soins, & qu'il aura toûjours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà, M. le mystere de nos Conferences; & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le cœur de M. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise serieusement les mêmes veritez sous un autre jour: Vous sçaurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie Espagnole dans la continuation de la Guerre; encore l'eussions-nous affoiblie par la Paix, si M. le Cardinal ne l'eût lui-même voulu traiter sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la foiblesse & la necessité des ennemis au point qu'elle étoit: & la conversation que M. de Turenne eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours d'un General interessé, qui vouloit éloigner la Paix pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne réputation des Espagnols lui couvroit leur misere presente, ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois pût être proche de sa ruine.

L'Espagne, l'Italie & l'Allemagne, qui

n'étoient quaſi plus que des noms, lui donnoient toûjours une grande idée de leur vieille puiſſance; & il ne conſidera pas aſſez l'état où nous étions, pour conſiderer trop celui où nos ennemis avoient été.

La vertu de M. le Prince dénüée de moïens neceſſaires pour agir, l'image du Cardinal de Retz caché miſerablement pour la ſeureté de ſa vie, rappelloient dans ſon eſprit les deſordres paſſez, & lui faiſoient appréhender des révolutions nouvelles; il conſideroit en trois Gentils-hommes Normands vagabonds, en de pauvres Païſans de Sologne deſeſperez, toute la Nobleſſe ſoulevée & la revolte de tous les peuples. Tout le monde, à ſon avis, l'attaquoit, parce qu'il ſe ſentoit odieux à tout le monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de ſentimens differens, il faut conſiderer le motif de l'interêt aprés celui de la crainte. Rien ne le gênoit ſi fort, que la dépenſe inévitable de la Guerre: & il aſpiroit à ſe voir maître de tous les deniers, ſans cette neceſſité de les emploïer à aucun uſage; alors il croïoit les Finances purement ſiennes, ce qui a été veritablement un des principaux ſujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ſes plus fortes raiſons;

& il

& il comptoit toûjours avec les Villes que nous laissoient les Espagnols, celles qui rentreroient au pouvoir du Roy ; mais à parler sainement, les tres-grandes contributions irritoient son avidité, & comme il ne lui étoit pas possible de les partager, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'ils ne pouvoient pas avoir.

Il y a apparence que la derniere Campagne de M. de Turenne lui devoit donner quelque secrette jalousie, particulierement cet heureux succés, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement en la Bataille de Dunkerque: un si grand bonheur lui donna, sans doute, la pensée de negocier, l'ayant toûjours euë dans les événemens favorables pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de sa condition, au milieu de tous ses progrez dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé des gouttes, de la gravelle, & par consequent moins en état de suivre le Roy, on ne vint à se passer aisément de lui dans la Campagne. Le souvenir des derniers exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux ; & pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui, que de

voir faire Conquête sur Conquête, où il n'auroit point de part.

D'ailleurs, il commençoit à se repentir de tout ce qu'il avoit fait souffrir à M. le Prince; sa haine s'étant enfin épuisée, il s'apprivoisoit à l'imagination de son retour, & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des Espagnols; il croyoit trouver à la Conference une soûmission generale, & faire-là comme bon lui sembleroit, du destin de tous les Peuples; mais Dom Loüis, qui fut simple pour l'attirer, devint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains, & voulut gagner dans la lenteur du Traité, la reputation qu'il avoit perdue dans la foiblesse de la Guerre; & certes, c'est une chose assez remarquable, que les Grands d'Espagne qu'on nous dépeignoit si fiers, ayent reconnu la superiorité de nôtre Nation, par des déferences aux François, qui sentoient moins la civilité, que l'assujettissement; & que M. le Cardinal, qui seul avoit l'honneur & les droits de la France à soûtenir, ait trouvé moïen, avec la force de la raison, de se faire un Maître; il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à

Dom Loüis, de l'autorité, les Espagnols ont fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place ; & nous avons reçû les conditions, comme si nous eussions été en la leur. Je sçûs de quelqu'un d'eux, que Mr de Lionne leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son Superieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire reflexion sur le different procedé des deux Ministres ; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres M. le Cardinal étoit plein de difficultez, de dissimulations & d'artifices, avec ses meilleurs amis : dans les Traitez publics, avec nos Ennemis même, confiant, secret, homme de parole, comme s'il eût voulu se justifier aux Etrangers de la reputation où il étoit parmi nous, & rejetter les vices de son naturel sur le défaut de nôtre Nation. Pour Dom Loüis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses creatures ; dans les affaires generales, un desir de tromper assez profond sous des apparences grossieres, & peu de foy en effet sous l'opinion d'une probité établie

VERS LIBRES DE MONSIEUR DE St. EVREMONT, ADRESSEZ A UN AUTEUR de ses Amis.

NE vieillis point sur un Livre,
Chez les Morts, triste Vivant ;
Pour le temps que tu dois vivre,
Sois plus sage que savant.

Je voudrois que l'ignorance
S'exposât moins hardiment ;
Je voudrois que la Science
Parût plus discretement.

Peut-on passer tout son âge
Dans la sotte ambition,
De faire sur un passage
Quelque restitution,

Pour entendre Si Neptun
A la barbe bleuë ou brune ;

Si le ſens n'eſt point plus beau
De la faire couler d'eau.

O perſonnes fortunées,
Telles que Madame Herval,
Qui paſſeront cent années
Sans entendre Juvenal.

Que ces gens ont bonne grace
Qui vont en chaque Maiſon,
Pleins de Terence & d'Horace
En parler hors de ſaiſon.

Ils ne font point de viſites
Sans chercher des Auditeurs,
Qui leur faſſent un merite
De celui des vieux Auteurs.

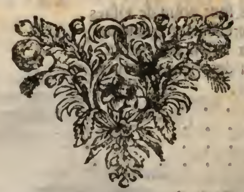
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

L'interêt de l'autre vie
Nous oblige à penſer, qu'il faut mourir un jour,
Sans défendre à nôtre envie,
Les plaiſirs innocens de ce mortel ſéjour,

Des biens dont la terre abonde,
Qui peut joüir en ſanté?
Celui d'une paix profonde
Qui la douceur a goûté,
Eſt comme un gage en ce monde
De l'heureuſe Eternité.

Quel besoin de jouïssance
En adorant de beaux yeux.
Un amour si précieux
Lui-même est sa récompense.

Ajoûtons pour être mieux
Dans cet état d'innocence,
Que des Vins délicieux
Nous sont arrivez de France.



L'ET-

LETTRE
DE MONSIEUR
DE S^T. EVREMONT,
A M. ***.

QUand Monsieur le Comte de Grammont m'accuse de n'avoir pas fait de réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été buë solemnellement par Madame Mazarin, par Milord Montaigu, même sans rancune, par son Philosophe, si la Compagnie avoit eu du vin qu'on pût boire; un homme aussi penetrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit besoin pour cette solemnité-là; un Galand auroit pû s'excuser autrefois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en vin que sa Maîtresse: mais depuis que les Dames prennent du Tabac; qu'elles vendent leurs bagues pour achetter des Tabatieres; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace, comment

ment rétablir l'honneur de son intelligence, à moins que de comprendre & de suivre nôtre premiere intention? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des loüanges qui lui sont duës.

Quand on trouve aux jeunes gens
Les chagrins de la vieillesse,
Qu'ils sont mornes & pesans,
Qu'ils ont un air de tristesse,
Le Comte a sur ses vieux ans
Tous les goûts de la jeunesse.
Jeux, Ris, nouvelles amours,
Fêtes, Opera, Comedie,
Feront de ses derniers jours
Les plus beaux jours de sa vie.

Madame Mazarin continuë.

M. de Saint-Evremont écrit pour lui & pour moy; j'ai les mêmes intentions, je crois que vous aurez l'intelligence plus fine que vous n'avez eu à l'autre Lettre qu'il vous a écrite, &c.

A M. ***.

ABBÉ, vous sçûtes plaire à ce grand Richelieu,
Vous plûtes Chevalier, au foudre de la Guerre,
Le Comte a le plus digne lieu,
Il a part aux biens-faits du Maître de la Terre,
D'un

D'un Roy que l'Univers regarde comme un Dieu;
J'en cõnois le couroux, c'eſt pis que le tonnerre,
Heureux qui peut joüir de ſes faveurs, adieu.

---

*A M. ***.*

LE grand Sage avec ſes proverbes,
Avec ſa connoiſſance d'herbes
Et le reſte de ſes Talens;
Sans bien, comme tu vis,
N'eût pas vêcu deux ans.
Il eut juſqu'à huit cens Maîtreſſes,
Et n'en eut jamais tant que toy:
Il eut de l'Orient les plus grandes richeſſes.
Mais il pilla ſa Reine, & du donnes en Roy.

LETTRE

A M. Le C. D. G.

JUſqu'ici vous avez été mon Héros, & moy vôtre Philoſophe; nous partagions l'un & l'autre ces rares qualitez: preſentement tout eſt pour vous, vous m'avez enlevé ma Philoſophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera l'honneur de ma convention*; l'on parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe, &c.

CONSIDERATIONS

Sur

ANNIBAL,

APRES LA BATAILLE DE CANNES.

CE jour là, pour ainsi dire, estoit le dernier des Romains si Annibal n'eust mieux aimé jouir des commoditez de la victoire, que d'en poursuivre les avantages; celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir luy-même. Il s'estoit monstré invincible aux plus grandes difficultez; mais il ne peut resister à la douceur de sa bonne fortune & se laisse aller au repos, qu'il n'établit point, quand un peu d'action le mettoit en estat de se reposer seurement toute sa vie. Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est finy dans les hommes, la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous: Annibal ne peut plus souffrir, parce

ce qu'il a trop ſouffert, & ſa vertu conſommée ſe trouve ſans reſſource au milieu de la victoire: le ſouvenir des incommoditez paſſées luy fait enuiſager des difficultez nouvelles; ſon eſprit, qui devoit eſtre plein de confiance & quaſi de certitude, ſe tourne à la crainte de l'avenir; il conſidere quand il faut oſer, il conſulte quand il faut agir; il ſe dit des raiſons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les ſiennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toûjours des ſujets apparens, Annibal ne laiſſoit pas de ſe repreſenter des choſes fort ſpecieuſes; que ſon armée invincible à la campagne, n'eſtoit nullement propre pour les ſieges, ayant peu de bonne Infanterie, point de Machines, point d'argent, point de ſubſiſtance reglée; que par ces meſmes defauts il avoit attaqué Spolette inutilement apres le ſuccés de Traſimene, tout victorieux qu'il eſtoit; qu'un peu auparavant la bataille de Cannes il avoit eſté contraint de lever le ſiege d'une petite ville ſans nom & ſans forces. Qu'aſſieger Rome munie de toutes choſes; éſtoit vouloir perdre la reputation qu'on venoit d'acquerir, & faire perir une armée, qui ſeule le faiſoit conſiderer;

derer ; qu'il falloit donc laiſſer les Romains enfermez dans leurs murailles, tomber inſenſiblement d'eux-meſmes, & cependant aller s'établir proche de la Mer, où l'on recevroit les ſecours de Carthage commodément, & où il ſeroit facile de fonder la plus conſiderable Puiſſance d'Italie. Voila les raiſons, qu'accommodoit Annibal à la diſpoſition où il ſe trouvoit: mais qu'il n'euſt pas goûtées dans ſes premieres ardeurs.

En vain Maharbal luy promettoit à ſouper dans le Capitole. Ses reflexions, qui n'avoient que l'air de ſageſſe & une fauſſe raiſon, luy firent rejetter, comme temeraire, une confiance ſi bien fondée. Il avoit ſuivi les conſeils violens & precipitez pour recommencer la guerre avec les Romains, il eſt retenu par une fauſſe circonſpection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il eſt certain que les eſprits trop fins comme eſtoit celuy d'Annibal, ſe forment bien toſt des difficultez dans les entrepriſes, & ſouvent on les voit s'arrêter eux meſmes par des obſtacles, qui viennent plus de leur imagination que de la choſe.

Il y a un point dans la decadence des Etats, où leur ruine ſeroit inevitable ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y a de les détruire: mais

mais pour ne pas avoir la veuë aſſez nette, ou le courage aſſez grand, on ſe contente du moins, quand on peut le plus, tournant en prudence la petiteſſe de ſon eſprit, ou le peu de grandeur de ſon ame.

Dans ces conjonctures on ne ſe ſauve point par ſoy-meſme, une vieille reputation vous ſoûtient dans l'imagination de vos ennemis, quand les veritables forces vous abandonnent. Ainſi Annibal ſe repreſente une puiſſance qui n'eſt plus, il ſe fait un fantome de ſoldats morts, & de legions diſſipées comme s'il avoit encore à combattre ce qu'il a combattu, & à defaire ce qu'il a defait.

Et certes la confuſion n'euſt pas eſté moindre à Rome aprés la Bataille de Cannes, qu'elle l'avoit eſté autrefois aprés la journée D'Allié: mais au lieu d'aprocher d'une ville, où il euſt porté l'épouvante, il s'en éloigna, comme s'il euſt voulu la raſſurer, & donner le loiſir aux magiſtrats de pourvoir tranquillement à toutes choſes, il prit le parti d'attaquer des alliez qui tomboient avec Rome, & qui ſe ſoûtinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne ſe fut ſoûtenuë.

Voilà la premiere & la grande faute d'Annibal, qui fut auſſi la premiere reſſource

des Romains, la consternation passée, ceux-cy augmenterent de courage en diminuant de forces, & les Cartaginois diminuerent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles. La nonchalance de Cartage qui laissoit aneantir les bons succez faute d'assistance à les appuier, tandis que Rome mettoit tout en usage pour reparer les mauvais, & l'envie precipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, auparavant d'avoir fini la guerre.

Aprés avoir gousté le repos, il ne fut pas long temps sans vouloir gouster les delices, & il en fust charmé d'autant plus aisement, qu'elles luy avoient toûjours esté inconnuës.

Un homme qui sçait mesler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possedé; il les quitte & les reprend quand bon luy semble; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un delassement qu'un charme dangereux qui puisse les corompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austeres, qui par un changement d'esprit viennent à gouster les voluptez; ils s'enchantent aussi tost de leurs dou-

douceurs, & n'ont plus que de l'averſion pour l'auſterité de leur vie paſſée. Alors ce qui avoit paru vertueux, ſe preſente avec un air rude & difficile. La nature en eux laſſée d'incommoditez & de peines, s'abandonne aux premiers plaiſirs qu'elle rencontre, & l'ame qui croit s'eſtre détrompée d'une vieille erreur, ſe complaît en elle-meſme de ſon nouveau gouſt pour les choſes agreables.

C'eſt ce qui arriva proprement à Annibal, & à ſon Armée; qui ne manqua pas de l'imiter dans ſon relâchement; puis qu'elle l'avoit bien fait dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que feſtins, qu'inclinations, & attachement: il n'y avoit plus de diſcipline, ny par celuy qui devoit donner les ordres, ny en ceux qui devoient les executer. Ce n'eſtoit plus que molleſſe & nonchalance. Quand il fallut ſe remettre en Campagne, la gloire & l'intereſt réveillerent Annibal, qui ſe retrouva luy meſme; mais il ne retrouva pas la meſme armée. A la moindre neceſſité qu'il y avoit de ſouffrir, on regrettoit les delices de Capouë; on ſongeoit aux Maiſtreſſes quand il falloit ſonger aux ennemis: on languiſſoit dans les tendreſſes de l'amour,

quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats. Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les courages, tantost par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perduë, tantost par la honte des reproches où l'on estoit insensible.

Cependant les generaux des Romains devenoient plus capables, tous les jours leurs legions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompuës, & il ne venoit de Cartage aucun secours qui pust ranimer une armée si languissante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur chez les ennemis, moins il recevoit de services des siens, plus il prenoit sur luy mesme, & il n'est pas croyable avec quelle vigueur il se maintint en Italie, dont les Romains ne l'ont fait sortir qu'en obligeant les Cartaginois à l'en retirer.

Ceux-ci vaincus & chassez d'Espagne, battus & ruinez en Afrique, eurent recours à leur Annibal pour la derniere ressource; il obeit aux ordres de son Païs avec la mesme soûmission qu'auroit pû avoir le dernier des citoyens; & il n'y fust pas plutôt arrivé, qu'il en trouva les affaires desesperées.

Scipion qui avoit veu les calamitez de la republique sous des chefs malheureux, en commandoit les Armes alors, dans la prospe-

perité qu'il avoit fait naistre; pour Annibal, il avoit mal usé de sa bonne fortune; mais il ne manquoit en rien pour soûtenir la mauvaise. Le premier, se confiant de son naturel, & par le bonheur de ses affaires, estoit encore à la teste d'une armée qui ne doutoit pas de la victoire: le second augmentoit une defiance naturelle par le mechant estat où il voyoit sa patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses Soldats.

Les differentes situations d'esprit firent offrir la paix & la rejetter, aprés quoy on ne songea plus qu'à la bataille.

Le jour qu'elle fut donnée, Annibal se surpassa luy mesme, soit à prendre ses avantages soit à disposer son Armée, soit à donner ses ordres dans les combats; mais enfin le destin de Rome l'emporta sur celuy deCartage, & la defaite des Cartaginois laissa pour jamais l'Empire aux Romains. Quant au General il fust admiré de Scipion, qui au milieu de sa gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu, & le vaincu éloigné des vaines ostentations, dans le temps mesme qu'il avoit esté vaincu, crut toûjours avoir quelque superiorité dans la science de la guerre.

Car discourant un jour des grands Capi-

taines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pirrhus le ſecond, & luy meſme le troiſieme: à quoy froidement Scipion, ſi vous m'aviés vaincu, dit-il, en quel rang vous ſeriez vous mis? le premier de tous, reprit Annibal.

Il eſt certain qu'il avoit une merveilleuſe ſuffiſance dans le métier; & ces Conquerans Illuſtres, qui ont laiſſé un ſi grand nom à la Poſterité, n'aprochoient pas du moins de ſon induſtrie pour aſſembler & maintenir des Armées.

Si Alexandre paſſa en Aſie avec peu de troupes, c'eſtoient des Macedoniens, qui obeiſſoient à leurs Roys, ou des Grecs plus animez que les Macedoniens contre les Perſes: s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les batailles qu'il gagnoit luy donnoient abondance de toutes choſes; une ville priſe, ou renduë, luy mettoit entre les mains les Treſors de Darius, qui devenoit neceſſiteux en ſon propre Païs, à meſure qu'Alexandre en poſſedoit les richeſſes. Scipion dont je viens de parler, fit la guerre en Afrique avec les legions que la Republique avoit levées, & qu'elle faiſoit ſubſiſter. Ceſar eut les mêmes commoditez pour la conqueſte des Gaules, & aſſujettit les Romains

avec leur argent & leurs propres forces.

Pour noſtre Annibal il avoit joint un petit corps de Cartaginois des nations differentes, qu'il avoit ſçeu lier par ſoy même, & dont il avoit pû ſe fait obeïr dans une eternelle neceſſité; ce qui eſt extraordinaire, les combats ne le mettoient guere plus à ſon aiſe quelque avantageux qu'ils luy fuſſent, & il ne ſe trouvoit guere moins embaraſſé apres le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais il avoit des talents, que peut-eſtre ces grands hommes n'avoient pas, auſſi faut-il advouer qu'il tomba dans une faute où il ne feroient pas tombez apparemment.

Alexandre eſtoit ſi éloigné de laiſſer les choſes imparfaittes, qu'il alloit toûjours au de là, lors qu'elles eſtoient conſommées. Il ne ſe contenta pas d'aſſujettir juſqu'à la moindre Province de ce grand Empire de Darius; ſon ambition le porta aux Indes, lors qu'il pouvoit accommoder la gloire & le repos; ce qui eſt rare, & jouir avec douceur de mille conqueſtes; Scipion ne ſongea point à ſe repoſer, qu'il n'eût eſtabli en Afrique les affaires des Romains; & la plus grande loüange qu'on donne à Ceſar, c'eſt qu'il ne penſoit pas avoir rien fait, tant qu'il luy reſtoit quelque choſe à faire.

personne chez les anciens ne luy seroit preferable, si la science de la guerre devoit estre seule considerée. mais les vertus qui se pratiquent parmi les Citoyens, ont leur valeur, aussi bien que les talens qu'on employe contre les ennemis, & toutes les belles qualitez ont leur recommandation particuliere.

La beauté de l'esprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité le desinteressement, une capacité generale qui s'estend à tout, font la meilleure partie du merite des grands hommes; sçavoir simplement tuer des gens, estre plus entendu que les autres à desoler la societé, & à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste, il faut que l'application de cette science se fasse dans la justice & dans la raison; qu'elle regarde l'interest de la Patrie, ou la necessité du sien propre. Il faut qu'elle se tourne au bien mesme de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible. Quand elle sert au dereglement; quand elle devient l'employ de la fureur; quand elle n'a qu'un but pernicieux de detruire tout le monde, alors il luy faut oster cette gloire qu'elle s'attribuë, & la rendre, s'il est possible, aussi honteuse qu'elle est injuste. Or Annibal avoit tres-peu de vertus & beaucoup de vices; l'infidelité

l'avarice, une cruauté quelquefois necessaire, toûjours naturelle. D'ailleurs on juge ordinairement par les succez, quoy qu'alleguent les plus sages. La mauvaise fortune tient lieu de faute; & ne se justifie qu'auprés de fort peu de gens. Ainsi qu'Annibal ait mieux sçeu faire la guerre que les Romains, que ceux-cy soient demeurez victorieux par le bon gouvernement de leur Republique, & qu'il ait peri par le méchant ordre de la sienne; c'est la consideration d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait esté defait par Scipion, & que la ruine de Cartage soit arrivée en suitte de sa defaite, ç'a esté une chose pleinement connuë, dont s'est formé le sentiment general de tous les Peuples: je croirois, pour moy, qu'il faut deferer beaucoup aux jugement publics; mais consulter toûjours le sien propre, pour se detromper des vieilles erreurs communement establies, ou se fortifier par son sentiment dans les veritez receuës. Il y a encore une delicatesse grande à separer les choses confonduës. A conseiller ce qui paroit opposé, à trouver des differences cachées en des qualitez qui semblent les mesmes. C'est par elle qu'on fait un jugement si juste & si fin des deux Generaux, dont nous parlons: que

la ſeverité d'Annibal avoit maintenu la diſcipline dans ſon Armée, que loin de ſon Païs, toûjours ſans argent, ſouvent ſans vivres, il avoit fait ſubſiſter un grand composé de diverſes nations, ſans aucune ſedition, ſans mutinerie, quaſi ſans murmure, à quoy l'on peut ajoûter, que ſa capacité ſeule ſouſtenoit Cartage contre Rome, tandis que Cartage s'abandonnoit elle meſme par ſa langueur dans les choſes de la guerre, & un deſir eternel d'avoir la paix, que jamais le peuple Romain ne vouloit faire. On connoît au contraire, par le meſme diſcernement, que la douceur & l'humanité de Scipion corrompoient la diſcipline, que les charmes de ſes vertus le rendoient maiſtre des affections au dedans, & détachoient les Citoyens de l'amour de la Republique, au meſme temps que ſa valleur reduiſoit les ennemis au dehors, ſçavoit defaire Annibal, & aſſujettir Cartage.

On pourroit examiner en détail toutes les qualitez de leurs perſonnes, & toutes les actions de leur vie. Mais pour ne ſe pas rendre ennuyeux, il faut dire ſeulement qu'Annibal eſtoit plus Capitaine encore que Scipion, s'il eſtoit poſſible, & Scipion aſſurement beaucoup, plus grand homme qu'Annibal.

Let-

Lettre de Mr. de St. Evrémont touchant la Dissertation sur ses Oeuvres &c.

JE (Mr. de St. Evremont) vous renvoye la Critique de mes Ouvrages. Je l'ai leuë avec attention, & aprés l'avoir leuë je ne sçai si je dois me plaindre, ou me louër de son Auteur. Vouloir detromper les hommes abusez, dit-il, cinquante ans durant de mes écrits, c'est avoir un zéle pour le public, qui n'est pas fort obligeant pour moi : mais c'est me faire un espece d'enchanteur, & peut-être qu'il y a plus de merite à sçavoir tromper le monde tant d'années, qu'a le detromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes expressions embarrassées. Je pourrois prendre la censure pour un bon conseil; car j'ai interet qu'on entende mes pensées; je lui dois conseil pour conseil; qu'il mette moins de netteté dans les siennes; on a trop de facilité à les connoître. Les choses communes font regreter le temps qu'on met à les lire; celles qui sont finement pensées donnent à un Lecteur delicat le plaisir de son intelligence, & de son goût. J'avouë que je me contredis quelquefois; je louë la constance en une Demoiselle dont je crois être aimé; je conseille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant; je ne suis pas de même humeur à trente ans, qu'à soixante: à soixante, qu'à quatre-vingt; autre contradiction: aprés tout, je trouve beaucoup de choses dans sa Critique fort bien censurées; je ne puis nier qu'il n'écrive bien: mais son zéle pour la Religion, & pour les bonnes mœurs passe tout: je gagnerois moins à changer mon style contre le sien, que ma conscience contre la sienne. J'estime fort son exactitude dans la Critique: il s'attache à censurer des traitez même qui ne sont pas de moi, & des fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de loüanges quelquefois. Tout bien compensé la faveur passe la severité du jugement, & je puis dire avec sincerité que j'ai beaucoup plus de reconnoissance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir dejà la satisfaction de voir le profit que je tire de ses leçons sur le Christianisme: les Auteurs ne se pardonnent rien, pas les Philosophes; pas les Saints; tout ignorant, tout profane que je suis, je ne pardonne pas seulement à Mr. Dumont; je lui sçay bon gré de sa critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui feroit mon apologie; plus prêt à desavouër le bien que le mal qu'on diroit de moi.

FIN.

PLAIDOYEZ

PLAIDOYEZ

DE MR. HERARD.

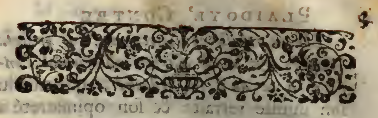
Pour Monsieur le Duc de

MAZARIN,

CONTRE MADAME LA DUCHESSE DE

MAZARIN,

Son Epouse.



PLAIDOYE'

POUR Monsieur le Duc de Mazarin, Demandeur.

CONTRE Madame la Duchesse de Mazarin son Epouse, Défenderesse.

Madame la Duchesse de Mazarin s'estoit absentée de la maison de son mary & estoit sortie hors du Royaume dés l'année 1667.

Aprés avoir été en plusieurs differens Païs, elle avoit establi sa demeure à Londres & y avoit autorisé son séjour du pretexte de la parenté dont elle avoit l'honneur d'être liée avec la Reine d'Angleterre. Mais leurs Majestez Britanniques ayant été obligées par la defection de leurs peuples à quiter l'Angleterre & à se retirer en France, Monsieur le Duc de Mazarin fit solliciter sa femme de revenir dans le Royaume & dans sa maison, offrant de l'y recevoir & d'oublier tout le passé.

Elle le refusa opiniatrément : Il presenta Requeste & la fit assigner au Grand Conseil, à ce qu'il fût ordonné, qu'attendu son injuste retraite & son opiniatreté à demeurer hors de sa maison & hors du Royaume, elle demeureroit déchuë & privée de sa dot & de ses conventions. *On ajoûta à ces conclusions, en commençant la Cause*, qu'il dépendroit de la prudence du Conseil de donner encore à cette Dame un temps pour revenir en France & dans la maison de son mary, aprés quoy cette peine demeureroit encouruë par elle en vertu de l'Arrest & sans qu'il en fût besoin d'autre. *Il demandoit aussi*, qu'il lui fût permis de la reprendre en tel lieu qu'il la pourroit trouver & de la faire conduire en sa maison.

MESSIEURS, Je ne doute pas qu'étant instruits comme vous l'estes déja par la voix publique, des sujets de plainte que Madame de Mazarin a donnez depuis vingt-deux années à Monsieur le Duc de Mazarin, de son évasion hors du Royaume & de sa longue absence dont je vous expliqueray les circonstances : Vous ne soyez également surpris de l'indulgence

de Monsieur de Mazarin qui veut faire revenir dans sa maison une femme dont il a reçû un traitement si indigne, & de l'opiniatreté de Madame de Mazarin qui refuse la grace que son mary luy offre, & qui a plus de peine à oublier les injures qu'elle lui a faites, qu'il n'en a lui-même à les luy pardonner.

Combien peu de maris auroient cette indulgence pour une femme qui les auroit offensez jusqu'au point où Monsieur de Mazarin l'a esté par Madame de Mazarin? Combien y en a-t-il qui luy fermeroient les portes & qui ayant esté privez par son caprice des douceurs de la societé conjugale pendant leurs plus belles années, voudroient au moins joüir des douceurs & de la liberté du celibat, dans l'âge où elles leur convien-droient davantage?

Et combien d'autre part y auroit il de femmes qui ayant autant offensé un mary dont elles n'auroient reçû que de l'honnesteté, soûhaiteroient passionnement qu'il voulût bien reconnoître encore en elles une qualité si peu meritée, & leur rendre les droits d'un Sacrement dont elles auroient si mal rempli les obligations? Combien y en a-t-il qui s'estimeroient heureuses aprés tant d'é-

garemens & tant de courses suspectes, de trouver dans la maison de leur époux une retraite honorable & un port assuré, qui les mît à couvert des reproches que leur vie passée pourroit leur attirer?

Je ne doute pas, MESSIEURS, que Madame de Mazarin n'eût ces mêmes sentimens, & qu'elle ne reprît même aisément ceux d'estime & d'affection qu'elle a eû autrefois pour Monsieur de Mazarin; Si elle écoutoit sa raison & son interest, plutost que les conseils passionnez d'une personne de la famille, de qui Monsieur de Mazarin a eu le malheur d'encourir l'aversion sans se l'estre attirée.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il connoist les traits de cette main ennemie de son repos: Vous verrez, MESSIEURS, par les pieces que j'ay communiquées, que c'est ce dangereux parent qui a esté l'instigateur de la revolte de Madame de Mazarin & qui a favorisé son évasion; Et il n'est que trop évident que c'est luy encore qui l'entretient dans cet esprit de divorce, & qui empêche qu'elle ne profite des dispositions favorables où est ma Partie pour leur reconciliation.

Aussi Monsieur de Mazarin ne se prend pas tant à Madame sa femme des injures

qu'elle luy a faites, de ses froideurs & de ses mépris apparens, qu'à ceux qui luy ont inspiré ces sentimens; C'est ce qui luy a fait prendre si facilement la resolution de les lui pardonner, sans éxiger d'elle d'autre satisfaction que celle de changer de conduite & de revenir avec luy.

Il veut bien même avoüer que dans le tems qu'elle l'outrageoit le plus cruellement il a toûjours pris soin lui-même de la justifier à ses yeux, & qu'il n'a jamais cessé d'avoir pour elle une tendresse qu'elle s'efforçoit inutilement de luy arracher: Jugez, MESSIEURS, par là, combien elle luy seroit chere, si elle vouloit rentrer dans son devoir, & venir reprendre dans sa maison la place qui luy appartient, & la seule qu'elle puisse occuper avec honneur.

Mais puis qu'elle est sourde à la voix de son mary, puis que par de mauvais conseils elle s'obstine à manquer à ce qu'elle luy doit & à ce qu'elle se doit à elle-même, il est obligé de s'adresser à Vous, MESSIEURS, qui connoissez mieux qu'elle ce qui lui est avantageux, afin que vostre prudence supplée au défaut de la sienne, que vous la contraigniez par la crainte des peines qu'elle a meritées, à accepter les avantages qu'il luy offre, & que vous luy fassiez une loy de ce

qu'elle ſoûhaiteroit uniquement ſi elle connoiſſoit bien ſon intereſt.

Il demande que vous rétabliſſiez entre ſa femme & luy cette ſocieté qui eſt la principale fin & qui fait toute la douceur du mariage; que vous reſſerriez ces nœuds ſacrez; que vous réüniſſiez les deux Parties d'un même tout, ſeparées depuis trop long-temps, & qui ne peuvent trouver de veritable repos que dans leur union.

Comme cette Cauſe eſt toute ſerieuſe & de la derniere importance, non ſeulement pour Monſieur de Mazarin, mais pour l'honneſteté publique: Je la plaiderai tres-ſerieuſement comme elle le merite; & pour me conformer à l'eſprit de Monſieur le Duc de Mazarin, j'éviteray autant que je pourray de rien dire qui puiſſe déplaire à Madame de Mazarin, ou donner au public occaſion de faire des jugemens défavorables de ſa vertu.

Monſieur le Cardinal de Mazarin, ce Miniſtre ſi éclairé & en même-temps ſi puiſſant en biens & en autorité, ſentant approcher la fin de ſes jours, voulut choiſir un homme qu'il pût faire heritier de ſes grands biens auſſi bien que de ſon nom, & qui fût capable de ſoûtenir dignement la gloire de ce dernier.

Pour cela il jetta les yeux sur les Seigneurs de la Cour qui avoient le plus de merite & de qualité; car il pouvoit choisir entre tous & il n'y en avoit aucun qui ne se fût trouvé tres-honoré de son choix. Aprés les avoir bien examinez, il s'arresta à Monsieur de la Meilleraye & il luy offrit Mademoiselle Hortance de Mancini sa Niéce en mariage, avec une grande partie de ses biens & l'esperance de sa succession.

Il faloit bien que ce Ministre, qui ne manquoit pas de discernement, le regardât d'autres yeux que ceux dont Madame de Mazarin (ou plûtost les personnes qui se sont renduës maîtresses de son esprit) veulent qu'on le regarde: Le jugement de ce grand Homme suffit sans doute pour faire l'apologie de ma Partie & pour le défendre de toutes les calomnies que les gens de cette cabale ont répanduës contre luy dans le monde & qui y ont esté reçûës, par le penchant qu'a le commun du peuple à écouter avec plaisir la médisance & la raillerie, sur tout quand elle attaque des personnes qui ont quelque reputation de pieté & dont la vie paroist plus reglée que celle des autres hommes.

Monsieur le Cardinal fit une chose singuliere dans leur Contract de Mariage; il n'y

donne pas directement à sa Niéce seule, les biens dont il avantage les futurs Epoux, mais il les donne conjointement à Monsieur & à Madame de Mazarin: & pour fonder cette disposition, il exprime dans la clause de ce don deux motifs, dont l'un regardoit Monsieur le Duc de Mazarin, l'autre regardoit sa Niéce. *Et en consideration*, dit-il, *du choix qu'il a fait dudit Seigneur futur Epoux pour porter son Nom & ses Armes, & de l'affection qu'il veut témoigner à ladite Demoiselle sa Niéce, & en faveur du present mariage, il donne ausd. Seigneur & Demoiselle futurs Epoux ce acceptans, &c.* Ce sont les termes dans lesquels cette clause est conçûë.

Cela, MESSIEURS, ne doit pas estre seulement regardé comme une preuve de l'estime particuliere que Monsieur le Cardinal avoit pour Monsieur le Duc de Mazarin, mais encore comme un moyen dont il a voulu se servir pour attacher plus fortement Madame sa Niéce au Mary qu'il luy choisissoit & pour l'en rendre plus dépendante, connoissant apparemment l'inconstance de l'humeur de cette Dame.

Il avantage même Monsieur de Mazarin plus qu'elle, en un cas; car ayant chargé tous ces mêmes biens d'une substitution graduelle

& perpetuelle, qui leur ôtoit à l'un & à l'autre tout pouvoir d'en disposer ; Il ordonne qu'en cas que Monsieur de Mazarin la survive, il joüira generalement de tous les biens donnez, encore même qu'il passât à de secondes nôces, & qu'au contraire, en cas que Madame de Mazarin le survive, elle ne joüira que d'une somme de six cent mil livres.

Monsieur le Cardinal fut tellement satisfait de son choix, & la maniere dont Monsieur le Duc de Mazarin se conduisit depuis ce mariage, le confirma si fort dans l'estime qu'il avoit conçûë pour luy, qu'il voulut luy en donner encore de nouvelles marques par son Testament. Il l'institua son Legataire universel conjointement avec Madame sa Femme, & il y repeta encore la même condition : *Qu'en cas que Madame de Mazarin mourût avant son Mary, il continuëroit la joüissance de tous ses biens ; & que Madame de Mazarin survivant n'auroit que l'usufruit des six cent mil livres à la joüissance desquelles il l'avoit reduite par son Contract de Mariage, sans que le legs universel augmentât aucunement cette joüissance.*

Monsieur & Madame de Mazarin ont vécu dans une parfaite intelligence, & ont goûté toutes les douceurs d'un heureux mariage pendant prés de sept années ; ils ont même

eu plusieurs enfans dont la naissance devoit les unir plus étroitement, vû principalement que le merite & les graces dont tous ces enfans sont pourvûs, estoient des preuves sensibles de la benediction particuliere que le Ciel donnoit à leur union.

Cependant aprés sept années de paix & de felicité, le poison de la discorde s'y est glissé, & voicy qu'elle en a esté la cause.

Monsieur de Mazarin a eu le malheur de déplaire à Monsieur le Duc de * * sans l'avoir jamais merité; Soit que sa haine fût l'effet d'une antipatie naturelle, soit qu'elle ait esté causée par le chagrin qu'avoit conçû Monsieur de **, de voir un étranger partager avec luy les dépoüilles de son oncle, & de se le voir même preferé dans le legs universel & choisi par Monsieur le Cardinal pour le principal appuy de son Nom & de sa Maison.

Monsieur de Mazarin a toûjours regardé Monsieur le Duc de ** comme le principal autheur du divorce de Madame de Mazarin avec luy; il a esté persuadé que c'estoit luy qui poussé par cette haine & peut-estre aussi par quelque motif d'interest, fondé sur la substitution à laquelle il estoit appellé en cas que Monsieur & Madame de Mazarin mourussent sans enfans; avoit changé le cœur de sa femme

& luy avoit inſpiré les ſentimens de mépris que depuis elle a fait ſi fort éclater: Et Monſieur de Mazarin a eſté confirmé de plus en plus dans cette creance, par la part que Monſieur de ** a euë à l'enlevement de Madame de Mazarin, par toutes les démarches qu'il a faites depuis, & par la conduite qu'il tient encore aujourd'huy.

Le premier & le principal but de Madame de Mazarin depuis que ſon eſprit s'eſt laiſſé ſéduire, a toûjours eſté de ſe ſouſtraire de la vûë de Monſieur de Mazarin & de ſa dépendance: Elle auroit fort ſouhaité qu'il luy eût donné occaſion, par quelque violence ou par quelques menaces, d'intenter une demande en ſeparation d'habitation; Mais la moderation de Monſieur de Mazarin, les honneſtetez qu'il a toûjours euës pour elle, non ſeulement par un principe d'amitié pour ſa perſonne, mais encore par la conſideration qu'il conſervera toûjours pour la memoire de ſon bienfaiĉteur; ayant oſté à Madame de Mazarin tout pretexte d'intenter cette aĉtion; Elle ſe contenta de former en l'année 1666. une demande en ſeparation de biens.

Ce ne fut pas dans l'eſperance de la faire réüſſir qu'elle l'intenta; la regularité de la conduite de Monſieur de Mazarin, la mo-

deration qu'il a toûjours gardée dans sa dépence; les grands biens dont il joüit encore, le mettoient absolument à couvert de cette action; le seul but de Madame de Mazarin estoit de prendre de là occasion de quitter la maison de son mary, pendant la poursuite de cette instance.

Cela luy reüssit durant quelque temps, elle se retira d'abord dans le Monastere de Ste Marie; mais sa conduite ayant bien-tost lassé les Religieuses, elle fit en peu de mois trois autres Convents, où elle laissa aussi peu d'édification que dans le premier.

Enfin, Messieurs ses parens ne sçachant plus où la loger, proposerent un accomodement; ils firent signer un compromis par les Parties, & ils les firent en même-temps convenir que Madame de Mazarin retourneroit au Palais Mazarin, mais que pendant le procés elle habiteroit un appartement separé.

La premiere chose qu'elle fit, fut de faire ouvrir dans le mur de l'Hôtel de Nevers, une porte de communication avec son appartement, par laquelle elle sortoit à toutes les heures du jour & de la nuit, sans passer par le Palais Mazarin.

Elle fit davantage, car elle enleva par

cette ouverture toute l'argenterie & tout ce qu'il y avoit de plus precieux dans son appartement, & il y en avoit pour des sommes tres-considerables.

Lors qu'elle vit le compromis expiré & la cause de la separation preste à estre plaidée, elle jugea bien qu'il estoit impossible qu'elle la gagnât; Monsieur de Mazarin estoit trop éloigné de ce qui s'appelle *Vergere ad inopiam*, qui est le cas dans lequel les Loix permettent la separation des biens. Dans cet estat, voicy le dernier moyen à quoy elle eût recours: C'est avec douleur que Monsieur de Mazarin renouvelle cette fâcheuse Histoire; mais comme l'absence de Madame de Mazarin qui fait le sujet de nostre demande, est la suite de son enlevement, il entre necessairement dans la matiere de cette Cause & peut faire un puissant motif dans sa decision. Et d'ailleurs, cette histoire est déja si publique, que le recit que j'en ferai n'apprendra guére de choses nouvelles à la pluspart des personnes qui m'entendent.

Madame de Mazarin se vétit d'un habit d'homme, & suivie d'une seule de ses Femmes qui éstoit vétuë d'un pareil habit, elle entra dans l'Hôtel de Nevers par cette même porte qu'elle avoit nouvellement fait ouvrir.

M. le Duc de Nevers son frere qui l'attendoit, la prit aussi-tost dans son carosse, il la conduisit à un relais qu'il avoit fait preparer, où il la laissa sous la conduite & l'escorte de quelques-uns de ses domestiques, & de ceux d'un autre homme de la premiere qualité qui mourut il y a quelques années de la plus tragique de toutes les morts, & de qui le Conseil me permettra de taire le nom.

Les chefs de l'escorte & les principaux conducteurs de Madame de Mazarin furent, un Valet de Chambre & un Gentilhomme de Monsieur de Nevers, l'un appellé Narcisse & l'autre de Parmillac.

Monsieur le Duc de Nevers avoit encore pris soin de luy faire tenir prests des relais sur toute la route, afin qu'elle passât avec plus de diligence dans les Païs Etrangers.

Cet enlevement fut fait la nuit du 13 au 14e. de Juin de l'année 1667. Pendant tout le jour suivant, les Femmes de Madame de Mazarin feignirent qu'elle estoit incommodée & qu'elle reposoit, elles ne laisserent entrer personne dans son appartement, en sorte que Monsieur de Mazarin ne fut averty de son évasion que la nuit suivante.

Jamais douleur ne fut pareille à celle que ressentit Monsieur de Mazarin; il prit des

Ordres du Roy adressans à tous les Gouverneurs, pour empêcher qu'elle ne sortît du Royaume, & il la fit suivre avec une extrême diligence: Mais Madame de Mazarin ayant plus de 24. heures d'avance, & allant avec beaucoup de vitesse, rendit la diligence & tous les soins de Monsieur son mary inutiles.

Monsieur de Mazarin fit informer de cet enlevement, contre tous ceux qui en estoient complices: Et je vous supplie, MESSIEURS, d'observer, qu'il eût pour Madame de Mazarin la retenuë & l'honnesteté de ne point faire informer directement, ny donner aucun decret contr'elle, il ne demanda rien autre chose à son égard, que la permission de la reprendre, elle luy fut accordée.

Par les informations il se trouva preuve entiere que Monsieur le Duc de Nevers avoit contribué à cet enlevement: Je suis fâché par le respect que j'ay, non seulement pour son éminente dignité, mais encore pour son merite personnel, d'estre obligé d'expliquer ces faits, mais ils sont trop importans à ma cause pour les dissimuler.

Il y eût des decrets de prise-de-corps decernez contre ses domestiques, & un decret d'ajournement personnel contre luy & con-

tre cet autre homme de qualité : La contumace fut instruite ; lors qu'elle fut preste à estre jugée, Monsieur de Nevers se presenta pour subir l'interrogatoire : Toutes ces procedures sont entre les mains de Messieurs les Gens du Roy.

Monsieur de Mazarin voyant que ces poursuites ne pouvoient luy rendre Madame de Mazarin, qui estoit la seule chose qu'il souhaitoit & pour laquelle il les avoit entreprises, & qu'au contraire s'il les continuoit, elles ne pourroient servir qu'à aigrir les esprits & à rendre peut-estre quelque jour leur reconciliation plus difficile, abandonna ce procés & laissa tous les accusez en repos.

Je ne m'arresteray point à vous faire le recit de tous les voyages qu'a faits Madame de Mazarin, des differens climats qu'elle a visitez, ny des avantures qu'elle a eües ; ce recit ne seroit, ny avantageux pour elle, ny agreable pour Monsieur de Mazarin ; bien loin d'en vouloir instruire le public, il fait tous ses efforts pour se les cacher à luy-même, & pour les effacer de sa memoire, & c'est ce que la presence de Madame de Mazarin achevera de faire lors qu'ils seront entierement réünis.

Il suffit de vous dire, qu'elle alla d'abord en Italie, que de là elle revint se-

cretement en France où elle fut cachée quelque temps; qu'elle alla ensuite en Savoye; que de là aprés quelques mois, elle passa dans les Terres du Roy d'Espagne; & qu'enfin elle se retira en Angleterre où elle a fait son plus long séjour.

Pendant les deux premieres aneées, Monsieur de Mazarin, qui esperoit toûjours qu'elle viendroit à resipiscence, luy fit tenir des sommes d'argent considerables, outre ce qu'elle avoit emporté.

Mais enfin touché vivement de son opiniâtreté à ne vouloir point revenir, & plus encore des mauvais bruits qu'elle donnoit lieu de faire courir d'elle & ausquels il a neanmoins esté assez sage & assez heureux pour ne point ajoûter foy: Sçachant d'ailleurs que le Roy d'Angleterre luy donnoit une pension annuelle de 58000 liv. à cause d'une somme de 300000. écus qu'il devoit à Monsieur de Mazarin; il cessa de luy faire tenir de l'argent.

Le Roy d'Angleterre estant decedé & le Duc d'York son frere monté sur le Trône, il a eu la bonté de continuër à Madame de Mazarin la même pension, en consideration de ce qu'elle a l'honneur d'appartenir à la Reine son épouse.

Pendant que le Roy & la Reine d'Angleterre sont demeurez paisibles dans la possession de leurs Estats, qu'ils ont fait leur séjour dans la ville de Londres & que leur presence, leur zele pour la veritable Religion, leurs saints Edits en faveur des Catholiques, ont rendu libre dans cette Ville l'exercice de cette Religion: Monsieur le Duc de Mazarin s'est contenté de gemir en secret de la dureté du cœur de sa femme & de ses mépris.

Il a suspendu ses droits & moderé son ressentiment en faveur de la protection que leurs Majestez accordoient à Madame de Mazarin, & de l'attachement qu'elle témoignoit pour leurs personnes sacrées, auprés desquelles les étrangers même nez dans les climats les plus éloignez, pouvoient sans nulle autre raison, estre justement attirez & retenus par la seule admiration de leurs vertus heroïques: Et quoi qu'il sçût bien que Mme de Mazarin n'étoit nullement necessaire à Londres pour contribuër au rétablissement de la Religion; que la maniere dont elle y vivoit ne serviroit point à y mettre les Catholiques en reputation de sainteté, que même elle suivoit fort mal sur cela les sa-

ges conſeils que le Roy & la Reine lui faiſoient l'honneur de luy donner, & qu'elle avoit moins d'attachement pour leurs perſonnes, que pour les plaiſirs & l'indépendance dont elle joüiſſoit dans ce Païs: Il a bien voulu ſe laiſſer tromper par un pretexte ſi beau & qui avoit des apparences ſi honneſtes.

Mais la cataſtrophe qui eſt arrivée en Angleterre depuis un an, a oſté ce faux pretexte à Madame de Mazarin; & non ſeulement elle luy a oſté toute excuſe pour demeurer à Londres; mais elle luy a impoſé de nouvelles obligations de revenir en France, outre celles qu'elle avoit déja par ſon eſtat.

Les affaires d'Angleterre ſont venuës à un tel point, qu'il n'a plus eſté permis ny à un François, ny à un Catholique, ny preſque à un homme de bien, de demeurer dans Londres; & bien moins encore à une perſonne comblée des graces du Roy & de la Reine & qui a l'honneur de leur eſtre alliée. Le ſejour qu'elle a continué d'y faire depuis ce temps & qu'il paroiſt évidemment qu'elle a deſſein d'y faire le reſte de ſa vie, ſi vous ne la contraignez, MESSIEURS, d'en ſortir,

a levé ce maſque & découvert les veritables motifs qui l'avoient attirée & retenuë jusqu'icy dans Londres, & il fait voir en même-temps combien elle eſtoit peu digne de la protection dont le Roy & la Reine l'ont honorée.

En effet ſi elle avoit eu quelque attachement pour leurs perſonnes & quelque reconnoiſſance de leurs bontez; Si elle avoit ſeulement eu les ſentimens d'honneur & de Religion qu'elle devroit avoir pris auprés d'eux; auroit elle pû voir ſans horreur l'Uſurpateur de leurs Eſtats & l'ennemy de noſtre foy, eſtablir ſa domination ſur les débris de leur Trône legitime, & ſur les ruïnes de la veritable Religion? Et bien loin de chercher, comme elle a fait, grace devant ſes yeux, pour obtenir de luy la permiſſion de demeurer dans ce lieu qu'elle devoit fuïr & pour ſe faire excepter de la Loy generale qui en banniſſoit tous les Catholiques, ne l'auroit-elle pas prevenuë par un départ volontaire?

Qu'elle n'allegue point que ce ſont ſes dettes qui l'en ont empêchée, je ferai voir dans ſon lieu l'illuſion de ce moyen, & même de ces pretenduës dettes; Mais

que l'on nous dise cependant qui l'a empêchée d'en sortir avec tant de Catholiques, Anglois de naissance, qui ont quitté leur païs pour se refugier en France & dont il n'est pas possible que la pluspart n'eussent des dettes plus effectives que les siennes?

Et comment dira-t on qu'elle n'a pas eu la liberté d'en sortir, dans ces temps où nous sçavons qu'elle n'avoit presque pas celle d'y demeurer? N'avons-nous pas appris icy & toute la terre n'a-t-elle pas esté informée par les Journaux & par les Lettres d'Angleterre, des efforts que la convention a faits pour l'en chasser, des Requestes qu'elle a presentées au Prince d'Orange pour luy faire ordonner d'en sortir?

Luy imposoit on quelque condition? demandoit-on qu'elle fût tenuë avant cela de payer ses dettes? point du tout. On ne demandoit pour toute grace que sa sortie: il a falu que Madame de Mazarin ait reclamé la puissance du Prince d'Orange, il a falu un coup d'autorité pour la faire souffrir dans Londres.

Quelle indignité que Madame de Mazarin prefere un païs d'où l'on s'efforce de la chasser, à la maison de son mary qui la souhaite; L'Angleterre en feu, le theatre de la revolte

& de l'herefie, à la France paifible, floriffante & Catholique: La Cour d'un Ufurpateur à celle du plus jufte & du plus grand Prince de la terre, & que pour cela elle implore une autorité qui luy devroit eftre en horreur; qu'elle recherche l'appuy de celuy qui vient de détrôner injuftement fes bienfaicteurs?

N'aura-t-on pas bonne grace aprés cela de venir parler de l'attachement de Madame de Mazarin auprés de la Reine fa parente & fa protectrice & d'en faire le motif du féjour qu'elle a fait en Angleterre pendant prés de vingt années?

Monfieur de Mazarin aprés avoir donné à Madame fa femme, depuis la revolte de ces Peuples, un temps fuffifant pour revenir en France; voyant qu'elle s'opiniâtroit à demeurer à Londres, malgré toutes les raifons qui la rappelloient en ce païs; touché même du peril auquel fon féjour en Angleterre expofoit fa perfonne & fa Religion, comme elle le dit elle-même dans fes défenfes, a pris enfin la refolution d'effayer de faire par voftre autorité, ce que n'ont pû faire les inftances de la convention d'Angleterre.

Il a prefenté fa Requefte au Confeil pour la faire declarer déchûë de fes conventions, attendu fon injufte retraite & fon opiniâ-

treté à demeurer hors d'avec luy & hors du Royaume: Mais afin que l'on connoiſſe que ſon but n'eſt pas de profiter de ſon bien & que c'eſt ſa perſonne qu'il ſouhaite, il a demandé en même-temps par une autre Requeſte qu'il luy ſoit permis de la reprendre en quelque lieu qu'il la puiſſe trouver & de la ramener dans ſa maiſon: Et comme je ſçay ſes intentions, j'ay ajoûté ſans crainte d'eſtre deſavoüé, qu'encore que Madame de Mazarin ait ſuffiſamment encouru la peine de la privation de ſes conventions, par ſa fuite & par ſa contumace; Monſieur de Mazarin ſera tres-content que Madame ſa femme l'évite, en revenant avec luy inceſſamment ou dans un tems que vous luy preſcrirez: mais ſous cette condition préciſe qu'à faute par elle de revenir avec luy dans le tems que vous aurez fixé, elle demeurera en vertu de voſtre Arreſt & ſans qu'il en ſoit beſoin d'autre, déchûë & privée de ſa dot & de ſes conventions.

Voilà, MESSIEURS, quelle eſt ma demande, il faut vous en établir les moyens & enſuite il ne ſera pas difficile de détruire celles que Madame de Mazarin a formées incidemment.

Fin de la premiere Audience.

SECONDE AUDIENCE.

MESSIEURS, Aprés vous avoir expliqué tout le fait dans la derniere Audience, il me reſte à vous eſtablir dans celle-cy les moyens de ma demande; & puis que Maiſtre Sachot ſouhaite que je la ſoûtienne dans toute la rigueur des concluſions portées par noſtre Requeſte, & qu'il ne trouve pas bon que j'y apporte aucun temperament, je vais, pour le ſatisfaire, vous montrer qu'il y a lieu de declarer dés-à preſent Madame de Mazarin déchûë & privée de ſa dot & de ſes conventions & qu'elle n'a déja que trop merité cette privation par ſa conduite paſſée.

Pour cela, j'eſpere vous montrer, que c'eſt la peine ordinaire des femmes qui quittent leurs maris ſans cauſe legitime & qui par pure legereté rompent cette Societé indiſſoluble: Que cette peine eſt eſtablie par le Droit Romain; qu'elle eſt conforme à l'eſprit du Droit François, & autoriſée par l'uſage de tous les Tribunaux.

Il y a deux cas dans leſquels le Droit Ro-

main prive de la dot & des conventions, la femme qui fait divorce avec ſon mary.

Le Premier cas, eſt lors qu'elle ſe ſepare d'avec ſon mary & fait divorce avec luy, ſans en avoir une juſte cauſe.

Le ſecond cas, eſt lors que la femme fournit à ſon mary par ſa mauvaiſe conduite, une cauſe juſte de faire divorce avec elle : Ces cauſes ſont expliquées par l'Empereur dans la Novelle 22. & dans la Novelle 117. Et il y met entr'autres celles-cy, *Si mulierem adulteram inveniat* (ce n'eſt pas là noſtre cas, graces au Ciel) Mais il ajoûte, (*Aut viro neſciente vel etiam prohibente, gaudentem conviviis aliorum virorum nihil ſibi Competentium; vel etiam invito viro citra rationabilem cauſam foris pernoctantem; niſi forſan apud proprios parentes.* Je ſçay bien que cela ne s'entend pas d'une femme à qui il arrive par hazard de manger quelquefois avec d'autres hommes, ou de paſſer quelques nuits hors de ſa maiſon, mais ſeulement de celles qui s'en font une habitude.

Dans l'un & dans l'autre de ces cas, les Loix decident, que la femme doit eſtre privée de la reſtitution de ſa dot & de tous les avantages qu'elle pouvoit eſperer en vertu de ſon contract de mariage: La raiſon pourquoy on luy impoſe dans ces cas,

la même peine que dans le cas de l'adultere, c'est parce que si ces dereglemens ne sont pas contr'elle une preuve certaine de débauche, ils en emportent au moins un violent soupçon & qu'il ne suffit pas pour l'interest du mary, que sa femme soit exempte de crime, il faut qu'elle ne donne pas sujet de la croire criminelle.

Tali aliquo facto, dat lex hæc licentiam viro abjicere mulierem, si vel unam harum vel solam probaverit causam, & lucrari quidem dotem, ante nuptialem vero habere donationem.

Et Monsieur Cujas sur l'une de ces Novelles s'explique en ces termes : *Pœnæ dissidii sunt eæ, mulier quæ absque probabili causâ discedit à marito vel quæ discedendi causam marito prabet, dotem amittit & lucra nuptialia.*

Je ne croy pas, MESSIEURS, que l'on veüille dire que parmy nous les femmes ne soient pas obligées à avoir autant d'égards & d'attachement pour leurs maris, ny autant de regularité dans leur conduite que les Dames Romaines. J'avoüeray bien qu'elles ont peut-estre en France un peu plus de cette liberté honneste qui ne blesse point la bienseance, & que nous ne sommes pas si severes que ces peuples, sur les choses qui sont innocentes par elles-mêmes ; Mais dans celles qui attaquent les

devoirs essentiels du mariage, ou qui donnent un juste sujet de soupçonner une femme de ce crime qui se cache si soigneusement & dont on ne peut juger que par les apparences, nos mœurs ne sont pas plus relâchées que celles des Romains : Et ce seroit faire tort à la pureté de nostre siecle, que d'en parler autrement.

On m'a objecté au Parquet, que ces peines n'avoient esté establies par le Droit Romain, que pour le cas du veritable divorce souffert par les Loix de ces temps-là, qui emportoit la dissolution entiere du mariage; Et que l'usage de ce divorce estant aboli parmi nous, les peines establies contre la femme qui y donnoit lieu ou qui le pratiquoit injustement, ne peuvent y estre usitées.

Et moy, je soûtiens au contraire, que si l'on a puny de la sorte, ceux qui violoient les droits du mariage, dans un temps où l'on ne connoissoit pas bien encore toute sa dignité & où il n'estoit presque regardé que comme un contract civil; on doit les punir encore plus severement aujourd'huy, que la dignité de ce Sacrement est mieux connuë & que ses droits sont devenus plus sacrez. Je soûtiens, que si la femme qui quitte son mary, ou qui tombe dans les desordres marquez dans ces Loix, ne

peut plus estre punie par la repudiation, qui n'éstoit que l'une des peines que ces Loix luy imposoient; elle doit au moins subir les autres peines que les mêmes Loix joignoient avec celle-là.

Autrement il faudroit dire, ou que les Loix Romaines avoient trop pourvû à la vangeance des maris & à l'honneur du mariage, ou que les nostres n'y ont pas assez pourvû: Ces premieres donnoient au mary offensé une double vengeance & une double consolation; l'une de pouvoir se défaire d'une femme dereglée; l'autre en se défaisant de sa personne, de profiter encore de sa dot; Et de même lorsque sa femme le quittoit sans cause, si en cela elle lui faisoit injure, elle lui faisoit aussi le plaisir de lui rendre la liberté, & elle lui laissoit outre cela, sa dot & toutes ses conventions.

Et l'on pretendra que parmi nous en augmêntant la dignité du mariage, on a diminué les droits des maris? On pretendra que parce qu'il est indissoluble & qu'une femme est liée plus étroitement à son mary, elle peut impunément se moquer de lui, manquer à tous ses devoirs, commettre sans rien craindre, tous les

déſordres que les Loix puniſſoient & par la repudiation & par la privation de ſa dot? Ne ſeroit-ce pas juger fort mal de noſtre Police, & y auroit-il rien de plus dangereux que cette impunité?

Appliquons, MESSIEURS, ces maximes à l'eſpece qui eſt à juger; Madame de Mazarin eſt tombée dans l'un & dans l'autre des deux cas, qui donnent lieu de priver une femme de ſa dot.

Premierement, elle a donné & donne encore à Monſieur de Mazarin les ſujets de plainte, qui mettoient autrefois un mary en droit de repudier ſa femme & de retenir ſa dot. *Mulierem viro prohibente, gaudentem conviviis aliorum virorum nihil ſibi competentium*, ne reconnoiſt-on pas là Madame de Mazarin; *virorum nihil ſibi competentium*, Voilà tous ces Joüeurs de profeſſion, ces Milords qui mangent tous les jours chez elle & qui y paſſent les jours entiers & une partie des nuits; Cette compagnie lui convient-elle; Il n'y a pas d'hommes au monde avec qui elle dût avoir moins de ſocieté.

Vel etiam invito viro foris pernoctantem. Madame de Mazarin n'y a pas ſeulement paſſé les nuits & les jours, mais les ſe-

maines, les mois & les années. Monſieur de Mazarin ſeroit donc, ſuivant ces anciennes Loix, en droit de la repudier & en même-temps de retenir ſa dot; il eſt vray que noſtre Religion ne permet pas le premier, mais c'eſt par cette raiſon que la Loy eſt plus obligée de le ſecourir d'ailleurs, & de lui conſerver au moins l'autre moyen, ou pour contraindre ſa femme à rentrer dans ſon devoir, ou pour le vanger de ſa deſobeïſſance.

Secondement, Madame de Mazarin eſt encore coupable de l'autre faute que les Loix puniſſent par cette privation; Elle fait divorce autant qu'elle peut avec Monſieur le Duc de Mazarin ſans en avoir aucune bonne raiſon; Elle ne fait pas, je l'avoüe, un veritable divorce ſi l'on prend ce terme dans ſa ſignification étroite, pour une diſſolution du mariage, parce que la Loy luy en ôte les moyens; mais elle fait au moins un divorce de fait, bien plus fâcheux que l'autre; puis qu'étant ſa femme, elle vit comme ſi elle ne l'étoit pas, & qu'elle le prive de toutes les douceurs de la ſocieté conjugale, ſans le delivrer des engagemens du mariage.

Mais ſi vous voulez bien, MESSIEURS,

faire encore reflection sur les circonstances de cette absence & de ce divorce, vous trouverez qu'il n'y en a aucune qui ne l'agrave extrêmement, & qui ne merite toute la severité des Loix.

Premierement, comment Madame de Mazarin est-elle sortie de la maison de son mary? la nuit, déguisée sous un habit d'homme, par une porte qu'elle avoit fait ouvrir dans une maison voisine: aprés avoir fait enlever toute sa vaisselle d'argent, toute l'argenterie, & tous les meubles precieux qui éstoient dans son Appartement, elle s'est ensuite fait enlever elle même. Mais par qui? Il est vray que Monsieur le duc de Nevers son frère luy prêta d'abord la main & partit avec elle; mais il la laissa aussi-tost entre le mains d'un jeune Seigneur des plus galans & des mieux faits de la Cour, qui n'estoit point de ses parens, qui avoit fourni les équipages & les relais necessaires pour sa fuite, & qui aprés l'avoir accompagnée pendant quelques journées, luy donna un de ses Gentils-hommes & une partie de ses Valets pour la conduire hors du Royaume.

Peut-on nier que toutes les circonstances de cette évasion ne soient extremement cri-

minelles par elles mêmes? Ne seroit-il pas même permis d'y soupçonner quelque autre crime plus grand & de croire qu'une femme qui s'est livrée de la sorte, a mal gardé un tresor, dont elle a paru faire si peu de cas par le danger où elle l'a mis volontairement?

Pour peu qu'un mary eût de penchant à la jalousie ne regarderoit-il pas un enlevement de cette qualité comme une entiere conviction; les Juges mêmes n'en auroient-ils pas esté frappez si l'on avoit poussé ce procés? & Madame de Mazarin ne doit-elle pas se sentir fort obligée à Monsieur de Mazarin de la justice qu'il luy rend & du jugement favorable qu'il a toûjours fait de sa vertu, malgré l'imprudence de sa conduite?

Seconde circonstance; Madame de Mazarin en quittant sa maison, s'est-elle retirée en quelque Monastere ou dans quelque maison d'honneur de ce Royaume? Point du tout; Elle est sortie de France, elle est allé courir le monde, promener sa honte & celle de son mary dans tous le climats de l'Europe.

3[e] circonstance; combien de tems Madame de Mazarin est elle demeurée absente du Royaume & de la maison de son mary? Est-ce un de ces divorces de peu de durée que

les Jurisconsultes appellent du nom de *fribusculum*, qui cessent aussi-tost que le premier mouvement est calmé; Il y a 22. années entieres qu'elle persevere dans cette revolte contre l'autorité de son mary, dans cet éloignement de ses devoirs, dans cette indifference pour son païs & pour ses enfans: N'est-il pas temps que les Magistrats interposent leur autorité pour lui faire faire ce que les sentimens de la nature, l'amour de son païs, la consideration de son devoir & & de son honneur devroient avoir exigé d'elle il y a long temps?

Enfin une derniere circonstance; Madame de Mazarin depuis son évasion a-t-elle vécu dans la modestie & dans la retraite où la bienséance voudroit au moins que vécut une femme que ses chagrins domestiques auroient forcée, comme on veut faire croire que la partie averse l'a esté, à quitter sa maison, sa famille & son païs? Je ne diray sur cela que ce qui est public & que nous tâcherions inutilement de cacher: Madame de Mazarin a quitté la France pour aller établir dans Londres une Bassette, pour y faire de sa maison une Academie publique de jeu & de tous les desordres que le jeu entraîne, ou ausquels il sert ordinairement de couverture.

Et les Magiſtrats regarderont ce ſcandale & ce deſordre ſans y apporter de remede? Les Loix ſeront impuiſſantes pour le punir & pour vanger un mary mépriſé juſqu'à ce point? Il n'y a rien de ſi contraire à l'honneſteté publique que cette pretention : Mais il n'y a rien auſſi de plus oppoſé à l'eſprit de noſtre Droit François.

Pluſieurs de nos Coûtumes, comme celle de Normandie art. 376. & celle de Bretagne article 430. declarent expreſſément, que ſi le mary vient à mourir pendant que ſa femme l'a quitté & ſans qu'elle ſe ſoit reconciliée avec luy, elle doit eſtre privée de ſon doüaire & de ſes autres conventions ſur la ſeule plainte des heritiers du mary, ſans qu'il ait intenté aucune action de ſon vivant.

Jugez, MESSIEURS, à proportion, quelle doit eſtre la peine d'une femme qui s'eſt fait enlever, comme Madame de Mazarin; qui a eſté pendant 22. ans abſente du Royaume, & qui perſevere dans cette abſence, malgré les plaintes de ſon mary.

Nous avons dans le Droit Canonique, dont on ſçait quelle eſt l'autorité parmy nous en ces matieres de mariage, une deciſion preciſe ſur ce ſujet; c'eſt au chapitre, *Plerumque. Decretal. de donation. Int. vir. & uxor. Si mulier ob cau-*

ſam fornicationis, *judicio Eccleſiæ.* Voila un premier cas ; *Aut propriâ voluntate à viro receſſerit.* Voila le ſecond, *Nec reconciliata poſtea ſit eidem, dotem vel dotaliiium repetere non valebit.* Ce Chapitre met en même rang la femme condamnée pour adultere, & celle qui a quitté ſon mary ſans cauſe ; il regarde ces deux injures comme égales, & il les punit toutes deux par la privation de la dot & du doüaire.

En effet, il eſt évident que cette retraite d'une femme, de quelque maniere qu'on la conſidere, doit produire cette privation.

Premierement, on ne peut nier que ce ne ſoit un contravention ouverte aux engagemens qu'elle a pris par ſon contract de mariage & une infraction entiere des conditions de ce contract ; Or c'eſt une maxime certaine que celuy qui a contrevenu à la loy d'un contract & manqué aux engagemens qu'il y avoit pris, ne peut s'en ſervir ; il perd tous les droits qui luy eſtoient acquis par ce contract : Par conſequent la reſtitution de la dot & les droits de doüaire & de communauté n'étant dûs à la femme que par ſon contract de mariage dont elle a violé la Loy, elle doit ſans difficulté perdre toutes ces actions.

Si les Loix ont étably des peines ſi ſeveres contre la veuve qui ſe remarie dans l'an du

deüil, parce que l'on regarde la precipitation de ce second mariage comme un manquement de respect pour la memoire de son premier mary; Si elles punissent cette faute non seulement par la perte du bien, mais même par l'infamie; peut-on punir trop severement une femme qui marque un si grand mépris pour son mary vivant, & qui y persevere pendant tant d'années?

Enfin, si le fils qui manque au respect qu'il doit à ses parens, ou qui les quitte & refuse de se rendre auprés d'eux lors qu'ils le souhaitent, se rend par là indigne de leur succession: Si la moindre insulte faite par les affranchis à leur patron se punit par la perte de leur liberté & de leurs biens: Si parmy nous le vassal qui fait une injure à son seigneur, ou qui refuse de le reconnoître, confisque son fief: Quand une femme qui est obligée sans contredit d'avoir pour son mary plus d'attachement que pour son pere & sa mere; plus de respect qu'un affranchy n'en a à son patron; plus d'honnesteté & de déference qu'un vassal n'est obligé d'en rendre à son seigneur: Quand cette femme, dis-je, viole tous ces devoirs, qu'elle abandonne son mary, qu'elle le méconnoist, qu'elle marque ouvertement son mépris pour luy; peut-on luy imposer une moindre peine que

celle de la privation de ſa dot & de tous les droits qui dependent de ſon mariage?

Vous voyez donc, MESSIEURS, par toutes ces raiſons, qu'il n'y a que trop de lieu de prononcer dés-à-preſent cette peine contre Madame de Mazarin.

La ſeule choſe que l'on a alleguée au Parquet pour excuſer ſa retraite & ſa longue abſence, eſt que la Novelle qui prive de leur dot les femmes qui s'abſentent de la maiſon de leurs maris, ajoûte cette exception, *Niſi forſan apud proprios parentes*; Madame de Mazarin, dit-on, eſt dans le cas de cette exception, car elle s'eſt retirée à Londres auprés de la Reine d'Angleterre de qui elle a l'honneur d'eſtre parente; On ſoûtient que non ſeulement ce nom auguſte excuſe ſon abſence, mais qu'il juſtifie ſa conduite & qu'il la met à couvert de toutes ſortes de ſoupçons.

Je ne m'arreſteray point, MESSIEURS, à diſputer ſur la ſignification de ces termes, *proprios parentes* : quoy qu'ils ne s'entendent conſtamment que des aſcendans & non pas des parens collateraux, je veux bien demeurer d'accord qu'un parent, quelque éloigné qu'il ſoit, quand il eſt revétu de la Pourpre Royale, peut bien tenir lieu de pere & joüir éminemment des mêmes privileges : Et j'avoüe

vray que s'il est vray dans un sens, comme on le dit ordinairement, que les Souverains n'ont point de parens, que la gloire qui les environne les separe de ceux avec qui la nature les avoit joints & les affranchit des devoirs du sang ; il n'est pas moins vray, qu'ils deviennent à tous leurs peuples ce qu'ils cessent d'être à quelques particuliers, que tout l'Etat devient leur famille, & qu'ils sont les peres communs non seulement de leurs Sujets, mais encore de tous ceux qu'ils veulent bien adopter pour ainsi dire, en les prenant sous leur protection.

Je ne m'arresteray point non plus à vous dire que cette exception de la Novelle, ne s'applique qu'au cas d'une courte absence, d'une femme qui auroit passé quelques jours chez ses parens & que la Loy n'a point entendu qu'elle pût aller passer, même chez un pere ou une mere, des dix, des quinze, ou des vingt années & quitter pendant cela son mary.

Mais ma grande réponse, se tire de la maniere dont Madame de Mazarin a demeuré auprés de la Reine d'Angleterre.

Premierement, la Reine l'a-t-elle appellée à Londres, est-ce elle qui y a souhaité Madame de Mazarin, est-ce elle qui l'y a retenuë? Au contraire, si Madame de Mazarin

avoit suivi ses conseils, elle n'anroit jamais quitté la maison de son mary, ou bien elle y seroit revenuë fort promptement.

C'est le hazard qui l'a conduite à Londres, aprés avoir visité une infinité d'autres Estats ; ou plûtôt elle n'y est allée que par le desir de mettre la mer entr'elle & Monsieur de Mazarin & de n'être point avec luy dans un même continent. Sa bonne fortune luy a fait trouver dans ce Païs la Reine d'Angleterre, qui a bien voulu l'y souffrir, & luy tendre la main charitablement, dans l'esperance que sa presence, ses avis, & la consideration que Madame de Mazarin auroit pour elle, modereroient ses emportemens.

Mais comment la partie averse a-t-elle profité de cette grace ? & de quelle maniere a-t-elle demeuré auprés de cette grande Reine ? Etoit-elle assiduë auprés de sa Personne ? La suivoit-elle dans ses actions de charité & de pieté? Imitoit-elle en quelque chose ses exemples ? Jamais rien n'a été si opposé.

La Reine étoit appliquée toute entiere aux affaires du Salut & de l'Eternité, & aux exercices de nôtre Religion. Madame de Mazarin l'étoit aux folies du siecle, & sembloit n'avoir d'autre desir que de se perdre & de perdre les autres.

La Reine s'occupoit à rassembler dans son Palais le Troupeau des Elûs, elle en faisoit une maison d'oraison & d'édification.

Madame de Mazarin faisoit de sa maison un bureau public de jeu, de plaisirs & de galanterie, une nouvelle Babilône où des gens de toutes nations, de toutes sectes, parlans toute sorte de Langues, marchoient en confusion sous l'étendart de la fortune & de la volupté.

La Reine travailloit à soulager les pauvres, à briser les fers des prisonniers: Madame de Mazarin travailloit à dépoüiller les riches & à se faire des captifs.

La Reine descendoit de son Trône pour s'humilier au pied des Autels & rendre au Dieu vivant le culte & les adorations qui luy sont dûës: Madame de Mazarin idolâtre d'elle-même, cherchoit à se faire des adorateurs de qui elle exigeoit un culte prophane & criminel.

Appellez-vous cela estre auprés de la Reine d'Angleterre? Vous en étiez plus éloignée que la terre ne l'est du ciel; vôtre conduite vous en éloignoit infiniment plus, que vôtre séjour dans Londres ne vous en approchoit; & c'est même cet honneur que vous avez eu, de la voir & d'estre protegée d'elle, qui vous

rend plus coupable. Comment vous excuſerez-vous d'avoir eu devant vos yeux ces grands exemples, ſans avoir eſſayé de les ſuivre, au moins de loin & imparfaitement, car peu de gens peuvent en approcher; de n'avoir demeuré dans ſa Ville Capitale que pour élever un autel à Belial, dans le même lieu où cette Princeſſe en élevoit un au vray Dieu; d'avoir placé l'idole de Dagon ſi prés de l'Arche, & de ne vous eſtre appliquée qu'à combattre autant que vous pouviez par vôtre conduite, les ſaintes maximes qu'elle établiſſoit par la ſienne?

Si vous aviez eſté auprés de cette ſage Reine de la maniere dont vous y deviez eſtre, vous n'auriez pas tant de repugnance à revenir auprés de Monſieur de Mazarin; La maniere de vivre de la Reine n'eſt pas à beaucoup prés ſi éloignée de celle de Monſieur de Mazarin que de la vôtre; & vous auriez au moins appris à ne vous pas faire un monſtre, de la pieté de vôtre époux, à entrer même dans ſes ſentimens, & à reverer en luy, outre l'autorité maritale, ce caractere de predeſtination, dont vous faites le ſujet de vos mépris & le motif de vôtre éloignement.

Mais enfin, comment pretendra-t-on en-

core faire servir les noms du Roy & de la Reine d'Angleterre, à excuser l'évasion & l'absence de Madame de Mazarin, aprés ce que j'ay eu l'honneur de remarquer au Conseil en la derniere Audience ? Maintenant qu'elle est aussi tranquile à Londres depuis leur sortie, qu'elle l'éstoit pendant qu'ils y regnoient paisiblement; maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit; mais avec autant de bassesse & d'indignité qu'il y avoit d'honneur pour elle à les reverer comme elle le devoit.

Quelle excuse a-t-elle à present? Le Prince d'Orange est-il son parent? Tous ces joüeurs, ces libertins, ces Presbiteriens, ces Episcopaux, ces Trembleurs; En un mot, ces gens de toutes Religions, hors la bonne, dont sa maison est remplie, sont-ils ses parens? Qu'elle nous explique ces alliances qui nous sont inconnuës; Mais il n'y en a point; c'est le seul amour de l'indépendance qui la retient dans ce Païs.

Je crois donc, MESSIEURS, que vous estes pleinement convaincus, qu'il n'y a jamais eu de cause où l'on ait eu plus de raison d'user de toute la severité des Loix, que dans la nôtre: Jamais de femme qui ait plus merité

d'eſtre declarée déchûë de ſa dot & de ſes conventions que Madame de Mazarin.

Que ſi neanmoins vôtre indulgence retenoit encore vôtre bras, quelle autre grace pourriez-vous luy faire, ſinon de ſuſpendre le coup pendant quelques mois & de luy donner un temps pour ſe repentir & pour rentrer dans ſon devoir; Mais ſi au lieu de profiter de cette grace, dont elle s'eſt même déja renduë indigne, elle s'obſtine encore à ne point revenir; ſi elle joint au mépris de l'autorité conjugale, celuy de vôtre autorité, pourra-t-on la punir alors trop ſeverement?

Il eſt donc juſte, en cas que vous luy accordiez un delay pour ſe rendre auprés de Monſieur de Mazarin; d'y ajoûter en même-temps la peine qu'elle encourra en ne s'y rendant pas, & de la declarer en ce cas-là privée de ſa dot & de ſes conventions, *ipſo facto*, en vertu de vôtre Arreſt; ſans qu'il en ſoit beſoin d'autre.

Vous jugez même bien, MESSIEURS, que c'eſt le ſeul moyen de l'obliger à executer vôtre Arreſt; que ſans cela quelque commandement que vous luy fiſſiez de revenir, eſtant hors de la domination du Roy, dont les bornes ſont celles de vôtre Juriſdiction,

elle se mocqueroit de vos Ordres: Ainsi ne pouvant pas exercer vôtre autorité sur sa personne, il faut necessairement que vous la punissiez dans ses biens si vous voulez l'obliger à rendre à vos Jugemens l'obeïssance qu'elle leur doit.

C'est la voye dont le Parlement s'est servi dans une affaire où elle estoit bien moins necessaire que dans celle-cy, & contre une femme qui l'avoit moins mérité que Madame de Mazarin: C'est dans l'affaire du Sieur Comte de Clermont contre la Dame sa femme. Il y avoit bien moins de temps qu'elle estoit absente de chez luy, qu'il n'y en a que Madame de Mazarin s'est retirée de la maison de son mary: Elle en estoit sortie d'une maniere honeste & sans enlevement: Elle estoit à Paris & non en Angleterre, & sa conduite estoit mieux reglée que celle de Macame de Mazarin: Elle avoit même un pretexte plausible pour ne pas retourner avec son mary, parce qu'elle plaidoit actuellement contre luy en separation de biens.

Cependant, parce que l'on vit qu'elle tiroit l'instance en longueur, le Sieur Comte de Clermont demanda qu'elle fût tenuë de revenir dans sa maison pendant

le procés, ſinon qu'elle demeureroit déchûë de ſes conventions, & cela fut ordonné de la ſorte.

Il y a eu encore un pareil Arreſt rendu au profit de Torinon Notaire contre ſa femme, quoy qu'elle fût actuellement ſeparée de biens d'avec luy, & la ſeparation jugée & executée.

Vous voyez donc que l'on ne peut en nulle maniere, ſe diſpenſer de prononcer cette peine contre Madame de Mazarin, en cas qu'elle s'obſtine à ne point revenir avec Monſieur de Mazarin.

Je croy, MESSIEURS, que ma demande eſt ſuffiſamment établie, il faut preſentement défendre aux demandes incidentes de Madame de Mazarin.

Elle n'oſe declarer ouvertement qu'elle ne veut pas revenir en France, elle connoiſt bien qu'elle ne pourroit le dire honneſtement & encore moins le ſoûtenir avec ſuccés; elle declare donc qu'elle eſt preſte & qu'elle ſouhaite même de le faire, mais elle tâche en même-temps d'éluder cette offre par les conditions qu'elle y joint.

Elle dit premierement, qu'elle eſt retenuë en Angleterre par les dettes qu'elle a été obligée d'y contracter qui montent à 100000.

livres, que si Monsieur de Mazarin la veut avoir, il faut qu'il paye cette somme: Elle demande même qu'il y soit condamné afin qu'elle puisse quitter un païs où elle ne peut, dit-elle, demeurer sans peril pour son salut & pour sa vie, ce sont ses termes; Elle ne parle point de son honneur ny de sa reputation, qu'elle croit apparamment en seureté dans toute sorte de païs.

Vous voyez, MESSIEURS, par cette premiere demande que Madame de Mazarin veut mettre à prix à Monsieur de Mazarin l'honeur de sa vûë, & qu'elle le luy taxe un peu haut: il est aisé de juger que son intention est de le rebuter par là de son entreprise, sçachant bien que dans l'état present de ses affaires il ne peut avoir une somme d'argent comptant aussi forte que celle-là; & qu'on ne luy en prêteroit pas facilement pour un pareil employ.

En effet, vous allez voir, MESSIEURS, que ces dettes ne sont qu'un faux pretexte, & qu'il n'y a que sa mauvaise volonté qui la retienne en Angleterre; Pour vous le faire connoistre je vous supplie de faire d'abord quelques reflexions.

La premiere, regarde le temps dans lequel Madame de Mazarin s'avise de dire qu'elle veut

veut revenir en France & de demander que Monsieur de Mazarin soit tenu pour cela de la dégager & de payer ses dettes. Elle ne s'en est avisée que le dixiéme du mois dernier, dans les défenses qu'elle a fournies contre la demande de Monsieur de Mazarin; Jusques là elle ne s'étoit point apperçûë ny de ce desir de revenir en France, ny qu'elle fût retenuë en Angleterre pour ses dettes; Elle étoit demeurée tranquile à Londres, non seulement depuis la sortie du Roy & de la Reine, mais même depuis la demande de Monsieur de Mazarin qui est du treiziéme d'Avril dernier. Il a falu encore sept mois depuis cette demande, pour luy faire sentir son indigence & l'impatience qu'elle a de quitter ce pais où, selon elle-même, son salut & sa vie sont en peril. Il a falu que son conseil de Paris qui a dressé ses défenses, l'ait fait appercevoir de ce qui se passoit à Londres, devant ses yeux, dans ses affaires, & même dans son propre cœur. Sans cela, & si l'on ne l'avoit point pressée de défendre à la demande de Monsieur de Mazarin par l'obtention d'un défaut qui étoit prêt à être jugé, non seulement elle ne se seroit point apperçûë qu'elle étoit oberée & que sa vie étoit en peril, mais elle auroit toûjours continué de subsister agreable-

ment & commodement dans ce païs, la France estoit oubliée pour jamais.

Je crois, MESSIEURS, que cette premiere remarque vous fait déja bien connoître que ny les affaires ny les intentions de Madame de Mazarin, ne sont pas telles qu'elle les veut faire croire.

La seconde reflexion plus convaincante encore que la premiere, est qu'il n'a constamment tenu qu'à Madame de Mazarin de sortir d'Angleterre & de passer en France depuis la sortie du Roy & de la Reine, & qu'il ne tient encore qu'à elle d'y revenir.

Ne croiroit on pas en lisant ses défenses, qu'elle seroit prisonniere à Londres, ou qu'il y auroit au moins garnison chez elle? cependant il n'y a rien d'approchant de cela: on ne nous a pas même communiqué de saisie faite sur ses meubles, & quand il y en auroit quelqu'une, elle en seroit quitte pour les abandonner, aussi bien Monsieur de Mazarin n'espere pas qu'elle luy rapporte ceux qu'elle a emportez du Palais Mazarin.

On nous a communiqué à la verité un certificat Anglois délivré, dit-on, par un Sergent & un Conseiller de la Ville de Londres. Mais ce certificat atteste seulement, *que l'usage du Païs est, que les creanciers d'un étranger*

peuvent retenir ses biens & sa personne, & proceder de telle sorte qu'il ne sera pas permis à cet étranger de sortir du Royaume jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes, ou donné caution. Ce sont les termes du certificat: Que suit-il de là? sinon, que les creanciers de Mme de Mazarin auroient peut-être la faculté de l'empêcher de sortir s'ils le vouloient, mais que pendant qu'ils n'usent pas de cette faculté, comme assurément ils n'en ont point usé jusqu'icy, rien ne l'empêche de sortir d'Angleterre.

Je vous ay même remarqué, MESSIEURS, dans la premiere Audience, que bien loin qu'on l'y ait retenuë, la Convention ou l'Assemblée des Estats a fait tous ses efforts pour l'en expulser, & qu'elle n'y a été soufferte que par l'autorité du Prince d'Orange.

Qu'est-ce donc qui l'y retient? Est-ce la délicatesse de sa conscience, qui ne peut souffrir qu'elle mette ses creanciers en danger de perdre leurs dettes; ou la crainte d'être accusée de mauvaise foy si elle sort sans les payer? Mais n'auroit elle pas dequoy se bien justifier, en disant qu'elle est sortie pour faire cesser tout ensemble les plaintes de la Convention & celles de Monsieur de Mazarin.

N'avouëra-t-on pas que cette délicatesse & cette crainte auroient été bien plus de saison;

lors qu'elle prit la resolution de s'évader du Palais Mazarin, qu'elles ne le sont aujourd'huy ? Qui pourra s'imaginer que Madame de Mazarin ait du scrupule de sortir d'Angleterre pour revenir en France, à cause qu'elle doit quelque argent à des Anglois ; Elle qui n'en a pas eu de sortir furtivement de la maison de son mary, de se dérober à luy & à ce Royaume à qui elle doit tout, pour passer en Angleterre ? Croit-elle que ces pretenduës dettes soient plus sacrées que les devoirs du mariage qu'elle a violez si hautement par sa retraite & qui la rappellent incessamment ?

Mais examinons un peu quelles peuvent être ces pretenduës dettes: Vous verrez, MESSIEURS, non seulement qu'elle ne peut en avoir de legitimes, mais même qu'assurement elle n'en a contracté aucune.

Il n'est pas difficile de prouver, que supposé que Madame de Mazarin ait contracté des dettes, ces dettes sont nulles & n'obligent ny elle ny Monsieur de Mazarin. Il suffit pour cela d'observer, que c'est une femme en puissance de mary, & par consequent incapable de s'obliger sans son autorité.

Madame de Mazarin a tellement reconnu elle-même cette incapacité où elle est, non seulement de contracter, mais même d'estre

en Jugement sans être autorisée de son mary ou de la Justice; que vous sçavez, MESSIEURS, qu'elle a presenté exprés sa Requeste au conseil dans cette instance, afin d'être autorisée pour former contre luy les demandes incidentes qu'elle croiroit necessaires pour sa défense: & le Conseil l'a autorisée expressément à cet effet, jugeant que sans cela elle n'auroit point été capable de s'engager à ces pretenduës dettes?

Ne dites pas que ce moyen seroit bon, s'il s'agissoit de dettes contractées en France; mais que nos Loix qui declarent les femmes incapables de s'obliger, n'ont point d'autorité dans le Royaume d'Angleterre.

Car premierement le Conseil sçait que pour juger si une personne est capable de contracter ou si elle ne l'est pas, on suit uniquement la Loy de son domicile, que c'est cette Loy qui regle l'état de sa personne & qu'en quelque lieu qu'elle puisse aller, elle porte par tout les qualitez personnelles & le caractere de capacité ou d'incapacité que cette Loy luy imprime. Par consequent Madame de Mazarin étant mariée sous les Loix de ce Royaume & y ayant toûjours son domicile non-

obstant ses voyages, elle a porté par tout sa sujetion à l'autorité de son mary, & devant quelques Juges que ces obligations pussent estre portées, ils ne pourroient se dispenser de les declarer nulles suivant la disposition de nos Coûtumes.

Les Anglois ou les autres Etrangers qui pourroient avoir contracté avec elle, ont dû connoître sa condition; Ils ont dû sçavoir qu'une femme mariée en France, qui a actuellement son mary vivant, n'a pas acquis par sa fuite l'indépendance ny le droit de disposer de son bien, ainsi ils devroient s'imputer de luy avoir presté de l'argent & je suis persuadé que les Juges d'Angleterre luy rendroient en cela la même justice que le Conseil & les autres Tribunaux Souverains de ce Royaume rendent tous les jours aux Etrangers dont les differens sont portez devant eux.

Je ne doute pas même que ces obligations ne soient nulles par les Loix particulieres de l'Angleterre, puis que l'on sçait que les Loix de ce Royaume ont esté tirées de celles des Normans, qui de tout temps ont assujetty encore plus étroitement les femmes à la puissance de leurs maris & les ont mises dans une interdi

ction plus absoluë de s'obliger que nos autres Coûtumes: Mais cette discution est inutile, puis qu'il est indubitable que Madame de Mazarin est toûjours demeurée sujette aux Loix de France & qu'elle a porté par tout sa sujetion & son incapacité de contracter.

Ce n'est pas assez, MESSIEURS, de vous avoir prouvé la nullité de ces pretenduës dettes, il faut encore vous en faire connoître la supposition.

Premierement, quelle apparence y a-t-il que Madame de Mazarin ait eu besoin d'emprunter ? Elle a emporté pour plus de cent mil écus de pierreries, de vaisselle d'argent, d'argenterie & de meubles precieux, dont elle auroit commencé par faire de l'argent avant que d'emprunter.

Outre cela, je vous ay remarqué, MESSIEURS, que Monsieur de Mazarin luy a fait tenir plusieurs sommes dans les premieres années de son absence; & qu'enfin depuis le jour qu'elle est entrée en Angleterre, le défunt Roy luy a fait payer chaque année une pension de 58000 livres tous les ans en consideration d'une somme de 900000 livres qu'il devoit à Monsieur de Mazarin, & que cette pen-

ſion luy a été continuée par le Roy d'Angleterre regnant à preſent.

Madame de Mazarin qui n'a jamais eu de chevaux ny d'équipage dans Londres, dira-t-elle qu'elle n'y a pû ſubſiſter de cette penſion? Sans compter ce profit peu honnête mais réel, ce tribut qu'on ſçait trop qu'elle a toûjours tiré de ceux à qui elle donnoit à jouër & qui monte plus haut que l'on ne peut s'imaginer ; Eſt-il poſſible qu'avec un revenu ſi conſiderable elle ait encore fait des emprunts? n'y auroit-il pas en cela une diſſipation qui ne meriteroit point d'excuſe & dont nous ne la voulons pas ſoupçonner?

Mais s'il n'y a pas d'apparence que Madame de Mazarin ait eu beſoin d'emprunter, il y en a encore moins qu'il ſe ſoit trouvé des gens qui ayent voulu luy prêter une ſomme ſi conſiderable, à moins qu'ils n'ayent bien voulu la perdre & luy faire un preſent ſous l'apparence d'un prêt: Une Etrangere, fugitive, en puiſſance de mary, qui ne pouvoit diſpoſer de rien, peut-il y avoir eu un homme aſſez imprudent pour luy confier ſon bien ? Qui eſt celuy de nous qui voudroit prêter de l'argent à une étrangere dans un cas pa-

reil ? Ces dettes ne sont donc constamment qu'une pure illusion.

Aussi Madame de Mazarin n'a-t-elle point fait voir jusqu'icy qu'elle soit poursuivie par aucun creancier, comme je l'ay déja remarqué ; Elle n'a point communiqué de copies des obligations qu'elle pretend avoir passées ; Elle ne donne pas même d'état de ces pretenduës dettes ; Elles n'en nomme seulement pas les creanciers ; auroit-elle manqué de donner ces éclaircissemens si ces dettes estoient effectives ? Et ne les donnant point croit-elle que sur sa simple parole, en disant qu'elle doit 100000 livres, sans que l'on sçache ny les causes de ces pretendus emprunts, ny les noms des creanciers, sans en connoître la verité, on condamnera Monsieur de Mazarin à luy donner 100000 livres pour en faire peut-estre des largesses à ses confidens & leur payer des services dont Mr. de Mazarin n'est nullement obligé de les recompenser ? Vous avez, MESSIEURS, trop de lumieres & de sagesse pour vous laisser surprendre à un piege si grossier.

Passons à l'autre demande incidente de Madame de Mazarin. Elle demande, qu'en

revenant en France, il luy ſoit permis de ſe mettre dans un Convent & que le Conſeil condamne Monſieur de Mazarin à luy payer pour cela 24000 livres de penſion par chaque année.

Je n'avanceray rien, MESSIEURS, qui vous ſoit nouveau quand je diray que la maxime eſt conſtante, qu'une femme ne peut avoir la liberté de quitter ſon mary & de s'établir une demeure ſeparée de la ſienne s'il ne luy en a donné occaſion par les mauvais traitemens qu'il luy a faits. C'eſt ce que marque Maître Antoine Mornac ſur la L. 5. *Cod. de repud. redire ſemper cogi poteſt, niſi doceat de ſævitiis mariti.* Quelque temps qu'elle ait été abſente d'avec luy, on peut toûjours la contraindre d'y retourner, parce que les droits du mariage ne ſe preſcrivent point.

Cette maxime a eſté de tous les temps, de tous les peuples, & de toutes les Religions, les Payens même qui ne connoiſſoient point la ſainteté du mariage, l'ont obſervée par les ſeules lumieres de la raiſon naturelle; A plus forte raiſon doit-elle eſtre inviolable parmy les Chrétiens, qui regardent le mariage comme la figure de l'union inſeparable de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe.

Il faut donc que Madame de Mazarin explique les mauvais traitemens qu'elle a reçûs de Monſieur de Mazarin & qui peuvent donner lieu de prononcer cette eſpece de ſeparation d'habitation qu'elle vous demande, & de luy rendre ſon mary tributaire: C'eſt ce qu'il faut que Maître Sachot vous expoſe; & enſuite j'eſpere que le Conſeil m'accordera une heure de replique pour défendre Monſieur de Mazarin de ces accuſations que je ne puis prévoir.

Mais cependant je ſupplie le Conſeil de faire par avance ſur cela quelques reflexions.

La premiere, eſt que Madame de Mazarin reconnoiſt tellement elle même, qu'elle n'a point de moyens pour demander une ſeparation d'habitation qu'elle n'oſe en intenter l'action; mais elle tâche d'obtenir indirectement ce qu'elle ſçait bien qu'elle ne peut demander ouvertement: Elle demande que ſans prononcer une ſeparation, à quoy elle n'oſe conclure, vous la ſepariez en effet, en luy donnant une demeure ſeparée de celle de ſon mary.

La ſeconde reflexion, eſt qu'il ne peut y avoir ny mauvais traitemens ny cauſe legiti-

me de ſeparation ; J'en ay une preuve inconteſtable par le fait de la partie averſe même. Lors qu'elle ſortit de la maiſon de ſon mary & du Royaume, elle plaidoit actuellement en ſeparation contre luy ; mais quelle ſeparation demandoit-elle ? Ce n'eſtoit qu'une ſimple ſeparation de biens. Cette femme qui mettoit en uſage tous les moyens poſſibles & impoſſibles pour ſe ſouſtraire de la domination & de la vûë de ſon mary, auroit-elle manqué d'intenter une demande en ſeparation d'habitation qui en eſtoit la voye naturelle, ſi elle avoit crû avoir le moindre pretexte pour la ſoûtenir ? auroit-elle pris au lieu de cela, cette étrange reſolution de s'abandonner à une fuite honteuſe & criminelle, qui non ſeulement faiſoit une tache éternelle à ſa reputation, mais qui l'auroit-même expoſée aux peines les plus rudes ſi elle avoit eſté arreſtée & que Monſieur de Mazarin eût voulu la livrer à la rigueur de la Juſtice.

Il eſt donc certain & l'on n'en peut jamais avoir une preuve plus convaincante, que Madame de Mazarin au temps de ſa fuite, n'avoit jamais reçû aucun mauvais traitement de Monſieur de Mazarin ; Et cela, MESSIEURS, vous prouve bien en même-temps l'extrême

moderation de Monſieur de Mazarin; car en verité il faloit qu'il en eût eu beaucoup pour ſouffrir juſques-là ſans emportement tous les ſujets de plainte que Madame de Mazarin luy avoit donnez pendant les deux dernieres années qu'ils ont paſſées enſemble. Je puis dire même que c'eſt une aſſurance certaine pour l'avenir qu'il n'aura jamais d'emportement contr'elle quelque choſe qu'elle faſſe; puis qu'il eſt impoſſible qu'elle luy en donne plus de ſujet qu'elle fit dans ces deux dernieres années.

Auſſi n'a-t-on rien dit à la communication du Parquet contre Monſieur de Mazarin, qui merite que l'on y ait le moindre égard; on ne l'accuſe d'aucun mauvais traitement: La ſeule choſe que luy reprochent les partiſans de Madame de Mazarin & ſur quoy roullent toutes leurs plaintes, ou pour mieux dire leurs railleries; c'eſt ſa devotion.

Mais qui a jamais oüy dire que la devotion ſoit une cauſe de ſeparation? On a pretendu, que quand un homme ſe faiſoit Juif ou Payen, ou qu'il tomboit dans l'hereſie, ſa femme pouvoit ſe ſeparer de luy & même faire reſoudre ſon mariage: mais qu'elle puiſſe le quitter quand il devient devot & qu'il

faille qu'il abjure la devotion pour obtenir qu'on luy rende sa femme, c'est une pretention que l'on n'oseroit soûtenir ouvertement.

C'est là neanmoins tout ce que Madame de Mazarin trouve à reprocher à son mary; elle ne peut nier d'ailleurs qu'il n'ait eu pour elle toutes les honnestetez possibles & qu'il ne luy ait toûjours fourny tout ce qui luy étoit necessaire non-seulement pour les commoditez de la vie, mais même pour ses plaisirs & pour soûtenir sa dignité avec éclat.

Elle ne niera pas aussi que Monsieur de Mazarin n'ait toutes les qualitez qui forment un honneste homme & qui sont necessaires pour composer un vray merite; du courage & de la valeur, il en a donné assez de preuves, lors qu'il a servy en qualité de Grand Maistre de l'Artillerie & de Lieutenant General; de la fermeté, de la penetration, de la delicatesse d'esprit, une grandeur d'ame qui luy fait mépriser le bien, ou qui fait qu'il ne s'en soucie quo pour le répandre à propos; beaucoup de liberalité envers les pauvres; beaucoup de moderation dans ce qui ne regarde que sa personne: Son absence me donne la liberté de dire de luy ce que sa modestie ne souffriroit pas s'il étoit present.

Madame de Mazarin a reconnu en luy toutes ces grandes qualitez pendant les cinq ou six premieres années de leur mariage & leur a rendu la justice qu'elles meritoient.

J'avouë qu'il a le défaut d'estre devot & d'avoir envie de faire son salut; défaut qui toutefois n'en doit pas estre un aux yeux d'une femme qui n'a pas celuy d'estre un peu indevote. J'avoüeray même encore si vous voulez, qu'il peut y avoir en France & en Angleterre des hommes plus jolis, plus galans, plus éveillez, qui ont enfin des manieres plus tendres que Monsieur de Mazarin, ou plus de simpatie avec les inclinations de Madame de Mazarin; mais s'ensuit il que l'on doive pour cela mépriser & quitter un mary tel que Monsieur de Mazarin?

Une femme qui n'est point maltraitée de son mary, doit croire qu'il n'y a point d'homme mieux fait, plus agreable ny de meilleure humeur que luy; Et quand elle ne pourroit pas se le persuader, elle doit songer que la providence l'ayant unie avec lui, elle n'est plus en estat de choisir ny d'examiner si un autre lui plairoit davantage.

Elle doit se souvenir de ces textes de l'E-

criture, qui veulent que les femmes ſoient attachées inſeparablement à la perſonne de leur mary, qui leur ordonnent de lui obéir & de le ſervir, qui diſent qu'ils ne doivent tous deux compoſer qu'une même chair. Avons-nous quelqu'autre Loy, quelque nouvel Evangile, qui permette aux femmes de violer tous ces devoirs ſous des pretextes ſi frivoles?

Comment cela s'accorderoit-il encore avec cet autre precepte fait pour tous les Chrétiens, & principalement pour les maris & les femmes, parce qu'il doit y avoir entre eux une plus étroite union; qui nous enjoint de ſupporter les défauts les uns des autres? La devotion d'un mary eſt-elle un défaut ſi inſupportable qu'elle doive eſtre ſeule exceptée de ce precepte?

Mais d'ailleurs, Monſieur de Mazarin n'a-t-il rien de ſon coſté à pardonner à Madame de Mazarin? croit-elle eſtre ſans défauts? A la verité on ne l'accuſera pas de celui-là: Mais n'en a-t-elle point de contraires & qui ſont plus fâcheux pour un mary que celuy-là ne l'eſt pour une femme? Si l'on mettoit dans la balance les défauts de l'un avec ceux de l'autre, croyez-vous, MESSIEURS, que Madame de

de Mazarin y eût de l'avantage & que les siens ne l'emportassent pas par leur nombre & par leur poids? Cependant Monsieur de Mazarin veut bien les excuser tous; Il oublie tout, il lui pardonne tout, il est prest de la recevoir & de la traiter honnestement comme il a toûjours fait; Madame Mazarin ne lui pardonnera-t-elle pas ce vice unique de devotion, que tant de femmes raisonnables souhaiteroient de trouver dans leurs maris?

Enfin, il y a encore une derniere reflexion à faire sur cela. Madame de Mazarin ne refuse donc de retourner avec son mary que parce que sa maison est trop reglée, parce qu'il ne veut pas que l'on jouë des Comedies chez lui, car il n'empêche pas qu'elle ne les aille voir representer ailleurs; en un mot parce qu'elle craint de ne s'y pas divertir assez, de n'avoir pas la liberté d'y donner à joüer & d'y recevoir autant de monde qu'elle souhaitteroit: Voilà les seules raisons qui obligent Madame de Mazarin à demander permission de se retirer dans un Convent.

Mais croit-elle que toutes ces choses lui seroient plus permises dans un Convent que dans la maison de son mary? & d'ailleurs ne sont-ce pas là de belles dispositions à porter

dans une Maiſon Religieuſe ? Que pourroit-on en attendre, qu'un entier renverſement de la diſcipline dans le Monaſtere auquel vous feriez ce dangereux preſent ;

En effet ce que je dis, MESSIEURS, eſt confirmé par une experience reïterée pluſieurs fois ; Madame de Mazarin avant ſa ſortie du Royaume avoit déja honoré pluſieurs Convents de ſa preſence ; L'abbaye du Lys, celle de Chelles, les Filles de Ste. Marie, & quelques autres ſe ſouviendront à jamais de cet honneur par les tours d'eſprit que Madame de Mazarin y a faits & dont la memoire ſe conſervera par tradition dans ces maiſons durant pluſieurs ſiecles.

Il s'agit donc de ſçavoir lequel eſt le plus expedient, ou que Madame de Mazarin entre dans un Convent qu'elle dereglera ſans aucun doute ; ou qu'elle retourne avec Monſieur de Mazarin, qui tâchera, s'il ſe peut, de la mieux regler : Je ne crois pas, MESSIEURS, que vous balanciez dans le choix de ces deux partis.

Je ſuis même perſuadé que ſi ces deux Princes, auſſi grands par leur merite que par leur naiſſance, qui ont fait juſqu'icy à Madame de Mazarin, l'honneur de lui accorder leur protection, avoient eſté bien informez

de l'eſtat de la conteſtation, ils ſe ſeroient bien gardez d'embraſſer ſon parti.

On leur avoit ſans doute fait entendre ce que l'on a répandu dans le monde, que Monſieur de Mazarin vouloit ſe rendre maiſtre du bien de ſa femme & calomnier pour cela ſa conduite: Mais eſtant inſtruits comme ils le ſont par les Plaidoiries qu'ils ont honorées de leur preſence, que le but de Monſieur de Mazarin n'eſt que d'obliger Madame ſa femme à ſe réünir avec lui & à accepter dans ſa maiſon une retraite honorable; Nous ſommes bien aſſurez que loin de la favoriſer dans ſa revolte, ils lui donneront des conſeils dignes d'eux & de leur ſageſſe.

Quel intereſt auroient-ils à faire continuer cette vie vagabonde, par une perſonne qui a l'honneur d'eſtre leur parente? Ou quel motif de juſtice les pourroit obliger à vouloir arracher à Monſieur de Mazarin, une femme que toute leur famille & eux-mêmes lui ont donnée ſolennellement à la face des Autels?

Quelle apparence enfin qu'ils vouluſſent faire ſervir leurs grands noms & leur autorité à entretenir la diviſion entre deux perſonnes que l'Egliſe a jointes & à detruire l'ouvrage de la main de Dieu? Nous ne craindrons jamais rien de pareil du Sang de Char-

lemagne & de Loüis le Grand, de ce Sang toûjours protecteur des droits des Autels & de la discipline de l'Eglise.

Ainsi, Messieurs, tout vous invite à rendre Madame de Mazarin à son mary; les Loix l'ordonnent, l'honnesteté publique le desire, Monsieur de Mazarin le demande avec empressement. Madame de Mazarin seule y resiste, mais elle y resiste non seulement sans raison & sans interest legitime, comme je l'ay fait voir, mais contre son propre interest.

Compte-t-elle pour rien de faire cesser par cette réünion tous les mauvais bruits que depuis son évasion la médisance a crû estre en droit de répandre touchant sa conduite? Ne craint-elle point même de les confirmer par son opiniâtreté à refuser de retourner avec un mary de qui elle n'a jamais reçû aucun mauvais traitement? N'apprehende-t-elle point que l'on n'attribuë aux remords de sa conscience & à la honte qu'elle peut avoir de ses propres fautes, plûtost qu'aux imperfections de son mary, le soin qu'elle prend de fuïr sa presence & de se cacher à ses yeux?

Mais laissons-là cette gloire mondaine que Madame de Mazarin méprise peut-estre: elle témoigne au moins par ses défenses

qu'elle veut ſonger ſerieuſement à ſon ſalut, puis qu'elle dit que c'eſt pour éviter le peril où il eſt en Angleterre, qu'elle demande 100000. livres pour en pouvoir ſortir. Ce ſentiment eſt loüable, mais il ne faut pas laiſſer cette grande œuvre imparfaite; Et elle le ſeroit ſans doute, ſi Madame de Mazarin revenant en France demeuroit ſeparée de ſon mary, contre la Loy de Dieu.

Puis donc qu'elle veut faire cette premiere démarche de revenir en France pour aſſurer ſon ſalut, il faut, MESSIEURS, que vous lui faſſiez faire la ſeconde, de retourner avec Monſieur de Mazarin: ſans cela la premiere ſeroit inutile & ſon ſalut courroit le même riſque en France qu'en Angleterre.

Madame de Mazarin ne ſera pas elle-même long-temps ſans reconnoiſtre la grace que vous lui aurez faite. En goûtant ce calme heureux que nous ne pouvons avoir que quand nous ſommes dans l'eſtat où l'ordre du ciel nous a placez, elle benira le coup qui l'aura jettée malgré elle dans le port; elle vous remerciera de la violence obligeante que vous lui aurez faite pour la tirer de ſon égarement.

Je ne deſeſpere pas même qu'elle ne reprenne avec le temps, les ſentimens d'eſtime & d'amitié qu'elle a eus pour Monſieur de Mazarin dans les premieres années de leur mariage ; ils ont eſté trop vifs pour eſtre entierement éteints, & les reflexions qu'elle fera ſur la bonté qu'il a euë de faire les premieres démarches pour leur reünion, de lui tendre genereuſement la main & d'oublier tous les ſujets de plainte & de reſſentiment qu'elle lui a donnez, redoublera encore pour lui ſon reſpect & ſon attachement.

Ils ſe trouveront même beaucoup plus de ſimpatie qu'ils n'en avoient dans ces premieres années : Si la devotion de Monſieur le Duc de Mazarin qui eſtoit alors dans la ferveur de ſon commencement, avoit quelque choſe de farouche & de trop auſtere, comme cela arrive ordinairement ; Madame de Mazarin trouvera cet excés moderé par le temps & par l'habitude ? & je ne doute pas auſſi que du côté de Madame de Mazarin, la maturité de l'âge, les traverſes qu'elle a eſſuyées, les reflexions qu'elles a faites, n'ayent temperé la paſſion exceſſive qu'elle avoit en ce temps-là pour tous les plaiſirs.

Mais quand le temps n'auroit produit aucun changement dans ſon humeur, je

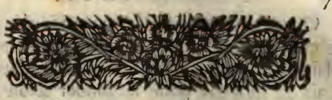
ſuis perſuadé que Monſieur de Mazarin, qui a eſté ſi rudement puny, par une abſence de vingt années, d'avoir pris la liberté de vouloir la corriger, n'entreprendra plus de le faire qu'avec de trés-grandes precautions, & qu'il aura pour elle des complaiſances extraordinaires, qui gagneront d'autant plus le cœur de Madame de Mazarin qu'elle ſe ſouviendra d'avoir moins fait pour les mériter.

CONCLVSIONS.

Je conclus à ce qu'il plaiſe au Conſeil ordonner qu'attendu l'injuſte retraite de Madame de Mazarin & ſon opiniâtreté à demeurer hors de la maiſon de ſon mary & hors du Royaume, elle demeurera déchûë & privée de ſa dot & & de ſes conventions. Il dépendra de la prudence du Conſeil de lui donner un temps pour revenir en France & dans la maiſon de Monſieur de Mazarin, aprés lequel temps faute d'y avoir ſatisfait, elle encourra cette peine en vertu de vôtre Arreſt, ſans qu'il en ſoit beſoin d'autre; même permettre à Monſieur

le Duc de Mazarin de la reprendre en tel lieu qu'il la pourra trouver & de la faire conduire dans sa maison, & cela sans avoir égard aux demandes incidentes ds Madame de Mazarin dont elle sera deboutée.





REPLIQUE AU PLAIDOYE'

Fait par Monsieur Sachot dans la même Cause.

MESSIEURS, Si le mariage estoit une de ces societez, qu'une des parties a la liberté de rompre quand il luï plaist par une simple denonciation ; si la qualité de mary n'estoit qu'une commission dont il pût estre destitué à la volonté de sa femme ; ou si nous estions encore dans ce temps bien-heureux sur lequel on a pris tant de plaisir à s'étendre & que l'on paroist regretter si fort, où les femmes comptoient leurs années par le nombre de leurs maris & où le seul changement de leur volonté estoit une raison suffisante pour autoriser leur divorce : il pourroit y avoir dans ce qui vous a esté plaidé, dequoy fonder la separation que Madame de Mazarin veut faire indirectement ordonner.

On ne peut en effet marquer une plus forte envie que celle que l'on a fait paroiſtre en plaidant pour elle, d'obtenir cette ſeparation: mais de moyens pour la fonder ſelon nos mœurs, parmy des Chrétiens, qui regardent les droits du mariage comme ſacrez & cette ſocieté comme indiſſoluble; de ces mauvais traitemens qu'il faut qu'un mary ait exercez contre ſa femme pour donner lieu à une ſeparation; C'eſt dequoy je n'ay pas trouvé le moindre commencement de preuve dans tout les Plaidoyé de la partie averſe.

Je diray même davantage, que la maniere dont on s'eſt expliqué confirme ce que j'ay eu l'honneur de vous dire dans la premiere Audience, que ce n'eſt point dans le cœur de Madame de Mazarin qu'eſt le principe du deſir qu'elle témoigne de s'éloigner de Monſieur de Mazarin & que ce n'eſt point ſon eſprit qui agit dans cette cauſe.

Cela, MESSIEURS, paroiſt aſſez par les termes durs & outrageans dont on a uſé contre Monſieur de Mazarin & qui ne peuvent ſortir de la bouche d'une femme raiſonnable contre ſon mary; Elle doit ſe plaindre ſans inſulter, & tâcher d'exciter la commiſeration des Juges & non pas la riſée de l'Auditoire: elle doit expoſer les outrages

qu'elle pretend avoir reçûs de son mary, sans affecter de lui en faire : elle doit enfin reconnoistre & respecter toûjours en lui la main de Dieu qui le lui a donné pour maistre.

C'est là le caractere qu'une femme d'esprit conserve perpetuellement dans ces sortes d'actions ; & quand elle auroit d'autres sentimens dans le cœur, la prudence l'empêcheroit de les faire paroistre.

Madame de Mazarin auroit sans doute gardé ce caractere de moderation & de douceur qui lui est même trés-naturel & qu'elle a pour tout le monde, & elle l'auroit inspiré à ceux qui sont chargez de sa défense, si elle en prenoit quelque soin : elle se seroit bien gardé de vouloir deshonorer sans necessité un nom qu'elle porte, & tourner en ridicule un homme dont elle est engagée par sa condition à partager la gloire ou le deshonneur.

Mais ce qui prouve encore mieux combien Madame de Mazarin a peu de part à tout ce qui vous a esté plaidé, c'est la contrarieté que vous verrez qui se rencontre entre les principaux faits que l'on a avancez, & ceux qu'elle a expliquez elle-même dans cette apologie qu'elle a donné au public sous le titre de Memoires, pour excuser une conduite qu'elle jugeoit

bien que tout le monde devoit blâmer : Il n'y a pas d'apparence qu'elle eût fait plaider sa cause devant Vous d'une maniemiere si opposée à celle dont elle l'a défenduë devant toutes les Nations de la terre par cette histoire traduite en tant de langues differentes.

Aussi, MESSIEURS, Maistre Sachot a-t-il avoüé de bonne foy, qu'il n'avoit reçû ny memoires ny instructions de Madame de Mazarin ; Et je suis bien aise pour l'interest de sa partie aussi bien que de la mienne, qu'il ait fait cet aveu qui les justifie l'une & l'autre, en faisant connoistre que ces railleries picquantes, ces faits calomnieux, ces accusations de perfidie, d'hipocrisie, de folie, ne viennent point de Madame de Mazarin, & que tout cela est suggére par une passion étrangere,

Mais Maistre Sachot me pardonnera, si en loüant tout ensemble son zele & sa sincerité, j'ose me plaindre de la facilité qu'il a euë de plaider sous le nom d'une femme tant d'injures contre son mary, non seulement sans preuves, mais même sans avoir d'elle ny ordre ny memoires. Il me semble qu'un homme aussi exact que lui, qui veut que j'aye une procuration de Monsieur de Mazarin pour avan-

cer qu'il permet à sa femme d'aller à la Comedie, estoit bien plus obligé d'en avoir une de Madame de Mazarin pour donner cette Comedie au public aux dépens de son mary, & pour en faire une satyre qui retombe sur elle-même.

Mais enfin, de quelque main que partent les traits que l'on a tirez contre nous, il ne sera pas difficile d'en garantir Monsieur de Mazarin & de faire voir qu'il n'y a aucun des faits que l'on a plaidez qui doive lui nuire, ny dans le Jugement de sa cause, ny même dans l'opinion du public.

Je pourrois, MESSIEURS, negliger cette histoire aussi étrangere à nostre cause qu'elle est fabuleuse, des 50000 écus que l'on pretend avoir esté promis par Monsieur de Mazarin à Monsieur l'Evêque de Frejus pour procurer son mariage & dont on dit que depuis il lui refusa le payement. Cependant comme l'on en a fait un suiet de déclamation, non seulement contre Monsieur de Mazarin, mais même en quelque sorte contre la devotion, je crois qu'il est bon d'informer le public qui a paru l'écouter avec quelque plaisir, que ce fait est une pure fiction.

Comme il n'y en a point de preuves, la simple denegation suffit; mais pour y donner

plus de poids, je vous ſupplie, MESSIEURS, de me permettre de vous lire ce que Monſieur de Mazarin m'en a écrit dans une lettre que je reçûs hier; on ſçait combien il eſt incapable d'aſſurer un menſonge ou de nier une verité & la delicateſſe de conſcience qu'il a là deſſus; ainſi je ne doute pas que le Conſeil ne lui faſſe l'honneur de le croire preferablement à Madame de Mazarin.

Lecture.

Rien au monde n'eſt plus faux que la convention des cinquante mil écus avec Monſieur l'Evêque de Frejus, il n'en a jamais eſté dit ny ſtipulé un mot, feu Monſieur le Cardinal Mazarin arreſta le projet de mon mariage avec le ſeul Monſieur le Chancelier le Tellier; Il eſt vray que Monſieur l'Evêque de Frejus entra depuis dans la confidence; où eſt le joly de plaiſanter ſur une fauſſeté & ſur un manquement de parole imaginaire?

Je n'ajoûteray à cette lecture qu'une reflexion, qui eſt qu'il me paroiſt difficile d'accorder le fait de cette perfidie, car c'eſt ainſi qu'on l'a nommée & ç'en feroit une en effet; avec le caractere que l'on a donné à

Monſieur de Mazarin dans tout le reſte du Plaidoyé ; Un homme qui donne, à ce que l'on dit, tout ſon bien aux pauvres, qui ſacrifie des millions pour acheter le Ciel, feroit-il une perfidie pour épargner 50000 écus ?

Vous lui faites une devotion prodigue & avare en même-temps, charitable & perfide, donnant avec profuſion ce qu'elle ne doit point & refuſant lâchement ce qu'elle doit. Vous deviez au moins lui donner un caractere égal & concilier mieux vos fictions ſi vous vouliez qu'elle trouvaſſent quelque creance.

Venons maintenant aux faits qui ont du rapport avec noſtre cauſe.

On a paſſé fort legerement ſur la maniere dont Monſieur & Madame de Mazarin ont vécu enſemble pendant les premieres années de leur mariage, parce que la verité eſt, & l'on n'a oſé en diſconvenir, qu'ils les ont paſſées dans une tres-grande union ; Or ce fait là eſt d'une extrême importance : Car on vous a dit, MESSIEURS, & il eſt vray, que Monſieur de Mazarin eſtoit devot dés le temps de ſon mariage comme il l'eſt aujourd'huy : D'où vient donc que cette devotion eſt devenuë ſi odieuſe à la partie averſe, aprés

qu'elle l'a soufferte pendant six années sans peine & sans que cela diminuât rien de sa tendresse pour Monsieur de Mazarin? Comment peut-elle aprés cela s'en faire un pretexte pour excuser sa fuite & pour autoriser la permission qu'elle vous demande de vivre separement?

Monsieur de Mazarin n'a point changé d'esprit, ses sentimens sont les mêmes qu'ils étoient au temps de leur mariage & pendant cet âge d'or où ils ont goûté ensemble les douceurs d'une parfaite union: C'est donc de la part de Madame de Mazarin qu'est venu le changement; ce ne peut estre qu'un effet de son inconstance & si elle avoit conservé les mêmes inclinations qu'elle avoit alors, elle jouiroit encore avec ma partie du même bonheur & de la même tranquilité.

On est passé ensuite au temps de sa fuite: on a crû estre obligé pour son honneur de dire qu'elle avoit beaucoup souffert avec Monsieur de Mazarin avant que de prendre cette resolution: Mais en même-temps, comme ces souffrances n'ont point paru, qu'elle même ne s'en estoit jamais plainte & qu'elle s'estoit contentée en ce temps-là d'intenter une simple action

en

en ſeparation de biens: On a ajoûté que ſon ſilence avoit eſté un effet de ſa diſcretion; qu'elle avoit crû eſtre obligée par le devoir de mere de demander la ſeparation de biens pour empêcher la ruine de ſes enfans, mais qu'elle avoit negligé ce qui ne regardoit que ſon repos & ſon intereſt perſonnel.

Voilà certainement une diſcretion bien loüable; qui empêche Madame de Mazarin de parler & de ſe pourvoir en Juſtice, & qui ne l'empêche pas de s'enfuïr, déguiſée en habit d'homme, avec un Seigneur des mieux faits & des moins diſcrets de la Cour.

Mais enfin, il n'eſt plus queſtion d'avoir ſur cela de la diſcretion: le maſque eſt levé; Que n'expliquez-vous preſentement ces mauvais traitemens; ces ſervices intolerables qui l'ont reduite à la dure neceſſité de ſe jetter entre les bras du Chevalier de R**, car il ſeroit inutile à preſent de taire ſon nom puiſque vous l'avez nommé. Ou ſi Monſieur de Mazarin n'a pas eſté juſques aux mauvais tratemens, dites nous au moins les menaces qu'il luy a faites, les diſcours outrageans qu'il luy a tenus: Vous devez ce compte au Conſeil, vous le devez au public, vous le devez

à la juſtification de Madame de Mazarin & à la défenſe de voſtre cauſe.

Croyez-vous perſuader au Conſeil que c'eſt encore par diſcretion que vous diſſimulez ces choſes ? Penſez-vous qu'il vous ſuffira d'affecter un air de myſtere & de dire que vous ne voulez pas faire à Monſieur de Mazarin l'affront d'expliquer des faits neceſſaires, quand vous lui dites ſans neceſſité tant d'injures atroces & que vous luy imputez gratuitement des crimes imaginaires ?

Vous voyez donc, MESSIEURS, évidemment, que le ſilence que Madame de Mazarin a gardé avant ſa fuite & celuy que ſon Avocat garde encore aujourd'huy ſur les mauvais traitemens que l'on dit en general qu'elle a ſoufferts, ſont autant de reconnoiſſances formelles qu'elle n'en a jamais reçû aucun.

On vous a dit, MESSIEURS, que ce qui contraignit Madame de Mazarin à s'enfuïr, fut que Monſieur de Mazarin prevoyant qu'il alloit ſuccomber en l'inſtance de ſeparation, intimida Madame de Mazarin par de faux avis, afin de l'obliger à prendre la fuite ; qu'il lui fit dire par des perſonnes apoſtées qu'elle perdroit ſon pro-

çés & qu'ensuite il l'enfermeroit entre quatre murs: mais que ce qui acheva de la déterminer, fut que Monsieur de Mazarin obtint un Arrest portant permission de la reprendre & qu'elle craignit qu'il ne l'enlevât en vertu de cet Arrest.

Vous deviez encore vous accorder sur cela avec les memoires publics de Madame de Mazarin, puisque vous avoüez que vous n'en avez point eu d'elle de particuliers; ou du moins ceux qui vous ont instruit devoient tâcher de paroistre d'accord avec les pieces & de ne vous faire dire que des choses dont le contraire ne fût pas prouvé par écrit.

Madame de Mazarin dans ses memoires qui sont entre les mains de tout le monde, dit que ce qui lui fit prendre la resolution de sortir du Royaume, fut qu'elle sçut que Messieurs de la Grand'Chambre l'alloient debouter de sa separation de biens & qu'ils l'obligeroient à retourner avec son mary; Que cet avis lui fut donné de si bonne part qu'elle ne put douter de sa verité, & que celui qui le lui donna fit en cela un pas si delicat qu'elle ne découvrira jamais son nom. Permettez-moy, MESSIEURS, de vous lire cet endroit,

il est conçû en termes encore plus forts que je ne le rapporte.

Lecture fol. 119.

Parmy ces broüilleries nôtre procés avançoit toûjours; Monsieur de Mazarin trouva la même faveur auprés des vieux que j'avois trouvé auprés des jeunes; j'eûs avis au bout de trois mois qu'il estoit maître de la Grand' Chambre, que sa Caballe y estoit toute-puissante, qu'il auroit tel Arrest qu'il voudroit, que quand même on m'accorderoit la separation de biens que je demandois, on ne me laisseroit pas celle de corps dont je joüissois, & que je ne demandois pas alors, qu'enfin les Juges ne pouvoient pas dans les formes se dispenser de m'ordonner de retourner avec mon mary, quand ils me seroient aussi favorables qu'ils m'estoient coutraires; Si cet avis m'estoit venu de moins bonne part, j'aurois la liberté de vous en nommer les autheurs, mais comme ils faisoient un pas fort delicat en me le donnant, ils exigerent de moy un secret que je leur garderay éternellement. Jugez quel traitement je pouvois esperer de Monsieur de Mazarin si je retournois avec luy par Arrest, ayant la Cour & le Parlement contre moy & aprés les sujets de ressentiment qu'il croioit avoir, voilà quels furent les mo-

tifs de la resolution si étrange & tant blâmée que je pris de me retirer en Italie auprés de mes Parens.

Voila, MESSIEURS, ce que Madame de Mazarin en a dit elle-même; il n'est donc pas vray que Monsieur de Mazarin fût prest de perdre son procés, ny qu'il ait fait donner de faux avis à Madame de Mazarin.

A l'égard de l'Arrest qui permit à Monsieur de Mazarin de la reprendre, comment peut-on dire qu'il ait esté la cause de sa fuite, puis qu'il ne fut obtenu que deux jours aprés son enlevement, que ce fut son évasion qui donna lieu à cet Arrest, & que ce fut ce même Arrest qui permit à Monsieur de Mazarin d'en informer; L'évasion se fit la nuit du 13. au 14. de Juin, l'Arrest est du 15. Et comment même Monsieur de Mazarin auroit-il pû demander avant cela la permission de reprendre Madame de Mazarin, puis qu'elle estoit logée actuellement dans sa maison?

Toutes ces excuses sont donc tres-mavaises, & il faut qu'il demeure pour constant que la fuite de Madame de Mazarin n'a eu aucune autre cause que sa legereté & son emportement.

Mais, dit on, Madame de Mazarin voyoit une diſſipation étrange, les meubles precieux diſparoiſſoient chaque jour, elle ſe voyoit ſur le bord de ſa ruine & ſes enfans en danger de devenir les plus pauvres Gentils-hommes du Royaume.

Qui auroit crû, MESSIEURS, que l'heritiere de Monſieur le Cardinal Mazarin ne ſe fût fait enlever, & ne fût ſortie du Royaume, que pour fuir la pauvreté & de crainte de mourir de faim en France? Auſſi allez-vous voir que ce pretexte eſt auſſi frivole que les autres.

Les meubles precieux diſparoiſſoient, dites-vous; Si vous entendez parler de ceux de vôtre appartement, vous avez raiſon de dire qu'ils diſparurent, puiſque vous lés fites enlever: Et ils diſparurent même d'une maniere tres-fâcheuſe, car ils n'ont ſervy qu'à faciliter la retraite de Madame de Mazarin & à contribuër à ſes folles dépenſes.

Mais tous les autres meubles ſont demeurez & ſont encore exiſtans, à la reſerve de ceux que Monſieur de Mazarin a donnez à Meſdames ſes Filles en les mariant; il y en a encore pour plus d'un million dans le Palais Mazarin. Il en eſt de même de tous les

autres effets venus de Monſieur le Cardinal Mazarin, ma partie n'en a pas vendu pour un ſol; c'eſt ce que j'expliqueray tantôt dans ſon lieu.

Mais quand on ſuppoſeroit qu'il y eût eû de la diſſipation, ſeroit-ce une raiſon pour excuſer la fuite de Madame de Mazarin? Cela luy auroit-il fourny un juſte ſujet d'abandonner ſon mary & ſa maiſon? Au contraire, c'eſt alors qu'une femme eſt plus obligée à demeurer dans ſa famille, pour tâcher, ou d'empêcher par ſes conſeils les diſſipations de ſon mary, ou de les reparer par ſon œconomie.

On vous a dit, MESSIEURS, que Monſieur de Mazarin a eu de la joye de la fuite de Madame de Mazarin, quoy qu'il ait feint d'en eſtre affligé; que ſes amis ſont venus l'en feliciter, que même il n'a pas voulu profiter des occaſions de ſe reconcilier quand elles ſe ſont preſentées.

N'inſultez point ainſi à la douleur que cette fuite honteuſe a donnée à Monſieur de Mazarin, pour luy-même & pour l'intereſt de Madame de Mazarin; Elle n'a eſté que trop vive, trop publique, & de trop longue durée; Madame de Mazarin elle-même en parle ainſi dans ſes memoires & elle s'en

fait un trophée, dont assurément elle ne trouveroit pas bon que vous luy voulussiez ravir la gloire.

Il se peut faire que les amis de ma partie s'en soient réjoüis, parce qu'ils en jugeoient plus sainement que lui & sans prevention; mais pour lui il n'a point de honte d'avoüer sa foiblesse; il reconnoist que jamais rien ne l'a touché si vivement, & qu'il fit tous ses efforts pour empêcher la sortie de Madame de Mazarin hors du Royaume.

Ce fut même ce qui lui attira ce conseil plein d'esprit & de sagesse, d'une bouche accoûtumée à ne prononcer que des oracles; (*Vous devriez plûtost me demander des ordres aux Gouverneurs, pour l'empêcher de revenir en France, que pour l'empêcher d'en sortir.*) Mais comment Monsieur de Mazarin auroit il esté capable alors de profiter de ces conseils, puisque vous voyez qu'il ne l'est pas encore presentement?

On a ensuite parlé de ce qui se passa, lors que Madame de Mazarin revint en France avec M. le Duc de Nevers, qu'elle fut amenée à la Cour par l'ordre du Roy, & qu'elle eut l'honneur de luy parler; mais on a raconté cet incident d'une maniere toute con-

traire à ce qui eſt & à celle dont Madame de Mazarin l'expoſe elle même dans ſes memoires.

Il eſt vray que le Roy ayant appris que Madame de Mazarin eſtoit à Nevers & voyant avec déplaiſir le malheur où elle ſe plongeoit elle-même & où elle réduiſoit ſon mary, eut la bonté de vouloir bien s'interpoſer pour les reconcilier.

Il manda à Madame de Mazarin de venir à la Cour, & il lui donna ſa parole, qui eſt le meilleur ſauf-conduit que ſes ennemis même puſſent avoir, qu'il ne lui feroit fait aucune violence & que ſi elle ne s'accommodoit pas avec Monſieur de Mazarin, il la feroit reconduire en ſeureté juſques hors du Royaume; la Dame Belizany alla par ſon ordre la querir & l'amena dans la maiſon de Madame Colbert.

Elle eut l'honeur de parler au Roy qui ne lui propoſa point, comme on l'a plaidé, de demeurer à Paris pour pourſuivre ſa demande en ſeparation; n'auroit-ce pas eſté un bel accommodement & bien digne des ſoins d'un auſſi Grand Monarque? Il faut qu'une main comme la ſienne gueriſſe parfaitement tout ce qu'elle touche, & d'ailleurs Madame de Mazarin auroit bien eu un autre procés à eſſuyer.

que celuy de sa separation de biens, elle auroit esté bien-heureuse que l'on eût fait une compensation de l'un avec l'autre.

Ce que le Roy luy proposa, comme elle le dit elle-même dans ses memoires, fut de se reconcilier parfaitement avec Monsieur de Mazarin & de retourner dans sa maison; Et non seulement il le luy proposa, mais elle avouë elle-même, qu'il le lui conseilla.

Le Roy eut la bonté d'y ajoûter des conditions qui devoient calmer tous ses caprices & dont toute autre qu'elle auroit esté tres-satisfaite, (*Que M de Mazarin n'auroit aucune inspection sur ses domestiques, qu'elle ne le suivroit point dans ses voyages*) & quelques autres semblables que l'on vouloit bien accorder à la mauvaise humeur de Madame de Mazarin.

Cependant tout cela ne la contenta point; elle prefera son entêtement aux conseils obligeans du plus sage Prince de la terre; elle lui declara qu'elle ne vouloit point absolument retourner avec Monsieur de Mazarin & le conjura de la faire reconduire en Italie suivant sa parole, avec les 24000 livres de pension qu'il luy avoit fait esperer. Il n'est point vrai qu'elle ait opté de demeurer en France ny que ç'ait esté le Roy qui lui ait ordonné d'en sortir, & le Placet ou la Lettre que l'on a lûë en cette Audien-

ce, eſt une piece ſuppoſée & démentie par ſes propres memoires ; je ſupplie le Conſeil de me permettre d'en lire l'endroit où cet incident eſt rapporté.

Lecture fol. 119.

Pour ſçavoir la vérité, le Roy m'envoya querir aux bout de trois mois par Madame Belizany, un Exempt & des Gardes, dans le caroſſe de Madame Colbert, chez qui mon frere avoit prié le Roy de me faire loger comme dans un lieu où perſonne ne me pourroit contraindre de déguiſer mes ſentimens; Deux ou trois jours aprés il me fit aller chez Madame de Monteſpan pour me parler, je n'oubliray jamais la bonté avec laquelle il me traita, juſqu'à me prier de conſiderer que s'il n'en avoit pas mieux uſé pour moy par le paſſé, ma conduite lui en avoit ôté les moyens; *que je luy diſſe franchement ce que je voulois, que ſi j'étois abſolument reſolu à retourner en Italie, il me feroit donner une penſion de vingt-quatre mil francs,* mais qu'il me conſeilloit de demeurer; *qu'il feroit mon accommodement auſſi avantageux que je voudrois;* que je ne ſuivrois Monſieur de Mazarin dans aucun voyage; qu'il n'auroit rien à voir ſur mes domeſtiques; *que même ſi ſes careſſes m'é-*

toient odieuses, je ne serois pas obligée de les souffrir d'abord; & qu'il me donnoit jusqu'au lendemain pour y songer.

J'aurois bien pû luy répondre sur le champ ce que je luy répondis le jour suivant;

Qu'aprés m'avoir voulu perdre d'honneur comme Monsieur de Mazarin avoit fait, & avoir refusé de me reprendre lors que je luy avois fait offrir de revenir sans aucune condition & qu'il me sçavoit dans la derniere necessité, je ne pouvois me resoudre à retourner avec luy; que quelques précautions que l'on pût prendre, de l'humeur dont il estoit, il m'arriveroit tous les jours vint petites choses cruelles dont il ne seroit pas à propos d'aller importuner Sa Maiesté; & que j'acceptois avec une reconnoissance extrême la pension qu'il luy plaisoit de me donner.

Aprés des raisons si legitimes vous serez surpris d'apprendre que tout le monde blâma ma resolution, *mais les iugemens des Gens de Cour sont bien differens de ceux des autres hommes. Madame de Montespan & Madame Colbert entre-autres firent tout ce qu'elles purent pour me faire demeurer; & Monsieur de Lauzun me demanda,* Ce que je voulois faire avec mes vingtquatre mil francs, que je les mangerois au premier Cabaret, *& que ie serois contrainte de revenir aprés toute honteuse en*

demander d'autres qu'on ne me donneroit pas.

Vous voyez, MESSIEURS, le jugement que l'on faisoit de cette bonne ménagere qui accuse son mary de dissipation.

Le Roy n'ayant pû persuader Madame de Mazarin, fut obligé d'executer la parole qu'il lui avoit donnée & de la faire reconduire en sureté hors du Royaume. Voilà la maniere dont les choses se sont passées ; Nous examinerons dans sa suite les avantages que Madame de Mazarin pretend en tirer.

Il faut entrer presentement dans la discussion des moyens que l'on vous a plaidez. Je ne répondray point aux curiositez historiques que l'on a rapportées, de l'usage du divorce dans l'ancienne Rome & de l'inclination qu'avoient les Dames Romaines à le pratiquer; cela est inutile à nostre cause ; si ce n'est que l'on ait voulu faire connoitre par-là que Madame de Mazarin n'est pas la premiere qui a eu ces sentimens ; qu'elle n'a point degeneré des inclinations de ces Dames dont elle est peut-estre descenduë, & qu'elle a en cela l'ame veritablement Romaine ; mais cela ne la rend pas moins sujette aux peines qui furent établies contre ces mêmes Dames par les Novelles que j'ay rapportées.

On a tâché d'en éluder la diſpoſition par deux réponſes.

La premiere, eſt que l'on pretend qu'elles ont ceſſé d'avoir lieu depuis que le divorce à eſté aboly, parce que la privation de la dot qu'elles prononçoient, eſtoit une ſuite du divorce & n'avoit jamais lieu que dans le cas du divorcé.

J'ay déja prevenu cette objection en plaidant & je vous ai fait voir, MESSIEURS, que bien loin que l'abolition du divorce, qui eſtoit une des peines de la mauvaiſe conduite des femmes, doive les exempter de l'autre peine, qui eſtoit la privation de leur dot, elle rend cette derniere peine encore plus neceſſaire qu'elle ne l'eſtoit en ce temps-là ; je n'en repeteray point les moyens.

Vous avez même vû que c'eſt l'eſprit de nos Coûtumes, qu'il y en a pluſieurs qui en contiennent des diſpoſitions preciſes : que c'eſt auſſi l'uſage des Compagnies Souveraines, qu'il y a eu des Arreſts qui l'ont ordonné, je n'ay pas oüy que l'on ait rien répondu à tous ces moyens.

Il doit donc demeurer pour conſtant, que noſtre Droit s'accorde paafaitement en cela avec les Loix Romaines, & que cette peine n'a point eſté abrogée par l'abolition du divorce.

La seconde objection qui m'a esté faite, est que l'on dit que ces Novelles contiennent une exception en faveur des femmes qui se retirent chez leurs peres & meres. On pretend que Madame de Mazarin est dans ce cas, parce qu'au défaut de pere & de mere les autres proches parens peuvent à cet égard tenir leur place; sur tout lorsqu'ils sont revétus d'une dignité éminente qui supplée au degré & qui donne pour eux le même respect que l'on auroit pour des ascendans: c'est un principe dont je suis convenu.

Or dit-on, Madame de Mazarin dans son premier voyage d'Italie, logea chez Monsieur le Cardinal Mancini son oncle, homme d'une tres-grande vertu: Cela est encore vray, mais on devoit ajoûter que Monsieur le Cardinal Mancini ayant bien-tost reconnu que son autorité estoit trop foible pour retenir Madame de Mazarin dans la regularité où il auroit soûhaité qu'elle eût vécu, il la mit dans un Convent dont Madame de Mazarin sœur de Monsieur le Cardinal estoit Abbesse; J'avouë que la partie averse estoit encore tres-honestement dans cette maison & à couvert de tout reproche; mais aprés y avoir passé quinze jours elle en sortit par adresse en feignant de reconduire Madame sa Sœur; Elle conte elle-même cet-

te hiſtoire dans ſes memoires, & elle en finit le recit agreablement en ces termes : (*La pauvre Vieille*, dit-elle, en parlant de ſa Tante, *prit ſi fort à cœur cette avanture, qu'elle en mourut de déplaiſir quelques jours aprés*, (

Voilà une illuſtre marque du reſpect que Madame de Mazarin porte à ſes proches & à leurs dignitez, & de ſon bon naturel.

On a ajoûté que dans ſon ſecond voyage d'Italie Monſieur le Conneſtable Colonne ſon beau-frere la reçût & la logea dans ſa maiſon.

Cela eſt encore veritable; mais on ne vous a pas dit comment elle s'acquitta des devoirs de l'hoſpitalité ; elle employa ſes premiers ſoins à inſpirer à Madame la Conneſtable ſa Sœur les mêmes ſentimens pour Monſieur le Conneſtable, qu'elle avoit pour Monſieur de Mazarin ; elle y travailla ſi utilement qu'en peu de temps elle luy perſuada de paſſer en France de la même maniere dont elle eſtoit paſſée en Italie ; Et comme Madame de Mazarin ſçavoit par experience, les ſtratagêmens neceſſaires pour faire rëuſſir ces ſortes d'entrepriſes ; Madame la Conneſtable s'embarqua ſous ſa conduite, & arriva heureuſement à Marſeille, malgré toute la diligence que fit Monſieur le Conneſtable

ſtable pour les faire ſuivre & pour les arreſter.

Enfin on vous a dit, MESSIEURS, qu'en Angleterre Madame de Mazarin a eſté logée dans le Palais & auprés de la perſonne de la Reine, je n'ajoûteray rien à ce que j'ay dit à cet égard dans mon premier Plaidoyé ; ſinon qu'il n'eſt pas vray que Madame de Mazarin ait eſté logée, ny dans le Palais de la Reine pendant qu'elle eſtoit Ducheſſe d'York, ny dans le Palais des Rois depuis que cette Princeſſe a eſté ſur le Trône, Madame de Mazarin a toûjours eu pour logement dans l'un & dans l'autre de ces temps, un Pavillon qui eſt à la verité de la dépendance du Château de S. Jayme, mais ce Château de S. Jayme n'eſt point la demeure du Roy, il eſt à l'égard du Palais que le Roy habite & qui s'appelle Ovithal, & non pas Louvre, car le nom de Louvre a eſté pris du lieu où le Palais de nos Rois eſt bâty. Il eſt, dis-je, à l'égard de Ovithal, ce qu'eſt le Château des Tuilleries à l'égard de l'ancien Louvre, & le Pavillon de Madame de Mazarin eſt au Château de S. Jayme, ce qu'eſtoit autrefois la maiſon du ſieur Renard au Château des Tuilleries. Jugez, MESSIEURS, ſi cela eſt aſſez proche du Palais, pour que l'on puiſſe dire que la preſence de la Reine & le

respect que Madame de Mazarin avoit pour sa Personne, doivent bannir tous les soupçons, & s'il y a quelqu'un qui voulût sur ce fondement répondre de tout ce qui s'est passé dans ce Pavillon.

Mais cet examen est inutile, puisque Monsieur de Mazarin veut bien pardonner à Madame de Mazarin tout le passé, pourvû qu'elle rentre presentement dans son devoir : Ne vous engagez donc point dans une justification trop difficile & que Monsieur de Mazarin n'exige point : Il veut croire Madame de Mazarin innocente, contentez-vous de cela & prenez garde qu'en voulant trop aprofondir, les efforts que vous ferez pour la justifier ne produisent un effet contraire.

La même raison me fera passer legerement sur la distinction que l'on a faite des deux retraites de Madame de Mazarin : On dit, que si la premiere, qui fut lors qu'elle se fit enlever de la maison de ma Partie, est criminelle, elle a esté couverte & reparée par son retour volontaire en France ; Et qu'à l'égard de la seconde elle est entierement innocente, puis que Madame de Mazarin est sortie du Royaume par la permission & par l'ordre même du Roy, & que sa sortie a esté involontaire.

Mais premierement, comment peut-on

pretendre que le retour de Madame de Mazarin en France sans la participation de Monsieur de Mazarin, ait effacé le crime de son enlevement? Une femme enlévée hors du Royaume, n'a-t-elle qu'à toucher les terres de France pour recouvrer son innocence,

Je demeure d'accord que si une femme estoit revenuë dans la maison de son mary, qu'il l'eût reçûë, qu'il eût vécu avec elle sans poursuivre la vengeance de cette injure; il ne seroit plus aprés cela reçû à s'en plaindre, parce qu'il seroit censé l'avoir remise: Mais il n'y a rien icy de semblable, Monsieur le Duc de Nevers a ramené Madame de Mazarin en France comme il l'avoit menée en Italie, sans la participation de Monsieur de Mazarin; c'est plûtost une continuation qu'une reparation de l'injure.

A l'égard de la seconde retraite, je vous ay déja fait connoistre, MESSIEURS, que les choses ne se sont point passées de la maniere qu'on les a expliquées & que si le Roy fit reconduire Madame de Mazarin hors du Royaume, ce ne fut que pour satisfaire à sa paroe & au desir de Madame de Mazarin; de sorte que cela n'a ny effacé le crime de la femme, ny détruit le droit du mary.

Ne voyons-nous pas tous les jours des gens

fugitifs & accusez de crime, paroiſtre ſur la foy d'un ſauf-conduit qui leur eſt accordé, ſoit par leurs creanciers ou par quelque Arreſt du Conſeil? Quand le terme du ſauf-conduit eſt expiré & qu'ils ſe ſont retirez, ne reprend-t-on par les pourſuites contre-eux comme auparavant, ſans qu'ils ſoient reputez pour cela moins coupables?

Auſſi Madame de Mazarin a eſté ſi peu perſuadée elle-même qu'elle fût innocente ou que la permiſſion que le Roy lui avoit accordée de repaſſer en Italie la mît à couvert des pourſuites de Monſieur de Mazarin & du droit qu'il avoit de la reprendre; que quand elle repaſſa depuis en France avec Madame la Conneſtable ſa ſœur, elle n'oſa y demeurer que déguiſée: & même ayant ſçû que Monſieur de Mazarin, qui avoit eu quelque avis de ſon arrivée, la faiſoit chercher, elle ſe retira en diligence en Savoye, d'oú elle paſſa en Angleterre.

Il faut donc retrancher toutes ces mauvaiſes défenſes; mais (je le repete encore une fois) que ſert-il d'entrer dans cette diſcuſſion qui ne peut eſtre que des-avantageuſe à Madame de Mazarin, puiſque ma partie veut bien lui pardonner tout le paſſé, pourvû qu'elle revienne preſentement avec luy; qu'el-

le raison peut-elle avoir pour le refuser; Je veux que son enlevement, ses voyages, son long séjour dans les Païs étrangers, la conduite qu'elle y a tenuë, je veux, dis je, que tout cela soit couvert, ou même que tout cela ait esté innocent; mais le refus qu'elle fait de revenir en France & avec Monsieur de Mazarin peut-il estre excusé; son opiniâtreté peut-elle estre regardée autrement que comme une nouvelle injure & un nouveau crime; Monsieur de Mazarin n'est-il pas toûjours son mary? est-elle veuve, est-elle passée sous une autre autorité que la sienne? l'Eglise & les Loix de l'Estat le lui ont donné pour époux & lui commandent de vivre avec lui & de luy obéïr, quelle autre puissance l'en a dispensée?

Quand il seroit vray que le Roy lui auroit permis ou ordonné même de se retirer pour quelque temps en Italie chez ses parens, ne seroit-ce pas abuser évidemment de cette permission que de l'étendre à un aussi long séjour que celui qu'elle a fait dans les Païs étrangers & de s'en faire un pretexte pour le continuër encore? Pourroit-elle pretendre que l'intention de ce Prince si religieux, si zelé pour la discipline, ait esté de la separer pour toûjours

d'avec son mary? & n'a-t-il pas même temoigné assez ouvertement le contraire, quand indigné de l'opiniâtreté de Madame de Mazarin, il lui a retranché la pension de 24000 liv. qu'il lui avoit fait payer pendant les deux premieres années de son absence?

Enfin, quelqu'un oseroit-il soûtenir qu'en permettant à Madame de Mazarin d'aller en Italie, il lui eût donné la permission de demeurer chez ses ennemis, dans la Cour d'un usurpateur, dans un Païs heretique, l'objet du couroux du ciel & de la haine des hommes?

Il faut donc qu'il demeure pour constant que Madame de Mazarin, n'a aucune excuse; que sa fuite, son séjour pendant vingt-deux ans dans les Païs étrangers, le refus qu'elle fait encore de revenir; sont autant de contraventions à ses devoirs & aux engagemens qu'elle a pris par son mariage; que la privation de sa dot & de ses conventions en est la peine naturelle & legitime; Que vous lui ferez grace en lui accordant un delay pour éviter cette peine & que si elle manque dans ce delay, d'obeïr à vôtre Arrest, vous ne pouvez punir trop séverement ses fautes passées & sa contumace presente.

Passons à l'examen de ce que l'on a dit pour

appuyer ses demandes incidentes,& commençons par celle de 100000 liv.pour le payement de ses pretenduës dettes.

Je ne repeteray rien des moyens que j'ay eu, MESSIEURS, l'honneur de vous expliquer contre cette demande.

J'y ajoûteray seulement un Arrest du Parlement du 23. Mars 1672. rapporté dans la seconde Partie du Journal du Palais, qui a debouté une femme d'une pareille demande dans une espece beaucoup plus favorable pour elle que n'est celle de cette Cause.

Françoise Frottier avoit quitté son mary pendant la poursuite d'un appel comme d'abus qu'elle avoit interjetté de la celebration de son mariage & qui n'estoit pas sans fondement, car elle avoit esté mariée avant l'âge de 12. ans: Elle contracta pendant cette absence pour 5000 l. seulement de dettes necessaires pour sa subsistance. Aprés qu'elle eut perdu son procés sur l'appel comme d'abus, elle demanda que son mary fût tenu de payer ces menuës dettes: Elle se fondoit sur l'obligation où il estoit de lui fournir ses alimens, sur la cause & la faveur de ces dettes, contractées pour sa subsistance; sur la necessité où elle s'estoit trouvée de quitter

ſon mary, parce qu'en demeurant avec lui elle auroit ratifié ſon mariage.

Monſieur de Maupeou qui depuis a été Avocat General, plaida pour le mary & fit voir, qu'il ne devoit les alimens à ſa femme que pendant qu'elle demeuroit avec lui & que l'obligation de la nourrir eſtoit attachée à cette demeure actuelle ; ſon plaidoyé eſt rapporté dans le Journal ; ſur cela intervint l'Arreſt qui deboutta la femme & ſes creanciers de leurs demandes.

A combien plus forte raiſon cela doit-il avoir lieu contre une femme qui s'eſt abſentée de ſa maiſon & même du Royaume ſans aucune neceſſité, par un pur caprice ; Et à l'égard de dettes qui ne pourroient avoir eſté contractées que pour des dépenſes entierement ſuperfluës ?

On vous a dit, MESSIEURS, que tout cela ſeroit bon ſi l'on avoit affaire à des creanciers ſujets à nos Coûtumes, au lieu que nous avons affaire à des Anglois dont les Loix ſont differentes des nôtres & qui exigeront par violence ce qu'ils ne pourroient obtenir par Juſtice. On a exageré ſur cela d'une maniere patetique le peril où l'on pretend qu'eſt la vie de la partie averſe ; comme ſi l'on pratiquoit en Angleterre

cette ancienne Loy, qui permettoit aux creanciers d'un debiteur insolvable, de le déchirer par morceaux; & l'on vous a representé Madame de Mazarin comme une personne qui attend à tous momens l'heure de son martyre.

Mais comment accorder cette peinture tragique avec ce que nous voyons clairement, qu'il n'a tenu qu'à Madame de Mazarin de passer en France dans le temps qu'un si grand nombre de naturels Anglois, dont la pluspart avoient sans doute des dettes plus effectives que les siennes, y sont passez sans aucun empêchement? Comment l'accorder avec ce que je vous ai remarqué, qu'il n'y a encore eu jusques icy aucune procedure, aucun obstacle formé par ses creanciers pour empêcher sa sortie?

Tout le monde ne sçait-il pas même que bien loin que Madame de Mazarin soit arrêtée dans Londres elle a eu besoin d'une autoritée superieure pour s'y faire souffrir? Si sa vie y estoit en peril, comme elle le dit, si elle y estoit exposée au martire, auroit-elle eu recours à ces moyens pour obtenir la liberté d'y demeurer? Prefereroit-elle encore ce séjour à la maison de son mary? à moins qu'un beau zele ne lui fit rechercher

cette glorieuſe palme & ne lui eût fait concevoir une ſainte ambition d'eſtre immolée par cette nation farouche, afin d'avoir au moins cela de commun avec cette illuſtre Fille que la France reconnoiſt pour ſa Liberatrice.

Mais il ne faut rien craindre de ſemblable de Madame de Mazarin : Une femme qui trouve mauvais que ſon mary employe quelque partie de ſon bien en œuvres pieuſes, ne prodiguera jamais ſon ſang pour la Religion ; Et il faut qu'elle ſoit dans une grande ſureté en Angleterre, puis qu'avant que de ſe reſoudre à en ſortir, elle veut faire ſa compoſition ſur l'habitation & ſur la penſion qu'elle demande qu'on lui donne en France.

Auſſi, MESSIEURS, vous ai-je fait voir clairement, que ces pretenduës dettes ne ſont qu'une illuſion & un pretexte inventé par ſon conſeil de Paris pour excuſer ſon opiniâtreté : Je n'en repeteray point les moyens ; je répondray ſeulement aux lettres qu'on a lûës en la derniere Audience pour prouver la verité de ces dettes.

Ce ſont, dit-on, des lettres écrites naturellement & ſans étude, c'eſt le cœur

qui s'y explique, & par consequent on ne peut douter de la verité de ce que Madame de Mazarin y dit, qu'elle a des creanciers qui l'importunent & dont elle craint les poursuites.

Premierement ces lettres ne sont point reconnuës.

Mais quand nous les supposerions veritables, serions-nous obligez de croire Madame de Mazarin? suffiroit-il pour lui faire donner 100000 francs, qu'elle eût écrit qu'elle doit cette somme & qu'elle en a besoin?

D'ailleurs je supplie le Conseil de remarquer que ces lettres n'expliquent point quelle est la somme que doit Madame de Mazarin; Cependant si Madame la Duchesse de Nevers avoit quelqu'autre lettre plus precise où cette somme fût marquée, elle n'auroit sans doute pas manqué de la montrer; C'est donc Monsieur ou Madame de Nevers, ou celui qui a dressé les défenses, qui ont taxé d'office Monsieur de Mazarin à cette somme de 100000. livres.

Mais je vous demande, d'où avez-vous appris que ces dettes montent à 100000 livres, puisque vous avoüez que vous n'avez aucuns memoires ny aucunes instructions de Madame de Mazarin que ces lettres qui ne s'en expliquent point? C'est donc au hazard que vous

Le ſtile même dont ces lettres ſont écrites, & que vous voulez faire trouver ſi naturel ne l'eſt point du tout, & fait encore une preuve qu'elles ont été écrites de commande. Quand Madame de Mazarin écrit naturellement & que c'eſt ſon cœur qui parle, elle écrit incomparablement mieux que ces lettres ne le ſont; ſur tout s'il eſtoit vray qu'elle fût dans l'état qui y eſt marqué, le peril & le beſoin joints avec ſon éloquence naturelle, l'auroient fait écrire d'une maniere beaucoup plus vive & plus touchante que celle qui ſe voit dans ces lettres.

Quelle apparence encore qu'écrivant d'un Païs où elle a été témoin de ſi grandes revolutions & où il faut qu'il lui ſoit arrivé à elle en particulier, beaucoup d'évenemens ſinguliers, dont elle pouvoit croire que Madame de Nevers qui a tant de bonté pour elle, ſeroit bien aiſe d'eſtre inſtruite; quelle apparence, dis-je, qu'elle n'eût rien écrit de toutes ces choſes, pas même un ſeul mot de Monſieur de Mazarin ni des ſentimens qu'elle a pour lui: elle ne parle uniquement que de ſes creanciers, parce qu'on ne lui avoit ordonné de parler que de cela dans ces lettres faites exprés, qui étoient ſans doute accompagnées de quelque autre plus inſtructive; & elle en parle même

ſi legerement qu'il faudroit s'aveugler pour ne pas connoiſtre que cela n'eſt point ſerieux.

Vous voyez donc, MESSIEURS, qu'il n'y eut jamais de demande formée plus temerairement & avec moins de fondement que celle de ces 100000 liv.

Paſſons à l'autre demande qui regarde la permiſſion de demeurer dans un Convent.

Vous ſçavez, MESSIEURS, que cette permiſſion ne s'accorde jamais que pour des cauſes tres graves; le caprice d'une femme, ou le degoût qu'elle peut avoir conçû contre ſon mary, ne ſont pas des raiſons ſuffiſantes pour rompre la ſocieté à laquelle le mariage les engage l'un & l'autre; il faut qu'il y ait des mauvais traitemens qui par leur excés meritent le nom de ſevices dont on les qualifie ordinairement. Prouve-t-on icy quelques faits de cette qualité? On n'en allegue même pas.

On vous a dit, pour toute raiſon, que Madame de Mazarin ne peut retourner en la maiſon de ſon mary, parce que les choſes ne ſont pas en cet eſtat: quel langage eſt cela? qu'entendez vous par ce diſcours? que faut-il, pour mettre les choſes en eſtat qu'une femme puiſſe & doive retourner avec ſon mary, ſinon qu'il y ait entr'eux un mariage valable, que le mary veüille bien la recevoir & que la femme n'ait

point esté maltraitée? tout cela se rencontre icy.

Madame de Mazarin, dit-on, y a de la repugnance; Car voilà tout ce que l'on peut dire de plus fort sur ce sujet.

Mais premierement, qui vous a dit qu'elle y a de la repugnance? avez-vous une procuration d'elle pour cela? point du tout; Vous n'avez pas seulement de memoires de sa part, ses lettres mêmes n'en disent rien; C'est donc Mr & Madame de Nevers, qui parce qu'ils n'aiment pas Monsieur de Mazarin, presument que Madame de Mazarin ne doit pas vouloir demeurer avec lui, & qui demandent de leur chef qu'on la separe de son mary.

Et moy je vous dis au contraire, que ne paroissant ny procuration ny memoires de Madame de Mazarin, qui fassent connoistre cette repugnance & cette aversion que vous lui attribuez de vostre autorité, on doit presumer qu'elle n'en a point, parce que l'on doit toûjours croire qu'une personne souhaite & fait ce qui est de son devoir, tant que le contraire ne paroist pas.

Mais quand il seroit vrai que Madame de Mazarin auroit quelque repugnance à retourner avec Monsieur de Mazarin, seroit-ce une

Voyons s'il y a quelqu'un de ces défauts qui puisse fonder la demande de Madame de Mazarin.

Premierement pour la jalousie, si elle estoit veritable, elle ne seroit qu'obligeante; & quand ses effets seroient incommodes, on devroit les excuser en faveur du principe qui la produit, tant qu'ils ne passent point jusqu'à l'emportement & à la violence.

Mais quelles marques de jalousie avez-vous reconnuës en Monsieur de Mazarin? vous n'en sçauriez cotter aucune. Et comment pouvez-vous accuser de cette foiblesse un homme qui ne soupçonne point encore aujourd'huy vôtre vertu & qui offre de vous recevoir, aprés tous les sujets de soupçon que l'imprudence de vôtre conduite lui a donnez? Pouvez-vous même craindre qu'il soit jamais jaloux, aprés les épreuves ausquelles vous avez mis la bonne opinion qu'il avoit de vous, sans qu'elles l'aïent diminuée?

A l'égard de la devotion, c'est un défaut trop beau pour nous en défendre; Mais peut-il fonder la demande de Madame de Mazarin? Si l'Apôtre ne permet pas à une femme fidele de quitter un mary infidele, tant les devoirs de cette societé sont sacrez; comment pourroit-on permettre à Madame de Mazarin de

Aussi voyez-vous, MESSIEURS, par ses défenses, qu'elle craint pour son salut: cette crainte est le commencement de la sagesse. Elle demande à se retirer en tel Monastere que vous lui voudrez assigner; Il y a donc apparence qu'elle se sent plus de disposition qu'elle n'en avoit autrefois à vivre de la maniere dont on le doit faire dans ces Maisons; Et cela estant pourquoi ne s'accoûtumeroit-elle pas à celle de Monsieur de Mazarin? rien ne ressemble mieux à un Convent, pour la regularité, que sa maison. Toute la difference, est que dans un Convent elle seroit hors de l'ordre où la Providence l'a placée, au lieu qu'estant chez son mary, elle accomplira cet ordre; Et quand elle y sentiroit dans les commencemens quelque repugnance, elle s'accoûtumera en peu de temps à ce joug qui n'a que de la douceur pour ceux qui s'y sont une fois soûmis, & il arrivera ce que dit l'Apôtre au même endroit, que le mary fidele sanctifiera la femme infidele.

Passons aux pretenduës dissipations.

Premierement, comment Madame de Mazarin ose-t-elle accuser Monsieur de Mazarin de dissipation? Elle qui vous dit qu'elle n'a pû subsister seule, sans équipage, avec 20000 écus de pension qu'elle a toûjours reçûs

du Roy d'Angleterre, elle qui a emporté & diſſipé pour cent mil écus de pierreries & de meubles precieux, & qui pretend outre cela s'eſtre encore endettée: Elle enfin de qui l'on ſçait qu'un des divertiſſemens ordinaires dans ſa jeuneſſe, eſtoit de jetter à poignées des ſacs d'or par les feneſtres du Palais Mazarin, pour avoir le plaiſir de faire battre le menu peuple?

N'a-t-elle pas bonne grace encore à demander compte à ma partie de la maniere dont il a gouverné leur fortune & leur maiſon, aprés qu'elle en a entieremeut abandonné le ſoin? Si Monſieur de Mazarin avoit voulu à ſon exemple, quitter ſa maiſon & aller faire à Veniſe ou ailleurs ce qu'elle faiſoit à Londres, que ſeroit devenuë leur famille & leur fortune? C'eſt donc une choſe ridicule de faire paroiſtre Madame de Mazarin, aprés toutes ſes courſes, demandant à Monſieur de Mazarin le même compte que ce pere de famille de l'Evangile demandoit au retour de ſes voyages à ſes ſerviteurs, des talens qu'il leur avoit laiſſez en partant pour les faire profiter. Et s'il eſtoit vrai qu'il y eût eu quelque diſſipation pendant l'abſence de Madame de Mazarin, n'en ſeroit-elle pas autant & plus coupable par ſa fuite, que Monſieur de Mazarin par ſon adminiſtration?

Secondement, quelles ſont les diſſipations dont on accuſe Monſieur de Mazarin ? Il eſt, dit-on, prodigue dans ſes aumônes : Accordez-vous avec l'Evangile, qui dit que donner l'aumône, c'eſt amaſſer un treſor.

Je ne ferai point même de difficulté de dire que les biens de Monſieur le Cardinal eſtoient d'une qualité qui demandoit un peu de ce que vous appellez diſſipation.

Il en eſt de ces fortunes immenſes comme des corps trop pleins de ſang, qui ſeroient accablez de leur propre ſanté ſi l'on ne les ſoulageoit par quelques ſaignées ; Elles reſſemblent aux fleuves dont les eaux ne veulent pas eſtre renfermées & ne ſe purifient qu'en coulant & en ſe répandant en differens lieux ; Elles ſe corromproient ou même elles romproient leurs digues & ſe perdroient entierement ſi l'on vouloit les tenir trop reſſerrées. Il faut que celui qui a le gouvernement de ces grandes fortunes imite la prudence & la reſolution des Pilotes, qui jettent dans la mer une partie de leurs marchandiſes afin de ſauver le reſte. Diſſiper de la ſorte, ce n'eſt pas détruire, c'eſt édifier.

En troiſiéme lieu, quel rapport ont ces faits de diſſipation avec noſtre cauſe ? Cela ſe-

roit bon si vous aviez, MESSIEURS, à prononcer sur une demande en separation de biens, mais ne s'agissant que de sçavoir si Madame de Mazarin doit retourner chez son mary; Quand il y auroit de la dissipation, seroit-ce une raison pour la dispenser de demeurer avec lui? Au contraire, ce seroit ce qui l'y engageroit davantage, afin d'aider Monsieur de Mazarin de ses soins & de ses conseils, de veiller sur sa conduite & de travailler conjointement avec luy à la conservation de leurs biens.

Enfin, il n'est même pas veritable que Monsieur de Mazarin ait fait aucune dissipation des biens qui lui ont esté donnez par Monsieur le Cardinal; Au contraire, il les a liberez, il les a augmentez, aux dépens même de son propre patrimoine.

Quoyque ces faits soient entierement étrangers, & que Monsieur de Mazarin pût se dispenser d'y entrer, sans nuire à sa cause: Il a interest, puis qu'il a esté calomnié devant Vous, MESSIEURS, de se justifier aussi devant Vous.

Premierement, Monsieur de Mazarin a-t-il aliené un seul des effets venus de Monsieur le

Cardinal? Je vous interpelle de le declarer & je vous défie d'en nommer un seul; il en a eu des Terres, des Gouvernemens, des Droits sur le Roy, tout cela est encore en nature; ou il les possede, ou il les a donnez en mariage à ses enfans: En quoy faites-vous donc consister cette dissipation de vos biens? Vous a-t-il fait obliger à quelques dettes? point du tout. Comment donc avez-vous pû craindre la pauvreté pour vous & pour vos enfans au milieu de tous ces grands biens & ne devant pas un sol?

Suivons cet examen: Monsieur de Mazarin a touché, je l'avouë, 1200000 liv. de deniers dotaux qu'il s'estoit obligé d'employer à l'acquisition d'une terre de dignité à laquelle on donneroit le nom de Mazarin: Y a-t-il satisfait? Il a acheté pour cela le Duché de Rethel, non pas 1200000 liv. seulement, mais deux millions deux cent mil livres: Il est vrai que pour achever ce prix, il a emprunté de Monsieur de Nevers quatre cent mil livres, dont il lui paye la rente au denier vingt; mais il reste encore six cent mil livres qu'il a fournis de ses deniers.

A l'égard des meubles, des pierreries, des statuës, des tableaux: tout cela est encore existant, à la reserve de ce que

Madame de Mazarin en a emporté. Ma partie n'en a pas vendu pour un ſol. *

Il eſt vrai que Monſieur de Mazarin n'a pas été auſſi bon ménager de ſon propre patrimoine ; il a vendu ſa Charge de Grand Maître de l'Artillerie & les Gouvernemens qu'il avoit eus de Monſieur le Maréchal de la Meilleraye ſon Pere. Mais outre que cela n'intereſſe point Madame de Mazarin, pourquoy les a-t-il vendus ? ç'a été pour acquitter une partie du prix du Duché de Rethel & pour payer 1500000 liv. de reparations des divers Benefices de Monſieur le Cardinal, à quoy il a été condamné.

N'eſt-il pas étrange aprés cela que l'on ſe donne la liberté de publier dans le monde & de dire devant Vous, MESSIEURS, que Monſieur de Mazarin ruine ſa femme & ſes enfans, & qu'il a diſſipé cinq millions. Voulez-vous ſçavoir, MESSIEURS, ce que c'eſt que ces cinq millions ? nous les mettrons ſi l'on veut preſentement ſur voſtre Bureau : c'eſt pour cinq millions de billets de l'épargne & de dettes inexigibles, dont on n'a pas reçû un

* *M. Sachot aïant interrompu M. Erard en cet endroit, pour dire que les Statuës n'éſtoient pas entieres. M. Erard lui repartit en ces termes.* Voila une interruption faite bien à propos ; eſt-ce pour cela que vôtre partie a quitté le Palais Mazarin & qu'elle refuſe d'y revenir ? Pretendez-vous excuſer par là ſon évaſion?

ſol & dont nous ferons bon marché à quiconque voudra les acheter.

Voilà, MESSIEURS, ce diſſipateur, ce mauvais mary; il vend ſon patrimoine, mais il en employe le prix à liberer & à augmenter les propres de ſa femme: il fait des aumônes; mais il les fait de ſes revenus & de ce que ſa modeſtie & ſa frugalité retranchent ſur la ſuperfluité du luxe ordinaire des perſonnes de ſa qualité.

Vous voyez donc, MESSIEURS, que de tous les moyens dont on s'eſt ſervy pour autoriſer les demandes de Madame de Mazarin, il n'y en a aucun qui ait le moindre fondement.

Que l'on ne diſe point qu'il y a trop long-temps qu'ils ſont abſens l'un de l'autre pour les rejoindre tout d'un coup. C'eſt au contraire parce qu'il y a trop long-temps qu'ils ſont ſeparez, qu'on ne peut les remettre enſemble trop promptement; il eſt temps que leur reünion faſſe ceſſer le ſcandale qu'a cauſé leur divorce & qu'elle impoſe ſilence à la médiſance. Il faut effacer juſques aux moindres veſtiges de cette funeſte diviſion. La retraite de Madame de Mazarin dans un Convent ſeroit encore un reſte de guerre; & ce ſeroit même la ſemence d'une nouvelle; On ne manqueroit pas, comme vous voyez, MESSIEURS, que l'on nous

Mais vous ne deviez pas pour cela insulter à nostre solitude ny à nostre foiblesse; je vous declare que tous ces avantages étrangers ne nous donnent aucune crainte devant des Juges dont l'integrité nous est connuë; qui ne peseront assurement que vos raisons, sans compter les suffrages ny les sollicitations de vos amis.

Je dirai même hardiment, que quoyque toutes ces personnes illustres ayent crû, par un effet sans doute de leur generosité, devoir venir au secours d'une absente & du party le plus foible; il n'est pas possible qu'elles approuvent la conduite de Madame de Mazarin ny qu'elles veüillent serieusement empêcher sa reünion avec Monsieur de Mazarin.

En effet, MESSIEURS, il est public que tous les parens de Madame de Mazarin prirent party contr'elle aprés son évasion, qu'ils se joignirent à Monsieur de Mazarin pour poursuivre le procés criminel; & que même ils signerent tous un Acte, par lequel ils prioient Monsieur le Conestable de ne la point recevoir, afin de l'obliger à revenir avec son mary; Madame de Mazarin le dit ainsi dans ses Memoires, que s'est-il passé depuis ce temps-là qui pût donner aujourd'huy à ces mêmes parens ou à leurs enfans des sentimens si differens de ceux-là?

Il est vrai qu'à l'égard de Mme la Duchesse de Mevers elle n'estoit pas alors de la famille ; mais la sage conduite de cette Dame peut-elle laisser le moindre lieu de douter du jugement qu'elle fait dans son cœur, de celle de Madame de Mazarin, quoyque des raisons de famille l'obligent à paroître icy pour appuyer ses interests? Plût au Ciel, que Madame de Mazarin, au lieu d'implorer son secours, voulût profiter de ses exemples & imiter, je ne dis pas toute sa vertu ; mais une partie seulement de sa regularité, de sa douceur, de sa complaisance pour les volontez de M^r son Epoux : Ce seroit bien plus qu'il n'en faudroit pour rétablir la concorde entre-elle & Monsieur de Mazarin & pour le rendre parfaitement heureux.

Je ne vois donc pas, MESSIEURS, qu'il y ait rien dans tout ce qui vous a esté plaidé qui puisse vous faire trouver la moindre difficulté à rendre à Monsieur de Mazarin la Justice qu'il vous demande ; Il l'attend de vous aussi entiere qu'il estoit prest, comme vous l'avez vû, de la recevoir de Messieurs de la Grand' Chambre, lors qu'ils en furent empêchez par la fuite de Madame de Mazarin : & il a grande raison de l'attendre de la sorte, puisque la conduite que la partie averse

a tenuë depuis ce temps, ne rend ny sa cause meilleure ny sa condition plus favorable.

Il ne craint pas que dans une cause de cette importance, vous preniez pour regles de vôtre Jugement, les repugnances mal fondées que l'on attribuë, peut-estre faussement, à Madame de Mazarin; Il n'est pas question de consulter le penchant de la partie averse, il est question d'examiner & de luy ordonner ce qui est de son devoir.

C'est icy une affaire toute publique où vous devez, MESSIEURS, considerer l'interest de la discipline autant & davantage que celuy des parties qui plaident. Vous avez à décider, non pas simplement entre Monsieur & Madame de Mazarin, de leurs interests particuliers; mais entre l'honesteté publique d'un costé & l'inclination de Madame de Mazarin de l'autre; C'est à vous de voir si vous voulez sacrifier la premiere aux vaines delicatesses de la derniere, ou pour mieux dire, à ses erreurs & à ses caprices.

Vostre Arrest est attendu dans le public comme un exemple memorable qui maintiendra la discipline & les droits du mariage, ou qui autorisera le relâchement & la licence: qui rompra les barrieres & qui ouvrira le champ à une infinité de femmes mondaines & em-

portées, ou qui les retiendra dans leur devoir.

Vous ne souffrirez pas sans doute, MESSIEURS, qu'on puisse dire dans l'avenir, que sous le Regne où nous vivons, vous avez introduit cette pernicieuse maxime, que la devotion d'un mary, que sa regularité, que son humeur liberale envers les pauvres, mais sans prodigalité, fournissent à sa femme une raison suffisante pour le quitter : il n'est pas possible que dans un temps où nous voyons la pieté assize sur le Trône de nos Rois, elle soit maltraitée jusqu'à ce point dans l'un des plus Saints & des plus Augustes Tribunaux de de leur Justice, où elle a toûjours trouvé jusques icy une entiere protection.

EXTRAIT DE L'ARREST.

ENTRE Messire Armand Charles Duc de Mazarin, de la Meilleraye & de Mayenne, Pair de France, Demandeur, &c. & Défendeur d'une part ; Et Dame Hortance Manciny Duchesse de Mazarin son épouse, défenderesse & incidemment Demanderesse, &c. d'autre part. Aprés que Erard pour le Duc de Mazarin, Sachot pour la Duchesse de Mazarin, & Benoist pour le Procureur General du Roy, ont esté oüis pendant six Audiences. LE CONSEIL, avant faire droit

ſur la Requeſte du Duc de Mazarin, Ordonné que la Ducheſſe de Mazarin ſe retirera dans trois mois dans le Convent des Filles de Sainte Marie de Chaillot, pour ſix mois aprés retourner dans la maiſon du Duc de Mazarin; Et avant faire droit ſur le ſurplus de la Requeſte de la Ducheſſe de Mazarin, Ordonne qu'elle donnera l'état des ſommes par elle dûës dans un mois, pour ledit état accordé ou conteſté par le Duc de Mazarin, être ordonné par le Conſeil ce qu'il appartiendra.

F I N.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maître des Requeſtes ordinaire de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé G. Joſſe Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a fait expoſer qu'il a recouvert pluſieurs Plaidoyez prononcez en nôtre Cour de Parlement, Grand Conſeil & autres Juriſdictions par le Sieur ** Avocat en nôtred. Cour; Leſquels il deſireroit faire imprimer s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, deſirant traiter favorablement led. Expoſant, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes d'imprimer & vendre leſdits Plaidoyez, ſeparement en un ou en pluſieurs volumes durant le

temps de huit années consecutives, avec défenses à qui que ce soit de les imprimer sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause, sous quelque pretexte que ce soit, à peine de confiscation des Exemplaires & de trois mil livres d'amende applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General & l'autre tiers au profit de l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge de mettre deux Exemplaires dudit Livre en nôtre Biblioteque, un en celle de nôtre Cabinet du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher, & feal le Sieur Boucherat Chevalier, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, avant que de l'exposer en vente ; & de faire enregistrer ces Presentes sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires de nôtredite ville de Paris, & qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Tome un Extrait des Presentes, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Si mandons à chacun de Vous, ainsi qu'il appartiendra, que du contenu en ces Presentes vous fassiez joüir l'Exposant ou ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution des Presentes tous Exploits, Saisies & autres Actes necessaires sans autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le 4. jour de Decembre l'an de grace 1692. Et de nôtre Regne le cinquantiéme. Par le Roy en son Conseil. Signé, BECHET.

Et ledit Sieur G. Josse a cedé son droit de Privilege à J. le Febvre, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. Novembre 1696. Signé, P. AUBOUYN Syndic.

Achevé d'imprimer le 20. Decembre 1696.

FACTUM
POUR
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN,
CONTRE
Monſieur le Duc Mazarin

ſon Mari.

Par Mr. de St. EVREMONT.



PREFACE.

IL n'est pas honneste d'entrer dans le secret des Familles; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une Femme & un Mary; Mais puisque Monsieur Mazarin a bien voulu le declarer au Grand Conseil, & Monsieur Herard son Avocat le faire imprimer, il n'étoit pas juste que le Monde n'écoutât qu'une partie; Et la Réponse au Plaidoié m'estant tombeé entre les mains, j'ay crû de la devoir donner au public pour le faire juge des raisons; Et j'espere qu'aprés les avoir examinées, on trouvera d'une commune voix Madame Mazarin digne d'un autre sort, & d'une autre Epoux.

Si Monsieur le Duc Mazarin s'en étoit tenu aux froideurs, aux sechereßes, aux duretés,

Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret, esperant de pouvoir ramener un Esprit si extraordinaire par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire: Mais s'étant porté à des excés qui lui otoient tout le repos, & à une dissipation qui ruinoit entierement sa Famille, elle a cherché des remedes qui pussent conserver son bien, & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont meslés, l'authorité du Roy est intervenue, rien n'a pû persuader Monsieur Mazarin. Falloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie tantôt aux caprices, tantot aux entousiasmes, souvent aux revelations fausses de l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Herard a soutenu avec autant d'injures que de calomnies. Voici quelques passages du plaidoié qui feront connoistre l'esprit furieux de l'Avocat.

* Les affaires d'Angleterre sont venuës à un point qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londres. Si Madame Mazarin, ajoute-t-il, avoit eu quelque attachement pour le Roy Jaques, & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés, si elle avoit seulement eu les sentiments d'honneur, & de Reli-

* *A la 3. Page.*

ligion qu'elle devoit avoir pris auprés d'eux auroit elle pû voir ſans horreur l'Uſurpateur de leurs Eſtats, & le Deſtructeur de noſtre foy établir ſa Tirannie ſur le debris de leur Throne legitime, & ſur les ruines de la veritable Religion?

Dans un autre endroit.

A moins qu'un beau zele ne fît chercher à Madame Mazarin une glorieuſe palme, & ne lui fit concevoir une ſainċte ambition d'eſtre immolée par cette Nation farouche.

* Mais enfin comment pretendra-t-on encore faire ſervir les noms du Roy, & de la Reine d'Angleterre à excuſer l'évaſion, & l'abſence de Madame Mazarin, maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit, mais avec autant de baſſeſſe, & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les réverer.

Et à la fin de ſon Plaidoié,

Quelle excuſe peut avoir à preſent Madame Mazarin? Le Prince d'Orange eſt-il ſon parent? Tous ces Libertins, ces Presbiteriens, ces Epiſcopaux, ces Trembleurs, en un mot ces gens de toutes Religions, horſmis la bonne,

ſont ils ſes parents?

Il faudroit tranſcrire le plaidoié, ſi on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieuſement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloiſe.

Monſieur Mazarin ne ſcauroit nier qu'il n'ait fourni un ſujet de ſeparation legitime. Mais il ſe vante de n'avoir rien oublié pour procurer la reunion, & il eſt certain qu'il en a envoyé même les articles. Le premier, & ſur quoi roulent preſque tous les autres,

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés qui ne manqueront pas de ſurvenir, l'éclairciſſement auſſi-tôt.

Copier le meilleur menage du Royaume; Modelle ſur lequel il faudra regler le nôtre.

Ne donner jamais au public le détail de nos affaires domeſtiques; encore moins aux curieux ce qu'il y a de ſecret, mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'eſt bien paſſé.

Monſieur Mazarin ne ſe contentant pas d'avoir reglé l'Epouſe, & l'Eppoux, a voulu faire des reglements qui fuſſent obſervés dans toutes ſes Terres, ſans conſiderer la Juriſdiction des Evêſques, ni l'Authorité des Gouverneurs. Il a commencé par les affaires Eccleſiaſtiques qui

doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces articles sont imprimez, on en parlera en gros seulement.

Il aporte le bon ordre dans les Confreries, où il s'est glissé, dit-il, beaucoup d'abus.

Il prescrit Aux Curés leur devoir dans les Messes Parochiales, & particulierement dans les Prones : Vespres & Complies ne sont pas oubliées ; il touche legerement le Sermon.

Passant de là à quelques regles pour les seculiers, Il veut qu'un Apothicaire ou son garçon qui portera un remede soit habillé décemment, & que le malade prest à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il deffend aux femmes, De tirer les vaches, & de filer au roüet à cause d'un exercice des doits, & d'un mouvement du pied qui peuvent donner des idées mal-honnêtes.

Il demande, Une grande pureté aux bergeres qui conduisent les moutons, & plus grande aux bergers qui gardent les chevres.

Pour les pastres, tant ceux qui ont les taureaux que ceux qui leur menent les vaches, Ils doivent détourner les yeux de l'expedition,

aprés laquelle on procédera au payement selon la taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes terres en plusieurs Provinces, il y va lui même pour faire observer ses Reglements, & comme ils sont mal receus par tout, il achéte bien cherement l'obeissance à ses ordres. L'attiral de ses Confreries, l'Equipage de ses devots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Seculiers, feroient en Asie une Caravane assez nombreuse; Et ce n'est pas la maniere de se ruiner la moins magnifique qu'il ait trouveé. Cela suffiroit pour justifier la separation de Madame Mazarin, ne laissés pas d'entendre son Avocat.



REPONSE
AU
Plaidoié de Monsr. Herard, Avocat au Grand Conseil, ou plutost à l'Invective, au Libelle, que Monsieur le Duc MAZARIN *a fait imprimer contre Madame la Duchesse son Epouse.*

C'Est une chose assurée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'impudence. Il y a des degrez par où l'on monte à l'audace de dire & de soutenir les grands mensonges. La vérité n'a besoin ni d'instructions ni d'essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous : A moins que de corrompre son naturel, on est véritable. Jugés, Messieurs, combien il a falu d'étude, & d'exercice à Monsieur Herard pour arriver à la perfection du talent qu'il s'est donné. Que de vérités déguisées, que de supositions, que de faits inventés il a falu pour former la capacité de ce grand homme !

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa sœur jusqu'au premier relais ; ce qu'il ne fit point.

Que Madame Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de Vaisselle d'Argent, Elle qui n'a jamais eu aux païs étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, si vous en exceprés un simple collier qu'elle portoit ordinairement en France,

Dire qu'elle a demeuré dans les Estats du Roy d'Espagne, où elle ne fit que passer en pleine paix par la necessité du voiage.

Qu'elle a scandalisé tous les Convens où elle a esté, quoiqu'on l'ait veuë cherie, & honorée de Madame de Chelles, de Madame Dulis, & de toutes les Superieures des Maison où elle a vécu.

Que sa pension en Angleterre a esté donnée en consequence d'un argent deu à Monsieur le Cardinal; debte que les deux Roys ont toujours traitée de chimerique, & de ridicule.

Inventer cent faits de cette nature là, déguiser, feindre, suposer, ont esté comme les degrés par où Monsieur Herard a monté à la hardiesse de son éloge pour Monsieur le Duc, à l'impudence de ses calomnies contre Madame la Duchesse Mazarin.

Si tant de louanges, tant d'opprobres ne sont pas formés dans vostre esprit; dites nous Monsieur Herard qui a pû vous instruire des vertus de Mr. Mazarin? Est ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les Villages, qu'on vous en a don-

donné de si belles notions ? Qui vous a instruit des méchantes qualités de Madame Mazarin? Est ce à Paris, à Rome, à Venise, à Londres qu'elles vous ont esté déclarées ? Je puis vous donner de meilleures lumieres sur tous les deux,& pour empécher que vous ne retombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monsieur Mazarin se fait mepriser par tout où il est, & où il n'est pas : & que Madame Mazarin est generalement estimée, par tout où elle a esté, & par tout où elle est.

Mais en quel païs estiés vous, ou dans quelle obscurité passiés-vous la vie, pour ignorer comment se fit le Mariage de Monsieur Mazarin ?

Monsieur le Cardinal au commencement de sa maladie, voulut examiner le merite de nos courtisans pour en trouver un à son gré, digne d'épouser sa belle niece, & capable de soutenir l'honneur de son nom: Comme il lui restoit encore quelque vigueur, il n'eût pas de peine à resister aux vertus qui se trouvoient avec peu de bien ; mais son mal augmentant tous les jours, & son jugement diminuant avec ses forces, il ne resista point à la fausse opinion qu'on avoit des richesses de Monsieur Mazarin. Voilà, Monsieur Herard, voilà ce noble & glorieux choix de Monsieur le Cardinal ; choix, à par-

ler serieusement, qui faillit à ruïner sa reputation, malgré tout le merite de sa vie passée. Là se perdit le respect des courtisans; là les plus retenus se laisserent aller aux railleries, & des Ministres Etrangers écrivirent à leurs Maitres qu'il ne falloit plus compter sur son Eminence aprés le mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque aversion que vous puissiez avoir pour les verités, faites vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monsieur Mazarin. Vous ne sçauriés avoir plus de repugnance pour les verités, que j'en ai pour les mensonges; Cependant il ma falu écouter ceux que vous avés dits sur le sujet de Madame Mazarin avec autant de mechanceté que d'impudence.

A la mort de Monsieur le Cardinal, les Courtisans qui ne connoissent pas encore la delicatesse du goust du Roy, apprehenderent que Monsieur Mazarin ne fût heritier de la faveur comme des biens & du nom de son Eminence. L'on a oui dire à Monsieur de Turenne que s'il voioit cette indignité là, il quitteroit la France avec la même facilité qu'il l'avoit quitée autrefois pour aller servir Monsieur le Prince.

Le Maréchal de Villeroy, qui devoit mieux connoistre le discernement de sa Majesté pour avoir esté son Gouverneur, ne laissoit pas d'avoir ses apprehensions. Le

Le Maréchal de Clerambaut,qui s'eſtoit ſignalé à rendre ce mariage ridicule, fut allarmé; mais Monſieur Mazarin plus dans leurs intereſts que dans les ſiens, demeura ſeulement à la Cour autant de tems qu'il lui en falloit pour ſe décrier, & pour donner au Roy le judicieux mépris qu'il a conſervé pour ſa Perſonne.

Toutes les craintes neantmoins ne furent pas levées. On eut peur que le Marêchal de la Meillerai, qui avoit tenu dans ſon tems le premier poſte à la guerre, ne ſervît d'exemple à ſon fils pour s'y donner la plus grande conſideration.

Monſieur Mazarin eſtoit trop homme de bien pour laiſſer le monde dans cette erreur. Il renonça à la guerre, comme il avoit fait à la Cour, & vous m'avoüerés, Meſſieurs, que ce ne fut pas la choſe la moins ſage de ſa vie.

Il ne lui reſtoit que trop de quoi ſe faire conſiderer. Les charges, les Gouvernemens, les richeſſes, en quoi il ſurpaſſoit tous les ſujets de l'Europe, lui attiroient aſſes de reſpect; mais il s'en defit, comme de choſes ſuperflues, en Philoſophe; ou comme de vanitez dangereuſes au ſalut, en Chretien. De quelque maniere que ce fût, il ne ſe laiſſa rien d'un amas ſi pretieux à l'égard des hommes.

De mille raretés que l'opulence, & la curioſité

riosité avoient amassées; d'un nombre infini de tableaux, de statues, de tapisseries, il n'y eut rien qui ne fût defiguré ou vendu; de toutes les charges, Monsieur Mazarin n'en conserva aucune, de tous les Gouvernements, il ne garda que celui d'Alsace, ou il sçavoit bien qu'on l'empêcheroit de commander.

Enfin, Messieurs, de vingt millions que Madame Mazarin lui avoit aportés, on a honte de nommer ce qui lui reste; & la seule raison qu'il en a donnée, c'est qu'en conscience, il ne pouvoit pas garder des biens mal acquis. Ils n'estoient pas mal acquis, Messieurs, ils ne l'estoient pas; la Couronne défendue contre tant de forces au dedans, & tant de puissance au dehors, en avoit fait l'acquisition, que la justice, & la liberalité du Roy ont confirmée; mais ces avantages là ont esté aussi mal laisses, que mal gardés. La Memoire de Monsieur le Cardinal est responsable du mauvais choix qu'il fit de Monsieur Mazarin, & Monsieur Mazarin du méchant usage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long discours sur cette dissipation. Epargnons à Monsieur Mazarin le honteux souvenir de la maniére dont il a tout dissipé.

Trifte condition à MadameMazarin d'avoir à fouffrir la diffipation de fes richeffes; plus trifte d'avoir toujours devant les yeux le diffipateur. Voila comment fe paffoient les malheureufes journées de Madame Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits qui ne fe refufe pas aux miferables pour fufpendre le fentiment de leurs maux; mais ce foulagement n'eftoit point pour elle. A peine fes beaux yeux eftoient fermés, que Monfieur Mazarin, qui avoit le diable prefent à fa noire imagination; que cet aimable époux éveilloit fa bien aimée pour lui faire part ..... vous ne devineriés jamais, Meffieurs, pour lui faire part de fes vifions nocturnes.

On allume des flambeaux, on cherche par tout. Madame Mazarin ne trouve de Phantome que celui qui avoit efté auprés d'elle dans fon lit. Sa Majefté fut traitée plus obligeamment. Elle eut la confidence des Revelations, des lumieres divines que le commerce ordinaire de Monfieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données.

Le monde eft pleinement informé des revélations; Et puifque Monfieur l'Avocat a tant fait valoir la devotion qui a merité cette grace, je vous fuplie, Meffieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets; ils font finguliers,

liers, & dignes de vostre attention.

Dans le tems que Monsieur Mazarin recherchoit Mademoiselle Hortense, il donna un Billet de cinquante mille Escus à Monsieur de Frejus, à condition qu'il le serviroit dans ce mariage, qu'avec raison il sollicitoit si ardemment. Le mariage se fit, où Monsieur de Frejus eut beaucoup de part. Mais comme il n'étoit ni facile, ni honeste à un Prelat de se faire paier d'une promesse de cette nature là, il la rendit à Monsieur Mazarin, se fiant plus à sa parole qu'à son billet : Quelque tems aprés cette génerosité, Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent pour l'establissement de ses neveux, & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le paier; instruit par son Directeur, qu'acheter le Sacrement de mariage eut esté une simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voiés, Messieurs, la bonne & delicate conscience de Monsieur Mazarin : Monsieur de Frejus, tout Evêque qu'il estoit, eût reçeu l'argent sans avoir égard à la simonie; Monsieur Mazarin simplement laïque fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas.

Voici un exemple qui confirmera l'opinion qu'on a de sa piété.

Mon-

Monſieur Mazarin avoit un procés tres important dont il pouvoit ſortir avec avantage par un accommodement ; il répondit à ceux qui le propoſoient, que noſtre Seigneur n'eſtoit point venu au monde pour y aporter la paix ; que les controverſes, les diſputes, les procés eſtoient de droit divin,& les accommodemens d'invention humaine: Que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais penſé aux arbitres ; ainſi qu'il étoit reſolu de plaider toute ſa vie, & de ne s'accommoder jamais; parole qu'il a Chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La pudeur ne me permet pas, Meſſieurs, de vous expliquer le ſujet de ſon voiage en Dauphiné pour conſulter Monſieur de Grenoble ; je vous dirai ſeulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un cas de conſcience ſi extraordinaire, ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi delicat.

Mais voici le chef d'œuvre de Monſieur Mazarin en devotion : Il a fait nourrir un des enfans de Madame de Richelieu avec defenſe expreſſe à la nourice de lui donner à teter les Vendredis, & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de lait, le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes.

Voilà, Meſſieurs, la Devotion de Monſieur Mazarin dont ſon Avocat n'a pas eû honte de

faire l'éloge ; Devotion qui sert aux Refugiés pour s'opiniastrer dans leur créance ; mais les Catholiques se moquent aussi bien qu'eux d'une piéte ridicule, & vous, Messieurs, qui en avés une si solide, ne la désapprouvés pas moins que les Protestants.

Le premier malheur de l'homme c'est d'estre privé du sens dont il a besoin dans la Societé humaine : Le second, c'est d'estre obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas : Ces deux calamités se sont trouvées plénement dans le Mariage infortuné de Monsieur & de Madame Mazarin.

Monsieur Mazarin a de sa nature un éloignement si grand de la raison, qu'il lui est comme impossible d'estre jamais raisonnable : Seule excuse que ses amis, s'il en a, pourroient nous donner de sa conduite.

Madame Mazarin a receu de sa mauvaise Fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort n'est pas plus cruel que celui du sage lié necessairement avec son contraire, & c'est la cruauté que Madame Mazarin a esté obligée de soufrir cinq ans durant : Obsedée le jour, éfraiée la nuit ; fatiguée de voiages sur voiages faits mal à propos ; assujettie à des ordres extravagans & tiranniques ; ne voyant

yant

yant que des obſervateurs, ou des ennemis; Et ce qui eſt le pire dans les conditions infortunées, malheureuſe ſans conſolation.

Tout autre ſe ſeroit défenduë de l'oppreſſion par une reſiſtance déclarée, Madame Mazarin voulut échaper ſeulement à ſes malheurs; & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes parens, la ſureté & le repos quelle avoit perdu.

Tant qu'elle a eſté à Rome, on l'a veuë honorée de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand. Revenue en France, elle obtint du Roy une penſion pour ſubſiſter, & un Officier de ſes gardes pour la conduire ſeurement hors du Royaume où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer.

Aprés tant d'agitations elle établit ſa retraite à Chambery, ou elle paſſa trois ans tranquillement dans les reflexions & dans l'étude, au bout deſquels elle vint en Angleterre par la permiſſion de ſa Majeſté. Tout le Monde ſçait la conſideration que le Roy Charles, & le Roy Jaques ont eu pour elle: Tout le monde ſçait les graces qu'elle en a receues; graces purement attachées à ſa Perſonne ſans aucune relation à la debte de Monſieur le Cardinal. C'eſt donc aux ſeuls bienfaits de leurs Majeſtés que Madame Mazarin a deu les moiens de ſub-

fister; car son Epoux aussi juste & charitable que dévot, lui avoit fait oster la Pension que le Roy de France lui avoit donnée.

Que vous agissés peu chrêtienement, Monsieur Mazarin, vous qui ne parlés que de l'Evangile. Les vrais Chrêtiens rendent le bien pour le mal; vous laissés mourir de faim une femme qui vous a aporté plus de bien en Mariage, que toutes les Reines de l'Europe ensemble n'en ont aporté aux Roys leurs Epoux.

Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait; vous ne pardonnés pas les outrages que vous faites.

Une persecution en attire une autre; par une humeur qui s'aigrit, par un esprit qui s'irrite en faisant le mal, vous augmentés la perscution à mesure que vous persecutés.

N'estoit ce pas assés de laisser Madame Mazarin sans aucun bien durant vostre vie? faloit-il songer à la rendre miserable aprés vostre mort? faloit-il chercher des précautions contre la fin de ses malheurs, quand vous ne serés plus en estat d'en pouvoir jouir?

Ne pensés pas qu'il suffise à vostre Avocat d'avoir toujours à la bouche, *L'auguste & venerable nom d'Epoux, sacré nœud de Mariage, de la Société civile*: Nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux: nous avons ses

ſes méchantes qualités contre ces belles & magnifiques expreſſions. Noſtre premier engagement eſt à la Raiſon, à la Juſtice, à l'humanité, & la qualité d'Epoux ne diſpenſe point d'une obligation ſi naturelle. Quand le mari eſt extravagant, injuſte, inhumain, il devient Tiran, d'Epoux qu'il eſtoit, & rompt la ſocieté contractée avec ſa Femme. De droit la ſeparation eſt faite; les Juges ne la font pas; ils la font valoir ſeulement dans le public par une ſolemnelle déclaration. Or que Monſieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce divorce, il n'y a perſonne qui en puiſſe douter.

Son humeur, ſon procedé, ſa condûite, toutes ſes actions le prouvent. La difficulté ſeroit d'en trouver une qui ne le prouvât pas; & Monſieur Herard a beau la chercher, Meſſieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monſieur Mazarin eſt devot; je l'avouë, mais ſa devotion fait honte aux plus gens de bien. Il dira qu'il jeûne, qu'il ſe mortifie; il eſt certain: Mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur que ſon auſterité ne lui fait de peine. S'abſtenir de nuire, s'empeſcher de faire du mal ſeroit une abſtinence agreable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monſieur Mazarin en ſe-

roit trop grande, & sans une grace extraordinaire du Ciel il ne la pratiquera jamais.

Monsieur Herard descendra peut estre de la Religion à la Morale, & parlera de sa liberalité ; nous opposerons son avarice en toutes les choses honnestes, à sa Prodigalité en ce qui n'est pas permis. Pour mieux dire il ne donne point, il dissipe, il oste à sa Femme, à ses Enfans ce qu'il abandonne aux Etrangers.

Les vertus changeroient de nature entre ses mains & deviendroient plus condamnables que les vices.

Plût à Dieu, Messieurs, que nous eussions besoin de faux vices, comme en a Monsieur Herard, de fausses vertus : Pour nostre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alleguer.

Des procés mal fondés avec les voisins, des inimitiez sans retour avec les Proches, un traitement tirannique aux Enfans, une persecution éternelle à la Femme, sont les funestes & incontestables preuves de ce que nous soutenons.

Pour Monsieur Herard, aprés avoir négligé toutes verités comme basses, grossieres, indignes de la delicatesse de son Esprit ; aprés avoir usé sa belle Imagination à inventer & à fen dre, à donner la couleur des vertus aux vi-

ces,

ces, l'apparence des vices aux vertus ; Rebuté enfin du mauvais ſuccés des ſes artifices, il a recours à des loix eteintes, dont il veut retablir l'Autorité. Il a recours à la vieille & ridicule Nouvelle de Juſtinien ; belle reſſource à un Advocat de ſi grande reputation !

La voici, Meſſieurs, cette loi menaceante & redoutable à la Societé humaine, cette Nouvelle qui oſte aux honneſtes gens la plus douce conſolation de la vie par la punition d'un commerce tout raiſonnable & tout innocent.

Si une Femme mange avec des hommes ſans la permiſſion de ſon mari, elle dechoit de ſes droits ; elle n'a plus de part à ſes Conventions Matrimoniales.

Heureuſement la Nouvelle n'a point lieu dans les Etats ou l'on vit preſentement. Il n'y auroit point de Femmes aux Païs Bas, en France & en Angleterre qui ne perdiſſent leür dot, ſi la bonne loi avoit conſervé quelque credit.

Je m'étonne que pour faire voir une plus grande connoiſſance de l'Antiquité, Monſieur Herard ne vous ait menés du tems de Juſtinien à celui de Romulus, ou les Maris, & les Peres ne revenoient jamais à la maiſon ſans baiſer leurs Femmes, & leurs Filles pour ſentir à leur haleine, ſi elles avoient bû du vin, & en

ce cas, on punissoit le mal que le vin pouvoit causer, encore que le mal ne fût pas fait.

I'avouë que les loix autorisent fort les maris, mais il n'y avoit pas de Mazarins lors qu'on les fit; s'il y en avoit eu, toute l'autorité seroit du costé des femmes. La raison des Anciens a fait des loix justes, ou nécessaires pour regler leur temps; la vostre, Messieurs, ne perd rien de ses droits par les reglemens de l'Antiquité, & c'est à vous, qu'il apartient de juger souverainement, & par vos propres lumieres de nos interests.

Les maris seroient trop heureux, si l'entétement de Monsieur Herard étoit suivi; les femmes trop malheureuses, s'il avoit quelque influence sur vos jugemens.

Il ne faudroit qu'estre mari pour estre excusé de toutes fautes, justifié de tout crime, pour estre loué de tous defauts.

Il ne faudroit qu'estre femme pour estre condamnée innocente; pour estre méprisée avec du merite, decriée avec de l'honesteté.

Que Monsieur Mazarin gaste, ruine, dissipe tout; il en est le maître; c'est le mari. Que Madame Mazarin soit laissée dans la necessité, qu'on l'abandonne à la misere, à la tirannie des Creanciers. Quel droit a-t'elle de se plain-

dre

dre de Monſieur Mazarin? dit ſon Advocat, c'eſt ſa femme.

Auſſi toſt une coutume des Grecs, une loi des Romains, quelque Nouvelle de Juſtinien ſoutiennent la déclamation.

Madame Mazarin mange avec des hommes ſans la permiſſion de Monſieur Mazarin, elle pert ſa dot, elle pert ſes Conventions Matrimoniales. Elle pert tout ce qu'elle peut jamais prétendre.

Modéres vous, Monſieur Herard, moderés vous. Autrement je formerai voſtre caractere, de ce qu'a dit Saluſte dans l'eloge de Catilina,

Eloquentiæ ſatis; Sapientiæ parum.
Aſſés d'Eloquence; peu de Sens.

Venons à la Revolution extraordinaire, dont l'image ne ſe preſente point à l'Eſprit ſans l'étonner. C'eſt là, dit Monſieur Herard que Madame Mazarin devoit ſortir d'Angleterre, & là deſſus il exagere la honte d'y demeurer, aprés que la Reine à qui elle avoit l'honneur d'apartenir, en étoit ſortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon, & Madame Mazarin n'euſſent accompagné la Reine avec plaiſir; mais le ſecret de quitter ſon

Royaume étoit si important, qu'il ne fut communiqué à personne; ainsi les Dames furent laissées par necessité, dans un trouble que la seule presence du nouveau Prince put apaiser.

Depuis ce tems-là, il n'a pas esté possible à Madame Mazarin de quitter un pais où ses creanciers la tiennent comme assiegée; où proprement Monsieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des debtes inévitables, qu'il ne veut pas payer.

Il demande avec cet empire de mari, si cher à son Advocat, qu'elle retourne à Paris, & il en necessite l'éloignement, il entretient la separation dont il se plaint. Il semble vouloir sa personne, & ne veut en effet que le bien pour en achever la dissipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chasser Madame Mazarin, je l'avouë, mais elle n'a pas eû besoin d'implorer la Protection du Roy qui gouverne; sa Justice a prevenu la grace qu'elle eut esté obligée de demander.

Mais dites moi, Monsieur l'Advocat, qui vous a poussé à déclamer injurieusement contre ce Roy? Vous le nommés le Destructeur de nôtre Foy bien mal à propos. Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre.

Vous avés crû faire vostre cour au Roy de France, & vous vous estes trompé. Un prince qui a le vrai goust de la gloire, un Prince si éclairé connoist le grand merite par tout où il est. Ses lumiéres, & ses affections ne sont pas tousjours concertées ; estre genereux dans l'infortune de son Allié, ne l'empéche pas d'estre équitable aux vertus de son Ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin, il ne me reste à la justifier que de trois Accusations, qui ne me feront pas beaucoup de peine.

La premiere, c'est qu'il y a chés elle une Banque ; la seconde qu'elle y voit des Episcopaux, & des Presbiteriens ; la troisiéme qu'elle converse avec des Milords.

Ecoutés, Messieurs, écoutés tonner vostre Orateur. Jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philipes, que le Herard des François lance les siens contre Madame Mazarin.

Madame Mazarin a une Banque chés elle ; quel déréglement ! Une Bassette en sa Maison ; quelle honte !

Elle y voit des Episcopaux & des Presbiteriens ; quelle impieté à une Catholique ! à la Femme de Monsieur Mazarin, apliqué sans relâche au bien des Congregations & des Confrai-

frairies Elle parle à des Milords; quelle depravation de mœurs!

O Tempora, O mores!

Revenés, Monſieur l'Orateur, de la chaleur de voſtre Eloquence au ſang froid. Les grands Genies ſont ſujets à l'emportement; permettés vous un peu d'attention; donnez vous le loiſir de conſiderer un peu les choſes.

Penſés vous que trois grandes Reines devotes, & vertueuſes, s'il y en eut jamais; que la Reine Catherine, la Reine Marie qui eſt en France, que la Reine regnante en Angleterre, que la Princeſſe ſa ſœur qui a tant de regularité; penſés vous qu'elles euſſent eû des baſſetes publiques à la Cour, ſi la baſſette n'eſtoit pas un divertiſſement honneſte, un jeu innocent.

L'accuſation de voir des Epiſcopaux & des Presbiteriens eſt ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londres des Proteſtants; c'eſt la meſme choſe que reprocher à un Proteſtant qui ſeroit à Rome, d'y voir des Catholiques.

Mais s'il y a du crime à voir des Proteſtans en Angleterre, n'y en a t-il pas d'avantage à les épouſer? Cependant une Fille de France, & un Infante de Portugal, n'en ont pas fait de dif-

difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'honneur estoient Protestans. La Reine Marie avoit ses principaux Officiers de cette Religion là ; comment est ce que MadameMazarin eût pû aller à la Cour sans les voir. Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoy ceux de Madame Mazarin en auroient ils esté offensés.

Mais si jamais zele pour la Religion Catholique s'est signalé, ça esté celui du Roi Jaques, & de la Reine Marie; Et ces Princes véritablement zelés n'ont pas laissé de se faire couronner à Westminster, de prier avec les Evesques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevesque de Cantorberi.

La Societé a des Loix indispensables, des Loix également ennemies de l'impieté, & des difficultés scrupuleuses.

Enfin nous voilà arrivés aux Milords aussi peu connus de Monsieur Herard que les Bachas & les Mandarins. Je lui apprendrai que les Milords sont les Pairs du Royaume d'Angleterre, les sujets les plus considerables de la Nation.

MadameMazarin avouëra qu'elle en connoit beaucoup qu'on estime autant par leur merite, qu'on les considere par leur rang & leur Dignité; elle avouera qu'elle en a reçeu de grands services en des tems facheux, & de grandes

assi-

affiſtances dans ſes beſoins, aprés cette Confeſſion, il me ſemble que j'entens Monſieur Herard s'écrier.

Quelle Depravation de mœurs!
O tempora, O mores!

Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raiſon.

O Ineptiam inauditam!
O Impertinence inoüie, ſotiſe achevée!

Ehquoi: Meſſieurs, il ſera permis à Monſieur Mazarin de deshonnorer dans tous les Villages le nom qu'il porte. Il lui ſera permis de regler l'honneté néceſſaire à conduire les moutons: D'ordonner le juſte paiement dû aux paſtres pour les expeditions de leurs Taureaux. De preſerire la bienſeance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un lavement. Il lui ſera permis de défendre aux Femmes de tirer les vaches, & de filer au rouet.
Et Monſieur l'Orateur ne pourra ſouffrir que Madame Mazarin ſoûtienne la dignité de ſon nom dans toutes les Cours, & chés toutes les Nations où elle ſe trouve?
Vous eſtes éloquent, Monſieur Herard, vous par-

parlés bien : Mais les choses déraisonnables dites eloquemment ne font aucune impression sur un bon esprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec son mari pour entrer dans la congregation des Bergers, des Pastres, des Garçons d'Apoticaire, & des fileuses au rouët ; qu'elle retourne avec Monsieur Mazarin, pour trouver de nouveaux reglemens sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer. C'est ce que toutes vos belles paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguiés devant un peuple ignorant, vous pourriés l'éblouïr, ou l'émouvoir ; mais pour vostre malheur vous avés à faire à des Juges éclairés, à des hommes sages, precautionnés contre toutes les fausses lumiéres, & contre toutes les vaines exagerations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame Mazarin parussent devant vous à une audiance. Vous liriés leur separation sur leurs visages. Tous les traits de Monsieur Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ay dit.

Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impostures de Monsieur Herard.

Le ciel les a desia separés par la contrarieté, des humeurs ; par l'opposition des esprits, par

les

les bonnes, & les mauvaises inclinations; par la noblesse des sentimens de l'une, & par l'indignité de ceux de l'autre.

La nature les a separés comme le ciel par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins delicieux à la veuë.

Un astre funeste avoit fait des nœuds infortunés, la raison de Madame Mazarin l'a degagée.

Ainsi, Messieurs, vous avés la cause du ciel, de la nature, de la raison soumise à vos jugemens.

Que vostre sagesse donne la derniere forme à ce grand ouvrage; qu'elle assure cette separation pour jamais, & qu'ostant à Monsieur Mazarin l'administration de ses biens, elle sauve aux enfans le peu qui reste de l'amas prodigieux qu'il a dissipé.

F I N.

REPONSE

REPONSE AU FACTUM DE Mr. de St. EVREMONT,

Pour Madame la Duchesse

MAZARIN,

CONTRE

Mr. LE DUC MAZARIN,

Son Mari.

COMME je finissois ma Réponse à la Lettre de mon Amy, on m'envoya un paquet où je trouvay une piece imprimée, intitulée, *Factum pour Me la Duchesse Mazarin, contre Mr. le Duc Mazarin son Mary, par Mr. de Saint-Evremont.* La Preface est aprés, & ensuite un plaidoyé, intitulé, *Réponse au Plaidoyé de Mr. Erard Avocat au Grand Conseil, ou plûtôt à l'Invective, ou au Libelle que Mr. le Duc Mazarin a fait imprimer contre Me la Duchesse Mazarin son épouse.*

Je

JE proteste d'abord que je n'entre ny dans les droits, ny dans les torts de Mr. & de Me Mazarin, pour qui j'ay tout le respect qui leur est dû; je ne me constituë ny leur Avocat, ny leur Juge, & je me retranche seulement à examiner le Factum par raport à ce qu'il contient.

* Il me paroît que M. de S. E. y a répandu une aigreur qui revolte. Son aversion pour Mr. le Duc Mazarin est si visible, que les personnes les plus indifferentes se sentent portées à croire le contraire de tout ce qu'il dit, & je suis persuadé que Me Mazarin n'a pû lire sans quelque sorte de honte pour elle-même, *que Mr. Mazarin se fait mépriser par tout où il est, & où il n'est pas, que le choix que Mr. le Cardinal fit de luy faillit à ruiner sa reputation, & qu'aprés le mariage Mr. le Duc Mazarin demeura seulement à la Cour autant de temps qu'il luy en falloit pour se décrier*; je suis seur, dis-je, qu'elle n'a pû voir sans peine traitter publiquement avec cette indignité un homme dont elle partage également la gloire & la confusion.

Mais Mr. Mazarin se décria-t'il si fort, puisque Mr de S. E. dit luy-même que toute la Cour

* L'endroit où il est parlé de Mr le Duc Mazarin.

Cour crut pendant un temps, que le Roy (dont le discernement a toûjours été juste) luy devoit donner la premiere dignité dans la conduite de ses Etats & de ses Armées.

Aprés cela pourra-t'on croire, comme le veut persuader Mr. de S. E. que *Mr Mazarin a un éloignement si grand de la raison, qu'il luy est comme impossible d'être jamais raisonnable.*

Croira-t'on aussi que Me Mazarin pendant les cinq ans qu'elle a demeuré avec luy ait souffert un suplice aussi cruel que celuy du vivant attaché avec le mort?

Luy convient-il de marquer pour Mr. Mazarin un aussi grand mépris qu'il fait dans sa réponse à la Nouvelle de Justinien, que Erard cite contre Me Mazarin, *que les Loix authorisent tous les maris, mais qu'il n'y avoit pas des Mazarins quand on les fit.* Devroit-il traiter un homme de sa qualité *d'extravagant, d'inhumain, de tyran*; dire *que s'abstenir de nuire & s'empêcher de faire du mal seroit pour luy une mortification trop-grande; & que les vertus changeroient de nature entre ses mains, & deviendroient plus condamnables que les vices?*

Il me semble que son Plaidoyé qui n'a paru que huit ans aprés la premiere impression de celui de Mr. Erard devoit contenir des rai-

sons, & non pas des injures ; & une colere aussi tardive que la sienne ne devroit pas avoir tant de chaleur. L'innocence d'une femme n'a pas besoin d'être défenduë par des outrages contre son mary, & une défense simple & moderée porte avec soy sa justification.

Mais quand il ajoûte qu'il souhaiteroit *que Mr. & Me Mazarin parussent en une Audiance pour faire lire aux Juges leur separation sur leurs visages, & que tous les traits de Mr. Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroient ce qu'il a dit.*

Pourquoy n'a t'il pas conseillé à Me Mazarin ce qu'il souhaittoit avec tant d'ardeur, puisque c'étoit un si bon moyen pour être separée ? Me Mazarin aura tort tant qu'on ne la verra point, & raison dés qu'on la verra, & tout le monde sçait que si les Juges ont prononcé, ce n'est point contre sa conduite, mais contre son éloignement.

De plus Mr. de S. E. a t'il trouvé quelque Loy qui sépare deux époux, quand la femme est belle & que le mary n'est pas beau? s'il en avoit quelqu'une, que ne venoit-il la proposer au Grand Conseil, & puisque le Ciel, comme il dit, a déja séparé Mr. & Me Mazarin, *par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins delicieux à la vüe ;* sans doute

doute que ce Tribunal auroit confirmé la séparation. Mais plûtôt Mr. de S. E. en l'âge où il est de quatre-vingts cinq ans, comme il le dit luy-même, n'auroit-il pas surpris les Juges quand ils auroient entendu une telle proposition d'une bouche si venerable? Ne pourroit-on point luy demander s'il a encore des yeux pour les belles personnes, & s'il en a, luy sied-il bien de le dire?

Luy qui disoit autrefois dans la personne du „ Sage qu'il vivoit sans danger parmy les fem- „ mes, qu'il étoit superieur à leurs caprices, „ qu'il les gouvernoit comme il luy plaisoit, & „ qu'il s'en defaisoit sans peine, luy dis-je, a- „ t'il si fort perdu sa moderation, qu'à la der- „ niere vieillesse il se trouve encore sensible?

Qui est plus ridicule ou Mr. Mazarin, qui beaucoup plus jeune, s'applique à empêcher le vice dans les terres de sa dépendance, ou Mr de S. E. qui dans sa décrepitude vient dans un Tribunal de Justice défendre Me Mazarin par des raisons de galanterie.

L'afectation qu'il a, en parlant d'elle, de se servir des termes de *belle Niéce du Cardinal*, de *beaux yeux*; ces termes si doux, mais si fades quand ils ne conviennent plus à celuy qui s'en sert, luy font-ils beaucoup d'honneur? A-t'on la force à son âge, je ne dis

pas de sentir des paroles si tendres ; mais seulement celle de les prononcer? Et quand cela arrive ne se fait-on point de confusion à soy-même de se trouver accablé de la vieillesse sans en avoir la sagesse & la moderation.

N'est-il pas temps que Mr. de S. E. suive ce qu'il conseille aux autres de se retirer du monde, quand on ne peut que luy donner un spectacle ridicule de ses foiblesses?

Mais quand aprés avoir parlé des beaux yeux de Me Mazarin, il ajoûte, *que Mr. Mazarin avoit le diable present à sa noire imagination, & que cet aimable époux éveilloit sa bien aimée, &c.* Cette derniere expression tirée du Cantique, & si sacrée par la chose qu'elle signifie, devroit-elle être appliquée à un homme qu'il veut rendre ridicule?

* Aprés les indignitez qu'il a dites de Mr. Mazarin, on peut bien croire qu'il n'a pas épargné Mr. Erard son Avocat, je ne le connois que par sa reputation, & je ne me propose pas de le défendre ; mais suivant le dessein de ma Dissertation je vais parcourir le Plaidoyé de Mr. de S. E. pour laisser juger si c'est un adversaire bien à craindre.

En la deuxiéme page de la Preface, il dit que

* L'endroit où il est parlé de Mr Erard.

que Mr. Erard a avancé contre Me de Mazarin des choſes injuſtes, *avec autant d'injures que de calomnies.* Et enſuite il luy repoche *ſon impudence & ſon audace à ſoûtenir de grands menſonges, à ſupoſer & à déguiſer la verité.*

Tout le monde ſçait qu'un Avocat ne plaide jamais, ſur tout contre des perſonnes de qualité, & en des afaires délicates, qu'il n'ait un memoire inſtructif de ſa partie: Mr Erard a ſuivy celuy qu'on luy a donné, & ainſi il n'a fait aucune calomnie.

Mais eſt-il honnête de traiter de gayeté de cœur un homme de ſon merite avec le mépris que Mr. de S. E. fait ſentir pour luy dans l'endroit où il parle de quelle maniere avoit été fait le mariage de Mr le Duc avec Mad. la Ducheſſe Mazarin? *Dans quel pays,* dit-il, *étiez vous* (Mr. Erard) *ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la vie*? Il la paſſoit à ſe rendre capable, comme il fait aujourd'huy, de défendre la Juſtice & de confondre le menſonge, on ne doute pas que Mr. de S. E. ne paſſaſt la ſienne dans des occupations plus agreables & plus délicieuſes.

Et puis l'affectation de l'appeller toujours par ſon nom, ou par un autre qu'il tourne en ironie. *Voilà*, dit-il, *Mr. Erard, voilà ce noble & glorieux choix de Mr. le Cardinal*,

&c. *Dites-nous Mr. Erard, vous étes éloquent Mr. Erard, vous parlez bien*, &c. *Mr l'Orateur ne pourra soufrir*, &c. Et aprés avoir voulu rendre ridicule une Loy dont nous parlerons dans la suite, que Mr. Erard avoit cité contre Mad. Mazarin: *Moderez-vous, Mr. Erard*, ajoûte-t'il, *moderez-vous*, *autrement je formeray vôtre caractere de ce qu'a dit Saluste, Eloquentiæ satis, sapientiæ parum.* Pour peu que Mr. de S. E. eût réflechy sur ce caractere, judicieux comme il est, n'en auroit-il pas fait une aplication plus juste.

Je ne m'arrête pas à la figure de Rethorique: *Moderez-vous, Mr. Frard, moderez-vous*, pour venir à celle-cy qui paroît du stile sublime. *Ecoûtez Messieurs*, dit-il, *écoûtez tonner vôtre Orateur, jamais le Demostene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philippes, que le Erard des François lance les siens contre Mad. Mazarin.* Et quelques lignes plus bas: *Revenez Mr. l'Orateur*, dit-il, *de la chaleur de vôtre eloquence au sang froid, les grands genies sont sujets à l'emportement*, &c. Ne diroit-on pas que Mr. de S. E. aprés avoir donné l'essort à un jeune homme le ramene tout doucement pour l'instruire? Cependant quelle difference des *Oeuvres Mélées aux Paidoyers*: Mais quels foudres a lancé Mr. E-

rard contre Mad. Mazarin, il s'est au contraire si peu abandonné à *l'impudence*, que tout le Grand Conseil, & toutes les personnes de qualité qui étoient presentes, sçavent qu'à peine eut-il achevé de plaider, que des Princes parens de Mad. Mazarin l'envoyerent remercier de sa moderation.

En effet, parmy les choses qu'il n'a pû se dispenser de dire contr'elle, il a mis par tout sa vertu en seureté, & n'a blâmé que des dehors, comme des occasions qu'elle pouvoit donner de soubçon faute d'attention sur sa conduite.

Au commencement de sa Replique au Plaidoyé de Mr. Sachot Avocat de Mad. Mazarin, il la justifie des invectives qu'on disoit contre Mr. le Duc Mazarin, il assure que la maniere dont on s'expliquoit, le confirmoit dans ce qu'il avoit dit en la premiere
" Audiance, que ce n'étoit point dans le cœur
" de Mad. Mazarin, qu'étoit le principe du
" desir qu'on luy donnoit, de s'éloigner de
" Mr. Mazarin, & que ce n'étoit point son
" esprit qui agissoit dans sa cause.

" Et en la page suivante, Mad. Mazarin,
" continuë-t'il, auroit sans doute gardé ce
" caractere de moderation, & de douceur,
" qui luy est même tres-naturel, & qu'elle
" a pour tout le monde, & elle l'auroit in-

" ſpiré à ceux qui ſont chargez de ſa défence,
" ſi elle en prenoit quelque ſoin. Son Plai-
" doyé eſt parſemé de ces traits d'eſtime dont un ſage Avocat doit adoucir le diſcours que ſon devoir l'oblige de faire contre des perſonnes conſiderables.

Celuy de Mr. de S. E. eſt d'un ſtile bien diferent, on n'y voit pas un mot qui ne ſoit un outrage ; ce n'eſt point un homme qui parle contre Mr. Mazarin, c'eſt un lion qui ſe jette ſur luy pour le deverer.

Il déſcend contre Mr. Erard à des reproches bas & ridicules : *Enfin*, dit-il, *nous voilà arrivez aux Milords auſſi peu connus de Mr. Erard que les Bachas & les Mandarins*, *je luy apprendray que les Milords ſont les Pairs du Royaume d'Angleterre*, &c.

Ne croiroit-on pas que Mr. de S. E. parlant avec cet air Magiſtral (qui n'eſt pas le moindre trait de ſon caractere) nous va expliquer des myſteres profonds ? C'en eſt en effet un bien difficile, de ſçavoir qui ſont les *Milords* auſſi bien que les *Bachas* & les *Mandarins*, que la gloire du Roy a attiré en France des Nations les plus éloignées. Un homme d'un eſprit & d'une ſcience auſſi ſublime que celle de Mr. de S. E. peut-il faire le Docteur ſur des choſes ſi petites ; & le reproche

eſt-il digne de ſon éloquence?

Mais voici l'occaſion du reproche. En la ſeconde Audiance Mr. Erard voulant montrer que Mad. Mazarin devoit être privée de ſa dot, & de ſes conventions, aporte pour preuves deux Nouvelles de Juſtinien. La 22. &c. la 117. *Si mulierem adulteram inveniat*, & c'eſt-à-dire. *Si une femme étoit ſurpriſe par ſon mary en adultere, ſi à ſon inſçû ou contre ſa dé-fenſe elle afectoit de ſe trouver à des feſtins, & dans des ſocietez avec des hommes ſuſpects, ſi même malgré luy, & ſans aucune cauſe raiſonnable elle paſſoit des nuits hors de ſa maiſon, ſi ce n'eſt quelquesfois chez ſes parens.* En chacun de ces cas la Loy prive une femme de ſa dot & de ſes conventions.

Quand Mr. Erard parla de l'adultere; *ce n'eſt pas*, ajoûte-t'il d'abord, *nôtre cas, graçe au Ciel*, paroles qui montrent combien il eſtime Mad. Mazarin, & le ſoin qu'il a eu d'ôter toutes les mauvaiſes idées que les perſonnes mal intentionnées ſe pouvoient faire contre ſa vertu.

Monſieur de S. E. indigné contre cette Loy répond de la maniere ſuivante. *Enfin*, dit-il, *Mr. Erard rebuté du mauvais ſuccés de ſes artifices, a recours à des Loix éteintes dont il veut rétablir l'authorité, il a recours à la vieil-*

le

le, & ridicule Nouvelle de Justinien : Et ensuitte ramassant tout le reste de son éloquence : *La voicy*, *Messieurs*, s'écrie-t'il *cette Loy menaçante*, *& redoutable à la societé humaine*, *cette Nouvelle qui ôte aux honêtes gens la plus douce consolation de la vie*, *par la punition d'un commerce tout raisonnable*, *& tout innocent.*

Cette exclamation est, ce me semble, assez hors de propos, cette Loy ne blâme point les femmes qui par occasion, ou par liaison de famille, comme je suis persuadé que font * *les Dames de France*, *d'Angleterre*, *& des Pays-bas*, mangent avec des hommes; leurs parens, ou leurs amis non suspects; les festins ne ternissent point par eux-mêmes l'honneur des femmes reglées, puisque le Seigneur s'est trouvé à des nôces. Mais quand les hommes sont suspects aux maris, & quand malgré leur défence leurs femmes continuent avec eux leur commerce, ou publiquement, ou en secret, alors *la bonne Loy*, comme l'appelle Mr. de S. E. n'est point *ridicule*, & elle est si peu *éteinte* aujourd'huy, qu'une femme qui entretiendroit un semblable commerce, ne seroit pas exempte de la punition.

Mais sans aller si loin, que Mr. de S. E. rentre

* Mr de S. E. vouloit persuader que cette Nouvelle condamnoit les Dames de France, d'Angleterre, & des Pays-bas.

rentre un peu en luy-même, & qu'il rappelle pour quelques momens ses plaisirs passez. Dans le tems où il étoit *délicieux à la vûë* & que ses agrémens troubloient le repos des belles, auroit-il vû sans chagrin sa Maîtresse avec un Rival ? Ses liaisons secretes avec ce même Rival ne luy auroient-elles donné aucun soubçon de sa fidelité ? Mais s'il l'avoit sçûë dans des parties, qu'elle y eût passé les jours & les nuits, & cela contre sa défense, auroit-il dormy d'un sommeil bien tranquile, & sa vivacité ne lui auroit-elle fait prendre aucune resolution ?

Que si la galanterie, quoy que condamnée par les Loix, & par la Religion, ne peut soufrir dans une Maîtresse une sorte de conduitte irreguliere, a t'on grand tort de la blâmer dans une femme legitime ? Et un mary authorisé par les Loix divines & humaines ne pourra-t'il pretendre au même avantage, que donnent à un amant le vice & la corruption.

A Dieu ne plaise que je fasse icy aucune application, je ne parle des femmes qu'en general, & point de Mad. Mazarin, tout le monde respecte sa sagesse, & Mr. de S. E. nous la dépeignant avec un merite extrême, ne fait que nous confirmer dans l'estime que nous avons pour sa vertu.

Nous connoissons comme luy sa beauté, son esprit admirable, & la noblesse de ses sentimens; c'est de ces excellentes qualitez que Mr. Erard a tiré ses plus fortes raisons, pour l'obliger de revenir en France ? Et pouvoit-il demander aux Juges des peines trop rigoureuses pour l'y contraindre ?

Monsieur de Saint-Evremont l'accuse d'avoir voulu ôter à Mad. Mazarin la consideration qu'elle avoit pour la Nation Angloise; cette accusation est

bien

bien injuste, Mr. Erard a parlé à Mad. Mazarin des évenemens de ce temps-là, de la maniere dont alors elle-même devoit les regarder. Aprés cela les temps & les évenemens differens changent nos sentimens & nos paroles: les Anglois sont trop persuadez qu'on les estime pour être blessez de ce qu'on a dit contre eux. En amour les momens de jalousie & d'emportement d'un homme qui aime, ne sont pas les moins doux à une Maîtresse délicate: & quand on fait la guerre à une Nation belliqueuse, cette Nation est bien sûre de son merite, quand elle voit les efforts inutiles que fait un homme éloquent pour le diminuer.

* Il me resteroit quelques reflexions à faire sur le stile du Libelle de Mr. de S. E: mais sans entrer icy dans le détail, je crois qu'on trouvera ses expressions également embarassées, & sur tout une continuation *du même brillant*, qui le fait admirer depuis plus de cinquante ans à une infinité de personnes, qui se sont fait une religion de lire ses Oeuvres sans les comprendre.

Cependant voicy deux ou trois choses que je remarque par occasion, comme il se constitue plaidant contre Mr. Erard au Grand Conseil, il dit aux Juges page 23. *Que les femmes seroient malheureuses si l'entestement de Mr. Erard avoit quelque influence sur leur jugement.* Quelle influence?

En la page 25. en parlant du Roy: *Ses lumieres*, dit-il, *& ses afections ne sont pas toûjours concertées.* Que veut-il dire par-là? *le concert*, pour me servir de son terme, n'est qu'une attention sur soy-même pour faire paroître dans son esprit & dans son cœur *des lumieres & des affections* qu'on n'a pas naturellement. Le Roy est bien éloigné de ce caractere; *ses lumieres*, sortent sans *concert*, de son esprit toû-

jours

* Quelques expressions.

jours également éclairé, & ses *affections*, ou plûtot ses graces, se répandent sur toutes les personnes de merite avec une bonté naturelle.

Dans un autre endroit, aprés avoir dit que Mr.
„ le Duc Mazarin avoit fait nourir un enfant de
„ Mad. de Richelieu, avec défence à la Nourrice
„ de luy donner à teter les Vendredis & les Same-
„ dis, pour luy faire sucer au lieu de lait le saint usage
„ des mortifications & des jeûnes. *Voilà Messieurs,*
„ ajoûte-t'il, *la devotion de Mr. Mazarin, dont son Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge, Devotion,* reprend-il, *qui sert aux Refugiez pour s'opiniâtrer dans leur creance.*

Je tombe d'accord que l'austerité de Mr. Mazarin est bien grande; mais aussi il faut avoüer que les Refugiez sont bien opiniâtres dans leur creance, puisque la devotion de Mr. de S. E. ne repare pas le mal que fait celle de Mr. Mazarin, & qu'elle ne les a pas encore reconciliez avec l'Eglise.

Voila quelques refléxions sur le Factum de Mr. de S.E. contre Mr. le Duc Mazarin, si elles sont peu considerables, au moins on n'y verra aucun terme injurieux, que s'il me sçait mauvais gré de quelques veritez que j'y ay dites, je le prie, avant que de me condamner, de relire son Factum, ou de s'en ressouvenir, afin qu'il juge mieux qui de nous deux a parlé avec plus de moderation. Je serois fâché que l'on crût que pour avoir quelques sentimens differens des siens, je manque de consideration pour luy, je le regarde au contraire comme un homme plein d'esprit & de belles connoissances, même pour me conformer à la voix publique je l'estimeray toute ma vie non seulement pour le merite qu'il a, mais encore pour celuy qu'on luy croit.

FIN.

TABLE
DES
MATIERES PRINCIPALES.

Contenuës en ce Volume.

F I N.

